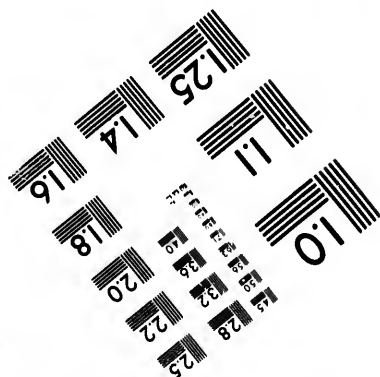
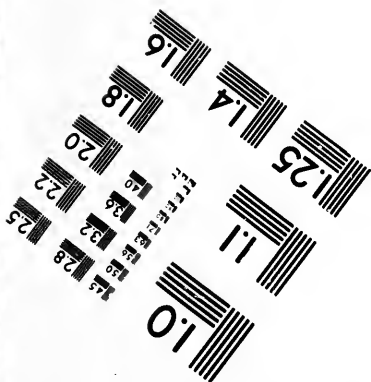
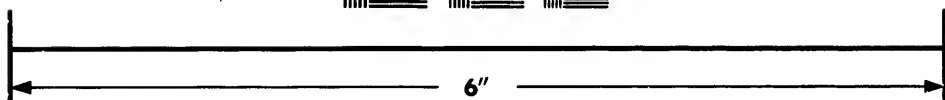
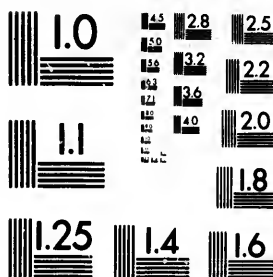


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

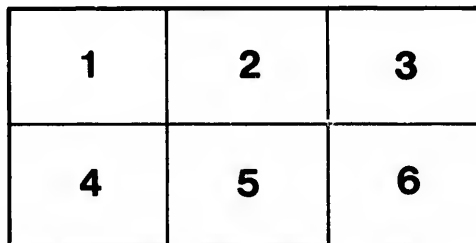
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

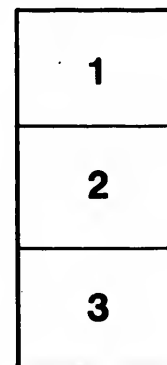
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



ails
du
difier
une
nage

rata
o
elure,
A

332X

L'

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME DIX-SEPTIÈME.

L'É
L

Ce qu
de
ont
les
Mar
& d

Par

NOTE

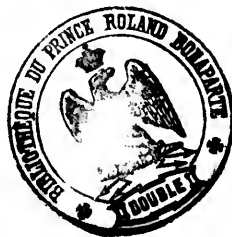
A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

C O N T E N A N T

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME DIX-SEPTIÈME.



A P A R I S,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. D C C. L X X X.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



A

L'HISTOIRE

DES

QUATRE

VOYAGES

SUR

VOYAGES

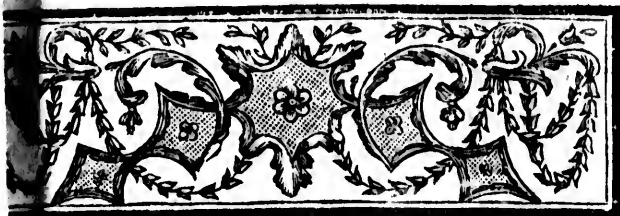
DES VOYAGES

AGE, QUATRE

VOYÉ AU

Tome

67538



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.
VOYAGES AUTOUR DU MONDE
ET AUX POLES.

SUITE DU LIVRE II.

Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est.

On a vu, dans une autre Partie de cet Ouvrage, que le Capitaine James Lancaster avait été envoyé aux Indes Orientales avec quatre grands

Tome XVII.

A

Weimouth

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Weimouth.

vaisseaux, les premiers que la Compagnie Angloise eut expédiés pour ces mers. Il fut battu sur son retour par une rude tempête, vers le Cap Bonne-Espérance; & le vaisseau qu'il montait si maltraité, que ses propres gens le pressèrent de passer sur un autre. Mais croyant sa présence nécessaire à la conservation des richesses qu'il avoit à bord, il demeura ferme dans son poste, & ne prit cepra, du secours qu'on lui offrait, que l'occasion d'écrire à la Compagnie, pour lui protester, « que je ne risque de sa vie & de celle de son équipage, & que je m'efforcerais de sauver son navire & sa cargaison. » A cette généreuse déclaration il joignit une apostrophe, d'autant plus remarquable, que son embarquement n'eut pas le pouvoir de lui en faire perdre l'idée. « le passage au Indes Orientales, écrivit-il, est à soixante-deux degrés trente minutes au Nord-Ouest de l'Amérique. »

Une assurance si positive, dans des circonstances de cette nature, & de la part d'un homme dont on connoissoit le caractère, fit une impression extraordinaire à Londres. Ellis juge même que cette apostrophe, n'étant liée à rien dans sa Lettre, devoit être une réponse qui se rapportoit à ses instructions. Mais, indépendamment de cette conjecture, il parut certain que ce fut sur l'avis de Lancaster, & de la Compagnie de Russie & celle de Turquie, qu'ils se déterminèrent à faire partir deux vaisseaux

Compagnie A
 vers. Il fut batt
 te, vers le Cap
 u qu'il montait
 gens le presser
 oyant sa présen
 richesses qu'il av
 son poste, & n
 ait, que l'occid
 protester, « qu
 e son équipage
 e & sa cargaison
 joignit une ap
 que son embar
 aire perdre l'id
 es, écrivit-il,
 minutes au No

s des circonstan
 d'un homme d
 ne impression
 ge même que
 sa Lettre, des
 t à ses instructio
 onjecture, il pa
 e Lancaster, c
 elle de Turq
 deux vaissea

pour la découverte du passage au Nord-Ouest.

Le Capitaine Georges Weimouth, Comman-
 tant de cette Expédition, partit le 2 Mai 1602,
 à bord de *la Découverte*, navire de soixante-dix
 tonneaux, avec un autre, nommé *l'Isle de Dieu*,
 de soixante, commandé par Jean Drew. Le 28
 Juin, se trouvant par les soixante-deux degrés
 trente minutes de latitude, il reconnut le Cap de
 Warwick, & de fortes raisons lui firent juger
 que cette Terre était une Isle. Dans cette suppo-
 sition, il conclut que le golfe de Lumley, & celui
 qui en est le plus proche au Midi, devaient né-
 cessairement aboutir à quelque mer, & comme le
 courant, dans cet endroit, porte droit à l'Ouest,
 il en inféra qu'on devait raisonnablement y es-
 pérer un passage. Il observa aussi que tout le pays
 de l'Amérique était coupé dans cette partie. Mais,
 le 19 de Juillet, ses gens mutinés demandèrent
 absolument leur retour, avec offre néanmoins,
 s'il voulait tenter la découverte par les soixante
 ou cinquante-sept degrés, à la faveur du vent
 de Nord-Ouest qu'ils avaient alors, d'en courir
 volontiers le risque avec lui. Il était à soixante-huit
 degrés cinquante-trois minutes, & l'équipage
 refusait absolument d'avancer plus loin. Le 26,
 il se trouva par les soixante-un degrés quarante
 minutes, à l'entrée d'un golfe, où s'étant avancé

—————
 Weimouth.

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Wcimouth. l'espace de cent lieues au Sud, les glaces l'embarrafferent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté, que par le Déroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, & le grand nombre de malades qu'il avait sur les deux bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 d'Août, au Port de Darmouth.

Hudson.

Ce Voyage, dont il n'y avait rien à conclure au fond, pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques; & toute la Nation Anglaise sembla n'attendre qu'un homme, dont le mérite répondit à la grandeur de l'entreprise. Il se présenta dans le célèbre Hudson, dont Ellis rend ce témoignage au nom de toute sa patrie; « que jamais personne n'entendit mieux le métier de la mer; que son courage était à l'épreuve de tous les événements, & que son application fut infatigable. » Ce fameux Aventurier prit des engagements avec une Compagnie de Négocians distingués, qui s'étaient associés en général, pour la découverte d'un passage plus court aux Indes Orientales, soit par le Nord, ou par le Nord-Est, ou par le Nord-Ouest, & répondit du succès par une de ces trois routes. On ne trouve point, remarque Ellis dans aucun des Mémoires qui sont venus jusqu'à

les glaces l'em-
le passage plus
ar le Déroit de
avancée, & le
avait sur les deux
lution de retour-
le 5 d'Août, au

rien à conclure
ité du passage,
espérances pu-
nglaise sembla
e mérite répondit
se présenta dans
d ce témoignage,
jamais personne
e la mer; qu
de tous les évé-
fut infatigable.
ngagemens avec
distingués, qu
ur la découverte
Orientales, soit
Est, ou par le
s par une de ces
remarque Ellis
nt venus jusqu'à

nous, de Compagnie qui ait jamais fait tant de
épenses dans la même vue, & qui les ait sou-
tenues si constamment.

Hudson.

Le premier Voyage qu'Hudson fit à son ser-
vice, fut pour découvrir un passage aux Indes
Orientales droit au Nord. Il n'y employa pas plus
de quatre mois & demi; & cette expédition mé-
rite plusieurs remarques. Le jour de son départ
fut le premier de Mai 1607. Le 13 de Juin, il
découvrit une terre, qui paraît être une partie
de la Côte Orientale du Groënland. Il en vit une
autre, le 21 du même mois, par les soixante-
treize degrés; & ne prenant des noms que dans
ses espérances, il lui donna celui de *Hol with
hope*, c'est-à-dire, *tiens-bon*. Il y trouva le temps
beau & tempéré, au-lieu qu'à soixante-trois
degrés, il l'avait eu extrêmement froid. Le 27,
il était à la hauteur de soixante-dix-huit degrés,
& le temps y était le même; mais, le 2 de Juillet,
à la même latitude, il le trouva extrêmement
froid. Le 8, au même degré, il eut un grand
calme. La mer était sans glace; mais il rencontra
une quantité considérable de bois flotté. Il ob-
serva qu'une mer bleue, ou couleur d'azur, était
ordinairement embarrassée de glaces; mais qu'étant
verte, elle n'en avait aucune. Le 14, son Contre-
maître & son Rosséman, qui descendirent à terre

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

Hudson, par les quatre-vingt degrés vingt trois minutes, se trouverent sur la Côte de *Spitzberg*, ou du Groënlând. Ils y découvrirent des traces de bestiaux. Ils virent quelques oiseaux aquatiques, & deux ruisseaux d'eau douce, dont l'eau était chaude. Le Soleil, observé à minuit, se trouvait élevé au dessus de l'horizon de dix degrés quarante minutes; Hudson s'avança jusqu'à près de quatre-vingt-deux degrés; il aurait été plus loin, si les glaces ne l'eussent arrêté. Ensuite poussant au Nord Ouest, il tenta de revenir par le détroit de Davis; mais n'y trouvant pas la mer moins inaccessible, il revint le 15 de Septembre.

On ne lui laissa pas un long repos. Dès l'année suivante, on lui proposa de chercher un passage au Nord-Est. il se mit en mer, le 21 d'Avril, & ses premières recherches se firent entre le *Spitzberg* & la Nouvelle-Zemble; mais, étant arrêté par les glaces, il côtoya cette dernière Baie, qui fut moins rigoureuse pour lui, qu'elle ne l'avait été pour les Hollandais. Il conçut même quelque espérance de trouver un autre passage que celui qui était connu sous le nom de *Weigats*; ensuite renonçant à cette idée, il quitta sa route, pour tenter le passage au Nord-Ouest par le Golfe de *Lamley*. Mais il reconnut bientôt que la saison était trop avancée; &, remettant son entreprise à l'année suivante, il prit le parti de

gt trois minutes;
Spitzberg, ou du
 es traces de bef-
 x aquatiques, &
 dont l'eau était
 nuit, se trouvait
 dix degrés qua-
 jusqu'à près de
 it été plus loin,
 Ensuite poussant
 venir par le dé-
 pas la mer moins
 ptembre.

ng repos. Dès
 de chercher un
 en mer, le 21
 es se firent entre
 le; mais, étant
 cette dernière
 our lui, qu'elle
 conçut même
 a autre passage
 on de *Weigats*;
 quitta sa route,
 Ouest par le
 t bientôt que
 remettant son
 it le parti de

re tourner en Angleterre, où il rentra le 26
 tout.

Hudson.

On ne trouve aucun éclaircissement sur les rai-
 sons qui lui firent quitter presque aussitôt sa patrie.
 Elle fait entendre que la Compagnie fut mé-
 contente des pertes continuelles qu'elle avait es-
 sayées, sans en avoir tiré le moindre avantage;
 & que, pour la dédommager de ses frais, il
 chercha le moyen de la servir par des secours
 étrangers. On ne comprend point comment elle
 aurait pu tirer quelque utilité du succès d'autrui;
 mais, quelque jugement qu'on doive porter des
 motifs d'Hudson, il est certain, qu'ayant offert
 ses services aux Hollandais, sa réputation les fit
 accepter, & que la Compagnie d'Amsterdam lui
 fournit, en 1609, un vaisseau bien pourvu de
 munitions, pour chercher un passage, soit par
 le Nord-Est ou par le Nord-Ouest. Aussi la Re-
 lation de ce troisième Voyage ne se trouve-t-elle
 que dans les Recueils Hollandais.

Hudson fit voiles du *Texel*, le 6 d'Avril, &
 doubla le Cap de Norvège, le 5 de Mai. Ensuite
 il prit sa route vers la Nouvelle-Zemble, le long
 des Côtes Septentrionales. Les bancs de glace,
 dont il trouva cette mer couverte, lui firent per-
 dre tout-d'un-coup l'espérance de pénétrer plus
 loin par cette voie. Son équipage était un mélange
 d'Anglais & d'Hollandais, dont la plupart, ayant

fait le voyage des Indes Orientales, furent bien-
 rebutés par l'excès du froid, & qui d'ailleurs
 s'accordaient fort mal entr'eux. Il leur fit deux
 propositions; la première, d'aller vers les Côtes
 de l'Amérique, par les quarante degrés, fondé
 sur des Mémoires & des Cartes que le Capitaine
 Smith lui avait envoyées de la Virginie, & par
 lesquelles il paraissait qu'on pouvait espérer un
 passage dans les Mers Occidentales, par un détroit
 que Smith supposait autour de cette Colonie.
 L'autre proposition était de chercher ce passage
 par le détroit de Davis. On est surpris de lire,
 dans ce Journal, que ce fut le second de ces
 deux projets qui fut approuvé, & de trouver
 aussi-tôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'Isle de
 Faro, Hudson tourna vers le Sud jusqu'aux qua-
 rante-quatre degrés, où il relâcha, le 18 de
 Juillet, sur la côte du Continent, pour se faire un
 nouveau mât de misene. Il y fit quelques échanges
 avec les habitans, pour des pelleteries; mais ses
 gens s'étant attiré leur haine, & craignant de
 n'être pas les plus forts, l'obligerent de remettre
 à la voile le 26, & tinrent la mer jusqu'au 3
 d'Août, qu'ils prirent encore terre par les trente-
 sept degrés quarante cinq minutes; ensuite ran-
 geant la Côte jusqu'à quarante degrés quarante
 minutes, ils trouverent, entre deux Caps, une
 grande rivière, qu'ils remonterent dans la cha-

les, furent bien
 & qui d'ailleurs
 . Il leur fit de
 aller vers les Côte
 de degrés, fond
 s que le Capitaine
 Virginie, & pa
 pouvait espérer u
 es, par un détroi
 e cette Colonie
 ercher ce passage
 surpris de lire,
 e second de ce
 , & de trouver
 jusqu'à l'Isle de
 d jusqu'aux qua
 âcha, le 18 de
 pour se faire un
 quelques échanges
 eries; mais ses
 e craignant de
 nt de remettre
 mer jusqu'au 3
 par les trente-
 ; ensuite ran-
 grés quarante
 ux Caps, une
 dans la cha

loupe l'espace de cinquante lieues & qui en a con-
 servé le nom de la *Baie d'Hudson*. Enfin ils s'avan-
 cerent jusqu'aux quarante-deux degrés quarante
 minutes; mais, les provisions commençant à leur
 manquer, ils reprirent le large, & dans le
 Conseil qu'ils tinrent sur leur route, les opinions
 furent différentes. Le Contre-maître, qui était
 Hollandais, voulait hiverner à Terre-Neuve,
 pour retourner l'année suivante, à la recherche
 du passage par le Nord-Ouest, Hudson fut d'avis
 contraire, dans la crainte que son équipage, qui
 l'avait déjà menacé, ne continuât de se mutiner,
 & que la difficulté de trouver des vivres, ne le
 mît hors d'état de reprendre sa navigation. Il pro-
 posa d'aller passer l'hiver en Islande, & tout
 le monde parut y consentir; mais les Anglais
 ayant changé d'opinion, en se rapprochant de
 leur patrie, on relâcha le 7 de Novembre à
 Dartmouth.

 Hudson.

Hudson offrit ensuite à la Compagnie Hollandaise
 de faire un nouveau Voyage, mais à des condi-
 tions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le ren-
 dant libre, il en prit occasion de renouer avec
 son ancienne Compagnie Anglaise; mais elle
 exigea, pour fondement du traité, que, dans
 une nouvelle entreprise au Nord-Ouest, il prît
 à bord, en qualité d'Assistant, *Coleburne*, ha-
 bile marin, qu'elle croyait propre à guider ses

Hudson.

résolutions. C'est à cette fatale clause qu'on attribue ses malheurs, par l'influence qu'elle eut sur sa conduite, & sur les dispositions de son équipage.

Il partit de Blackwall, le 17 d'Avril; &, sans attendre que son vaisseau fût sorti de la Tamise, il saisit la première occasion de se défaire de Coleburne, en le renvoyant à Londres, avec une lettre dans laquelle il s'efforçait de justifier cet étrange procédé: à la fin de Mai, il arriva sur la côte d'Islande, où il entra dans un Port du côté de l'Ouest; &, sous des prétextes qui se rapportaient à Coleburne, ses gens y formèrent un complot qu'il n'eut pas peu de peine à dissiper. Cependant, après les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Islande le 1^r de Juin; &, le 9 du même mois, il se flatta d'avoir passé le Détroit de Frobisher. Le 15, il reconnut le pays que Davis avait nommé *la Désolation*; &, le 24, il entra dans le Détroit qui a pris son nom depuis. Le 8 de Juillet, à soixante degrés, il donna le nom de *Désir provoqué* au pays qu'il vit au Sud du Détroit. Il se trouva, le 11, entre plusieurs Isles qu'il appella les *Isles de la merci de Dieu*. La marée y montait de plus de quatre brasses, & s'y trouvait pleine à huit heures, dans la nouvelle lune: il observa que le flux venait du Nord. On était alors par les soixante-deux degrés neuf minutes de latitude. Après avoir passé

clause qu'on
nce qu'elle eut
sitions de son

Avril ; & , sans
de la Tamise ,
Éfaire de Cole-
 , avec une let-
fier cet étrange
ur la côte d'Is-
ôté de l'Ouest ;
ortaient à Cole-
plot qu'il n'eut
dant , après les
itta l'Islande le
il se flatta d'a-

Le 15 , il rem-
mé *la Désola-*
roit qui a pris
soixante de-
voqué au pays
rouva , le 11 ,
es *Isles de la*
it de plus de
à huit heures ,
ue le flux ve-
soixante-deux
rès avoir passé

le Détroit, le 3 d'Août, il donna au Cap, qui est l'extrémité du passage vers l'Orient, le nom de *Cap Wolstenholme* ; & le nom de *Cap Diggs*, à celui qui est du côté de l'Occident : ensuite, pouffant jusqu'au fond de la Baie, il visita fort soigneusement toute la Côte occidentale, jusqu'au commencement de Septembre. Son Contre-maître, dont le nom était *Kobert Yvett*, ne cessant d'exciter des mutineries dans l'équipage, il le dépouilla de son office : cette rigueur ne fit qu'irriter les mécontents. Cependant il continua de visiter la Baie, dans la vue apparemment de chercher un lieu propre au dessein qu'il avait d'y passer l'hiver. Il en trouva un, au commencement de Novembre, vers le Sud-Ouest, & le vaisseau y fut mis à sec.

Hudson.

On était parti de Londres avec des provisions pour six mois ; & ce terme étant expiré, il est difficile de concevoir quelles pouvaient être les espérances d'Hudson, dans un pays dont il connaissait la stérilité. Aussi se vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'hiver fit passer un grand nombre d'oiseaux qui le sauvèrent du dernier excès de la faim, & qui aiderent à prolonger le peu de biscuit qui restait à bord. On ajoute, pour excuser une si haute imprudence, que si les gens eurent beaucoup à souffrir, il porta lui-même sa part de la misère. A l'arrivée du printems, il courut la

Hudson,

Côte pendant neuf jours, pour chercher quelques Sauvages dont il pût tirer des vivres. Mais, ne trouvant rien qui convînt à sa situation, il revint au vaisseau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il distribua, dans l'Equipage, le biscuit qu'on avait conservé. Il régla les appointemens & les certificats, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleurait à chaudes larmes de l'infortune de ses gens & de la sienne.

Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avaient juré sa perte. Un scélérat, nommé *Henri Green*, auquel il avait sauvé la vie à Londres, en lui donnant une retraite dans sa maison, & l'envoyant à bord de son vaisseau sans la participation des Propriétaires, avait conspiré contre lui avec *Yvert* & d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils se saisirent du Capitaine, de *Jean Hudson* son fils, qui était encore dans la première jeunesse, de *James Woodhouse*, Mathématicien, qui faisait le voyage en qualité de volontaire, du Charpentier & de cinq autres; ils les mirent dans la chaloupe, sans provisions & sans armes, & les abandonnerent cruellement dans cette affreuse contrée pour y périr de misère, ou par la barbarie des Sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort; mais on sait

chercher quel-
des vivres. Mais,
à situation, il re-
parti de remettre
ner droit en An-
quipage, le biscuit
appointemens &
qu'il vint à mou-
qu'en faisant ces
chaudes larmes
la sienne.

impression sur
célébrat, nommé
é la vie à Lon-
dans sa maison,
ou sans la parti-
conspiré contre
ces. Lorsqu'on
Capitaine, de
ore dans la pre-
use, Mathéma-
lité de volon-
autres ; ils les
visions & sans
llement dans
de misère, ou
n'a jamais eü
mais on fait

qu'ils furent vengés par la justice du Ciel. Les
Rébelles, qui partirent avec le vaisseau, reçurent
du moins une partie des châtimens qu'ils méri-
aient. Green, & deux des complices, furent tués
dans une rencontre qu'ils firent des Sauvages.
Yvert, qui avait fait plusieurs voyages avec Hud-
son, & qui était la principale cause du désastre,
mourut à bord d'une maladie fort douloureuse ;
& le reste de l'Equipage ne rentra dans sa Patrie,
qu'après avoir essuyé d'horribles calamités. On fut
informé de ce détail par l'Écrivain du vaisseau,
nommé *Abacuc Pricket*, qu'on soupçonna, autant
que tout autre, d'avoir trempé dans une action si
noire, mais qu'une protection puissante déroba
au châtiment avec tous ses compagnons. D'ail-
leurs il eut l'art à son retour de se rendre né-
cessaire, en rapportant à la Compagnie que la
marée dont on s'était servi pour remettre le vais-
seau à flot, par les soixante-deux degrés de lati-
tude, venait directement de l'Ouest. Ce récit
donna de nouvelles espérances aux Directeurs
qui résolurent sur-le champ de faire un nouvel
essai, & de sauver en même-temps le malheureux
Hudson, s'il étoit encore en vie.

 Hudson.

On choisit, pour cette noble entreprise, Tho-
mas Button, Officier d'une naissance & d'une ha-
bileté distinguées, qui étoit alors au service du
Prince Henri, & que ses services firent élever

 Button.

Button.

dans la suite à d'autres honneurs. On lui donna deux vaisseaux, l'un nommé *la Résolution*, qu'il monta lui-même, l'autre appellé *la Découverte*, dont le commandement fut donné au Capitaine *Ingram*; & ces deux bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de Mai 1612. Il entra dans le Détroit d'Hudson, au Sud des Isles de la Résolution, où il demeura quelque tems pris dans les glaces; mais, s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'Isle de Diggs, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours pour faire équiper une pinasse, dont il avait apporté les matériaux d'Angleterre; &, pénétrant à l'Ouest, il découvrit une terre qu'il nomma *Cary-Swan's-nest*. De là, tournant au Sud-Ouest, il vit, par les soixante degrés quarante minutes de latitude, le pays auquel il donna le nom de *Hopes Chelked*, c'est-à-dire, *Espérances manquées*. Une grosse tempête qu'il esuya dans ce dangereux parage, & qui le jeta vers le Sud, l'obligea de chercher un Port. Il entra, le 15 d'Août, dans une Anse au Nord d'une riviere qu'il nomma le *Port Nelson*, du nom d'un de ses principaux Officiers qu'il enterra sur la rive. Dans la résolution d'y passer l'hiver, il plaça le plus petit de ses vaisseaux devant le sien, & les fortifia tous deux d'un piotis de sapins, renforcé de terre, pour se garantir de la

s. On lui donna
Résolution, qu'il
la Découverte,
 né au Capitaine
 furent chargés de
 Button quitta la
 1612. Il entra
 des Isles de la
 e tems pris dans
 ment dég-gé, il
 u'il trouva sans
 our faire équi-
 orté les maté.
 l'Ouest, il dé-
Swan's-ness.
 it, par les soi-
 titude. le pays
Chelked, c'est-
 grosse tempête
 ge, & qui le
 cher un Port.
 Anse au Nord
Nelson, du
 qu'il enterra
 passer l'hiver,
 x devant le
 iotis de sa-
 rancier de la

neige, des glaces, des pluies & des flots. Il se tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; & ses soins ne furent pas moins constans pour la santé de ses équipages. Cependant il perdit quantité de matelots; & lui-même il souffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'hiver, qui fut extrêmement rude.

 Burton.

On regrette qu'il n'ait pas donné au Public le Journal exact & suivi de son Voyage, d'autant plus qu'il l'avait dreilé avec beaucoup d'application, Ellis ne fait pas difficulté d'assurer qu'ayant conçu, sur ses observations, une forte espérance de parvenir à la découverte du Passage, & n'en voulant partager l'honneur avec personne, il se crut intéressé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de son entreprise est tiré de divers Mémoires sortis de différentes mains, où l'on trouve de plus que, malgré la rigueur de l'hiver, les eaux du Port Nelson ne furent pas prises avant le 16 de Février, ce qu'on attribue aux changemens presque journaliers des vents. Il paraît aussi que Button n'eut pas de peine à se garantir de la faim, puisqu'on lit dans les mêmes Mémoires, que pendant le cours de cet hiver, ses équipages tuèrent au moins dix-huit cens douzaines de perdrix & d'autres oiseaux. Il avait avec lui plusieurs personnes d'une expérience & d'une

Button.

capacité supérieures : tels étaient *Nelson*, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ses précautions; *Ingram*, qui commandait le second vaisseau; *Gibbons*, dont Button difait lui-même, qu'il n'y avait jamais eu de plus habile marin; Robert *Hawbridge*, dont on a quelques remarques sur ce Voyage; & *Jofias Hobart*, Pilote de la *Résolution*. Ce fut *Hawbridge*, qui, par ses observations sur la marée aux Isles des Sauvages, trouva qu'elle venait du Sud-Est, & qu'elle montait trois brasses. Pendant tout l'hiver, Button eut la sage politique d'occuper utilement ses Officiers, pour leur ôter toute occasion de murmure, en leur faisant éviter l'inaction dont ils auraient peut-être abusé. Il employa les uns à mesurer les routes & les distances, les autres à tenir compte des variations du temps, des degrés du froid, & des autres phénomènes de l'air. Il les mit dans la nécessité de s'appliquer tous, en leur proposant des questions auxquelles ils étaient obligés de répondre.

Quoique la riviere eût commencé à s'ouvrir vers le 21 d'Avril, Button ne remit en mer que plus de deux mois après. Il visita la Côte occidentale de la Baie, en donnant aux lieux les plus remarquables des noms qu'ils conservent encore. La Baie, où il avait passé l'hiver, prit le sien, & le pays voisin fut nommé *la Nouvelle-Galle*. *Hobart*,

Nelson, que la
 redevable de
 tions; *Ingram*,
Gibbons, dont
 avait jamais eu
Swbridge, dont
 voyage; & *Josias*
 Ce fut Haw-
 la marée aux
 venait du Sud-
 . Pendant tout
 d'occuper uti-
 toute occasion
 l'inaction dont
 loya les uns à
 , les autres à
 s, des degrés
 de l'air. Il les
 tous, en leur
 s étaient obli-
 cé à s'ouvrir
 en mer que
 Côte occiden-
 eux les plus
 vent encore.
 it le sien, &
 -*Galle*. Ho-
 bart,

est, trouvant, à soixante degrés de latitude, un
 courant de marée fort rapide, qui allait tantôt à
 l'Est & tantôt à l'Ouest, marqua ce lieu dans sa
 Carte par le nom de *Hobar'shope*, l'Espérance de
 Hobart. La plus grande hauteur au Nord, où l'on
 croit que *Button* ait pénétré, est le soixante-cin-
 quème degré. On ignore le temps de son retour;
 mais il revint fort satisfait de ses observations,
 qui regardaient principalement les marées, &
 persuadé de la possibilité d'un passage au Nord-
 Ouest.

Gibbons, son parent & son favori, fut employé
 à la même recherche, en 1614, & fut moins con-
 tent de son voyage. Il manqua l'entrée du Détroit
 d'*Hudson*. Il fut entraîné, par les glaces, dans une
 Baie qui fut nommée *Gibbons' hole*, Trou de *Gib-*
bons, à cinquante sept degrés de latitude au Nord-
 Est du Continent. Il y fut retenu vingt semaines
 entières, dans un continuel danger; & son vais-
 seau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer
 à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'appar-
 ence qu'il ne l'avait formée que sur les instruc-
 tions de son ami.

L'année suivante offre une expédition beaucoup
 plus célèbre, entreprise par la même Compagnie,
 que l'inutilité des dépenses n'était pas capable de
 rebuter. *Robert Byleth*, qui avait été des trois

Tome . XVII.

B

Button.

Gibbons.

Byleth
 & *Balfin.*

Bileth
& Baffin.

derniers voyages, fut choisi pour commander la *Découverte*, navire de cinquante tonneaux, & reçut pour Pilote le fameux Guillaume *Baffin*, dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 d'Avril; & dès le 6 de Mai, ils reconnurent le Groënland, à l'Est du Cap *Farewell*. Le 27, ils passèrent les Isles de la Résolution. Dans un bon Havre, qu'ils trouverent au Nord de ces Isles, ils observerent que la marée venait d'Est-Sud-Est; aux Isles des Sauvages, ils rencontrèrent un grand nombre d'habitans du Pays, avec lesquels ils entrèrent en commerce. Leur Journal qui met ces Isles à soixante-deux degrés trente minutes de latitude, y fait monter aussi haut la marée qu'aux Isles de la Résolution. Delà pénétrant trois jours à l'Ouest, ils découvrirent, par les soixante quatre degrés, une Isle qu'ils nommerent *Moulin Island*, Isle du Moulin, parce que la glace y paraissait comme moulue: la marée y venait du Sud-Est. Le 10 de Juillet, ils virent la terre à l'Ouest & la marée y venait du Nord. Ils en conçurent tant d'espérance pour le passage, qu'ils donnèrent à cet endroit le nom de *Cap Comfort*, Cap de Consolation, à soixante-cinq degrés de latitude & quatre-vingt six degrés dix minutes de latitude de Londres. Mais, après avoir doublé le Cap & s'être avancé douze ou treize lieues, ils virent que la Côte tournait au Nord-Est à l'Est, ce qui

commander les
tonneaux, & re
me *Baffin*, don
ienne. Ils mirent
le 6 de Mai, il
du Cap *Farewell*
e la Résolution
erent au Nord de
la marée venant
ages, ils rencon
ans du Pays, av
ce. Leur Journa
degrés trente m
ussi haut la marée
là pénétrant to
s, par les soixant
ommerent *M*
ue la glace y p
y venait du Su
la terre à l'Oue
Ils en conçure
qu'ils donnere
Comfort, Cap
grés de latitud
minutes de lon
oir double le c
lieues, ils vire
st à l'Est, ce q

et évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, & mouillèrent le 9 de Septembre dans la rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul homme.

Ce voyage fit rappeler, aux deux Aventuriers, qu'il n'y avait point de succès à se promettre par la Baie d'Hudson. Mais, ne regrettant que les six mois qu'ils y avaient employés, ils proposèrent à leur Compagnie de les équiper pour une autre expédition, par le Détroit de Davis. On leur rendit le même vaisseau, sur lequel ayant mis à la voile le 26 de Mars 1616, ils entrèrent dans ce Détroit le 14 de Mai. Mais, en arrivant par les soixante douze degrés vingt minutes de latitude, ils commencèrent à désespérer du passage, par la seule raison que la marée y était si basse qu'elle ne montait pas au-dessus de huit ou neuf pieds; & qu'elle n'avait même aucun courant régulier. La grosse marée de la nouvelle lune y commençait un quart après neuf heures, & le flux venait du Sud. A la même hauteur, ils reconnurent le Cap d'Espérance de Sanderfon, qui était le plus haut point du Nord où Davis avait poussé sa route. *Baffin* observe, dans son Journal, que ce Voyageur put y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la mer sans glaces, & le passage fort large; mais il répète que la nature de la marée & du courant devait les détruire.

Bileth
& *Baffin*.

Byleth
& Baffin.

Cependant Byleth n'en continua pas moins sa route. Il arriva, au commencement de Juin, par les soixante-douze degrés quarante-cinq minutes, sous une petite Isle qu'il nomma *Women's Island*, Isle des Femmes, parce qu'il y trouva deux ou trois femmes, des tentes & des canots. Les glaces, qui l'incommodaient beaucoup, l'obligerent, le 12, d'entrer dans un port où les Sauvages lui apportèrent quantité de peaux & de cornes; ce qui la fit nommer *Horn-Sound*, Sond des Cornes. Après y avoir passé quelques jours, il remit en mer, malgré l'incommodité des glaces; & le 1 de Juillet, il trouva la mer libre, par les soixante-quinze degrés quarante minutes. Ici, les espérances de Baffin se ranimerent. On doubla, le 3, un beau cap à soixante-seize degrés trente-cinq minutes, qui reçut le nom de *Cap de Diggs*, à l'honneur d'un des principaux chefs de la Compagnie Anglaise. On passa devant un beau Sond, qui fut nommé *Woolstenholme Sound*, du nom d'un autre Directeur. Le 5, on le trouva dans un autre Sond, à soixante-dix-sept degrés trente minutes; il fut nommé *Whal's-Sound*, Sond des Baleines parce qu'on y vit un grand nombre de ces animaux.

Byleth & Baffin s'avancerent ensuite vers un quatrième Sond, qui s'étend au-delà des soixante-dix huit degrés, & qu'ils nommerent *Sond de Smith*;

inua pas moins sa
 ment de Juin, par
 ntre-cinq minutes,
Women's Island,
 trouva deux ou
 anots. Les glaces,
 l'obligerent, le
 s Sauvages lui ap
 de cornes; ce qu
 ond des Cornes
 ours, il remit en
 glaces; & le 1 de
 par les soixante
 . Ici, les espéran
 doubla, le 3, ur
 s trente-cinq mi
de Diggs, à l'hon
 de la Compagnie
 eau Sond, qui fu
 du nom d'un au
 va dans un autre
 s trente minutes
 ond des Baleines
 mbre de ces ani
 suite vers un qua
 des soixante dix
Sond de Smith;

Il est à l'extrémité d'une Baie, qui reçut le nom de *Baffin's-Bay*, Baie de Baffin, & qu'Ellis fait com-
 mencer au Cap de Sanderson. Tous ces lieux sont
 sur la côte orientale de ce continent, le même
 que Frobisher, ou plutôt la Reine Elisabeth, avoit
 nommé *Meta incognita*, & qui n'est en effet que
 la Côte orientale du Groënland: ils rencontrè-
 rent une prodigieuse quantité de baleines dans le
 Sond de Smith, plus grandes qu'ils n'en avoient
 jamais vu dans aucune mer. La déclinaison de
 l'aiguille, dans cette Baie, alla jusqu'à cinquante-
 six degrés, c'est-à-dire plus de cinq points vers
 l'Ouest; & Baffin assure que c'est la plus grande
 qu'on ait jamais observée.

Bileth.
 & Baffin.

En faisant route vers l'Ouest, ils découvrirent
 plusieurs Isles, qui furent nommées *Cary's Islands*,
 Isles de Cary; & le premier Sond, qu'on trouva
 de ce côté, reçut le nom d'*Alderman Jones's*
Sound. Le 12, ils arriverent par les soixante-qua-
 torze degrés, dans un autre Sond, qu'ils nommerent
Lancaster's Sound. Baffin ne cessa point de suivre la
 côte occidentale du détroit de Davis, jusqu'au 27,
 où reconnoissant les Isles de Cumberland, il dé-
 seipéra de pouvoir pousser plus loin ses découver-
 tes. Les malades étaient en grand nombre à bord.
 On fit route vers la Côte de Groënland, & l'on
 entra dans le port de Cockin, à soixante-cinq de-
 grés quarante-cinq minutes. La haute marée de la

27 HISTOIRE GÉNÉRALE

**Bileth
& Baffin.**

nouvelle lune y commençait à sept heures, & montrait plus de dix-huit pieds. Une grande abondance de bistorte, que ce port offrait pour le soulagement des malades, les mit bientôt en état de souffrir la mer, & l'on arriva, le 30 d'Août, à la rade de Douvres.

Byleth, dans une lettre fort sensée, qu'il écrivit au Directeur Woolstenholme, déclara positivement qu'on ne devait rien espérer, pour la découverte du passage, par le Détroit de Davis. Il ajoutait que d'ailleurs on ne pouvait trouver de lieu plus propre à la pêche des saumons, des vaches marines & des baleines; & l'expérience l'a vérifié, puisque les Hollandais y ont établi une pêche annuelle, qui leur a produit d'immenses richesses. Baffin ne parut pas moins persuadé que le passage ne pouvait être dans le Détroit de Davis: mais il demeura dans l'opinion qu'il en existait un au Nord-Ouest; & jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il perdit aux Indes Orientales après avoir été blessé au siège d'Ormuz, il persista dans ce sentiment.

Fox.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie Anglaise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle était occupée d'autres soins. Cependant il restait, en Angleterre, une forte impression des raisonnemens de Davis, de Gilbert,

neures, & mon-
grande abon-
offrait pour le
bientôt en état
le 30 d'Août,

sée, qu'il écri-
déclara positif-
er, pour la dé-
it de Davis. Il
vait trouver de
mons, des va-
l'expérience l'a
ont établi une
d'immenses ri-
persuadé que le
troit de Davis:
il en existait un
ier moment de
ales après avoir
sta dans ce sen-

ns, qui n'offre
erte, doit faire
y renonça tout-
autres soins. Ce-
une forte im-
s, de Gilbert,

d'Hudson & de Baffin. Un particulier, nommé *Lucas Fox*, homme né pour la mer, en faisait l'unique sujet de ses méditations, & ne cessait point d'en conférer avec ceux qui avaient été employés aux voyages précédens. Il prit soin de recueillir toutes les Cartes & tous les Journaux de ces expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zèle le fit connaître des plus célèbres Mathématiciens, qui s'engagerent à lui procurer un vaisseau du Roi, pour recommencer les tentatives. Ils présentèrent, en 1630, une savante requête au Roi Charles I; & ce Prince ne rejeta point des sollicitations si graves. Cependant la saison trop avancée lui ayant fait remettre l'exécution de l'entreprise à l'année suivante, Briggs, un des principaux Mathématiciens, mourut dans l'intervalle; & les espérances de Fox demeurèrent suspendues. D'un autre côté, quelques Négocians de Bristol, sollicités par un Officier de mer, avaient formé le même projet. Ils proposèrent, aux amis de Fox, de s'associer avec eux, en faisant partir un vaisseau dans la même vue, à condition que les uns & les autres auraient une part égale au profit de la découverte, auquel des deux vaisseaux que cette faveur fût réservée. Leur proposition fut acceptée. Vers le même temps, Thomas *Rhoe*, déjà célèbre dans ce Recueil, arriva de Suède, où son mérite l'avait fait employer, & prit tant d'affection pour

 Fox.

 Fox.

Fox, que l'ayant présenté à la Cour, il y fit naître en sa faveur un dessein qui semblait abandonné. On lui donna des instructions, avec une Carte où toutes les découvertes étaient rassemblées; & le Roi même, paraissant compter sur le succès d'un voyage entrepris sous ses auspices, lui chargea d'une lettre pour l'Empereur du Japon.

Le vaisseau qui lui fut confié, était une pinasse royale, nommée *le Charles*, de vingt-deux hommes d'équipage & avec des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 de Mai 1631; & le 13 de Juin, il était à cinquante-huit degrés trente minutes de latitude septentrionale. Il entra, le 22, dans le Déroit d'Hudson; ensuite, après avoir passé le pays que Button avait nommé *Carys-Swan-s-ness* il arriva, par les soixante-quatre degrés une minute, à la côte qui avait reçu du même Voyageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna ce lui de *Thomas Roe's Welcome*, Bienvenue de Thomas Roe, qu'elle a continué de porter. C'est une Isle, dont les terres sont entrecoupées de montagnes. Le temps était beau; c'est-à-dire que la mer était sans glaces, & la terre déchargée des neiges. La côte, qui paraissait fort saine, ressemblait par ses inégalités aux Promontoires de l'Océan, & la marée y montait de quatre brasses. Fox, passant delà au Sud-Ouest, découvrit par les soixante-trois degrés trente-sept minutes un

grand Cap au Sud, avec de petites Isles. Dans la même route, & plus au Sud, il rencontra une Isle, par les soixante-trois degrés, à laquelle il donna le nom de *Cobham Brooke*. Le 30, à dix lieues de *Cobham Brooke*, il vit une autre Isle, qui fut nommée *Dun-Fox Island*, où la marée venait du Nord - Est & montait d'environ douze pieds. A sixante-deux degrés cinq minutes, il se trouva entre plusieurs petites Isles, qu'il nomma *les Mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignait de *Welcome*, moins la marée paraissait monter. A la fin, dit-il, elle devint presque imperceptible, & cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 Août, il rencontra le vaisseau associé, commandé par le Capitaine James. Il eut une longue conférence avec cet Officier, qui était celui dont les Négocians de Brest avaient écouté les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut que, par le courant de la marée & par les courbes des balises, il paraissait vraisemblable que le passage était dans le *Welcome* de *Thomas Rhoe*, ou *Ne-Ultra* de *Button*. Au commencement d'Octobre, il repassa le Détroit d'*Hudson*; & d'heureux vents le ramenerent aux *Dunes* à la fin du mois.

La Relation de son voyage, qu'il publia aussitôt, fut dédiée au Roi: il y établit, comme un point incontestable, que les hautes marées, qu'il avait rencontrées au *Welcome*, ne pouvaient ab-

Fox.



 Fox,

solument venir par le Déroit d'Hudson, mais qu'elles devaient y être amenées par quelque mer orientale, ou par celle qui porte le nom de mer du Sud. Il y trace judicieusement leur cours, en observant que celle qui vient par le Déroit d'Hudson monte à son entrée, c'est-à-dire aux Isles de Résolution, cinq brasses en allant & venant. Il ajoute que, suivant le Journal d'Hudson, elle montait, à l'Isle de la Merci de Dieu, un peu plus de quatre brasses; que lui-même, il avait trouvé à soixante-quatre degrés dix minutes de latitude, que venant du Nord elle y montait plus de vingt pieds, dans le temps même des basses eaux, & qu'en rasant toujours cette côte occidentale, il l'avait vu diminuer peu-à-peu jusqu'au port de Nelson, où elle ne montait que neuf pieds. De là il conclut que si l'on considère la distance, qui est de deux cens cinquante lieues en montant, & les obstacles que la marée rencontre en chemin parmi tant d'Isles & de bas-fonds, il doit paraître inconcevable que de si prodigieuses quantités d'eau puissent se retrouver de douze en douze heures, sans être remplacées par celles de quelque grande mer. Sur ces principes, non-seulement Fox assure que le passage existe réellement, mais il n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il, une large ouverture, dans un climat tempéré; ce qu'il fonde sur sa pro-

it d'Hudson, ma
 es par quelque me
 porte le nom de me
 ent leur cours, e
 ar le Détroit d'Hud
 à-dire aux Ifles d
 allant & venant. l
 al d'Hudson, ell
 Dieu, un peu plu
 ne, il avait trouvé
 minutes de lati
 y montait plus de
 e des basses eaux,
 te occidentale, il
 jusqu'au port de
 neuf pieds. Delà
 distance, qui est
 montait, & les
 en chemin parmi
 it paraître incon
 quantités d'eau
 n douze heures,
 quelque grande
 ment Fox assure
 mais il n'insiste
 on doit le cherà
 arge ouverture,
 onde sur sa pro-

e expérience, ayant observé que plus il montait
 vers le Nord de la Baie d'Hudson, plus il trouvait
 le temps chaud & la mer dégagée de glaces.

 Fox.

Le Capitaine James, qui était parti dans le
 même-temps, pour la même découverte, ne
 manquait point d'esprit, ni d'habileté; mais on
 prétend qu'il n'avait point assez d'expérience des
 voyages du Nord, pour commander une expé-
 dition de cette nature. Il entra dans le Détroit
 d'Hudson, vers le milieu de Juin, & les glaces
 lui causerent beaucoup d'embarras. Il en fait un
 long récit, qu'on n'accuse point d'exagération;
 mais on rejette ses disgraces sur lui-même, parce
 qu'il avait perdu trop de temps au fond de la Baie,
 où, malgré la conférence qu'il avait eue avec Fox,
 il résolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant
 enivré de ses espérances, l'émulation contribua
 plus que tout le reste à l'arrêter dans cette mer,
 pour y pousser ses recherches au printemps.

 James.

Le lieu qu'il choisit, fut l'Isle de Charleton,
 à cinquante-deux degrés de latitude. Il fut obligé
 de s'y mettre à couvert au commencement d'Oc-
 tobre, lorsque les neiges vinrent à tomber avec
 un froid excessif. Cependant la mer ne fut prise
 de la gelée qu'au milieu de Décembre; mais le
 froid ayant continué avec la même rigueur jus-
 qu'au milieu d'Avril, on juge qu'il dût être in-
 supportable pour des gens qui n'avaient d'autre

James.

astyle qu'une tente, couverte des voiles du vaisseau, & qui trouvaient à peine, dans l'Isle, quelques brossailles pour faire du feu. Quel état pour un hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces, long-temps après qu'elles furent fondues sur les côtes de la Baie ! Le 29 d'Avril, il tomba de la pluie pendant tout le jour ; & la neige était fondue le 3 de Mai dans plusieurs endroits de l'Isle. Le temps était chaud, le 13, pendant le jour ; mais il gelait encore toutes les nuits. Le 25, les glaces s'étant fendues sur toute la Baie, flottaient autour du vaisseau. Le 30, il n'en restait plus entre le vaisseau & l'Isle ; & l'on s'aperçut, le même jour, que la terre commençait à pousser. Cependant la mer était encore pleine de glaçons le 13 de Juin. Il n'en faisait pas moins chaud, & l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la Baie se trouva ouverte le 19 ; & les glaces furent poussées vers le Nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au Nord-Ouest, & visita cette partie de la côte qui est à la hauteur de l'Isle de Marbre. Ensuite, faisant route vers le Continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'Isle de Nottingham. Mais on approchait déjà de la fin d'Août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses gens, se disposa au retour, & sortit assez heureusement du Déroit d'Hudson. Cependant

es voiles du vaisseau, dans l'Isle, du feu. Quel état se virent encore, dès qu'elles furent ! Le 29 d'Avril, tout le jour ; & Mai dans plusieurs, était chaud, le 13, encore toutes les tendues sur toute le vaisseau. Le 30, il & l'Isle ; & l'on de la terre com-mer était encore n. Il n'en faisait le forage le jour ouva ouverte le s vers le Nord. éritable retraite, cette parrie de l'Isle de Marbre, continent opposé, l'Isle de Nottin- de la fin d'Août. s. unanimes de & sortit assez on. Cependant

n'arriva que le 22 d'Octobre au Port de Bristol.

James.

La Relation qu'il publia de son Voyage, contient des observations curieuses ; mais il paraît que les difficultés qu'il avait essuyées, l'avaient fait changer d'opinion sur la réalité d'un passage au Nord Ouest. Il déclare positivement : « Que le fruit de ses travaux était d'avoir reconnu, ou qu'il n'y avait aucun passage, ou que s'il y en avait un, il devait être si mal situé, qu'il y aurait peu d'utilité à le découvrir. » Son témoignage, & l'effrayante peinture qu'il faisait de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglais pour les découvertes, qu'ils demeurèrent près de trente ans dans l'inaction.

En 1619, les Danois avaient formé quelques entreprises dans la même vue. On ne parle point des Voyages qu'ils avaient faits en Islande & dans le Groënland, qui étaient connues fort anciennement, & qui n'appartiennent point à cet article ; mais, sous le regne de Christian IV, un Capitaine Danois, nommé *Munk*, entreprit de chercher un passage aux Indes Orientales, par le détroit d'Hudson, & partit avec deux vaisseaux, le 19 de Mai 1619. Le 20 de Juin, il reconnut le Cap de Farewell, au Midi du Groënland. Là, prenant sa route de l'Ouest au Nord, il trouva quantité de glaces, qu'il fut éviter ; il entra dans

Munk.

Munk. le détroit d'Hudson, qu'il nomma le *Détroit* le
le *Christian*; & relâchant sur la Côte de Groënland ni
fut dans une Isle, qui s'y trouvait habitée, il y prit no
le des rennes, & la nomma *Reen-Sund*, c'est-à-
rec dire, le Déroit, ou le *Sond des Rennes*. Le
est Port où il passa quelques jours, après y avoir
rec arboré le nom & les armes du Roi son Maître
deu fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 de Juillet
nat Les orages & les glaces l'obligerent de se mettre
ave à couvert, le 28, entre deux Isles, où
Ap faillit de périr dans le Port même. Ce Déroit
cou dont il prit aussi possession, en y laissant le nom
que & les armes du Roi, reçut le nom de *Hare*
il ay *Sund*, Déroit des Lièvres, parce qu'il avait
rou quantité de ces animaux dans une des Isles voi-
qua sines. Le 9 d'Août, il fit voile vers l'Ouest-Sud
av Ouest, avec un vent de Nord-Ouest. Une grande
qu Isle, couverte de neige, qu'il rencontra sur la
rig côte Méridionale du grand Déroit, fut nommée
vie *Suceland*. Le 20, il porta de l'Ouest au Nord
leu mais l'épaisseur du brouillard lui déroba la vue
rou de la Terre, quoiqu'en cet endroit la largeur
de du Déroit ne soit que de seize lieues. Enfin il
ho entra dans la Baïe d'Hudson, qu'il nomma, en
ho Latin, *Mare Novum*, Mer Nouvelle, & *Mare*
ho *Christianum*, Mer Chrétienne. Le premier de ces
deux noms fut donné proprement à la partie Sep-
tentrionale, & le second à la Méridionale. La route

omma le *Détroit* de
Côte de Groënland
it habitée, il y pu
Reen-Sund, c'est-à-
nd des Rennes. La
rs, après y avoir
u Roi son Maître
tit le 22 de Juille
erent de se mettr
eux Isles, où
même. Ce *Détroit*
y laissant le nom
le nom de *Hare*
arce qu'il avait vu
une des Isles voi
vers l'Ouest-Sud
Ouest. Une grande
l rencontra sur le
roit, fut nommé
Ouest au Nord
ui déroba la vue
droit la largeur
lieues. Enfin il
qu'il nomma, en
ouvelle, & *Man*
e premier de ces
t à la partie Sep
tionale. La route

de l'Est-Nord-Ouest, qu'il s'efforça de tenir, le conduisit jusqu'aux soixante-trois degrés vingt minutes, où se trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de passer l'hiver dans un Port qu'il nomma *Munken's Winter Haven*, c'est-à-dire, le *Port d'hiver de Munk*, & la contrée voisine reçut le nom de *Nouveau-Danemark*.

Ce Port, où il était arrivé le 7 de Septembre, est à l'embouchure d'une riviere, qu'il voulait reconnoître : mais il n'y fit pas plus d'une lieue & demie, sans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques Soldats; avec lesquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines, & d'autres preuves que le pays n'était pas sans habitans. Cependant, n'ayant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible course, qu'une grande quantité de gibier, qui servit à lui épargner ses vivres. Il fit une grosse provision pour l'hiver; ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, sans en excepter l'eau-de-vie, se gelerent jusqu'au fond, & briserent tous leurs tonneaux & leurs vases. Les maladies, surtout le scorbut, attaquèrent l'équipage de ses deux vaisseaux, dont l'un était de quarante-huit hommes, & l'autre de seize. Ils se trouverent tous hors d'état de s'entre-secourir, & la mortalité

Munk.

Munk.

devint presque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui avaient survécu sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignait à tant de misères; & les forces manquaient aux plus résolus pour tuer des animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affaiblissement, se trouva seul dans sa hutte, si mal, qu'il n'y attendait plus que la mort. Cependant ayant repris courage, il sortit de sa hutte pour chercher ses compagnons: il n'en trouva que deux; le troisième était mort. Ces trois hommes s'encouragèrent mutuellement. Ils gratterent la neige, sous laquelle ils trouverent, comme les rennes, des herbes & des racines qui les ranimerent. Ensuite la pêche & la chasse leur donnerent une nourriture plus forte. Le beau temps, qui revint dans la saison, acheva de les rétablir, & leur rendit assez de courage pour entreprendre de repasser en Danemark. Ils abandonnerent leur vaisseau, dont la manœuvre excédait les forces de trois hommes, & se livrerent sur l'autre à la protection du Ciel. Le Port où ils avaient passé cet affreux hiver, reçut le nom de *Jons Munk's Bay*, c'est à-dire, *Baie de Jean Munk*. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arriverent au Cap de Farewell, d'où ils entrèrent dans l'Océan. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils aborderent, le 25 Septembre, en Norwège;

mois de Mai 1620.

ne pouvoient augmenter leur

nécessité à tant de mal.

Il étoit aux plus résolus

Munk, réduits à l'extrême.

Enfin, se trouvant

qu'il n'y avoit point

de nourriture, ayant repris courage

pour chercher quelque

chose de deux; le reste

des gens s'encouragerent

à braver la neige, sous la

conduite des rennes, de

se réunir. Ensuite

ils eurent une nourriture

qui revint dans six

jours leur rendit assez

de force de repasser en

leur vaisseau, dont

il étoit de trois hommes;

la protection du Ciel

et un affreux hiver

de six mois, c'est à dire,

deux beaucoup de

jours. Ils arriverent au

port dans l'Océan,

peu de jours après la mort

de Munk, le 29

Septembre, en

Norwège;

Norwège; & d'autres dangers, qu'ils coururent dans le Port, ne les empêcherent point d'y descendre heureusement.

Ils furent reçus, en Danemark, comme des gens sortis du tombeau; & le récit de leurs aventures n'ayant pu causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin Munk lui-même, à force de réfléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, & résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes, qui s'associèrent en sa faveur. Tout étoit prêt pour sa navigation; lorsqu'en prenant congé de la Cour, on lui parla de sa première entreprise; & le Roi, l'exhortant à bien faire; attribua la perte de son équipage à sa mauvaise conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible, répondit moins respectueusement qu'il ne l'aurait dû; & le Roi, oubliant la modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux Capitaine. Il se retira désespéré, se mit au lit, rejeta toute sorte de consolations & de nourriture, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompense

Munk.

d'un homme, dont la Baie d'Hudson conserva long-temps le nom dans ses Ports & ses rivières. Munk.

C'est ici l'occasion de rappeler un voyage d'Espagnols, entrepris en 1602, pour continuer la découverte des côtes au-delà du Cap de Mendocin; dernier terme de leurs navigations vers le Nord. De trois vaisseaux qui furent employés à cette expédition, & qui s'avancèrent ensemble jusqu'aux trente-huit ou trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, où ils trouverent un bon Port qu'ils nommerent le Port de *Monterey*, l'un reprit de-là, la route vers la Nouvelle-Espagne: les autres continuerent la leur jusqu'aux quarante-deux degrés; & l'un des deux ne passa point le Cap Blanc de Saint-Sébastien, nom qu'ils donnerent à un Cap qu'ils trouverent à cette hauteur, Sud un peu au-delà du Cap Mendocin, qu'on place à quarante-un degrés & demi de latitude. Mais le troisieme, qui n'était qu'une frégate nommée *Trois Rois*, continua sa navigation: & le 19 Janvier 1603, Martin d'Aguilar, qui la commandoit, trouva qu'à la latitude de quarante-trois degrés la côte tournait au Nord-Est. Il vit, à cette hauteur une riviere, ou un Détroit très-navigable, dont les bords étaient couverts d'une grande quantité d'arbres; mais la violence des vagues & la rapidité des courans ne lui ayant pas permis d'y entrer, il prit aussi le parti de retourner vers Acapulco.

d'Hudson conservée, parce que ses instructions ne portaient pas qu'il
 ports & ses rivières s'étendent plus loin au Nord.

 D'Aguilar.

à faire un voyage. Ceux qui sont persuadés de l'existence d'une
 mer, pour continuer de l'Ouest, regardent aujourd'hui cette ou-
 à du Cap de Méxique comme son entrée dans la mer du Sud.
 leurs navigations. Mais il paraît que les Espagnols demeurèrent per-
 qui furent employés dès qu'elle communiquait à la mer du Nord.
 avancèrent ensemble. Après avoir différé quelque-temps à vérifier cette
 de neuf degrés de la mer, par une politique facile à pénétrer, les en-
 uverent un bon Port. Pris des Anglais, des Hollandais & des Da-
 Fonterey, l'un reprocha, qui pouvaient leur en dérober la gloire &
 de l'Espagne : les des avantages par la mer du Nord, exciterent
 jusqu'aux quarante ans leur jalousie, & leur firent prendre, en 1640,
 qu'ils ne passa point la résolution d'achever ce qu'ils se flattaient
 nom qu'ils donnerent d'avoir heureusement commencé par la mer du
 à cette hauteur, Sud. C'est du moins ce qu'ils semblent avouer
 cin, qu'on place eux-mêmes dans la Relation suivante, que M. De-
 de latitude. Mais cette liste a donnée en François, sur une traduction
 frégate nommée que les Anglais en avaient publiée dans leur Lan-
 tion : & , le 19 Juin, en 1708. Il reste, à la vérité, quelques doutes
 qui la commanda sur l'authenticité de cette Pièce : mais divers suf-
 frante - trois degrés d'un grand poids & les preuves que M. De-
 Il vit, à cette hauteur, la liste a recueillies en sa faveur, ne permettent pas
 très-navigable, du moins de la croire étrangère à ce Recueil.

ne grande quantité. Les Vice-Rois de la Nouvelle-Espagne &
 s vagues & la route du Pérou ayant été avertis, par la Cour d'Es-
 s permis d'y entrer. L'Espagne, que les différentes tentatives des Anglais,
 ner vers Acapulco tant celles qui se firent sous le regne de la Reine

 De Fonté.

De Fonté.

» Elifabeth & du Roi Jacques, que celles du Ca
 » pitaine Hudson & du Capitaine James, dans la
 » seconde, la troisième & la quatrième année du
 » regne de Charles premier, avaient été renou
 » vellées en 1639, quatorzième année du regne
 » du même Roi Charles, par quelques habile
 » Navigateurs de Boston, dans la Nouvelle
 » Angleterre : moi, Amiral de Fonté, je reçus
 » ordre d'Espagne & des Vice-Rois, d'équiper
 » quatre vaisseaux de guerre, & nous nous mîmes
 » en mer, au Callao de Lima, le 3 d'Avril 1640
 » moi, l'Amiral Barthélemi de Fonté, dans le vais
 » seau le *Saint-Esprit* ; le Vice-Amiral Don Diégue
 » Penelossa, dans le vaisseau la *Sainte-Lucie* ; Pédro
 » Bernardo, dans le vaisseau le *Rosaire*, & Phi
 » lippe de Ronquillo, dans le *Roi Philippe*.

» Le 7 d'Avril, à cinq heures du soir, ayant
 » fait deux cens lieues, nous arrivâmes à la hau
 » teur de Sainte-Hélène, au bord de la Baie de
 » Guayaquil, & à deux degrés de latitude Méridi
 » ionale. Nous jettâmes l'ancre au Port de Sainte
 » Hélène, au-dedans du Cap où chaque équipage
 » se pourvut abondamment d'une espèce de bitume
 » ou de goudron, d'une couleur obscure, tirant un
 » peu sur le verd. C'est un excellent remède contre
 » le scorbut & l'hydropisie. On s'en sert aussi pour
 » espalmer les vaisseaux ; mais nous le prîmes pour
 » remède. Il sort de la terre en bouillonnant,

que celles du Cap
ne James, dans la
huitième année de
avaient été renou
e année du regne
quelques habiles
ns la Nouvelle
e Fonté, je reçus
-Rois, d'équipage
nous nous mîmes
e 3 d'Avril 1640
Fonté, dans le vais
Amiral Don Diég
ainte-Lucie; Pédr
Rosaire, & Phi
Roi Philippe.
es du soir, ayant
rivâmes à la hau
bord de la Baie de
de latitude Mérid
au Port de Sainte
chaque équipage
espèce de bitume
obscur, tirant un
nt remède contre
en sert aussi pour
us le primes pour
bouillonnant,

Le 10, nous passâmes la ligne équinoxiale, à la vue du Cap del Passao; & le jour suivant, nous doublâmes celui de Saint-François, par un degré sept minutes de latitude Septentrionale. Nous mouillâmes à l'embouchure de la riviere de Sant'-Iago, à quatre-vingt lieues du Cap Saint-François, à l'Est tirant au Sud. On y jeta des filets, & l'on prit une grande quantité de fort bons poissons. Plusieurs personnes de chaque bord, descendirent au rivage, & tuerent un grand nombre de chèvres & de porcs sauvages. D'autres acheterent, des habitans du pays, vingt douzaines de coqs & de poules d'Indes, des canards & d'excellens fruits: c'était dans un village, à deux lieues Espagnoles, ou six milles & demi de l'embouchure de la riviere de Sant'-Iago, sur la gauche. On peut remonter cette riviere avec de petits vaisseaux, l'espace de quatorze lieues Espagnoles, environ Sud-Est de la mer, & presque à moitié chemin de la belle Ville de Quito, qui est à vingt-deux minutes de latitude méridionale.

Le 16, nous fîmes voile, de la riviere de Sant'-Iago, pour le Port la Ville de Réaléjo; à trois cens vingt lieues Ouest-Nord-Ouest, un peu plus à l'Ouest, environ à onze degrés quatorze minutes de latitude Boréale, laissant à bas-bord la montagne de Saint-Michel, & la

De Fonté.

» Pointe de Cazamina à tribord. Le Port de Réaléjo est très-sûr : il est couvert, du côté de la mer, par les Isles Ampallo & Mongreza, tous deux bien peuplés de Naturels du pays, par trois autres Isles : c'est à Réaléjo qu'on bâtit les grands vaisseaux, dans la Nouvelle Espagne. Il n'est éloigné que de quatre mille par terre, du commencement du Lac Nicaragua, qui tombe dans la mer du Nord à deux degrés de latitude Septentrionale, près des Isles *del Grano*, ou *de las Perlas*. On trouve, dans les environs de Réaléjo, une grande abondance de bois ferme, des cèdres rougeâtres, & toute sorte de bois pour la construction des vaisseaux. Nous y achetâmes quatre longues chaloupes bonnes voilières, & construites exprès pour aller à voiles & à rames, chacune d'environ deux tonneaux, & de trente-deux pieds de quille.

» Le 26, nous fîmes voile de Réaléjo pour le port de *Saragua*, ou plutôt *Salagua*, & nous passâmes entre les Isles & les Bas-fonds de Compostella, à six mille. Ce port est situé par les soixante-dix degrés trente-une minutes, à quatre cens quarante deux lieues au Nord-Ouest-quart-à-l'Ouest, & à peu à l'Ouest de Réaléjo. Dans la ville de *Salagua*, dans celle de *Compostella*, qui n'en est pas éloignée, nous engageâmes un Maître, & deux de ces Marelots, qui font, avec les Naturels

rd. Le Port de R
vert, du côté de
& Mongreza, tou
naturels du pays,
est à Réaléjo qu
dans la Nouvel
de quatre mill
ent du Lac Nica
r du Nord à dou
onale, près des I
s. On trouve, a
grande abondance
ugeâtres, & tou
ction des vaissea
longues chaloupe
truites exprès p
une d'environ dou
x pieds de quill
de Réaléjo pour
Salagua, & m
s Bas-fonds de C
les soixante-dix
quatre cens qua
quart-à-l'Ouest,
Dans la ville de
stella, qui n'en
es un Maître, &
avec les Naturels

pays, à l'Est de la Californie, le trafic des perles, que ceux-ci pêchent sur un Banc situé par les vingt-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Nord du Banc de Saint Jean, qui est par les vingt-quatre degrés. Ce Banc est à vingt lieues Nord-Nord-Est du Cap Saint-Luc, Pointe la plus Sud-Est de la Californie. »

Ce Maître, que l'Amiral de Fonté avoit engagé avec son vaisseau & son équipage, l'informa qu'à deux cens lieues au Nord du Cap Saint-Luc, un flux venant du Nord rencontrait le flux venant du Sud, & qu'il étoit sûr que la Californie étoit une Isle : sur quoi, Don Diégo Penelossa, (fils de la sœur de Don Louis de Haro, premier Ministre d'Espagne,) jeune Seigneur fort versé dans la Cosmographie & la Navigation, entreprit de découvrir la vérité ; car on doutoit encore si la Californie étoit une Isle ou une Presqu'Isle. Il avoit avec lui, outre son vaisseau, les quatre Chaloupes achetées à Réaléjo, & le Maître engagé à Salagua avec les six Matelots.

L'Amiral de Fonté les quitta, en faisant voile vers les trois autres vaisseaux, entre les Isles de Chamilli, le 10 Mai 1640. Après avoir atteint la hauteur du Cap Abel, sur la côte Ouest-Nord-Ouest de la Californie, à 26 degrés de latitude Septentrionale, & à cent soixante lieues Nord-Ouest-quart-Ouest des Isles de Chamilli, il s'éleva

De Fonté.

un vent frais & constant du Sud-Sud-Est; & de
 26 Mai jusqu'au 14 Juin, l'Amiral arriva à la
 Riviere de *Los Reyes*, sous la latitude de cinquante-trois degrés, sans avoir eu l'occasion de
 baisser la voile du perroquet dans le cours de
 huit cens soixante-six lieues au Nord-Nord-Ouest
 savoir, quatre cens lieues du port Abel au Cap
 Blanc, & quatre cens cinquante-six lieues de ce
 Cap à Rio de los Reyes. Le temps fut très-beau
 pendant ce trajet; & l'on fit environ deux cens
 soixante lieues dans les canaux, qui serpentent
 entre les Isles de l'Archipel de Saint Lazare
 (ainsi nommé par l'Amiral de Fonté, qui en fit
 le premier la découverte) dans lequel ses char-
 loupes précédaient d'un mille, pour sonder la
 profondeur de l'eau, & reconnaître les sables &
 les rochers.

Le 21 Juin, l'Amiral dépêcha un de ses Ca-
 pitaines à Pédro Bernardo, pour lui donner ordre
 de remonter une belle riviere, dont le courant
 est doux & l'eau profonde. Bernardo la remonta
 d'abord au Nord, ensuite au Nord-Est, puis au
 Nord, enfin au Nord-Ouest, où il entra dans un
 lac rempli d'Isles, dans lequel il trouva une grande
 Presqu'Isle bien peuplée, dont les Habitans étoient
 d'un caractère doux & sociable. Il nomma ce lac
 Velasco, & y laissa son vaisseau. En remontant
 la riviere, il trouva par-tout quatre, cinq, six,

Sud-Sud-Est; & de
Amiral arriva à la
la latitude de cin
r eu l'occasion de
dans le cours de
Nord-Nord-Ouest
port Abel au Cap
te-six lieues de co
mps fut très-beau
environ deux cen
ux, qui serpente
de Saint Lazare
onté, qui en faisa
ns lequel ses cha
e, pour sonder le
unaitre les sables &

cha un de ses Ca
r lui donner orde
, dont le couran
ernardo la remon
Nord-Est, puis au
où il entra dans un
trouva une grande
es Habitans étaient
. Il nomma ce lac
au. En remontant
quatre, cinq, six,

sept & huit brasses d'eau. Les rivières, comme
les lacs, fournissaient en abondance des saumons,
des truites & des perches blanches, dont quel-
ques-unes avaient deux pieds de long. Le Capi-
taine Bernardo prit, dans cet endroit, trois lon-
gues chaloupes Indiennes, appellées en langue
du pays *Periagos*, composées de deux gros arbres,
& longues de cinquante à soixante pieds. Après
avoir laissé son vaisseau dans le lac Velasco, il fit
voile dans ce lac, cent quarante lieues à l'Ouest,
& ensuite quatre cens trente-six à l'Est-Nord-Est,
jusqu'aux soixante-dix-sept degrés de latitude.

L'Amiral, après avoir dépêché Bernardo, pour
découvrir la partie qui est au Nord & à l'Est de
la mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une
rivière fort navigable, qu'il nomma Rio de los
Reyes, dont le lit était presqu'au Nord-Est, &
changeait plusieurs fois de rhumb pendant soixante
lieues. A marée basse, il trouva un canal naviga-
ble, qui n'avoit pas moins de quatre à cinq
brasses de profondeur. La hauteur de l'eau dans
les deux rivières, au temps de la marée, est
presque la même: elle est de vingt-quatre pieds,
dans la rivière de los Reyes, à la pleine & la
nouvelle lune. Ils avaient avec eux deux Jésuites,
dont l'un accompagna le Capitaine Bernardo dans
sa découverte. Ces deux Religieux s'étaient avan-
cés jusqu'aux soixante-six degrés de latitude Sep-

_____ tentriale dans leurs Missions, & avaient fait
 De Fonté. des observations fort curieuses.

L'Amiral reçut du Capitaine Bernardo, une Lettre datée le 27 de Juin 1640, dans laquelle cet Officier lui marquait qu'ayant laissé son vaisseau dans le lac de Velasco, entre l'Isle Bernardo & la Presqu'Isle Conibasset, il descendait une riviere qui sort du lac, & qui a trois cataractes dans l'espace de quatre-vingt lieues, après laquelle elle tombe dans la mer de Tartarie à soixante-trois degrés; qu'il était accompagné du Jésuite & de trente-six Naturels du pays, dans trois de leurs chaloupes, & de vingt Matelots Espagnols; que la côte s'étendait vers le Nord-Est; que les provisions ne pouvaient pas leur manquer, le pays étant abondant en toutes sortes de venaison, & la mer, comme les rivieres, étant fort poissonneuse sans compter qu'ils avaient avec eux du pain, du sel, de l'huile & de l'eau-de-vie; enfin qu'il ferait tous les efforts possibles pour le succès de la découverte. Lorsque cette Lettre fut apportée à l'Amiral, il était arrivé dans une ville Indienne, nommée *Conasset*, au midi du lac *Bello*. C'est un lieu fort agréable où les deux Jésuites avaient passé deux ans dans leur Mission. L'Amiral entra dans le lac avec ses deux vaisseaux, le 22 de Juin, une heure avant la haute marée, à quatre ou cinq brasses d'eau; il n'y avait alors, ni chûte, ni ca-

ns, & avaient fait
 Bernardo, une
 640, dans laquelle
 ant laissé son vai
 tre l'Isle Bernardo
 il descendait une
 a trois cataractes
 lieues, après que
 arie à soixante-
 du Jésuite & de
 ans trois de leur
 ts Espagnols; qu
 Est; que les pro
 anquer, le pay
 de venaison, & la
 ort poissonneuse
 eux du pain, de
 enfin qu'il ferai
 succès de la dé
 fut apportée à
 ville Indienne,
 de Bello. C'est un
 ites avaient passé
 miral entra dans
 le 22 de Juin,
 à quatre ou cinq
 ni chûte, ni ca-

taracte. En général, le lac Bello n'avait pas moins de six ou sept brasses d'eau. Il a une petite cataracte, jusqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement dans le lac une heure & un quart avant la haute marée. L'eau de la riviere est douce au port de l'Arena, à vingt lieues de l'embouchure ou de l'entrée de la riviere de Los Reyes. Cette riviere abonde, comme le lac, en saumons, en truites saumonées, en brochets, en mulers, & deux autres espèces d'excellens poissons, qui lui sont particulieres. L'Amiral assure que les mulers de la riviere de los Reyes & du lac Bello sont plus délicats, que dans aucun autre lieu du monde.

Le 1 Juillet, l'Amiral ayant laissé le reste de ses vaisseaux dans un très-bon port du lac Bello, sous une belle Isle, vis-à-vis de la ville de Connasset, fit voile dans la riviere de *Parmentiers*, à laquelle il donna ce nom pour faire honneur à l'un de ses Compagnons de voyage, nommé *Parmentiers*, qui fit une exacte description de tout ce qui se présenta dans cette riviere & aux environs. « Nous passâmes, reprend-il ici directement, huit cataractes, qui avaient en tout trente-deux pieds de hauteur perpendiculaire, depuis le lac. Cette riviere coule dans un grand lac, que j'ai nommé le *lac de Fonté*, où nous arrivâmes le 6 de Juillet, & qui a cent soixante

44 HISTOIRE GÉNÉRALE

De Fonté.

» lieues de long sur soixante de largeur. Sa
 » longueur s'étend de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-
 » Sud-Ouest. Il a vingt & trente, & même,
 » en quelques endroits, soixante brasses de
 » profondeur. Il abonde en morues des meil-
 » leurs espèces, larges & fort grasses. On y
 » voit plusieurs grandes Isles, & dix petites, qui
 » sont remplies d'arbrisseaux, & couvertes d'une
 » mousse qui croît jusqu'à six ou sept pieds de hau-
 » teur : elle sert à nourrir, en hiver, une sorte de
 » grands cerfs, qui se nomment *Moosé*, & d'autres
 » cerfs plus petits, tels que des daims, &c. Il s'y
 » trouve, d'ailleurs, quantité d'oiseaux sauvages,
 » tels que des coqs de bruyere, des gelinottes,
 » des coqs d'Inde, des perdrix, & diverses sortes
 » d'oiseaux de mer, sur-tout du côté du Sud.
 » Une des grandes Isles, qui est très-fertile &
 » bien peuplée, produit d'excellens bois de char-
 » pente, tels que des chênes, des frênes &
 » des ormes. Les sapins y sont fort hauts & fort
 » gros.

» Le 14 de Juillet, ayant fait voile de la Pointe
 » Est-Nord-Est du lac de Fonté, nous passâmes un
 » lac, que je nommai *Estrecho de Ronquillo*, Dé-
 » troit de Ronquillo, & qui a trente-quatre lieues
 » de longueur, sur deux ou trois de largeur : sa
 » profondeur est de vingt, vingt-six & vingt-huit
 » brasses. Nous le passâmes en dix heures, par un

de largeur. Sa
 d'Est à l'Ouest.
 te, & même,
 te brasles de
 rucs des meil-
 grasses. On y
 dix petites, qui
 couvertes d'une
 ot pieds de hau-
 r, une sorte de
 ose, & d'autres
 ims, &c. Il s'y
 eaux sauvages,
 des gelinottes,
 diverses sortes
 côté du Sud.
 très-fertile &
 bois de char-
 des frênes &
 hauts & fort

de la Pointe
 s passâmes un
 onquillo, Dé-
 quatre lieues
 e largeur: sa
 & vingt-huit
 ures, par un

vent frais, & pendant le temps d'une marée. En-
 suite tournant plus à l'Est, nous trouvâmes in-
 sensiblement le pays plus mauvais, & tel qu'on
 le trouve dans l'Amérique Septentrionale & Mé-
 ridionale, depuis le trente-sixième degré de
 latitude, jusqu'aux extrémités du Nord & du
 Sud. La partie occidentale diffère, non-seulement
 en fertilité, mais aussi en température de l'air,
 au-moins de dix degrés: elle est plus chaude que
 celle de l'Est, suivant la remarque des plus habiles
 Espagnols, sous le regne de Charles-Quint & de
 Philippe III.

Le 17, nous arrivâmes dans une Ville Amé-
 ricaine, dont les habitans dirent à Parmentiers,
 notre Interprete, qu'il y avait un grand vaisseau
 peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais
 on n'en avait vu jusqu'alors. Nous fîmes voile
 vers ce vaisseau, & nous y trouvâmes seulement
 un homme âgé, avec un jeune homme. Cet
 homme était fort versé dans les Mécaniques.
 Mon second Contre-mâitre & mon Canonnier, qui
 étaient Anglais, & qui avaient été faits prison-
 niers à Campêche, me dirent que le vaisseau était
 venu de la Nouvelle-Angleterre, d'une Ville qui
 se nomme Boston. Le 30, le propriétaire du
 vaisseau, & tout l'équipage étant revenus à bord,
 Shapely, leur Capitaine, m'apprit que le Pro-
 priétaire était Major-Général de la Colonie des

De Fonté.

» Massachusets, la plus grande de la Nouvelle-Angleterre. Je crus devoir le traiter comme un galant homme, en lui déclarant que, malgré l'ordre que j'avais reçu, de saisir tous ceux qui cherchaient un passage au Nord-Ouest, ou de l'Ouest dans la mer du Sud, je voulais bien le regarder, lui & ses gens, comme des Marchands qui trafiquaient avec les Naturels du Pays, pour le procurer des castors, des loutres & d'autres pelleteries. Là-dessus, il m'envoya un présent de diverses provisions, dont je n'avais pas besoin. Je lui fis présent, à mon tour, d'une bague de diamant, qui me coûtait douze cens piastras, & qu'il n'accepta qu'après s'être fait presser longtemps. Je donnai aussi au Capitaine Shapely, mille piastras pour ses Cartes & ses Journaux, un quarteau de bon vin du Pérou, au Propriétaire, nommé Seymour *Gibbons*, & vingt piastras à chacun de leurs matelots qui étaient au nombre de dix.

» Le 6 d'Août, nous fîmes voile avec un très-bon vent, qui nous fit arriver, avec l'aide du courant, à la première cataracte de la rivière de Parmentiers. Le 11, ayant fait quatre-vingt-six lieues, je me trouvai, le 16, à la Côte Méridionale du lac Bello, à bord de nos vaisseaux, devant la belle Ville de Conasset, où nous trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils avaient

de la Nouvelle-A
traiter comme u
larant que, malgr
saisir tous ceux qu
Nord-Ouest, ou d
je voulais bien l
me des Marchand
rels du Pays, pou
loutres & d'autre
voya un présent de
avais pas besoin. Je
, d'une bague de
e cens pistres, &
fait presser long
apitaine Shapely,
& les Journaux,
érou, au Proprié
bons, & ving
telots qui étaient

île avec un très-
, avec l'aide du
ête de la riviere
ait quatre-vingt
, à la Côte Mé-
e nos vaisseaux,
asset, où nous
dre. Ils avaient

été traités avec beaucoup d'humanité, pendant
mon absence, & le Capitaine Ronquillo y avait
répondu par sa conduite. Le 20, un Américain
m'apporta une lettre du Capitaine Bernardo, en
date du premier d'Août, dans laquelle il m'ap-
prenait qu'il était de retour de son expédition
du Nord, & m'assurait qu'il n'y avait point de
communication de la Mer Atlantique, par le
détroit de Davis, parce que les Naturels du
pays ayant conduit un de ses matelots à la tête
de ce détroit, il l'avait vu terminé par un lac
d'eau douce, d'environ trente milles de circuit,
par les quatre-vingt degrés de latitude Septen-
trionale; qu'il y avait, vers le Nord, des mon-
tagnes prodigieuses; qu'au Nord-Ouest du lac;
la glace s'étendait en mer, jusqu'à cent brasses
de hauteur d'eau, & que cette glace pouvait
être là depuis la création du monde. Bernardo
ajoutait qu'il avait fait voile de l'île *Basset* au
Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est-quart-
à l'Est, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés, où il
avait remarqué que la terre s'étendait au Nord,
& qu'elle était couverte de glace.

Je reçus ensuite une seconde lettre de
Bernardo, datée de Minhaufet, par laquelle il
me marquait qu'il était arrivé le 29 au Port
de l'Aréna, après avoir monté de vingt lieues
la riviere de los Reyes, & qu'il y attendait

De Fonté. » mes ordres. Comme j'avois une bonne provision
 » de gibier & de poisson; que Rónquillo avoit
 » fait saler dans mon absence, & cent tonneaux
 » de bled d'Inde, je fis voile, le 2 de Septembre,
 » accompagné de plusieurs habitans de Conasser;
 » & le 5 du même mois, à huit heures du
 » matin, je jettai l'ancre entre Porto de l'Arena
 » & Minhaufet, dans la riviere de los Reyes.
 » Ensuite, descendant cette riviere, je me trouvai
 » dans la partie du Nord-Est de la mer du Sud;
 » d'où nous sommes retournés dans notre pays,
 » bien persuadés qu'il n'y avoit point de passage
 » dans la mer du Sud par le Nord-Ouest. »

Quelque jugement qu'on puisse porter de ce Journal & des preuves de M. Delisle, il paroît adopté par deux fameux Voyageurs Anglois, *Dobbs* & *Smith*, qui l'ont joint à leurs Relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des pays au Nord-Ouest. L'Amiral de Fonté se montrait fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du passage au Nord-Ouest, jusqu'au voyage du Capitaine James, en 1631. Cette malheureuse expédition ayant découragé les Anglois, leur ancienne ardeur passa aux Négocians de leurs Colonies, sur-tout à ceux du canton des Massachusets & de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la Lettre de l'Amiral, que Seymour Gibbons,

bonne provision
 onquillo avait
 ent tonneaux
 e Septembre,
 de Conasset;
 ic heures du
 to de l'Arena
 de los Reyes.
 je me trouvai
 mer du Sud,
 s notre pays,
 int de passage
 Ouest. »
 se porter de
 M. Del'isle, il
 oyageurs An-
 e joint à leurs
 propres idées
 - Ouest. L'A-
 en instruit des
 recherche du
 age du Capi-
 use expédition
 ienne ardeur
 es, sur-tout à
 e Boston, qui
 même dessein.
 que Seymour
 Gibbons,

Gibbons, Major-Général des Massachusets, équipa
 un vaisseau, dont il donna la conduite au Capi-
 taine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec
 six matelots. Shapely prit sa route par le Détroit
 d'Hudson, & parvint à la côte occidentale de la
 baie de ce nom, où il fut rencontré l'année sui-
 vante par l'Amiral de Fonté, qui était venu par
 la mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Angleterre,
 parce qu'on n'y travaillait plus à la recherche du
 passage par le Nord-Ouest, ne fut connu que
 par la Lettre de l'Amiral de Fonté. Mais Dobbs,
 dans le Journal du voyage qu'il fit en 1744,
 assure, que, suivant des informations prises en
 Amérique, par l'ordre du Chevalier Charles
 Wager, on a trouvé qu'il y avait alors une famille
 de Shapely, qui demeurait à Boston; ce qui donne
 beaucoup de poids à la Lettre de l'Amiral de
 Fonté. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni
 d'Angleterre, ce que devint le vaisseau de Bos-
 ton, après la rencontre de l'Amiral Espagnol; &
 cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un
 petit équipage, il peut avoir été surpris à son
 retour par les Esquimaux. L'Ecrivain de *la Cali-
 fornie*, vaisseau commandé par le Capitaine Smith
 en 1746 & 1747, soupçonne que les gens de l'équi-
 page de Shapely furent ces six matelots Anglais,
 qui, suivant la Relation de Jérémie, furent trou-

De Fonté.

Wood.

vés à l'embouchure de la riviere de Bourbon. C
 Voyageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractère, que les six Anglais avaient été dégradés par un vaisseau armé à Boston dans la Nouvelle-Angleterre: il rapporte les circonstances de leur malheur. Etant arrivés fort tard à la riviere de Bourbon, où ils mouillerent, leur Capitaine envoya sa chaloupe à terre, avec six hommes pour y chercher un lieu d'hivernement; mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendaient de la riviere, entraînent le vaisseau, dont on n'a jamais su le sort. L'Ecrivain de Smith ajoute, que si l'on savait l'année où les Français, commandés alors par de Grosseillers, arriverent à la Baie d'Hudson, il est vraisemblable que l'équipage de Shapely ayant rencontré un fort mauvais temps dans la Baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'Août, y chercha le moyen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle-Angleterre; & qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'Amiral de Fontenay pour son retour à Conasser, durent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjectures se trouvent détruites par des dates constantes, que Dobbs ne devait pas même ignorer, puisqu'elles se trouvent dans les Historiens Anglais comme dans les nôtres; & l'appar-

de Bourbon. Cette situation de Shapely, dans une Ville Américaine qui répondait à la mer du Sud, est un phénomène; dont l'explication dépend encore de la découverte réelle du passage.

De Fonté:

Il paraît si nécessaire de rapprocher, par quelque liaison; toutes les lumieres qui peuvent servir mutuellement à se fortifier; que nous ne continuerons point les recherches du Nord-Ouest, sans avoir rapporté celles qui furent reprises au Nord-Est dans l'intervalle. Les premières furent celles de Jean Wood, Anglais, qui s'étant avancé, en 1676, jusqu'aux soixante-seize degrés de latitude; y fit un triste naufrage sur la côte qu'il prit mal-à-propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle-Zemble. Exposons; d'après lui-même; les raisons qui lui avaient fait renaitre l'espoir de découvrir un passage par cette route:

Wood:

* La première, dit-il; était fondée sur le sentiment de Batensz. Cet habile Hollandais avait cru, comme on l'a rapporté, que la distance entre la Nouvelle-Zemble & le Groënland n'était que de deux cens lieues, il devait trouver une mer ouverte & libre de glace. & par conséquent un passage, si du Cap Nord il tenait la route Nord-Est entre ces deux terres. Il était mort dans cette opinion, persuadé qu'à vingt lieues de la Côte il n'y avait plus de glaces, & qu'en suite on ne devait être arrêté par aucun obstacle. Il n'avait

Wood.

» attribué le mauvais succès de ses entreprises
 » qu'au malheur qu'il avait eu de suivre de trop
 » près la Côte de la Nouvelle-Zemble ; & , s'il en
 » eût eu, sa résolution était de recommencer le
 » même voyage, pour suivre ses nouvelles vues.
 » Ma seconde raison, continue Wood, était une
 » lettre écrite de Hollande, & publiée dans les
 » Transactions Philosophiques, où l'on assure que
 » le Czar Pierre ayant fait reconnaître la Nouvelle
 » Zemble, on s'était assuré que cette Terre n'était
 » point une Isle ; qu'elle fait partie du Continent
 » de la Tartarie, & qu'au Nord il y a une mer
 » libre & ouverte. Ma troisième raison était tirée
 » du Journal d'un Voyage de Batavia au Japon
 » publié en Hollande. Le vaisseau, qui entreprit
 » cette route, ayant fait naufrage sur la Côte de
 » Corée, Presqu'Isle de la Chine, tout l'équipage
 » tomba dans la servitude : mais l'Auteur de la
 » Relation se sauva au Japon, après seize ans d'es
 » clavage, & rapporte que de tems en tems la mer
 » jette sur les Côtes de Corée, des baleines qui
 » ont sur le dos des harpons Anglais & Hollan
 » dais : un fait de cette nature ne laisserait aucun
 » doute du passage. La quatrième raison m'avait
 » été fournie par Joseph Moxons, homme de mer
 » Anglais, qui avait entendu dire à des Hollan
 » dais dignes de foi, qu'ils avaient été jusques sous
 » le pôle, & que la chaleur y était égale à celle

de ses entreprises
de suivre de trop
semble ; &, s'il eût
recommencer la
es nouvelles vues
e Wood, était un
publiée dans le
où l'on assure que
maître la Nouvelle
cette Terre n'est
rtie du Continen
d il y a une me
e raison était tiré
Batavia au Japon
au, qui entreprit
ge sur la Côte de
, tout l'équipage
s l'Auteur de la
près seize ans d'é
ns en tems la me
des baleines qui
glais & Hollan
e laisserait aucu
e raison m'avait
homme de mer
e à des Hollan
été jusques sous
it égale à celle

d'Amsterdam en été. Ma cinquieme raison était
fondée sur une Relation du Capitaine *Golden*,
qui avait fait plus de trente voyages au Groën-
land. Il raconte qu'étant dans cette contrée, il
fit voiles avec deux vaisseaux Hollandais, à l'Est
de l'Isle d'*Edges*, & que n'ayant point trouvé de
baleines sur cette Côte, les deux Hollandais ré-
solurent d'aller plus loin au Nord, pour faire
leur pêche entre les glaces : qu'après une sépara-
tion de quinze jours, ils revinrent le joindre,
& l'assurerent qu'ils avaient été jusqu'au quatre-
vingt-neuvieme degré de latitude, c'est-à-dire,
à un degré du pôle ; & que là, ils avaient trouvé
une mer libre & sans glaces, ouverte, profonde,
& semblable à celle de Biscaye. *Golden* paraî-
sant douter de ce récit, les Hollandais lui mon-
trèrent les Journaux des deux vaisseaux qui at-
testaient le même fait, & qui s'accordaient pres-
qu'entièrement. Ma sixieme raison fut un rémoi-
gnage oculaire du même *Golden* : il m'assura
que tout le bois, que la mer jette sur les Côtes
du Groënland, est rongé jusqu'à la moëlle par
des vers marins ; preuve incontestable qu'il vient
d'un pays plus chaud, car tout le monde sait que
les vers ne rongent point dans un climat froid :
or on ne peut supposer que le bois vienne d'ail-
leurs que du pays de *Jesso*, ou du Japon, ou de
quelque autre terre voisine. Enfin ma septieme

Wood.

Wood.

raison était tirée d'un Journal publié dans les Transactions Philosophiques, du voyage de deux vaisseaux qui, étant partis peu de temps auparavant pour la découverte du Passage, avaient fait trois cens lieues à l'Est de la Nouvelle-Zemble & n'auraient pas manqué de suivre leur entreprise, si quelques différends, qui survinrent entre les Propriétaires de ces deux bâtimens & les Agens de la Compagnie des Indes Orientales, dont l'intérêt n'était pas qu'elle réussît, ne l'eussent fait échouer.

A ces motifs, Wood avait joint d'autres arguments fondés, dit-il, sur la raison & la nature. Il avait considéré premièrement que près du pôle Septentrional, il pouvait faire aussi chaud en été que sous les cercles polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en hiver dans les Isles Britanniques. Le soleil, n'ayant en été que vingt-trois degrés de hauteur près du pôle, & y étant toujours au-dessus de l'horizon, dont il fait constamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur à cette partie de l'hémisphère, qu'il n'en donne en hiver à l'Angleterre, où dans sa plus haute élévation, c'est-à-dire à midi, il n'a que quinze degrés de hauteur, & ne se montre que pendant huit heures sur l'horizon. Wood jugeait que le soleil pouvait y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du cercle polaire, où, par la déclinaison

nal publié dans le
du voyage de deux
de temps aupara
passage, avaient fait
Nouvelle-Zemble
suivre leur entre
s, qui survinrent
deux bâtimens de
des Indes Oriens
qu'elle réussît, ne

point d'autres argu
on & la nature. Il
que près du pôle
aussi chaud en été
plus chaud même
s Britanniques. Le
-trois degrés de
toujours au-dessus
amment le jour à la
s plus de chaleur
qu'il n'en donne
ns sa plus haute
n'a que quinze
tre que pendant
jugeait que le
e chaleur qu'en
par la déclinaï-

on du soleil, le temps du refroidissement de l'air
est à-peu-près égal au temps de son échauffement,
e qui n'arrive pas sous le pôle. Il était confirmé
ans cette opinion par le rapport de la plupart de
eux qui avaient fait le voyage du Groënland, &
ui assuraient que plus on avance au Nord de cette
Côte, plus on y trouve d'herbe & de pâturage, &
ar conséquent plus d'animaux.

Il jugeait, en second lieu, que s'il y avait des
rouillards dans ces dernières latitudes, ce qui
faisait sa plus grande crainte, le vent n'y pouvait
pas être en même-temps d'une grande violence,
parce que son effet ordinaire, dans tous les autres
climats, est de dissiper la brume; de sorte que
dans ces deux suppositions, on y pouvait mettre
en panne, ou ne pas avancer beaucoup, jusqu'à
ce que le vent se levât, & qu'on reconnût la
route.

La plupart des gens de mer s'imaginent qu'en
approchant du pôle, la déclinaison Septentrionale
de l'aiguille doit cesser; & ce phénomène arri-
verait sans doute, si le pôle du monde était le
même que celui de l'aimant: mais Wood était
persuadé, au contraire, que ces pôles sont diffé-
rens, & sont même éloignés l'un de l'autre; « de
« sorte, dit-il, que si l'on savait positivement où
« est le pôle magnétique, on pourrait naviger sous
« celui du monde, en supposant que la terre ou

 Wood.

» la glace n'y mit point d'obstacle, pour y observer
 Wood. » ver quelle serait la variation. »

Quelques années auparavant, Wood avait fait une hypothèse sur le mouvement des deux pôles magnétiques ; il se flatait de l'avoir découvert, & par conséquent la déclinaison de l'aiguille dans toutes les latitudes & les longitudes : mais, ayant la modestie de reconnaître que toutes ses expériences ne pouvaient lui donner la certitude qu'il aurait acquise sous le pôle du monde, cette seule raison eût beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du Passage. Aussi, lorsqu'il eut exposé ses motifs à la Cour, avec une Carte du pôle, dressée sur les Relations de tous les Navigateurs qui avaient entrepris la même recherche, il obtint sans difficulté une frégate nommée le *Sped-wall*, qui fut équipée aux frais du Roi.

Il partit le 28 de Mai 1676. Son Journal, jusqu'au 29 de Juin, jour de son naufrage, ne contient que des observations nautiques : mais il est terminé par quelques remarques qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Sa première idée fut de suivre, sans exception, le sentiment de Barenz, c'est-à-dire, de porter droit au Nord-Est du Cap Nord, pour tomber entre le Groënland & la Nouvelle-Zemble. Ainsi, lorsqu'il eut gagné la terre à l'Ouest du Cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins

le, pour y observer

Wood avait fait

des deux pôles

avoir découvert, &

l'aiguille dans

des : mais, ayant

toutes ses expé-

la certitude qu'il

nde, cette seule

lui faire tenter

lorsqu'il eut ex-

de cette du pôle,

les Navigateurs

cherche, il obtint

de le *Sped-well*,

Journal, jus-

frage, ne con-

es : mais il est

qui ne méritent

précédentes.

ans exception,

e, de porter

pour tomber

semble. Ainsi,

uest du Cap

on, du moins

suivant le compas, & non tout-à-fait suivant la

troite route, parce qu'en cet endroit on trouve

quelque variation à l'Ouest. Trois jours après, il

reconnut comme un continent de glace, par les

soixante-seize degrés de latitude, à la distance

d'environ soixante lieues du Groënland, à l'Est. Il

ne douta point que ce ne fût celle qui est jointe

au Groënland ; &, s'imaginant que s'il allait plus à

l'Est, il pourrait trouver une mer libre, il rangea

cette glace, qui courait à l'Est-Sud-Est, & refuyait

Ouest-Nord-Ouest. Presqu'à chaque lieue, il trou-

vait un Cap de glace ; &, dès qu'il l'avait doublé,

il ne découvrait point de glace au Nord ; mais,

après avoir porté au Nord-Est, quelquefois l'es-

pace d'une heure, il en découvrait de nouvelles,

qui l'obligeaient de changer sa direction. Cette

manœuvre dura aussi long-temps qu'il rangea la

glace, tantôt avec de grandes apparences de

trouver une mer libre, tantôt découragé par la

vue de nouvelles glaces, jusqu'à ce qu'enfin il

perdit tout espoir, en appercevant la Nouvelle-

Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là,

dit-il, il abjura l'opinion de Barenz, & toutes

les Relations publiées par les Hollandais & les

Anglais. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que

s'il n'y a point de terres au Nord, par les quatre-

vingt degrés de latitude, la mer y est toujours

gelée ; &, quand les glaces pourraient se trans-

Wood,

Wood.

porter à dix degrés de plus au Sud, il faudrait; ajoute-t-il, des siècles entiers pour les faire fondre. Celles, qui bordent ce qu'il nomme le *Continent de Glace*, n'ont pas plus d'un pied au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, elles ont plus de dix-huit pieds d'épaisseur: d'où il conclut que, dans la même proportion, les montagnes & les Caps qui sont sur le *Continent de Glace* doivent toucher au fond, c'est-à-dire, à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montait pas à plus de 70 brasses, qu'il y a de la terre au Nord, & que le grand *Continent de glace* qui se joint à la Côte peut avancer de vingt lieues au plus en mer; enfin que le Groënland & la Nouvelle-Zemble ne sont qu'un même *Continent*. S'il y avait un passage, on observerait quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, & ceux qu'on rencontre portent à l'Est-Sud-Est, le long de la glace: ce n'est même qu'une petite marée, qui monte d'environ huit pieds.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéressante, & contient aussi d'utiles observations. Il se trouvait, le 29 de Juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour, le temps fut embrumé, & le vent à l'Ouest. On avait le Cap au Sud-Sud-Ouest, & par l'estime, on se croyait

A l'O
erreu
Flaw
Pinqu
canon
Cet a
des d
de s
bord
reux.
écuei
emple
heure
penda
avec
la vue
robée
y env
cher
côte i
plus l
& de
coûta
à laqu
d'arr
une
loupe
facti

d, il faudrait;
pour les faire
qu'il nomme le
d'un pied au-
elles ont plus
l conclut que,
ntagnes & les
Glace doivent
à terre même.
qu'il trouva le
emin entre les
à plus de 70
ord, & que le
point à-la Côte
plus en mer;
ouvelle-Zemble
il y avait un
tourans; mais
côté, & ceux
-Est, le long
petite marée,

une peinture
observations.
matin, entre
le temps fut
avait le Cap
on se croyait

à l'Ouest-Nord-Ouest de la Nouvelle-Zemble;
erreur qui fut la source du mal. Le Capitaine
Flawes, qui avait suivi le *Speed-Well* avec une
Pinque nommée la *Prospere*, tira un coup de
canon, pour avertir qu'on touchait aux glaces.
Cet avis faillit de causer tout-à-la-fois la perte
des deux bâtimens, par le danger où ils furent
de s'entrechoquer, en s'efforçant de virer de
bord : mais le *Speed-Well* fut le seul malheu-
reux. Dans son mouvement, il toucha sur un
écueil, tandis que la Pinque prit le large. Wood
employa inutilement, pendant trois ou quatre
heures, toutes les ressources de la navigation. Ce-
pendant, lorsqu'il n'attendait plus que la mort,
avec tout son équipage, il fut un peu consolé par
la vue de la Terre, que la brume lui avait dé-
robée jusqu'alors. Quelques-uns de ses gens, qu'il
y envoya aussi-tôt dans la chaloupe, pour cher-
cher quelque moyen d'aborder, trouverent la
côte inaccessible; mais d'autres plus hardis, ou
plus heureux, passerent sur des monts de glace
& de neige, & descendirent au rivage. Il en
coûta la vie à deux ou trois hommes; & la pinace,
à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée
d'armes à feu & de provisions, fut renversée par
une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la cha-
loupe étant revenue à bord, Wood eut la satisf-
faction d'y embarquer successivement tout ce qui

 Wood,

Wood.

lui restait de monde, à l'exception d'un seul matelot, qui fut laissé pour mort, & de prendre terre au travers des glaces. Le vaisseau se brisa dès le jour suivant : mais un vent de mer jeta au rivage quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'eau-de-vie & de farine; secours qui fut regardé comme une faveur du Ciel. En effet, il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglais; mais la seule qui put leur rester était de revoir la Pinque, qui pouvait s'être brisée comme eux. Dans le doute, Wood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qu'il lui serait possible. « Je résolus, dit-il, de » hausser de deux pieds la chaloupe, & d'y » faire un pont, des débris que nous avons ras- » semblés, pour nous approcher de la Russie à » voiles & à rames. Mais, comme elle ne pouvait » contenir que trente hommes, de soixante-dix » que nous étions encore, la plupart furent alarmés de mon dessein, & quelques-uns com- » plotèrent de la mettre en pièces, pour courir » tous la même fortune. Ils me proposaient d'en- » treprendre le voyage par terre : je leur repré- » sentai que les provisions nous manquaient pour » une si longue route, les munitions pour nous » défendre des bêtes féroces; & qu'avec ces se- » cours mêmes, s'ils nous étaient descendus du » Ciel, nous ne pouvions espérer de vaincre les

diffi
& d
gran
à cha
fusai
de n
dant
lard
chio
s'écl
avec
pitai
aussi
Il no
succ
barq
voya
je l'
je la
men
notr
de r
ce c
Le
ont d
velle
gnag
fible

on d'un seul ma
& de prendre
vaisseau se brisa
nt de mer jetta
ntre lesquels il
de-vie & de
me une faveur
quelques jours
; mais la seule
la Pinque, qui
Dans le doute,
us de monde
s, dit-il, de
upe, & d'y
us avions ras-
e la Russie à
lle ne pouvait
e soixante-dix
t furent alar-
es-uns com-
pour courir
osaient d'en-
leur repré-
quaient pour
s pour nous
avec ces se-
escen lus du
vaincre les

difficultés du chemin, telles que des montagnes
& des vallées inaccessibles, sans compter un
grand nombre de rivières, qui nous arrêteraient
à chaque pas. Ainsi, la terre & la mer nous re-
fusaient également le passage; &, pour comble
de malheur, le temps était si mauvais, que pen-
dant neuf jours nous n'eûmes que des brouil-
lards, de la neige & de la pluie. Nous tou-
chions à l'extrémité du désespoir, lorsque l'air
s'éclaircissant, le 8 de Juillet, nous découvrîmes,
avec une joie inexprimable, la Pinque du Ca-
pitaine Flawes. Un grand feu que nous fîmes
aussi-tôt, lui fit soupçonner notre infortune.
Il nous envoya sa chaloupe, qui nous transporta
successivement à bord. Mais, avant que de m'em-
barquer, j'écrivis une courte Relation de notre
voyage & du malheur qui nous était arrivé;
je l'enfermai dans une bouteille de verre, &
je la suspendis à un poteau, dans le retranche-
ment où nous avions été menacés de trouver
notre tombeau. La crainte d'être surpris par
de nouveaux brouillards, nous y fit laisser tout
ce que nous avions sauvé du vaisseau. »

Wood.

Le nom de Nouvelle-Zemble que les Russes
ont donné à cette Terre Sauvage, signifie nou-
velle Terre dans leur langue. Malgré les témoi-
gnages que Wood n'ignorait pas, il croit impos-
sible de vérifier si c'est une Ile ou une partie du

 Wood,

Continent de la Tartarie : mais peu importé dit-il, puisque c'est la plus misérable portion de Globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de neige; & dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles, où il ne croît qu'une sorte de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes. Après avoir creusé plusieurs pieds en terre, on n'y rencontre que de la glace, aussi dure que le marbre; phénomène unique, & qui tromperait beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette côte, on pourrait faire des caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la neige se fond, plutôt qu'aillieurs, au bord de la mer: ici, au contraire, la mer bat contre des montagnes de neige, quelquefois aussi hautes que les plus hauts promontoires de France & d'Angleterre. Elle a creusé fort loin pardessous; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, & forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le Monde. Il ne trouva rien dans le pays, que de gros ours blancs, & les traces de quelques bêtes fauves, avec quelques petits oiseaux semblables à l'alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruisseau, dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la neige fondue, qui découle des

mais peu importé
 érabable portion de
 que généralement
 lieux où l'on n'en
 mes inaccessibles
 mouffe, qui porte
 unes. Après avoir
 on n'y rencontre
 le marbre; phé-
 apperait beaucoup
 vernant sur cette
 caves sous terre,
 gelée. Dans tous
 nd, plutôt qu'ail-
 au contraire, la
 e neige, quelques
 uts promontoires
 a creusé fort loin
 les font comme
 ent un spectacle
 que cette neige
 Monde. Il ne
 gros ours blancs,
 uves, avec quel-
 à l'alouette. A
 contre un petit
 t bonne, ne lui
 qui découle des

montagnes. Vers la mer, où ces ruisseaux tom-
 bent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts,
 du marbre noir à raies blanches, & de l'ardoise
 sur quelques montagnes intérieures.

Wood donne le nom *Speedill* à la pointe où il
 fit naufrage. Il nomma les hautes montagnes de
 la Nouvelle-Zemble, *Monts de neige du Roi*
Charles; la première pointe au Sud, qui est la
 plus occidentale du pays, *Cap James*, ou de
Jacques; & la pointe au Nord, *Pointe d'York*.
 Celle de *Speedill* est par les soixante-quatorze
 degrés trente minutes de latitude, & les soixante-
 trois degrés de latitude Est de Londres. La va-
 riation de l'aimant y fut observée de treize degrés
 vers l'Ouest. La marée monte huit pieds, & porte
 directement au rivage; nouvelle preuve, au ju-
 gement de Wood, qu'il n'y a point de passage
 par le Nord. L'eau de la mer, près de la glace
 & de la terre, est la plus salée, la plus pesante,
 & la plus claire qu'il y ait au monde. A quatre-
 vingt brasses d'eau, qui font quatre cens quatre-
 vingt pieds, on voit parfaitement le fond & le
 coquillage. Dans une si malheureuse expédition,
 le plus grand chagrin de Wood fut d'avoir perdu,
 avec son vaisseau, toutes ses recherches sur le
 Pôle magnétique & sur les propriétés de l'aimant.

Après Wood, on met sur la scène une Nation
 que ses avantages naturels auraient pu faire pré-

 Wood.

 Beerings.

Beerings.

tendre plutôt à la même gloire. Il est certain que par leur situation au Nord de l'Europe, & par l'habitude de supporter le froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres Navigateurs, & qui devaient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le regne de Pierre-le-Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de la barbarie. C'est à ce grand Prince qu'on est redevable des efforts qu'ils ont faits, sous le regne suivant, pour reconnaître les bornes de la Tartarie au Nord-Est, & pour vérifier si cette vaste Contrée n'était pas contigue à l'Amérique. M. De l'Isle a donné une courte relation de leurs entreprises. Il n'y a rien à supprimer dans un Mémoire si curieux; & l'Auteur ayant eu beaucoup de part à ces expéditions par lui-même & par son Frere, on croit devoir le faire parler dans ses propres récits.

« Ce fut, dit-il, à la fin de Janvier 1725, que
 » M. Beerings, Danois de Nation, & fort habile
 » marin, reçut de Pierre-le-Grand des ordres qui
 » lui furent confirmés en plein Sénat, le 5 Février,
 » huit jours après la mort de ce Prince, par l'Im-
 » pératrice Catherine. Le Capitaine Beerings em-
 » ploya cinq ans à son expédition, parce qu'il
 » fut obligé,

Il est certain que l'Europe, & par qui, qui est le principal, ont toujours les mêmes pour devaient en faire tardive. Mais il y a des causes de cette mer-le-Grand, qui ne sortirent de là qu'on est redevenu, sous le règne de la Tar-tarie si cette vaste Amérique. M. De-son de leurs en-primier dans un-ayant eu beau-par lui-même & faire parler dans-
 vrier 1725, que-
 & fort habile
 des ordres qui
 t, le 5 Février,
 ince, par l'Im-
 Beerings em-
 n, parce qu'il
 fut obligé,

fut obligé, non-seulement de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'Asie, mais encore d'y faire transporter presque tout ce qui est nécessaire pour y construire deux bâtimens, propres à faire sa recherche par mer. Il crut la commission remplie, lorsqu'ayant suivi la côte Orientale de l'Asie depuis le Port de *Kamschatka* jusqu'à la latitude de soixante-sept degrés au Nord-Est, il vit la mer libre au Nord & à l'Est; & que la côte tournait au Nord-Ouest, & lorsqu'il eut appris des habitans, qu'on avait vu arriver à *Kamschatka*, il y avait déjà cinquante ans, un navire de la riviere de *Léna*.

» Cette navigation servit à déterminer, plus exactement qu'on ne l'avait jamais fait, la situation & l'étendue de la côte Orientale de l'Asie; depuis le Port de *Kamschatka* sous la latitude de cinquante-six degrés, jusqu'au terme où le Capitaine *Beerings* s'était avancé. Il ne remarqua, près de sa route, que trois petites Isles fort voisines des côtes; mais ayant appris, à son retour au Port de *Kamschatka*, qu'il y avait une Terre à l'Orient, que l'on pouvait voir dans un temps clair & serein, il tenta d'y aller, après avoir fait réparer les dommages que son vaisseau avait soufferts d'une tempête. Cette seconde tentative

Beerings.

Beerings.

» fut inutile. Après s'être avancé d'environ quarante
 » lieues à l'Est, il fut assailli d'une nouvelle tem-
 » pête, venant de l'Est-Nord-Est, & d'un vent en-
 » tierement contraire, qui le renvoya au Port d'où
 » il était parti. Il n'a pas fait depuis d'autres tenta-
 » tives, pour la recherche de cette Terre prétendue.
 » A son retour, il m'apprit de bouche, à Pé-
 » tersbourg, ce qu'il n'a pas dit dans sa Relation
 » savoir que, dans son voyage sur la côte Orientale
 » de l'Asie, entre les cinquante & les soixante
 » degrés, il avait eu tous les indices possibles d'une
 » côte, ou d'une Terre, à l'Est. Ces indices sont
 » 1.^o de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces côtes
 » que peu de profondeur, & des vagues basses
 » telles qu'on les trouve ordinairement dans les
 » Détroits ou les bras de mer, bien différentes
 » des hautes vagues qu'on éprouve sur les côtes
 » exposées à une mer fort étendue : 2.^o d'avoir
 » trouvé des pins & d'autres arbres déracinés
 » qui étaient amenés par les vents d'Est, au
 » lieu qu'il n'en croît point dans le Kam-
 » chatka : 3.^o d'avoir appris, des gens de
 » ce pays, que le vent d'Est peut amener les
 » glaces en deux ou trois jours; au-lieu qu'il
 » faut quatre ou cinq jours de vent d'Ouest, pour
 » les emporter de la côte Nord-Est de l'Asie : 4.
 » que certains oiseaux viennent régulièrement
 » tous les ans, dans les mêmes mois, du côté

environ quarante
 e nouvelle tem
 & d'un vent en
 oya au Port d'o
 is d'autres tent
 Terre prétendu
 e bouche, à Pé
 ans sa Relation
 ur la côte Orien
 te & les soixant
 es possibles d'un
 Ces indices sou
 vant de ces côtes
 es vagues basses
 rement dans le
 bien différente
 ve sur les côtes
 ue : 2.° d'avoir
 arbres déracinés
 ents d'Est, au
 dans le Kam
 des gens d
 eut amener le
 ; au-lieu qu'il
 t d'Ouest, pour
 st de l'Asie: 4.
 régulièrement,
 mois, du côté

de l'Est, & qu'après avoir passé quelques mois sur les côtes de l'Asie, ils s'en retournent aussi régulièrement dans la même saison.

Beerings.

Le Capitaine Beerings & son Lieutenant observèrent, au Kamschatka, deux éclipses de Lune, dans les années 1728 & 1729, qui me servirent à déterminer la longitude de cette extrémité Orientale de l'Asie, avec la précision que pouvait comporter la nature de ces observations, faites par des gens de mer avec leurs propres instrumens; mais ces premières déterminations ont été confirmées par des observations fort exactes des Satellites de Jupiter, qui furent faites ensuite dans le voisinage, par mon Frere & par des Russes exercés, qui étaient munis d'instrumens convenables.

Après avoir acquis ces premières connaissances sur la longitude du Kamschatka avec la Carte & le Journal du Capitaine Beerings, je m'en servis pour dresser une Carte, qui représentait l'extrémité Orientale de l'Asie, avec la côte opposée de l'Amérique Septentrionale, afin de faire voir d'un coup-d'œil ce qui restait encore à découvrir entre ces deux grandes parties du Monde. J'eus l'honneur, en 1731, de présenter cette Carte à l'Impératrice Anne & au Sénat *Dirigeant*, pour exciter les Russes à la recherche de ce qui restait à découvrir; ce

» qui eut son effet. L'Impératrice ordonna qu'on fît un nouveau voyage, suivant le Mémoire que j'en avais dressé. J'indiquais, dans ce Mémoire, trois différentes routes à suivre par mer pour découvrir ce qui restait d'inconnu. L'une se devait faire au Midi du Kamtschatka, en allant droit au Japon; ce qu'on ne pouvait faire sans traverser la Terre d'Yesso, ou plutôt les passages qui la séparent de l'Isle des Etats & de la Terre de la Compagnie, découvertes par les Hollandais, il y a plus d'un siècle. On pouvait découvrir, par ce moyen, ce qui était au Nord de la Terre d'Yesso & la côte de la Tartarie Orientale. L'autre route devait se faire directement à l'Est du Kamtschatka, jusqu'à ce qu'on eût contrât les côtes de l'Amérique au Nord de la Californie. Enfin je proposais, pour troisième objet, qu'on allât chercher les Terres dont le Capitaine Beerings avait eu de si forts indices dans son premier voyage, à l'Est du Kamtschatka.

Cette expédition ayant été ordonnée, comme M. Del'isle l'avait indiquée, le Capitaine Beerings eut la commission d'aller chercher, à l'Est du Kamtschatka, les mers dont il avait eu les indices dans son premier voyage. Il partit en 1741; mais il n'alla pas bien loin: une furieuse tempête le fut assailli dans un temps fort obscur, & le capi-

ÉRALE

rrice ordonna qu
 suivant le Méme
 uais, dans ce M
 à suivre par me
 d'inconnu. L'un
 nschatka, en alle
 e pouvait faire fa
 plutôt les passa
 tats & de la Ter
 es par les Holla
 On pouvait déco
 était au Nord
 e la Tartarie Ori
 faire directe
 qu'à ce qu'on re
 que au Nord de
 is, pour troisi
 les Terres dont
 de si forts indio
 à l'Est du Kam
 ordonnée, com
 Capitaine Beer
 er, à l'Est du Kam
 eu les indices d
 en 1741; mais
 se tempête
 obscur, le capa

e tenit la mer, & le fit échouer dans une Isle
 escrite, sous la latitude de cinquante-quatre
 degrés, à peu de distance du Port d'*Avatcha*,
 où il était parti. Ce fut le terme des voyages
 de la vie de cet habile Officier, qui périt de
 misere & de chagrin, avec la plus grande partie
 de son Monde. Ceux qui purent échapper re-
 vinrent au Kamschatka, dans une petite barque
 qu'ils avaient construite des débris de leur vais-
 seau. Cette Isle fut nommée l'*Isle de Beerings*.

Ce fut un Allemand, nommé *Spanberg*, qui
 eut le commandement du vaisseau envoyé à la
 recherche du Japon. Il partit du Port de Kams-
 chatka, en Juin 1739, par un bon vent, qui lui
 fit faire vers le Sud, dans l'espace de seize jours,
 près de vingt degrés en latitude, jusqu'à la hauteur
 de trente-six à trente-sept degrés, au travers de
 plusieurs Isles. Il se crut arrivé à la côte du Japon,
 par les trente-neuf à quarante degrés de latitude,
 c'est-à-dire, à la partie Septentrionale, où il ne
 fut pas mal reçu. Il alla jusqu'à *Matsumey*, prin-
 cipal lieu & l'un des plus Méridionaux de la Terre
 d'*Yesso*; mais il n'y descendit point à terre.

A l'égard de la troisieme & principale route,
 qu'on a tenue à l'Est du Kamschatka jusqu'à l'A-
 mérique, ce fut un Capitaine Russe, nommé *Alexis*
Tchirikow, Lieutenant du Capitaine *Beerings* au
 premier voyage, qui eut le commandement de

 Beerings.

 Spanberg.

 Tchirikow.

Tchiricow. cette expédition; & le Frere de M. Del'isle, Astronome de l'Académie des Sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route, que pour faire d'exactes observations Astronomiques dans les lieux où ils auraient pu débarquer. Ils partirent le 15 de Juin 1741, d'un Port du Kamschatka, qui se nomme *Avatcha*, ou Port Saint Pierre. & Saint Paul, dont le Frere de M. Del'isle avait observé la latitude de cinquante-trois degrés une minute, & dont la distance au Méridien de Paris a été trouvée par les Satellites de Jupiter, de plus de cent cinquante-six degrés.

Le 26 Juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arriverent à la vue d'une terre, qu'ils prirent pour la côte de l'Amérique, sous la latitude de cinquante-cinq degrés trente-six minutes. Ils avaient fait près de soixante-deux degrés en longitude; & par conséquent ils étaient éloignés de deux cens dix-huit degrés à l'Orient du Méridien de Paris. Le Cap Blanc, qui est à l'extrémité la plus Septentrionale & Occidentale connue de la Californie, est sous la latitude de quarante-trois degrés, & distant du Méridien de Paris de deux cens trente-deux degrés; ainsi, le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. Del'isle étaient parvenus à quatorze degrés à l'Ouest de la Californie, & à douze degrés & demi au Nord. C'est un lieu où

Del'isle, Astro-
es, s'embarqua
s l'estime de sa
ervations Astro-
aient pu débar-
741, d'un Port
atcha, ou Port
t le Frere de
e de cinquante
ont la distance
ée par les Sa-
t cinquante-six

n jours de na-
ne terre, qu'ils
sous la latitude
x minutes. Ils
degrés en lon-
nt éloignés de
t du Méridien
l'extrémité la
connue de la
uarante-trois
Paris de deux
apitaine Tchi-
ient parvenus
Californie, &
est un lieu où

on n'avait jamais su que personne fût arrivé avant eux. Ce fut aussi jusques-là qu'ils s'avancerent en longitude.

Tchiricow.

Le Capitaine Tchiricow, y étant arrivé le 26 juillet, louvoya les jours suivans, pour s'approcher de terre; ce qu'il ne put faire, avec son vaisseau, qu'à la distance de plus d'une lieue. Il se détermina, au bout de huit jours, à détacher, dans une chaloupe, dix hommes armés, avec un bon Pilote: mais ils furent perdus de vue en arrivant à terre. On ne les a pas revus depuis, quoiqu'on eût tenu la mer & fait bien des courses dans ces cantons pendant tout le mois d'Août, pour attendre leur retour. Enfin le Capitaine, désespérant de les revoir, & jugeant la saison trop mauvaise pour tenir plus long-temps la mer, prit le parti de s'en retourner. Dans son retour, il eut, pendant plusieurs jours, la vue des terres fort éloignées, que M. Del'isle a marquées dans sa Carte.

Ils approcherent, le 20 de Septembre, fort près d'une côte montagneuse & couverte d'herbes; mais ils n'apperçurent point de bois. Les rochers qui étaient sous l'eau & sur les bords de la côte, ne leur permirent point d'y aborder; mais étant entrés dans un golfe, ils y virent des habitans, dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit bateau, tel qu'on représente ceux des Groënlans.

Tchiricow. Mais ou des Esquimaux. Ils ne purent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut observée de cinquante-deux degrés douze minutes; & la différence de longitude au port d'Avatcha, où ils retournerent, fut déterminée de près de douze degrés.

Pendant tout le cours de ce voyage, qui avoit déjà duré plus de trois mois, la plupart des gens de l'équipage avoient été atteints du scorbut & en étoient morts. Le Capitaine Tchiricow & son frere de M. Del'isle n'en furent point exemptés. Le second y succomba, & mourut le 22 d'Octobre, une heure après être arrivé au port d'où il étoit parti plus de quatre mois auparavant. Le Capitaine, quoiqu'extrêmement mal, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès de la dernière navigation des Russes pour chercher une route à l'Amérique.

On trouve, sur les bords de la mer orientale, vis-à-vis du Kamtschatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Ostrog*, dont la latitude est de cinquante-neuf degrés vingt-deux minutes, & qui est distant du méridien de Paris de près de 141 degrés en longitude; c'est le lieu de l'embarquement pour le Kamtschatka & les pays voisins. Bering y avoit laissé le vaisseau sur lequel il avoit fait son premier voyage. Des Russes hasardèrent d'y monter, en 1731, & de tenir la même route

purent entendre
lieu fut observé
de minutes; &
d'Avatcha, où il
de près de douze

royage, qui avoit
plupart des gens
nés du scorbut &
Tchiricow & le
point exempt
rur le 22 d'Octobre
é au port d'où il
s auparavant. Le
mal, eut le bon
succès de la der
ur chercher une

la mer orientale,
nommé *Okhota*,
itude est de cinq
minutes, & qui
de près de 141
de l'embarque-
ys voisins. Bee-
lequel il avoit
les hasarderent
la même route

qu'il avait suivie deux ans auparavant; ils eurent
plus de succès que lui, & leur découverte fut
poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la
pointe, où ce Capitaine avait été dans son pre-
mier voyage, & qui avait été son *non plus ultra*,
ils gouvernerent exactement à l'Est, où ils trou-
verent une Isle & ensuite une grande Terre. A
peine étaient-ils à la vue de cette Terre, qu'un
homme vint à eux, dans un petit bâtiment sem-
blable à celui des Groënlandais. Ils voulurent s'in-
former de quel pays il était; mais tout ce qu'ils
purent comprendre à ses réponses, fut qu'il était
habitant d'un très-grand continent, où il y avait
beaucoup de fourrures. Les Russes suivirent la
côte du Continent deux jours entiers, allant vers
le Sud, sans y pouvoir aborder; après quoi, ils
furent pris d'une rude tempête, qui les ramena,
malgré eux, sur la côte du Kamtschatka.

A l'occasion des recherches & des découverts,
qu'on vient de représenter, M. Del'isle fait
observer que le terme, jusqu'où l'Amiral de Fonté
s'avança, au Déroit de Ronquillo, & où il trouva
le vaisseau de Boston, répond à la Baie d'Hud-
son, près de l'eau de Wager; & que le dernier
terme du voyage de Bernardo répond à la Baie
de Baffin, vis-à-vis du Déroit de l'Alderman
Jones. « L'Amiral, ajoute-t-il, paraît donc con-
clure assez mal sa Relation, en déclarant, sur

Tchiricow.

des lumieres imparfaites, qu'il n'y a point de
 Tchiricow. communication par le Déroit de Davis ; car
 on l'ou fait qu'on a pu naviger jusqu'au fond de la
 Baie de Baffin, où sont les Déroits de l'Alder-
 man Jones & de Lancaſtre. Quant aux décou-
 vertes des Rufles, le terme oriental de la navi-
 gation de Tchiricow répond à une côte, qui
 joint les embouchures des rivieres de Haro &
 de Bernardo.

De nouvelles connoiſſances, que M. Del'iſle
 acquit en 1732, lui ont fait joindre dans ſa Carte,
 l'embouchure de la riviere de Bernardo avec une
 longue côte, qui tourne autour de la pointe la
 plus ſeptentrionale & orientale de l'Asie, en laiſ-
 ſant entre deux un grand paſſage, de près de cent
 lieues de largeur, par lequel la mer ſeptentrio-
 nale de Tartarie, ou la mer glaciale, communi-
 que avec celle du Sud. Il apprit, en même-temps
 que la grande côte, qui termine ce Canal à l'O-
 rient, avait été vue de fort loin par Spanberg, dès
 l'année 1728. Enſuite les Rufles, comme on l'a
 rapporté, s'en font plus approchés en 1731. Mais
 depuis on a vérifié que ce Continent eſt fréquenté
 par des Rufles, qui apportent de belles fourru-
 res: ainſi, c'eſt d'eux qu'on doit attendre d'exac-
 tes informations ſur la ſituation & l'étendue de
 ces nouveaux pays, ignorés juſqu'à préſent, où la
 Cour de Ruſſie peut envoyer des Pilotes & des

n'y a point de
de Davis ; car
u'au fond de la
bits de l'Alder-
ant aux décou-
ntal de la navi-
une côte, qui
res de Haro &

ue M. Del'isle
e dans sa Carte,
nardo avec une
de la pointe la
e l'Asie, en lais-
de près de cent
mer septentrio-
iale, communi-
en même-temps
ce Canal à l'O-
Spanberg, dès
comme on l'a
en 1731. Mais
t est fréquenté
belles fourru-
tendre d'exac-
l'étendue de
présent, où la
Pilotes & des

Astronomes, pour en déterminer la longitude & la
atitude. Ces découvertes seraient d'autant plus im-
portantes, qu'en confirmant l'existence des grandes
terres découvertes par l'Amiral de Fonté, elles met-
raient en état d'en fixer la situation & l'étendue.

Tchirikow.

M. Del'isle souhaiterait beaucoup aussi que la
Cour de Russie fit achever la découverte de cette
grande Isle, dont le Capitaine Beerings eut con-
naissance en 1726, entre les cinquante - un &
les cinquante - neuf degrés. Tchirikow en vit
quelques habitans, en 1741. Peut-être n'a-t-elle
pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'é-
tendue, puisqu'il en suivit les côtes plusieurs
jours de suite. Une autre découverte, qui semble
réservée aux Russes, est celle des côtes septen-
tionales d'une terre, vue par Don Jean de Gama,
en allant de la Chine à la Nouvelle - Espagne,
& qui se trouve marquée, pour la première
fois, dans la Carte marine de Jean Texeira,
dressée en 1643. Cette Carte n'en offre que la
côte méridionale, après quelques Isles à l'Occi-
dent; mais M. Del'isle, ayant vu, dans des Car-
tes Japonoises, dont quelques-unes lui furent en-
voyés à Pétersbourg, une grande Isle, que sa situa-
tion lui a fait prendre pour la terre de Jean
de Gama, n'a pas fait difficulté, dans sa Carte,
de la terminer suivant ces lumières, & d'ajou-
ter à la partie Orientale quelques moindres

Isles, qui se trouvent dans les Cartes Japonaises, Tchirikow. A l'égard de la mer d'Ouest, dont l'existence, dans la partie occidentale du Canada & du Mississippi, est prouvée par toutes sortes de témoignages, & qui, dans la supposition des deux passages dont on a parlé, semble promettre aux François, par cette voie, la route qu'on cherchait à la Chine & au Japon; M. Del'isle en place la côte septentrionale à cinquante-deux degrés une minute.

Ainsi, de toutes parts, la carrière est ouverte aux plus belles espérances, sans qu'on puisse comprendre quelle fatalité en retarde le succès. Mais si la constance & l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette justice aux Anglais, que jusqu'à présent nulle autre nation n'en a mieux acquis. Quoique depuis le malheureux voyage du Capitaine James, en 1631, ils eussent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vue n'ait eu presque autant de part que celle du commerce, aux efforts qu'ils firent dans l'interval, pour s'établir dans la Baie d'Hudson. Le voyage qu'ils y firent, en 1668, sous la conduite de Des Groseillers, fut poussé à la hauteur de soixante-dix-neuf degrés dans la Baie de Baffin; & ce ne fut qu'après avoir employé la belle saison à la recherche du passage, que le Capitaine Gillam revint passer l'hiver dans la Baie d'Hudson, pour y jeter les fondemens d'une Colonie Anglaise.

Cartes Japonaises
 , dont l'existence
 Canada & du Mis
 portes de témoigna
 des deux passages
 entre aux François
 merchait à la Chine
 nce la côte septen
 s une minute.
 rrière est ouverte
 qu'on puisse com
 de le succès. Mais
 uvent donner des
 Anglais, que ju
 en a mieux acquis
 voyage du Cap
 t paru fort refroid
 peut douter que
 de part que celle
 s firent dans l'in
 ie d'Hudson. Le
 sous la conduite
 a hauteur de soix
 aie de Baffin; &
 la belle saison à
 Capitaine Gillam
 d'Hudson, pour
 plonie Anglaise.

La guerre, dont cette Baie devint l'occasion, fit perdre tout autre soin; mais, à peine fut-elle terminée par la cession, qu'on vit partir le Capitaine *Barlow* pour la découverte d'un passage. Il mit à la voile en 1719. On ne fait ce qu'il devint; & quelques débris de vaisseau, qui furent trouvés à soixante-trois degrés de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorsqu'on eut perdu l'espérance de son retour, *Scroggs* n'en eut pas moins de hardiesse à suivre la même route. Son Journal n'a pas été publié; mais on en trouve l'extrait suivant dans la Relation d'Arthur Dobbs.

 Gillam.

 Barlow.

Scroggs sortit de la rivière de Churchill dans la Baie d'Hudson, le 22 de Juin 1722. A soixante-deux degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les Sauvages du pays, dont il reçut des côtes de baleine & des dents de vaches marines. Ensuite il fut jetté, par le mauvais temps, à soixante-quatre degrés cinquante-six minutes, où il mouilla sur douze brasses d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne se trouva qu'à trois lieues de la côte du Nord, où il donna au Cap, qu'il voyait à l'Est-Nord, le nom de *Whale-bone Point*, pointe des côtes de baleine. Il découvrit, en même-temps, plusieurs Isles entre le Sud-Ouest à l'Ouest-quart d'Ouest, & le Sud-Ouest - quart - de - Sud. Il vit la terre au Sud vers l'Ouest. Le *Wallermo* fut parut un pays fort élevé.

 Scroggs.

 Scroggs.

L'Isle la plus méridionale, où il vit quantité de baleines noires & plusieurs blanches, reçut de lui le nom de *Cap Fullerton*. La marée y montait de cinq brasses; de sorte qu'après avoir eu douze brasses d'eau dans le flux, il n'en eut que sept dans le reflux. Il avait avec lui deux Américains septentrionaux, qui avaient passé l'hiver à Churchill, & qui lui avaient parlé d'une riche mine de cuivre, située sur la côte, dont on pouvait approcher si facilement, qu'ils promettaient de conduire la chaloupe presque à côté de la mine. Ils avaient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, & l'industrie ne leur avait pas manqué pour tracer le plan du pays, avec du charbon, sur du parchemin. Ce que le Capitaine Anglais visita, lui parut assez conforme au plan de ces deux Américains. L'un des deux lui demanda, pour récompense de ses services, de le laisser sur cette côte, où il n'était qu'à trois ou quatre journées de sa patrie: Scroggs lui refusa cette faveur. Le même Américain assura qu'il était du fond de la même Baie, & qu'il y avait en cet endroit une barre, c'est-à-dire, un banc de sable ou un rocher. Scroggs remit à la voile au Sud-Est; & le 15, il croisa le *Welcome*, à soixante-quatre degrés quinze minutes. Il vit encore quantité de baleines, mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La terre du *Whale-bone-Point* s'étendait de l'Ouest au Sud;

vit quantité de
 nes, reçut de lui
 ée y montait de
 avoir eu douze
 ut que sept dans
 Américains sep
 ver à Churchill,
 he mine de cui
 pouvait approcher
 de conduire la
 ine. Ils avaient
 x de ce cuivre
 avait pas man
 vec du charbon,
 pitaine Anglais
 plan de ces deux
 manda, pour ré
 laisser sur cette
 tre journées de
 veur. Le même
 de la même Baie,
 e barre, c'est
 ocher. Scroggs
 5, il croisa le
 s quinze minu
 es, mais il ne
 uteur. La terre
 'Ouest au Sud;

& quelques hommes, qu'il envoya sur la côte, rap-
 porterent qu'ils n'avaient rien vu qui les empêchât
 de pénétrer plus loin. La sonde leur fit trouver,
 dans cette mer, depuis quarante jusqu'à soixante-
 dix brasses.

Arthur *Dobbs*, à qui l'on a obligation de cet
 extrait, avait pris fort à cœur la découverte. En
 1737, il se lia fort étroitement avec un Officier
 de Mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit,
 dans plusieurs lettres, dont les extraits ont été
 publiés, quantité de faits, qui paraissent concluans
 pour la réalité du passage. Ils établissent, par
 exemple, qu'un vent de Nord & de Nord-Ouest,
 fait monter les basses marées, plus qu'un vent
 de Sud ou d'Ouest ne fait monter les hautes à
 Churchill ou à la rivière d'Albanie; qu'il y a peu
 de point de marée, entre l'Isle de Mansfield &
 Cary-Swans'nest; qu'il n'y en a point absolument
 au Nord & au Nord-Est des Isles de Moulis, &
 que, par conséquent, la haute marée doit venir
 du Welcome; que le Welcome ne peut donc être
 éloigné de l'Océan; que ce que le Capitaine Scroggs
 vit, par les soixante-quatre degrés cinquante
 minutes, tant à l'égard des baleines que des ma-
 rées, en est une nouvelle preuve; enfin qu'à huit
 ou dix lieues de la pointe de Walebonne, il vit
 la mer sans glace, & que le pays s'étendait de
 l'Ouest au Sud. Entre les mêmes faits, on trouve

 Scroggs.

 Middleton.

Middleton qu'un Facteur de Churchill, nommé *Lovegrove*, qui avait été souvent à *Wale-cove*, par les soixante-deux degrés trente minutes, assurait que toute cette Côte n'offre que des pays entrecoupés & des Isles, &, qu'ayant abordé à l'une de ces Isles, il avait vu la mer ouverte vers l'Ouest. Un autre Facteur, nommé *Wilson*, que la Compagnie avait envoyé à *Whale-cove* pour le commerce des côtes de baleines, déclara, qu'ayant eu la curiosité de s'avancer entre les îles voisines, il avait trouvé que l'ouverture s'élargissait vers le Sud-Ouest, & qu'à la fin, elle devenait si large, que, d'un côté ni de l'autre, on ne voyait plus la terre.

Dobbs, convaincu par des faits si bien attestés & par ses propres informations, qu'il y avait beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un passage dans le *Welcome*, mit tout en œuvre pour faire employer *Middleton* à cette recherche. On lui accorda une *caiche*. La meilleure Relation qu'on a de cette entreprise, est renfermée dans l'extrait suivant, qu'*Ellis* a fait sur plusieurs Lettres & sur le Journal même du Voyage.

Le Capitaine *Middleton*, s'étant rendu à la rivière de Churchill, dont les Anglais marquent la situation à cinquante-huit degrés cinquante-sept minutes de latitude, n'en put sortir avant le

Juillet

ommé *Loyegrow*
 ove, par les foie
 es, assurait que
 pays entrecoupe
 dé à l'une de ces
 e vers l'Ouest. U
 2, que la Com
 ove pour le com
 déclara, qu'ayan
 tre les îles voi
 erture s'élargissai
 in, elle devenait
 e l'autre, on ne
 ts si bien attestés
 qu'il y avait beau
 ouver un passage
 œuvre pour faire
 echerche. On lu
 e Relation qu'on
 fermée dans l'ex
 plusieurs Lettres
 yage.
 tant rendu à la
 Anglais marquer
 rés cinquante-se
 tir avant le 1^{er} de
 Juillet

illet. Le 3, à cinq heures du matin, il décou-
 vit trois Isles, à soixante-un degrés quarante
 minutes. Le 4, il vit *Brook Cobham*, par les
 soixante-trois degrés de latitude, & les quatre-
 vingt-treize degrés quarante minutes de longitude
 Ouest de Londres. La variation y était de vingt-
 un degrés dix minutes, & cette Isle était cou-
 verte de neige. Le 6, au matin, Middleton
 découvrit un Cap, à soixante-trois degrés vingt
 minutes de latitude, & quatre-vingt-treize degrés
 de longitude de Londres. La sonde y fit trouver,
 depuis trente-cinq jusqu'à soixante-douze brasses
 de profondeur. A cinq heures, le courant tourna
 au Nord-Nord-Est. La sonde portait deux nœuds
 (deux brasses), & la Marée venait de Nord-
 Nord-Est-quart-de-Nord. On observa que la va-
 riation était de trente degrés, & que les hautes
 eaux allaient au Nord.

Le 8, en arrivant par les soixante-trois degrés
 trente-neuf minutes de latitude, on ne rencontra
 point d'autres poissons qu'une baleine blanche,
 & quelques veaux marins. On y vit beaucoup de
 glaces au Nord, & la Côte y était enfermée
 pendant plusieurs lieues. La profondeur se trouva
 de soixante à quatre-vingt-dix brasses, & la terre
 y était à sept ou huit lieues au Nord-Ouest.
 Le 10, à soixante-quatre degrés cinquante-une

minutes de latitude , & quatre-vingt-huit deg
 Middleton. trente-quatre minutes de longitude , on trou
 le Welcome large d'onze ou douze lieues, la C
 orientale basse & unie , & tout le Welcome remp
 de glaces. Le vaisseau y demeura pris jusqu'au
 Le 13 , on s'avança , au travers des glaces , ve
 le *Cap-Dobbs* , que Middleton avait découvert
 nommé , au Nord-Ouest du Welcome , par
 soixante-cinq degrés douze minutes de latitude
 & les quatre-vingt-six degrés six minutes de lo
 gitude de Londres. On vit , au Nord-Ouest de
 Cap , une belle ouverture ou riviere , dans la
 quelle on entra , pour y mettre le vaisseau à l'abri
 des glaces , jusqu'à ce qu'elles fussent dissipées
 dans le Welcome.

L'embouchure de cette riviere n'a pas mo
 de sept ou huit lieues de large , pendant la ma
 tié de cet espace ; après quoi , elle se rétrécit
 quatre ou cinq. On jeta l'ancre à la rive
 Nord , au-dessus de quelques Isles , sur trent
 quatre brasses d'eau. La marée avançait , dans
 moindre largeur , de cinq lieues en une heure
 mais cette proportion ne subsistait plus en mar
 tant. Le reflux emportait beaucoup de glaces.
 Vis-à-vis du mouillage , on avait depuis quatre
 jusqu'à quarante-quatre brasses d'eau au milieu
 canal. Le jour suivant , plusieurs Esquimaux vi
 rent à bord ; mais ils n'avaient de propre

vingt-huit deg
tude, on trou
ze lieues, la C
Welcome rem
pris jusqu'au
des glaces, ve
avait découvert
Welcome, par
utes de latitud
minutes de lo
Nord-Ouest de
riviere, dans
le vaisseau à l'ab
s furent dissip
ere n'a pas mo
pendant la m
elle se rétrécit
ncre à la rive
Isles, sur trent
avançait, dans
es en une heur
ait plus en m
ucoup de glac
t depuis quator
l'eau au milieu
s Etquimaux vi
nt de propre

commerce que leurs vieux habits de peau, & ~~_____~~
Middleton
quatre-vingt pintes d'huile de baleine. On con-
vint de monter l'espace de quatre lieues, au-
dessus de plusieurs Isles, & l'on mouilla sur seize
basses d'eau, dans un fond entre ces Isles & la
riviere du Nord, pour se garantir des glaces, qui
venaient & venaient avec la marée. Ce lieu fut
nommé *Sond sauvage*. La riviere était pleine de
glaces, au-dessus & au-dessous du vaisseau.

Le 15, on envoya le Lieutenant, avec neuf
hommes, & des provisions pour quarante-huit
jours, dans une chaloupe à huit rames, pour
explorer la riviere. Il revint le 17. Son rapport fut
qu'il était monté au travers des glaces, le plus
haut qu'il avait pu; que plus haut, elles tenaient
de la largeur d'une rive à l'autre, & qu'il y
avait, en cet endroit, soixante-dix à quatre-vingt
toises de profondeur. Le 16, Middleton étant
allé à terre, visita quelques Isles, qu'il trouva
steriles & nues, à l'exception d'un peu d'herbe
dans les vallées, & de mousse dans les vallées. Il fit
tirer des filets, qu'on retira sans poisson. Plusieurs
de ses gens furent attaqués du scorbut, & la
maladie fut bientôt hors d'état de servir. La marée
monte, à l'embouchure de la riviere, de quatre
toises au changement de Lune, & monte de dix
toises jusqu'à quinze pieds. La variation est de trente

~~_____~~ cinq degrés. Dans l'endroit où le Lieutenant Middleton. avait été, la marée venait du Sud, & monta treize pieds dans le temps des basses eaux. Quelques Américains, que l'on avait amenés Churchill, n'avaient aucune connaissance du pays où l'on était.

Le 18, on entra dans une petite Baie, où l'on mouilla sur neuf brasses & demie d'eau. Middleton monta la rivière dans la chaloupe, avec huit hommes & deux Américains. A huit heures du soir, il crut avoir fait quinze lieues. La marée montait à douze pieds, & le flux venait du Sud-Sud-Est. Les Américains tuèrent une bête fauve. Pendant la nuit, on entendit des cris extraordinaires, tels que les Sauvages en font, lorsqu'ils aperçoivent des étrangers. Le 19, à deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus *fond*, l'on entra dans une rivière, ou un *fond*, qui avait six ou sept lieues de large, mais dont Middleton ne put reconnaître la profondeur. Elle était si chargée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le pays était élevé des deux côtés. Middleton monta sur les plus hautes montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du Sond sauvage, où était le vaisseau qu'il découvrit même de ce lieu. Il observa que le cours de la rivière était Nord-quart-d'Ouest; mais elle paraissait plus étroite en montant, & rem

ÉRALE

le Lieutenant
Sud, & monta
masses eaux. Que
vait amenés
naissance du p

te Baie, où l'

d'eau. Middle

oupe, avec h

A huit heures

lieues. La ma

ux venait du S

t une bête fau

des cris extraor

ont, lorsqu'ils

9, à deux heu

ues plus *fond*,

ou un *fond*,

arge, mais d

e la profonde

s, qu'il fut

Le pays était

on monta sur

ngt-quatre lie

était le vaisse

. Il observa qu

uart-d'Ouest;

ontant, & rem

de glaces. Cet'endroit fut nommé *Deer-Sund*,
ind des bêtes fauves, parce que ses Américains y
avaient tué. Le pays est non-seulement mon-
gneux & stérile, mais entrecoupé de rocs, dont
la pierre ressemble au marbre. Dans les vallées,
on voit quantité de lacs, un peu d'herbe, &
quantité d'animaux de la grandeur d'un petit
cheval.

Le Capitaine, étant revenu à bord le 20, des-
cendit, le 21, la riviere où le vaisseau était à
ancrer, & ne la trouva pas moins embarrassée
de glaces. A quatre lieues de l'embouchure,
le Capitaine monta sur une haute montagne, d'où il vit le
Welcome encore chargé de glaces. Le 22, elles
étaient fort épaisses dans la riviere, au-dessus &
au-dessous de lui; & chaque marée en amenait de
nouvelles, lorsque le vent venait du *Welcome*.
Le Lieutenant monta la riviere dans une cha-
oupe à six rames. Il revint le 25, après avoir
sondé la riviere entre les Isles, du côté de
Deer-Sund, & l'avoir trouvée remplie de glaces.
Le 26, il descendit la riviere avec le Contre-
maître, pour observer si la glace s'était dispersée
à l'embouchure & dans le *Welcome*.

Le Sond sauvage est à quatre-vingt-neuf degrés
vingt-huit minutes de longitude occidentale. La
variation y est de trente-cinq degrés. L'entrée de
la Baie, nommée *Wager*, est à soixante-cinq

degrés vingt-trois minutes de latitude, & le Deer-Sund à soixante-cinq degrés cinquante minutes de latitude. Le cours du Sond sauvage est Nord-Ouest au compas.

Le Lieutenant & le Contre-maître revinrent le 27. Ils avaient été entraînés, par les glaces & par la marée, à six ou sept lieues; &, quoique la riviere fût toute engagée de glaces, ils les avaient trouvées plus minces, en entrant dans le Welcome. Le 28, ils monterent la riviere, pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parce qu'en la montant le 24, ils avaient vu quantité de balcines noires & d'autres poissons, qu'on ne voyait point dans l'endroit où le vaisseau était à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea aussitôt de visiter le Deer-Sund, & toute autre ouverture, pour découvrir si la marée entrait de quelque autre côté que celui par lequel on était venu. Ils avaient le temps de faire toutes ces recherches, jusqu'à ce que les glaces fussent dispersées à l'embouchure de la riviere & dans le Welcome.

La chaloupe fut envoyée, le 29, avec huit malades, & plusieurs autres, qui étaient atteints du scorbut, dans une petite Isle où l'on avait vu une quantité d'oseille & de bistorte. Middleton monta sur une des plus hautes montagnes, & jugea les glaces de la riviere plus épaisses vers l'embou-

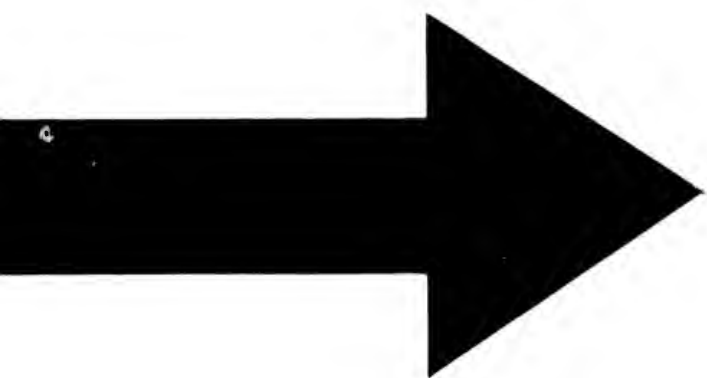
ude, & le Deer
quante minutes
Nord-Ouest au
nôtre revinrent le
par les glaces &
; &, quoique
es, ils les avaient
ans le Welcome
, pour chercher
Welcome, parce
ent vu quantité
iffons, qu'on ne
e vaisseau était
les chargea aussi
te autre ouver-
entrait de quel-
el on était venu
toutes ces re-
glaces fussent
rivière & dan-
29, avec huit
étaient attaqués
où l'on avait vu
Middleton monta
nes, & jugea le
vers l'embou-

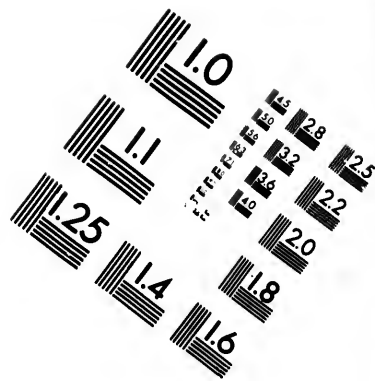
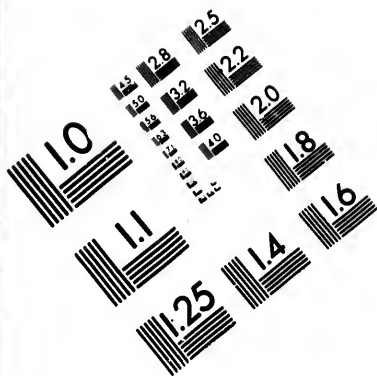
chure, qu'au-dessus. Le 30, il vit les glaces
ermes par-tout au-dessous de lui, & jusqu'à huit
ou dix lieues au-dessus; mais la mer lui parut
assez nette hors de la Baie. Le 31, on vit ar-
river quantité de nouvelles glaces, qui venaient
du Welcome, & qui remplirent presque toute
la Baie.

Le Lieutenant & le Contre-maître, qui revin-
rent à bord le 1 d'Août, après quatre jours d'ab-
sence, rapporterent qu'ils s'étaient avancés dix ou
douze lieues au-dessus de Deer Sund; qu'ils y
avaient vu quantité de baleines noires, de l'es-
pèce dont viennent les côtes, & qu'ayant visité
toutes les ouvertures, ils avaient toujours trouvé
que le flux venait du côté de l'Est, ou de l'em-
bouchure de la rivière de Wager. On leva l'an-
cre le 2; on sortit du Sond sauvage; & le 4,
à dix heures du soir, on se trouva hors de la
rivière, à la faveur du reflux par lequel on
avait été entraîné l'espace de cinq lieues par
heure. Il ne se trouva plus de glaces, lorsqu'on
fut sorti de la rivière; & le temps étant fort
calme, Middleton fit mettre la pinnasse en tête,
pour remorquer à force de rames. On était à
soixante-cinq degrés trente-huit minutes de lati-
tude, & quatre-vingt-sept degrés sept minutes
de longitude de Londres; la variation, de trente-
huit degrés. On entra dans un nouveau Détroit;

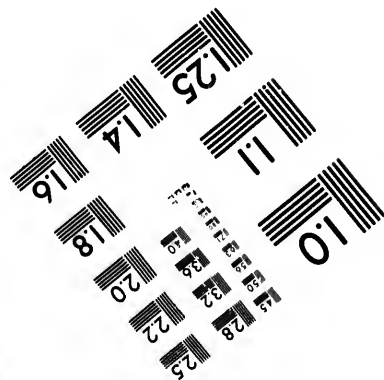
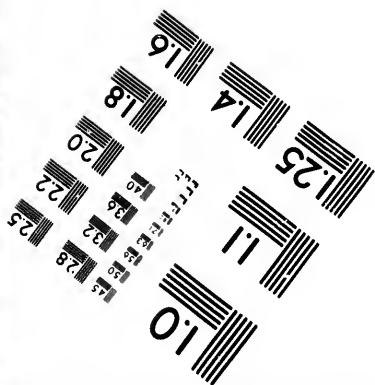
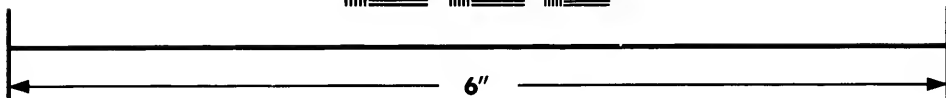
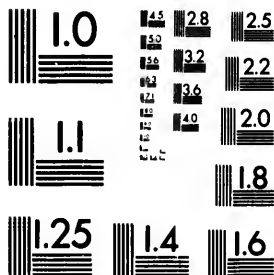
Middleton.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

33 HISTOIRE GÉNÉRALE

Middleton. de treize lieues de large, au Nord-Ouest de la Baie de Wager. L'entrée du Wager est à soixante-cinq degrés vingt-quatre minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-sept minutes de longitude; on se trouva, le 5, à soixante-cinq degrés quatorze minutes de latitude, & quatre-vingt-six degrés vingt-huit minutes de longitude. Le Détroit n'y avait plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on se vit enfermé de glaces. La côte de Sud-Est était basse, & sa longueur d'environ sept lieues. A la pointe du Nord-Est de la Côte, on voyait un pays montagneux, qui ressembloit à une partie de la côte du Détroit d'Hudson. La sonde fit trouver depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-quatre brasses de profondeur, & la variation était de quarante degrés. La marée venait d'Est-quart-de-Nord, au compas; son courant était très-fort, & dans certains endroits, on apercevait des tourbillons, & des espèces de barres. Le 6, elle venait d'Est-quart-de-Sud. On vit, à deux heures, la pointe de la Côte, à quatre ou cinq lieues du vaisseau. Le flux venait de l'Est à trois heures. A quatre heures, on vit un beau Cap à l'Ouest-quart-de-Nord, éloigné de six ou sept lieues. La Côte s'étendait d'Est-quart-de-Nord au Nord-quart-d'Ouest, & faisait des points justes avec la boussole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que

Nord-Ouest de la pointe septentrionale de l'Amérique ; & ~~_____~~
 l'ager est à soixante-cinq minutes de latitude, & ~~_____~~ Middleton,
 septante-sept minutes de longitude, à soixante-cinq minutes de latitude, & quatre-vingt-cinq minutes de longitude. Elle est fermée de glaces. La longueur d'entrée du Nord-Est de la Baie est de six lieues, qui ressemblent au Détroit d'Hudson. La largeur est de vingt-cinq jusqu'à quarante lieues, & la variation de la marée varie de six heures. La marée venant du Nord-Est, son courant est fort fort. Dans ces endroits, on aperçoit plusieurs espèces de poissons, & des espèces de bêtes sauvages. On trouve du quart-de-Sud. On trouve de la Côte, & de la Côte, & de la Côte. Le flux vient du Nord-Est, & dure quatre heures, on voit du Nord, éloigné de la Côte, & s'étendait d'Est en Ouest, & faisait un angle de quatre-vingt-cinq degrés. Middleton en est persuadé dans l'opinion que

c'était la pointe septentrionale de l'Amérique ; & ~~_____~~
 cette raison la lui fit nommer *Cap Hope*, Cap Middleton,
 d'Espérance. On manœuvra toute la nuit au travers
 des glaces, pour s'en approcher. Le lendemain,
 lorsque le Soleil eut dissipé les brouillards, on
 vit la terre autour du vaisseau, depuis la basse
 Côte, jusqu'à l'Ouest-quart-de-Nord ; elle sem-
 blait se joindre à la Côte de l'Ouest, & former
 une Baie profonde. Middleton, pour s'en assurer ;
 fit continuer la route au fond de la Baie, jusqu'à
 deux heures. Enfin dans le cours de l'après-midi,
 lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'était
 qu'une Baie, dans laquelle on ne pourrait avancer
 que de six ou sept lieues plus loin, & qu'ayant
 sondé plusieurs fois la marée, on n'eût trouvé
 par-tout que de basses eaux, on conclut qu'on
 avait passé l'ouverture par où la marée entrait du
 côté de l'Est. La variation se trouvait ici de cin-
 quante degrés. Cette Baie, qui fut nommée
Repulse Bay, n'a pas moins de six ou sept lieues
 de large au fond. La terre, qui s'étend de-là
 au Détroit glacé vers l'Est, est fort élevée. La
 sonde portait, depuis cinquante, jusqu'à cent
 cinquante brasses. On sortit de la Baie vers l'Est, & les
 glaces y étaient en abondance.

Le 8, à dix heures du matin, le Capitaine se
 mit dans la chaloupe, avec l'Ecrivain, le Canon-
 nier & le Charpentier, pour chercher d'où le

flux venait dans cette Baie. A midi, ils avai-
 Middleton. le Cap Hope au Nord demi-Est, à cinq ou six
 lieues d'eux, la Baie à l'Ouest-Sud-Ouest, à qua-
 tre lieues, & l'entrée du Détroit glacé, parmi les
 Isles du côté de l'Est, à l'Est environ deux lieues.
 A quatre heures, le milieu du Détroit glacé
 étoit à l'Est-Sud-Est; à trois lieues. Middleton
 revint à bord, vers neuf heures & demie du
 soir. Il avait fait environ quinze lieues, pour
 monter sur une haute montagne, qui domi-
 nait sur le Détroit, d'un côté, & de l'autre
 sur la Baie de l'Est: il y avait vu le passage, par
 où la marée entrait. La moindre largeur de ce
 Détroit est de quatre à cinq lieues, & la plus
 grande de six ou sept. Il renferme quantité de
 grandes & de petites Isles, & sa longueur est de
 seize ou dix-huit lieues. Il s'étend du Sud-Est,
 en faisant un croissant au Sud, & du côté de
 l'Ouest il était rempli de glaces, qui tenaient
 par-tout aux Isles & aux Bas-fonds. Middleton vit
 un pays fort élevé, à quinze ou vingt lieues au
 Sud, qu'il jugea devoir s'étendre jusqu'au Cap
 Comfort, & jusqu'à la Baie qui est entre ce Cap &
 le Portland de Wilson, partie du côté septen-
 trional de la Baie d'Hudson. Comme les glaces
 n'étaient pas encore ouvertes, il fut résolu, dans
 le Conseil, de sonder l'autre côté du Welcome,
 depuis le Cap Dobbs jusqu'au Brook-Cobham,

à midi, ils avai-
 Ent, à cinq ou six
 Sud-Ouest, à qua-
 bit glacé, parmi les
 viron deux lieues.
 du Détroit glacé
 lieues. Middleton
 res & demie du
 quinze lieues, pour
 gne, qui domi-
 té, & de l'autre
 vu le passage, par
 dre largeur de ce
 lieues, & la plus
 ferme quantité de
 sa longueur est de
 tend du Sud-Est,
 , & du côté de
 ces, qui te
 nds. Middleton vit
 ou vingt lieues au
 dre jusqu'au Cap
 est entre ce Cap &
 e du côté septen-
 Comme les glaces
 fut résolu, dans
 té du Welcome,
 Brook-Cobham,

pour y chercher quelque ouverture, & de re-
 tourner ensuite vers l'Angleterre.

Middleton.

On partit le 9, à huit heures du matin. La
 sonde donna trente-cinq brasses, à une lieue de
 la côte, à six du Cap Hope, & à trois de la
 Pointe. On rasa la côte du Sud-Est, à la distance
 de trois lieues. Le côté de l'Ouest étoit couvert
 de glaces. A quatre heures après midi, on vit le
 Cap Dobbs au Nord-Ouest du vaisseau, trois
 quarts à l'Ouest au compas, à la distance de
 six lieues. La seconde y donna cinquante brasses.
 A minuit, elle marqua soixante à soixante-cinq;
 & le 10, à quatre heures du matin, de quarante-
 trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la côte de
 l'Ouest. On avait, à huit heures, soixante-six à
 soixante-dix brasses, par les soixante-quatre de-
 grés dix minutes de latitude, & les quatre-vingt-
 huit degrés cinquante-six minutes de longitude.
 La largeur du Welcome y étoit de seize ou dix-
 huit lieues; & l'extrémité de la côte de Sud-Est
 alloit du Sud au Sud-Est-quart-d'Est, à six ou
 sept lieues du vaisseau. Le 11, à quatre heures
 du matin, on avait de quarante-cinq à trente-cinq
 brasses d'eau. La côte du Nord alloit du Nord-Est
 au Nord-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues
 du vaisseau. On étoit alors par les soixante-quatre
 degrés de latitude, & par les quatre-vingt-dix
 degrés cinquante-trois de longitude, près du Cap

95 HISTOIRE GÉNÉRALE

~~_____~~ On s'approcha de la côte, autant qu'il fut possible, pour découvrir quelque ouverture dans le pays. La route fut continuée à la vue de la côte Nord du Cap Hope. A quatre heures après midi, ayant quitté la côte, pour sonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit brasses, & trente à quarante vers huit heures.

Le 12, à quatre heures, on mit à la voile; & vers neuf heures, on se trouva devant le Cap, à neuf ou dix lieues à l'Est du Brook Cobham, qui étoit alors au Nord-Ouest-quart-de-Nord à cinq ou six lieues du vaisseau. La sonde donnoit soixante à quarante-neuf brasses. On étoit alors par les soixante-trois degrés quatorze minutes de latitude, & par les quatre-vingt-douze degrés vingt-cinq minutes de longitude de Londres. Middleton assure qu'en rasant toute la côte du Welcome, depuis le Détroit glacé jusqu'à cet endroit, il avoit trouvé par-tout que c'étoit un continent, quoiqu'on y rencontre des Baies assez profondes & plusieurs petites Isles. Ce Cap & l'autre, situé à soixante-quatre degrés de latitude, renferment une très-profonde Baie. On rencontre, le long de la côte, quantité de baleines noires, de la véritable espèce dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham, on avoit vingt à quarante brasses d'eau, à quatre lieues de distance à l'Est-Nord-Est. Le 13, Middleton envoya faire

tant qu'il fut possible
ouverture dans le
la vue de la côte
heures après midi,
onder, on trouva
asses, & trente à
mit à la voile; &
devant le Cap, à
Brook Cobham
-quart-de-Nord à
La sonde donnait
On était alors par
rize minutes de la-
ouze degrés vingt
ondres, Middleton
te du Welcome,
à cet endroit, il
ait un continent,
es assez profondes
p & l'autre, situés
tude, renferment
encontre, le long
nes noires, de la
s côtes.
avait vingt à qua-
es de distance à
ton envoya faire

le l'eau dans une Isle qui est à trois lieues du
Continent, & qui a sept lieues de long sur trois
de large, presque toute d'une pierre blanche &
pure, semblable à du marbre. La chaloupe, qui
en revint le 14, apporta une bête fauve & un
ours blanc, tués par les Américains du bord; ils
avaient vu, dans l'Isle, quantité de Cygnes & de
canards. Le 15, on accorda la liberté à deux des
Américains, qui souhaitaient d'être laissés dans ce
lieu, où ils n'étaient pas éloignés de leur Patrie:
Middleton leur fit donner une petite barque, qui
fut chargée de poudre & de plomb, de provi-
sions, de haches, de tabac & de clincailleries.
Ceux qui les avaient conduits dans l'Isle, avaient
observé que la marée y monte souvent à vingt-
deux pieds. Un autre Américain, curieux de
voir l'Europe, fut gardé à bord; & le même jour,
Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre.

Quelque soin qu'il eût apporté à ses observa-
tion, son voyage ne répondit point aux grandes
espérances qu'on en avoit conçues. Non-seule-
ment il n'avait pas découvert le passage, mais il
n'avait pu se mettre en état d'expliquer les hautes
marées qu'il avait observées dans le Welcome;
& c'était sur ce point qu'on attendait un éclair-
cissement. Des Détroits gelés, des ouvertures in-
connues, ne pouvaient servir à la décision, & ne
faisaient que suspendre la difficulté. Il restait tou-

Middleton.

jours à trouver d'où venaient ces grosses marées, par quelque ouverture qu'elles pussent entrer; & les partisans du passage soutenaient qu'elles ne pouvaient être expliquées, sans la supposition d'un Océan de l'autre côté. Ainsi, loin d'aider à sortir de ce labyrinthe, Middleton semblait en avoir multiplié les détours. Il fallait une autre expédition, pour tirer quelque fruit de la sienne: elle s'est faite, & c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglais y ont employé tous leurs efforts, & qu'elle peut passer pour le résultat des connoissances rassemblées depuis deux siècles, tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

On supposa comme incontestable, par la raison & l'expérience, qu'il n'y avait rien à se promettre du côté du Détroit de Davis; & qu'au contraire il devoit rester beaucoup d'espérance au Nord-Ouest de la Baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel Ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection, que les golfes, qui promettaient le plus, avaient été visités, & qu'on n'y avait trouvé que des baies & des rivières, il répondit qu'ils n'avaient pas été visités tous; & que si l'on en avait visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en était que plus probable qu'il existait dans quelqu'autre, parce

es grosses marées, qui
pussent entrer :
tenaient qu'elles
ans la supposition
si, loin d'aider à
leton semblait en
fallait une autre
ruit de la sienne ;
este à rapporter,
ployé tous leurs
ur le résultat des
is deux siècles,
est proprement

ble, par la raison
ien à se promettre
s ; & qu'au con-
d'espérance au
n. Dobbs publia
argumens favo-
igneusement re-
golfes, qui pro-
istés, & qu'on
& des rivières,
visités tous ; &
d nombre sans
n était que plus
qu'autre, parce

qu'il en paraissait plus impossible que des masses
l'eau, qui font monter si haut les marées dans
es rivières & ces baies, n'eussent pas de com-
unication avec quelqu'autre Océan. Enfin tout
ut réduit à ce dilemme : le passage existe, ou il
'existe pas. S'il existe, tout le monde convient
ue l'avantage extrême qu'il y aurait à le décou-
vrir, ne permet pas d'abandonner cette recher-
che : s'il n'existe pas, la recherche est inutile ;
mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire,
pour s'assurer de son inutilité.

Les argumens de Dobbs eurent tant de poids
pour la Nation Anglaise, que l'Etat même, après
une mûre délibération, résolut d'encourager l'en-
treprise, & promit un prix de vingt mille livres
sterlings pour la découverte ; sur ce seul principe,
que le gain devait être immense dans le cas du
succès, & les pertes bornées, dans la plus désa-
vantageuse supposition. On ouvrit une souscrip-
tion de dix mille livres sterlings, qui parurent
suffire pour les frais ; & qui furent divisées en
cent actions : elle fut aussi-tôt remplie. Il se forma
un *Comité* de personnes riches, qui acheterent
deux vaisseaux, & qui suppléerent de leurs pro-
pres fonds au défaut du capital, pour hâter leur
départ, dans la crainte de manquer la saison.
Enfin, pour animer l'équipage, on ajouta aux
appointemens, qui étaient déjà considérables, des

Middleton.

Ellis.

Ellis.

Primes, en cas de succès, proportionnées au rang & aux services; & toutes les prises qui pourraient se faire sur la route. Des deux vaisseaux, l'un qui était de quatre-vingt tonneaux, fut nommé *la Galiote de Dobs*; l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie*. On choisit, pour Commandans, les Capitaines Guillaume *Moore* & François *Smith*.

Les instructions du Comité portent un caractère si singulier d'intelligence & d'exactitude qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention de ceux qui cherchent à s'instruire.

« Vous ferez voile ensemble, avec toute la diligence possible, de la Tamise au Sud du Cap Farewell en Groënland. Vous éviterez les glaces près du Cap, & vous gouvernerez vers l'entrée de la Baie d'Hudson, entre les Isles de la Résolution & celles de Button au Nord des Orcades. En cas de séparation, votre premier rendez-vous sera à *Coirslown*, aux Orcades; mais si le temps vous permet de suivre votre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante heures. Le second sera, à l'Est des Isles de la Résolution, au cas que les glaces ne soient pas assez dispersées à l'entrée du Détroit. Mais si le passage est libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux, à moins que ce ne soit le temps des hautes marées; car, dans ce cas, vous ferez mieux d'attendre la diminution des

COURANS

rtionnées au rang
 es qui pourraient
 vaisseaux, l'un
 aux, fut nommé
 de cent quarante
 ifornie. On chois
 itaines Guillaume
 portent un caract
 & d'exactitude
 res, l'attention de
 , avec toute la di
 au Sud du Cap
 évitez les glaces
 evez vers l'entrée
 Îles de la Résol
 ord des Orcades
 mier rendez-vous
 mais si le temps
 te, vous ne vous
 heures. Le second
 ution, au cas que
 persées à l'entrée
 t libre, vous n'y
 moins que ce ne
 car, dans ce cas,
 diminution des

rans, qui sont alors trop rapides. En passant
 Détroit, rafez de près la côte du Nord, jus-
 ce que vous ayez passé les Isles des Sauvages,
 tenez toujours une distance raisonnable l'un
 l'autre, afin que s'il arrivait quelque accident
 s les glaces, vous puissiez entendre récipro-
 ment vos canons ou vos cloches, & vous
 er du secours.

Dans le Détroit, votre plus proche rendez-
 s, en cas de séparation, sera l'Isle de Diggs,
 Cary Swan's-nest. Celui qui y arrivera le
 nier, n'attendra l'autre que pendant deux
 s, & si le dernier n'y arrive pas, il élèvera
 perche ou un monceau de pierres du côté du
 cipal Cap, où il laissera une Lettre, pour
 air l'autre de son passage & de son départ.
 and vous aurez découvert Cary-Swan's nest,
 vent est contraire, vous mouillerez l'ancre
 une marée ou deux, & vous observerez,
 so beaucoup de soin, la direction, la rapidité,
 hauteur & le temps de la marée. Mais si le
 est favorable pour ranger une partie de la
 du Nord-Ouest, depuis la Baie nommée
 Bay, par les soixante-deux degrés trente
 tes, jusqu'au Détroit de Wager, fixez alors
 plus proche rendez-vous, ou au Deer-Suid,
 vous vous déterminez à pousser vers ce passage,

Tome XVII.

G

COURANS

ou à l'Isle de Marbre , au cas que le vent soit favorable , & la mer sans glaces.

Ilis.

A toutes les terres que vous rencontrerez examinez bien , sur la Côte , le temps & la direction de la marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'Ouest , & que vous trouviez quelque belle ouverture sans glaces , vous y entrerez , quoiqu'avec beaucoup de précautions , vous faisant précéder de votre chaloupe ; & vous ne tarderez pas alors , à visiter le détroit de Wager ou Pistol-Bay. Mais , si vous commencez par le Déroit de Wager , & qu'à votre destination rendez-vous , les deux vaisseaux se trouvent au *Deer-Sund* , puisqu'après il n'y en a plus d'autre vous pousserez alors directement vers le *Grand Canal de Ranking* , en tenant le grand Canal , au Nord des Isles où il passe , & vous y observerez la même la direction , la hauteur & le temps de la marée. Si vous la trouvez avancée , ou que le vent vienne du côté de l'Ouest ou du Sud Ouest , vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture , & vous suivrez jusqu'à tel point de l'Est où elle puisse vous conduire. Cependant , si le passage est étroit , vous aurez soin de tenir toujours votre chaloupe à la tête , avec la sonde , & vous observerez les marées , la profondeur , la salure de l'eau , & la variation de l'aiguille ; vous marquez sur votre Carte , la latitude de tous les Capes

que le vent foit
es.

vous rencontrerez
le temps & la direction

rencontrez quelque
ue vous trouvez

places, vous y en
de précautions, &

chaloupe; & vous
ûter le détroit

si vous comment
qu'à votre destination

aux se trouvent
y en a plus d'une

ment vers le Grand
nd Canal, au Nord

us y observerez
ur & le temps de

ncée, ou que le vent
du Sud Ouest, &

ns l'ouverture, &
nt de l'Est où elle

dant, si le passage
tenir toujours vers

sonde, & vous en
ndeur, la salure de

uille; vous marquez
de de tous les Cap

de la situation des Pays à l'égard de vos vaisseaux,
& vous tâcherez de vous assurer de quelques bons
ports, où vous puissiez vous mettre à couvert des
tempêtes & des vents.

Si vous rencontrez le flux, & qu'après avoir
passé la partie étroite du Déroit de Wager, vous
trouvez dans une mer ouverte & sans glaces,
vous pourrez alors vous croire assurés d'un pas-
sage libre, & passer hardiment au Sud-Ouest,
ou plus ou moins vers le Sud ou l'Ouest, selon la
situation du pays, en gardant l'Amérique à vue
de bas-bord: & si vous entrez ensuite dans quel-
que ouverture, en voyant du pays des deux côtés,
vous aurez grand soin d'observer la marée, si
elle vient au-devant de vous, ou si elle vous
suit, pour juger si vous êtes entrés dans une
baie, ou si c'est un passage entre des pays en-
coupés ou des Isles; &, selon le cas, vous
recoufferez plus loin, ou vous retournerez sur vos
pas, pour avancer plus à l'Ouest.

Après avoir passé jusqu'à soixante-deux degrés
de latitude, au delà du Déroit de Wager, si vous
rencontrez une marée qui vienne du Sud-Ouest,
vous pourrez vous croire sûrs alors d'avoir passé
le Cap le plus Septentrional du Continent de
Nord-Ouest de l'Amérique, & vous pourrez har-
diment faire voile à quelque latitude chaude,
ou de cinquante degrés au Sud, pour hiverner,

Ellis.

 Ellis.

avec le soin de continuer toujours vos observations sur les rochers & les bas-fonds que vous rencontrerez dans votre passage, & de marquer les latitudes de tous les Caps dans vos Cartes & les longitudes calculées sur le parallèle où vous trouverez.

Si vous jugez à propos de commencer par faire un essai, dans le Pistol-Bay, ou au Golfe Rankin proche de l'Isle de Marbre, que vous y trouverez la marée venant de l'Ouest ou du Nord-Ouest & que l'ouverture s'étende vers l'Ouest, vous suivrez la même instruction que pour le Détroit de Wager, parce que l'un & l'autre de ces deux Détroits doivent aboutir à soixante-deux degrés & généralement, par-tout où vous observerez que la marée vient de l'Ouest, vous pourrez être sûr de trouver un passage large & ouvert, puisqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus éloigné de l'Océan, qui fait monter si haut ces marées du Nord-Ouest de la Baie.

Si vous vous trouvez en pleine mer, après avoir passé une de ces ouvertures, & que, sans rencontrer aucun obstacle, vous puissiez gagner environ les cinquante degrés de latitude, vous passerez l'hiver, au cas que la saison vous empêche d'aller en avant; mais, si le temps & le vent le permettent, vous pousserez au Sud, jusqu'aux quarante degrés au-moins, sûrs d'y trouver

toujours vos obser
 es bas-fonds que
 passage, & de mar
 ps dans vos Carte
 e parallele où voi

commencer par faire
 u au Golfe Rankin
 que vous y trouvie
 u du Nord-Oue
 ers l'Ouest, vous
 ue pour le Détre
 z l'autre de ces de
 oixante-deux egre
 vous observerez que
 us pourrez être sûr
 & ouvert, puisq
 us n'êtes plus le
 si haut ces marées

ine mer, après av
 , & que, sans ra
 puissiez gagner
 de latitude, vous
 la saison vous e
 , si le temps &
 ufferez au Sud, p
 ins, sûrs d'y trou

un climat plus chaud & plus agréable, pour l'hiver,
 e qui vous confirmera la réalité de votre dé-
 ouverte. En ce cas, vous choisirez, pour votre
 jour, une riviere navigable, ou quelque bon
 port, dans lequel vous n'avez rien à redouter des
 abitans; car si vous aviez quelque chose à crain-
 re d'eux, il vaudrait mieux passer l'hiver dans
 un Port de quelque Isle déserte, mais fertile &
 remplie de bois, à une distance convenable du
 continent. Sur-tout ne négligez point d'y établir
 des Corps-de-Garde & des Sentinelles, comme
 vous feriez dans un pays ennemi.

Si vous rencontrez quelques Sauvages, en pas-
 sant par le détroit d'Hudson, vous ne perdrez
 point le temps à trafiquer avec eux, & vous leur
 erez quelques présens de clincaillerie. Si vous
 rencontrez après avoir passé la Baie, vous leur
 erez aussi des présens; mais vous ne refuserez
 point de négocier, & vous tâcherez de leur
 laisser une bonne opinion de vous, en leur
 donnant, pour leurs fourrures, quelque chose
 plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie,
 leur laissant le choix de vos marchandises
 en échange, pour vous assurer de leur amitié.
 pendant vos observations sur les marées ne
 doivent pas souffrir de ce commerce.

Si, passant ces pays entrecoupés, au Nord-
 ouest de la Baie, vous sortez plus méridio-

Ellis.

Ellis.

nalement qu'aux soixante degrés, & que vous rencontriez ensuite quelques autres Nations plus civilisées que les Esquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons présens, & vous ne refuserez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au Printemps prochain, lorsque vous retournerez dans leur pays, vous serez charmé d'ouvrir un commerce, dont ils tireront de grands avantages, & de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs ports qu'autant que la saison & le vent ne vous permettront pas de passer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous arrêterez, vous prendrez possession du pays, au nom de Sa Majesté Britannique, comme premier possesseur, en élevant un monument de bois ou de pierre, avec une inscription, & en donnant des noms aux ports, aux rivières aux caps & aux Isles. Mais si vous rencontrez des habitans tout-à-fait civilisés & vivans dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage par des prises de possession, à moins qu'à votre retour ils ne vous cèdent volontairement quelque terrain, pour l'exercice habituel de votre commerce. Vous n'emmenerez de force aucun habitant; mais si quelqu'un s'offre de partir avec vous, pour servir d'Interprete à l'avenir, & pour entretenir l'amitié, vous ne refuserez point de le prendre à bord.

rés, & que vous
autres Nations plus
vous tâcherez de
présens, & vous
vous leur ferez en
ain, lorsque vous
vous serez charmé
tireront de grand
une alliance per
dans leurs ports
vent ne vous per
oin. Dans tous les
erez, vous pren
nom de Sa Majesté
possesseur, en y
ou de pierre, avec
nt des noms aux
aux Isles. Mais
s tout-à-fait civi
res fixes, gardez
l'ombrage par des
qu'à votre retour
ent quelque ter
e votre commerce
an habitant; mais
vec vous, pour
pour entretenir
nt de le prendre

Si vous prenez le parti de laisser quelques-uns de vos gens dans ces pays, vous aurez soin de leur donner une bonne provision de clincaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des présens; & vous leur donnerez aussi des semencés de toutes sortes de fruits, de légumes d'arbres, qui ne croissent point naturellement dans ces terres. Vous leur laisserez du papier, des plumes & de l'encre, pour tenir compte de leurs observations sur les propriétés du pays.

 Ellib.

Lorsque vous aurez passé les terres entrecouées, si vous rencontrez encore des baleines blanches, & qu'en Août & Septembre elles dirigent leur course au Sud-Ouest, ce sera pour vous une preuve de plus d'un passage navigable l'Océan occidental, où ces poissons vont alors rendre.

Si vous avancez un peu au Sud, depuis soixante jusqu'à cinquante degrés, & que vous touchiez quelque port où les Habitans demeurent dans des Villes & des Villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous fassent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir. Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hostilité, vous n'y borderez point, & vous vous éloignerez de la côte, sans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer,

 Ellis.

vous commencerez par les effrayer du bruit de votre grosse artillerie; & vous ne tuerez personne si vous n'y êtes forcés pour votre propre défense. Alors vous quitterez la côte, en poussant au Sud jusqu'à ce que vous ayez rencontré des Peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des Nations puissantes, qui commercent avec des vaisseaux de charge & de force, & qui vous fassent un mauvais accueil, vous éviterez la côte dans les mers libres; mais si vous vous trouvez entre des Isles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'insulte des Habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors, si la saison n'était pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouverait assez visiblement que vous auriez pénétré dans quelque Océan différent des nôtres. C'est le seul moyen de prévenir les accidens qui pourraient vous arriver pendant l'hiver, & nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

Si vous poussez votre route au Sud, jusqu'à pouvoir passer l'hiver dans un pays chaud, vous choisirez quelque Isle qui ne soit pas fréquentée par les peuples du Continent, pour y mettre vos vaisseaux à couvert. Si cette Isle est fertile, vous occuperez, à l'entrée du printemps, les gens de vos équipages à préparer un espace de terre, dont vous ferez un jardin. Vous y semerez de toutes

effrayer du bruit
 ne tuerez personne
 votre propre défens
 en pouffant au Sud
 rencontré des Peup
 vous rencontrez de
 mmercent avec de
 force, & qui vo
 vous éviterez la cô
 vous vous trouvie
 de difficulté à vo
 itans, ou à pénétr
 couverte; alors, si
 e, vous reviendrie
 e rapport, qui pro
 vous auriez pénétr
 ent des nôtres. Ce
 s accidens qui pou
 hiver, & nous fai
 vertes.
 au Sud, jusqu'à po
 rs chaud, vous cho
 pas fréquentée par
 r y mettre vos vais
 est fertile, vous ce
 ps, les gens de vo
 ce de terre, dont
 semerez de tou

es graines que vous y aurez portées, soit pour
 usage des habitans, s'il s'en trouve dans l'Isle,
 pour les besoins futurs de ceux qu'on y pourra
 envoyer d'ici. Vous y laisserez aussi les différen-
 tes espèces d'animaux domestiques qui vous res-
 teront à bord, sur-tout des poules & des pigeons;
 & vous aurez grand soin d'observer les arbres &
 les plantes, qui ne ressembleront point aux nôtres.
 Si vous hivernez sur la côte occidentale de l'A-
 mérique, près du Cap Blanc, vers les quarante-
 deux degrés de latitude, tâchez de poursuivre
 votre découverte au Sud, d'abord après l'équinoxe
 de Mars, si le temps vous le permet, jusqu'à ce
 que vous touchiez aux quarante degrés. Là, il ne
 pourra vous rester aucun doute du succès.

En retournant au Nord-Est, comme vous aurez
 été devant vous, rien ne vous obligera de pres-
 ser vos voiles, & vous observerez bien toute la
 côte Nord Ouest de l'Amérique. Vous ferez sur-
 tout des observations exactes sur les rivières, les
 baies, les promontoires, &c. Vous ferez des Car-
 tes, sur lesquelles vous marquerez les situations
 des pays, & les vues, telles que vous les aurez
 de vos vaisseaux; vous tiendrez compte des mar-
 chés, des fondes, & de la variation de la boussole.
 Vous conclurez des alliances avec les habitans du
 pays; & vous établirez avec eux un commerce
 utile pour nous, mais équitable pour eux, en ré-

 Ellis.

glant nos marchandises sur l'évaluation des leurs. Ce soin vous occupera pendant les mois d'Avril, Mai & Juin; de sorte que vous pourrez vous retrouver par les soixante-deux degrés, vers la fin de Juillet. Vous repasserez ensuite le Baie & le Détroit, au commencement d'Août.

Si les vaisseaux se séparent, après leur dernier rendez-vous, près du Deer-Sund ou de l'Isle de Morbac, chacun s'efforcera par lui-même de découvrir le passage, sans attendre l'autre; & le rendez-vous, pour se rejoindre, sera à quelque Isle ou Port, par les quarante degrés de latitude, derrière la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette Isle, & plus au Nord que les cinquante-quatre degrés, le Capitaine tâchera d'engager quelque Indien par des récompenses, à traverser le pays, soit vers la rivière de Churchill ou le fort d'Yorck, soit vers la rivière de Nelson, avec des Lettres pour l'Amirauté & le Secrétaire de la Compagnie. Il expliquera ses découvertes jusqu'à ce jour, & promettra une récompense à celui qui voudra se charger d'amener l'Américain en Angleterre; de peur que la découverte ne soit supprimée au Comptoir, dans la supposition où quelque malheur empêcherait le vaisseau de revenir au printemps.

Si, par quelque accident imprévu, les vaisseaux ne peuvent avancer au-delà, ou à l'Ouest de Pis-

col-Bay
 delà des
 qu'ils ne
 sage à l'
 entrecou
 ces pays
 marée q
 fait les e
 plus gran
 dres, fan
 ne pas j
 inutile.

Si vous
 du Déro
 cherez d'
 la mine d
 passage,
 queriez p
 vers les
 plus exa
 Si vous
 quelques
 ici l'essai

Vous
 de toute
 de trois,
 que l'af
 copies d

on des leurs
ois d'Avril;
rez vous re-
s, vers la fin
e Baie & le

leur dernier
de l'Isle de
ême de dé-
e; & le ren-
quelque Ile
titude, der-

peut hiver-
ord que les
ine tâchera
compenses,
e de Chur-
ere de Nel-
& le Secr-
ses décou-
ne récom-
mener l'A-
découverte

la supposi-
le vaisseau

s vaisseaux
est de Pis-

Pistol-Bay ou Déroit de Wager, ni vers le Sud au-
delà des cinquante - huit ou soixante degrés, &
qu'ils ne trouvent point d'ouverture, ni de pas-
sage à l'Ouest ou au Sud - Ouest, parmi ces pays
entrecoupés, & ces Isles; ou qu'après avoir passé
ces pays entrecoupés, ils ne rencontrent point de
marée qui vienne de l'Ouest; alors, après avoir
fait les essais nécessaires, de l'avis du conseil ou du
plus grand nombre, vous reviendrez droit à Lon-
dres, sans hiverner dans aucun Port ou Baie, pour
ne pas jeter les actionnaires dans une dépense
inutile.

Si vous rencontrez quelques Esquimaux au-delà
du Déroit de Wager ou de Pistol-Bay, vous tâ-
cherez d'apprendre d'eux, par des signes, où est
la mine de cuivre; & si, parvenant à découvrir le
passage, vous y pouvez hiverner, vous ne man-
querez point, à votre retour, quand vous serez
vers les soixante degrés, de faire des recherches
plus exactes pour la découverte de cette mine.
Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous
quelques morceaux de minéral, pour en faire
ici l'essai.

Vous aurez soin de tenir des minutes exactes
de toutes vos délibérations, & de les faire signer
de trois, au moins, des personnes du conseil, avant
que l'assemblée se sépare. Vous ferez faire des
copies de toutes vos opérations, qui seront scel-

Ellis.

lées aussi du cachet de trois personnes du conseil & envoyées par la poste à votre retour, de tout endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plutôt, si l'occasion se présente, par les vaisseaux de la Baie d'Hudson au sieur Samuel *Smith*, Secrétaire du Comité du Nord-Ouest. »

Les deux vaisseaux destinés pour la découverte du passage, descendirent de Londres à Gravesend & dans le même temps, il y arriva d'Italie un voyageur Anglais fort curieux, nommé *Hem Ellis*, qui les ayant rencontrés, & les voyant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux pour une si glorieuse expédition. Son mérite, qui était connu, fit aller ses regrets jusqu'au Comité. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. « Mon chagrin, dit-il lui-même, fut bientôt changé en une joie fort vive, lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des deux vaisseaux. La curiosité de voir un pays tout nouveau pour moi, joint aux avantages, & sur-tout à l'honneur, que j'espérais de cette entreprise, m'inspirèrent un desir ardent d'y contribuer: mais, quoiqu'assez accoutumé à la vie marine, je refusai le commandement qui m'étoit offert, dans les mers & sous un climat dont je n'avais pas la moindre expérience. On

Personnes du conseil
 notre retour, de te
 e l'Irlande où vou
 utôt, si l'occasion
 la Baie d'Hudson
 aire du Comité de

pour la découverte
 Londres à Grave
 il y arriva d'Italie
 eux, nommé Hen
 , & les voyant près
 a quelque cha
 partir avec eux
 n. Son mérite, qu
 ts jusqu'au Comité
 mpressement qui
 i-même, fut bien
 vive, lorsque je
 lement sur l'un ou
 a curiosité de voir
 pi, joint aux avan
 que j'espérais de
 t un desir ardent
 assez accoutumé à
 mmandement qui
 & sous un climat
 e expérience. On

convint, sur mon refus, que je ferais le voyage, en qualité d'Agent du Comité, sans autres fonctions que celles qui me seraient expliquées par des instructions immédiates. Les principaux articles portaient, que je serais chargé de lever des plans de tous les pays nouvellement découverts; de marquer les situations & les distances des caps, les sondes, les rochers & les bas-fonds; d'assister aux observations manuelles, lorsqu'il serait question de constater le temps, la hauteur, la force, & la direction des marées; de faire mes observations sur les différens degrés de salure de l'eau marine; d'observer les variations de la boussole; d'examiner la nature des terres, & de recueillir tout ce que je pourrais de métaux, de minéraux, & d'autres curiosités naturelles. Je ne dois pas oublier une circonstance, qui m'affligea beaucoup; c'est que je n'eus pas un moment, pour faire mes préparatifs: dix-huit heures après les conventions; je fus obligé de me rendre à bord. »

M. Ellis, tel qu'il se fait connoître par la confiance qu'on prit tout-d'un-coup à ses lumières, s'embarqua sur la galiote de Dobbs. La Relation, dont on va lire l'extrait, est son ouvrage. L'Agent du Comité de Nord-Ouest s'en donne pour l'écrivain, & justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses

Ellis.

observations, qui le distinguent du commun des Voyagers.

Les vaisseaux mirent à la voile, le 31 de Mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un voyage de long cours, tels que le danger auquel la galiote de Dobbs fut exposée par le feu; il n'arriva rien de plus remarquable jusqu'au 27 Juin, où les deux vaisseaux se virent séparés par les glaces, vers les cinquante-huit degrés trente minutes de latitude, à l'Est du Cap Farewel. Mais l'habileté des Pilotes les ayant rapprochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant. C'étaient de grosses pièces, qu'on aurait prises pour du bois de charpente, & qui se présentant de toutes parts, firent chercher à l'Agent du Comité la cause d'un spectacle si singulier. Toutes les Relations, dit-il, qu'on a de la Groënlande, des côtes du Détroit de Davis & de celle du Détroit d'Hudson, quoiqu'assez opposées sur divers points; s'accordent toutes à nous assurer qu'il ne croît point de bois de cette forme, dans toutes ces contrées: d'où l'on doit conclure que de quelque part qu'il puisse venir, ce n'est pas des lieux qu'on vient de nommer. Quelques-uns supposent qu'il se jette ici des côtes de la Norwège; & d'autres le font arriver de la côte orientale du pays de Labrador. Mais Ellis rejette ces deux sentimens: d'un côté, les vents du Nord-

t du commun de

ile, le 31 de Mai

accidens ordinaires

rels que le danger

xposée par le feu;

uable jusqu'au 27

virent séparés par

uit degrés trente

ap Farewel. Mais

approchés dès le

traverser une pro

nt. C'étaient de

pour du bois de

de toutes parts,

mité la cause d'un

Relations, dit-il,

côtes du Détroit

d'Hudson, quoi-

nts ; s'accordent

it point de bois

trées : d'où l'on

qu'il puisse venir,

e nommer. Quel-

ci des côtes de

river de la côte

mais Ellis rejette

vents du Nord-

Ouest, qui prédominent dans ces parages, l'empêcheraient d'arriver ici de la Norwège; & de l'autre, les courans impétueux qui sortent des Détroits de Davis & d'Hudson, en tendant vers le Sud, l'arrêteraient au passage, & ne lui permettraient jamais de venir de la côte d'Amérique dans ces mers. L'explication d'Egede, qui avait passé plusieurs années dans la Colonie Danoise établie à l'Ouest de la Groënlande, paraît plus plausible au voyageur Anglais. Egede avait vu, sur la côte orientale de ce pays, par les soixante - un degrés de latitude, des bouleaux, des ormes, & d'autres espèces d'arbres, de dix-huit pieds de haut & de la grosseur de la cuisse : il avait observé que, dans la Norwège, comme dans la Groënlande, la côte orientale est plus chaude que l'occidentale, & que par conséquent les arbres y croissent plus aisément & deviennent plus gros; ce qui porte à croire que ce bois flottant vient de la Groënlande.

Le 5 de Juillet, les Anglais des deux vaisseaux commencerent à découvrir ces montagnes de glace, qu'on trouve en tout temps proche du Détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cens pieds d'épaisseur. Plusieurs Voyageurs ont tenté d'expliquer, comment elles se forment; & le nôtre embrasse le sentiment du Capitaine

 Ellis.

Middleton. Ce pays, lui fait-il dire, est fort élevé le long des côtes de la Baie de Baffin, du Détroit d'Hudson, &c. il est de cent brasses, ou plus, proche de la côte. Ces côtes ont quantité de golfes, dont les cavités sont remplies de neige, de glace, & gelées jusqu'au fond, par un froid dont le regne est continu. Les glaces s'y accumulent pendant quatre, cinq, ou six ans, jusqu'à ce qu'une espèce de déluge terrestre, qui arrive communément à ces périodes, les détache & les entraîne dans le Détroit ou dans l'Océan, où elles suivent la direction des vents variables & des courans, pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août. Ces montagnes augmentent en masse, plutôt qu'elles ne diminuent, parce qu'à l'exception de quatre ou cinq points de leur circonférence, elles sont entourées de glaces plus minces, à la distance de plusieurs centaines de lieues, & que le pays étant d'ailleurs couvert de neiges pendant toute l'année, l'eau y est presque toujours extrêmement froide dans le cours des mois d'été. Les glaces plus minces, qui remplissent presque entièrement les détroits & les baies, & qui hors delà couvrent l'Océan, le long de la côte, jusqu'à plusieurs lieues, ont de quatre à dix brasses d'épaisseur, & se dissolvent tellement l'air, qu'il se fait un accroissement continu aux montagnes de glace, par l'eau de la mer qui ne cesse point de les arroser, & par les brouillards

dire, est fort élevé
 Bassin, du Déroit
 asse, ou plus. pro
 quantité de golfes,
 e neige, de glace,
 roid dont le regre
 cumulent pendant
 ce qu'une espèce
 communément à
 s entraîne dans le
 s suivent la direc
 courans, pendant
 l'Août. Ces mon
 plutôt qu'elles ne
 on de quatre ou
 ce, elles sont en
 à la distance de
 que le pays étant
 ndant toute l'an
 urs extrêmement
 été. Les glaces
 esqu'entièrement
 rs delà couvrent
 plusieurs lieues
 sseur, & se
 ait un accroisse
 e glace, par l'eau
 s arroser, & par
 les brouillards

es brouillards humides, qui ne discontinuant pres-
 que point, tombent en forme de petite pluie &
 se congelent en tombant sur la glace. Ces monta-
 nes ayant beaucoup plus de profondeur dans
 eau, que de hauteur sur la surface de la mer, la
 force des vents ne peut avoir beaucoup d'effet
 pour les mouvoir; quoique soufflant du Nord-
 Ouest pendant neuf mois de l'année, il les pousse
 vers un climat plus chaud. Leur mouvement est
 lent, qu'il leur faut des siècles entiers pour faire
 cinq ou six cens lieues vers le Sud. Elles ne
 peuvent donc se dissoudre que lorsqu'elles sont
 arrivées entre les cinquante & les quatre - ving
 degrés de latitude, où elles s'élèvent peu-à-peu,
 en devenant plus légères, à mesure que le soleil
 consume & fait évaporer la partie exposée à ses
 rayons. Egede ne les croit que des morceaux de
 glace de la côte, qui tombent dans la mer, & qui
 s'y accumulent par degrés.

Le 8 de Juillet, les deux vaisseaux toucherent
 aux Isles de la Résolution. Un brouillard épais,
 qui leur en avait dérobé la vue, les aurait exposés
 à se briser sur la côte, si le temps ne s'était éclairci.
 Ils passerent aux Isles des Sauvages, où ils virent
 paraître pour la première fois de petits canots,
 remplis d'Esquimaux. Le 13, ils rencontrèrent
 quantité de glaces, de cinq à dix brasses d'épais-

 Ellis.

leur, qu'ils ne passent point sans danger, du moins celles qui étaient serrées les unes contre les autres; sur quoi l'on observe que rien n'est en effet si dangereux que de choquer avec beaucoup de force contre un grand glaçon, qui, lorsqu'il n'est pas brisé par le choc, fait sur le vaisseau le même effet que le contre-coup d'un rocher. Aussi les navires destinés aux mers glaciales sont extrêmement forts en bois, sur-tout en devant; & cette précaution même ne suffit pas toujours pour les garantir. Il est fort aisé de s'appercevoir de l'approche de ces glaces: la température de l'air change dans l'instant; c'est-à-dire, que de chaud qu'il était, il devient extrêmement froid. D'ailleurs elles s'annoncent ordinairement par des brouillards très-épais, mais si bas, que souvent ils ne s'élèvent pas au-dessus des mâts du vaisseau. Il est ordinaire aussi de voir la glace élevée par la raréfaction de l'air, de six degrés, pour le moins, au-dessus de l'horizon; ce qui la fait découvrir de fort loin. On est quelquefois obligé de s'amarrer aux glaçons, pour se dégager des petits, qui cèdent plutôt aux vents & aux courans. Il se trouve, sur ces grosses masses, des creux remplis d'eau fraîche, qui forment comme de petits lacs, où les équipages ne manquent point de remplir leurs tonneaux; mais ils se gèlent presque toutes les nuits, sur-tout lorsque le vent vient du Nord,

ans danger, du
les unes contre
ue rien n'est en
avec beaucoup
, qui, lorsqu'il
r le vaisseau le
n rocher. Aussi
iales sont extrê-
devant; & cette
ujours pour les
recevoir de l'ap-
érature de l'air
e, que de chaud
ent froid. D'ail-
ement par des
que souvent ils
ts du vaisseau. Il
ce élevée par la
pour le moins,
ait découvrir de
gé de s'amarrer
petits, qui-cé-
ns. Il se trouve,
x remplis d'eau
tits lacs, où les
e remplir leurs
que toutes les
ient du Nord,

Le 18, on eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; phénomène toujours rare dans ces mers, & dont Ellis attribue la rareté aux aurores boréales, qui, y étant pas moins fréquentes en été qu'en hiver, enflamment & dispersent les exhalaisons sulfureuses. Après beaucoup d'embaras pour traverser les glaces, on trouva la mer nette, le 30, devant l'Isle de Salisbury, presqu'à l'entrée occidentale du Détroit d'Hudson. Un conseil, qu'Ellis donna, pour éviter les glaces dans ce Détroit, est de diriger la route fort près de la côte du Nord. Il est toujours observé que ce côté est beaucoup moins embarrassé que le reste du Détroit; ce qu'il n'attribue pas moins aux courans, partis des grandes ouvertures de la côte du Nord, qu'aux vents qui soufflent ordinairement de ce côté.

Le 2 d'Août, on doubla le Cap de Diggs; & le 4, on passa l'Isle de Maafel. Le 11, on côtoya le pays, qui est à l'Est du Welcome, par les soixante-quatre degrés. Le vent n'ayant pas permis de suivre long-temps la côte, on ne fit que louter jusqu'au 19, où la premiere terre qui se présenta fut l'Isle de Marbre, dont on a donné la description dans un autre article. Ellis se mit dans une barque longue, pour faire ses observations: le précis fut, qu'il avait vu plusieurs ouvertures considérables à l'Ouest de cette Isle; que le flux venait du Nord-Est, le long de la côte; qu'il y

 Ellis.

faisait haute marée à la pleine & à la nouvelle lune, & qu'elle montait environ dix pieds.

La saison étant déjà trop avancée pour le grand objet de la découverte, on prit, à la pluralité de voix, la résolution de passer l'hiver dans la Baie d'Hudson. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accorderent en faveur du Port de Nelson, comme celui qui se trouvait le plutôt dégagé des glaces au printemps, & qui offrait d'ailleurs, en abondance, du bois, du gibier, & tout ce qui était nécessaire à la conservation de l'équipage. Mais on ne prévoyait pas que le Gouverneur, oubliant ce qu'il devait à l'intérêt national, & ne consultant que celui de sa compagnie, emploierait tous ses efforts pour causer la perte des deux vaisseaux. Une tempête, qu'ils essuyèrent le 25 d'Août, ne leur empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du bras méridional de la rivière des Haies. Dans le dessein de gagner un mouillage, nommé *Five Fathom Hole*, trou de cinq brasses, & situé à sept lieues d'Yorck, ils continuèrent leur route, après avoir élevé des marques propres à les conduire par-dessus des bas-fonds. La *Californie* passa fort heureusement, mais la galiote de Dobbs échoua sur le sable & le Gouverneur se hâta d'envoyer une chaloupe pour abattre toutes les marques. C'était néanmoins la seule ressource qui pût la sauver. Envain lui fit-on représenter l'indignité de cette action: les mar-

NÉRALE

e & à la nouve
on dix pieds.

ncée pour le gran
t, à la pluralité de

l'hiver dans la Ba
artier, tous les an

de Nelson, comm
t dégagé des gla

d'ailleurs, en ab
& tout ce qui ét

de l'équipage. M
ouverneur, oublie

onal, & ne conti
e, emploierait to

des deux vaissea
le 25 d'Août, ne

à l'embouchure
s Haies. Dans le

ommé *Five Fath*
é à sept lieues du

oute, après avoir
s conduire par de

passa fort heureu
échoua sur le tab

oyer une chaloup
. C'était néanm

ver. Envain lui
tte action: les ma

ques furent abattues; & ses gens n'en dissimule-
rent point le motif. Cependant la galiote fut re-
mise à flot, & parvint à mouiller près de la *Californie*; mais ce début fit pressentir aux deux équipages, ce qu'ils avaient à craindre de la part du Gouverneur. Dès le jour suivant, il joignit les menaces à la perfidie. Ensuite, voyant qu'elles ne servaient qu'à faire abandonner aux deux vaisseaux le dessein d'hiverner au Port de Nelson, & qu'ils paraissaient chercher un autre poste dans la riviere des Haies, il revint à l'artifice. « Tout fut employé, dit Ellis, pour nous persuader de mettre nos vaisseaux au-dessous du Fort, dans un lieu ouvert à la mer, où, suivant toute apparence, ils auraient été bientôt mis en pièces, par les flots, ou par les glaces. Il était si résolu de nous faire périr, qu'après avoir vu ses propositions rejetées, il envoya bien loin dans les terres tous les Américains du pays, dont la principale occupation est de tuer & de vendre des bêtes fauves & des oies, pour nous priver inhumainement de ce secours. »

Malgré l'appréhension d'un triste avenir, les deux vaisseaux monterent la riviere des Haies, le 3 Septembre, & chercherent une Anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouverent une, cinq lieues au-dessus du Fort d'York, au Sud de la riviere. Le temps fut employé, jusqu'au 12., à

 Ellis.

Elli.

les décharger. On commença par faire un grand trou en terre, pour y garantir de la gelée la biere & les autres liqueurs. Ensuite, dans l'impossibilité de passer l'hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardait sa conservation. Ces exemples de l'industrie humaine font toujours une peinture intéressante.

« Une partie des équipages fut d'abord employée à couper du bois, pour faire du feu, & l'autre à bâtir des cabanes, peu différentes de celles du pays. Nous les fîmes d'arbres équarris d'environ seize pieds de long, inclinés les uns contre les autres; de sorte que se touchant au sommet de la cabane, & se trouvant écartés par le bas, ils représentaient assez le toit d'une maison rustique. Nous remplîmes les intervalles d'une pièce à l'autre, de mousse forte pressée, que nous enduisîmes de terre glaise. Nous y fîmes des portes basses & étroites, un foyer au milieu, & directement au-dessus un trou pour le passage de la fumée. Ces cabanes se trouverent fort chaudes.

« Il en fallait une plus grande pour la demeure des Capitaines & des Officiers. On choisit un lieu commode, & qui n'était pas même sans agrément; ce fut une petite éminence, entourée d'arbres, à demi-lieue de la riviere au Sud-Est, & presque à même distance des vais-

par faire un grand
 tantir de la gelée
 Ensuite, dans l'im
 bord, chacun s'oc
 la conservation. Ce
 naine font toujours

ges fut d'abord en
 our faire du feu, e
 s, peu différentes d
 nes d'arbres équarri
 ng, inclinés les un
 que se touchant a
 se trouvant écarte
 aient assez le to
 us remplîmes les in
 tre, de mousse fon
 nes de terre glai
 basses & étroites
 tement au-dessus
 fumée. Ces cabanes

de pour la demeure
 ers. On choisit un
 tait pas même sans
 éminence, entour
 de la rivière au
 distance des vais

seaux. Nous avions, au Sud-Ouest, un joli
 bassin d'eau, nommé la Crique des Castors,
 & situé devant nous à quatre cens pas, qui
 formait la perspective d'un grand canal; & des
 bois de haute-futaie nous garantissaient des
 vents de Nord & de Nord-Est. Je traçai le plan
 de l'édifice. Il devait avoir vingt-huit pieds de
 long, sur dix-huit de large, & deux étages;
 l'un de six pieds de haut, & l'autre de sept. Les
 Capitaines, & quelques-uns des principaux
 Officiers, devaient occuper l'étage supérieur;
 le reste était pour les Officiers subalternes & les
 domestiques. J'avais ordonné la porte au milieu
 du frontispice, de cinq pieds de haut sur trois
 de large, & quatre fenêtres en haut, une dans
 la chambre de chaque Capitaine; les deux autres
 aux deux extrémités, pour éclairer le passage
 & les petites chambres des Officiers. Le faite
 du toit ne devait être élevé que d'un pied au-
 dessus des murs, pour rendre l'écoulement des
 eaux plus facile, & pour tenir la maison plus
 chaude. Un poële, placé au milieu de l'édifice,
 devait y répandre une égale chaleur. On abattit
 un grand nombre d'arbres; on les mit en œuvre;
 on scia des planches. Les murs furent composés
 de grosses poutres, rangées l'une sur l'autre,
 avec de la mousse pour remplir les vuides; elles
 furent clouées: en un mot, la maison se trouva

 Ellis,

» élevée , couverte , & presqu'achevée le premier
 Ellis. » jour de Novembre. »

L'air était très-froid , quoiqu'en comparaison
 des autres hivers , le commencement de cette
 saison n'eût pas été rigoureux : elle ne s'était
 déclarée , à la fin de Septembre , que par des
 pluies entremêlées de gros flocons de neige , &
 par des gelées de nuit , qui ne répondaient point
 à ces terribles relations , qui font l'effroi des Lec-
 teurs. Le 5 d'Octobre , l'Anse eut beaucoup de
 glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut
 jusqu'au 30 , tantôt de la gelée , tantôt un temps
 assez doux. Le 31 , la riviere était prise entiere-
 ment ; & les deux équipages commencerent
 à juger des hivers de la Baie d'Hudson. Le 2 de
 Novembre , on ne put se servir de l'encre qui
 gelait au doin du feu ; & la biere , qu'on avait
 réservée en boueilles , se trouva gelée en masse
 solide , quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe , &
 tenue dans un lieu fort chaud. Le 6 , on sentit un
 froid insupportable. Alors les équipages furent
 distribués dans les cabanes , & les Officiers prirent
 possession de leur édifice. Il fut baptisé , à la
 maniere des Marins , sous le nom d'*Hôtel de
 Montaigne*. On crut devoir cet honneur au Duc
 de ce nom , qui s'était vivement intéressé au succès
 de l'entreprise.

« Nous commençames , raconte l'Agent de

chevée le premier

qu'en comparaiso

ncement de cette

elle ne s'étai

re, que par de

cons de neige, &

répondaient poin

nt l'effroi des Les

eut beaucoup de

ise le 8. On eut

, tantôt un temp

ait prise entiere

commencerent

Hudson. Le 2 de

ir de l'encre qu

ere, qu'on avai

a gelée en mal

pée d'étoupe, &

e 6, on sentit u

équipages furent

Officiers prirent

ut baptisé, à la

nom d'*Hôtel de*

honneur au Duc

ntéressé au succè

onte l'Agent de

Comité, à prendre nos habillemens d'hiver.

C'était une robe de peau de castor, qui allait

jusqu'aux talons, avec une fourrure en dedans,

deux vestes dessous, un bonnet & des mitaines

de la même peau, doublés de flanelle, une paire

de bas Esquimaux pardessus les nôtres, c'est-à-

dire, de peau, & montant jusqu'au milieu de

la cuisse, avec des souliers de peau d'élan pré-

parée, dans lesquels nous portions encore deux

ou trois paires de gros chaussons. Une paire

de souliers à neige rendait cet habillement com-

plet: ils ont environ cinq pieds de long sur

un pied de large. C'est proprement la mode

des Indiens du pays, qui l'ont communiquée

aux Anglais; & rien n'est effectivement plus

propre à les garantir de la rigueur du climat.

A l'exception d'un petit nombre de jours, nous

pouvions tenir tête, avec cette défense, au plus

grand froid de l'hiver.

La chasse des lapins & des perdrix étant notre

principale ressource, tout le monde s'employait

à cet exercice. Pour celle des lapins, on coupa

quantité d'arbrisseaux & de buissons, dont on

fit des haies de deux pieds de haut, en laissant,

de distance en distance, de petits trous pour

leur passage: on mit dans chaque trou un fil

d'archal, dont le bout était attaché à l'extrémité

d'une longue perche; de sorte que le lapin, qui

Ellis.

112 HISTOIRE GÉNÉRALE

Ellis.

» s'y prenait dans le trou , ne commençait pas
» plutôt à se débattre , que la perche s'élevait , &
» le soutenait étranglé à deux ou trois pieds de
» terre. Cette méthode était d'un double avan-
» tage , non-seulement elle nous fournissait beau-
» coup de gibier , mais elle le garantissait aussi de
» divers autres animaux , qui nous l'auraient
» enlevé. »

Les fortes gelées avaient commencé avec le mois de Novembre ; elles continuerent jusqu'à la fin du mois , avec cette différence qu'elles étaient plus ou moins vives , suivant les variations du vent. Le vent d'Ouest , ou du Sud , les rendait assez supportables ; mais elles devenaient terribles , lorsqu'il tournait au Nord-Ouest ou au Nord. Souvent elles étaient accompagnées d'une espèce de neige , aussi menue que du sable , que le vent emportait en forme de nue , d'une plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé , parce qu'elle est ordinairement d'une épaisseur , qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laisse pas , non plus , la moindre trace de chemin. Cependant Ellis avoue que cet énorme froid ne se fait sentir que quatre ou cinq jours par mois. C'est toujours au temps de la nouvelle & de la pleine lune , qui a généralement une forte influence sur le temps , dans cette contrée. Les tempêtes y sont alors effroyables , sur-tout avec le vent du Nord-

se commençait par
 erche s'élevait, de
 ou trois pieds de
 l'un double avan
 s fournissait beau
 arantissait aussi de
 i nous l'auraien

ommencé avec le
 tinuerent jusqu'à
 ce qu'elles étaient
 les variations du
 Sud, les rendait
 enaient terribles,
 est ou au Nord.
 ées d'une espèce
 u sable, que le
 , d'une plaine à
 trouver exposé,
 d'une épaisseur,
 ngr pas. Elle ne
 ace de chemin.
 norme froid ne
 jours par mois.
 le & de la pleine
 te influence sur
 tempêtes y font
 vent du Nord-

Ouest, qui regne assez ordinairement en été, mais
 presque sans cesse en hiver. Avec les autres vents,
 quoique les gelées soient aussi très-fortes, il fait
 souvent beau; & comme ils varient beaucoup,
 l'air est presque toujours assez tempéré pour la
 promenade & pour la chasse.

Ellis.

Les équipages commencerent, vers la fin de
 Décembre, à tirer, des deux vaisseaux, di-
 verses provisions dont ils avaient fait peu d'usage
 au commencement de l'hiver. Ils se servaient pour
 les transporter sur des petits traîneaux, des chiens
 du pays, qui ressemblent assez à nos mâtins,
 mais qui n'aboient jamais, & qui ne font que
 grogner, lorsqu'on les irrite. Ils sont naturelle-
 ment dociles. Les Anglais, qui en tirent beau-
 coup d'utilité, les nourrissent sur le pied commun
 de leurs domestiques.

Les fatigues de l'hiver ne diminuant point
 l'attention des Anglais pour leur entreprise, ils
 prirent, avant la fin de Décembre, un grand
 Conseil où l'on proposa d'élever & de garnir d'un
 pont la barque longue, pour l'employer à la dé-
 couverte. Cette ouverture fut applaudie. Il parut
 même étonnant que, dans les anciens voyages,
 on n'eût pas conçu qu'il était trop dangereux
 de faire, avec les vaisseaux, des recherches près
 de la côte, dans une mer orageuse, par des tems

 Ellis.

variables & des brouillards fort épais, entre des glaces, des pays entrecoupés, des Isles, des rochers & des bancs de sable, sans connaître les ports, les marées, les courans, ni la direction des côtes. On s'exposait infiniment moins avec une petite barque, qui pouvait raser par-tout la Côte du moins à peu de distance, & qui ne risquait rien à s'engager entre les rochers, ni à passer par les bancs de sable, où des vaisseaux d'une certaine profondeur étaient dans un péril continuel de se perdre. D'ailleurs, en supposant la barque échouée, on était sûr de pouvoir la mettre à flot; &, quand elle serait venue à périr, le vaisseau était toujours une retraite certaine pour l'équipage. Ellis assure que cette seule idée, de connaître une ressource dans le besoin, augmenta le courage des Anglais, & leur donna même une espèce de témérité dans tous les dangers. La barque longue devint si précieuse, qu'on résolut aussi-tôt de la tirer à terre, sur le bord de l'Anse, & de bâtir sur elle une cabane, qui fut couverte de voiles, avec un foyer au centre, pour la conserver en état de recevoir un pont à l'arrivée du printemps. Ce soin dura sans relâche, pendant trois ou quatre mois qu'on eut encore à passer dans les souffrances.

Le mois de Mars donna successivement tous

t épais, entre des
des Isles, des ro-
sans connaitre les
, ni la direction
ent moins avec une
par-tout la Côte
& qui ne risqua
hers, ni à passer
es vaisseaux d'une
ns un péril conti-
, en supposant le
pouvoir la mettre
venue à périr, le
traite certaine pou-
te seule idée, de
besoin, augmenta
leur donna même
us les dangers. La
se, qu'on résolut
e bord de l'Anse,
qui fut couvert
tre, pour la con-
ont à l'arrivée de
relâche, pendant
encore à passer
cessivement tou

les temps qui sont propres au pays dans le cours
de l'année; c'est-à-dire qu'on eut des jours, tantôt
extrêmement chauds, tantôt aussi froids qu'en
hiver. La neige fondit par-tout où le soleil faisait
tomber ses rayons; &, vers la fin du mois, l'herbe
commençait à pousser dans les lieux exposés au
Sud. Insensiblement les rivières & les plaines se
couvrirent d'eau; & l'on craignit à la fin que les
glaces se rompant tout-d'un-coup, l'Anse même
ne mît pas les vaisseaux bien à couvert. M. Ellis
donne l'explication de ce danger. Lorsque les
chaleurs devançant la saison, dans les pays qui
bordent la Baie d'Hudson, les neiges fondent
dans les parties méridionales; & les eaux, for-
mant des torrens rapides, rompent les glaces
avant qu'elles soient entièrement meurtries. Ces
flots s'écoulent, jusqu'à ce qu'ils rencontrent
quelque résistance qui soit capable de les arrêter;
mais, s'accumulant bientôt, ils rompent tout
obstacle par leur poids, ils inondent les terres
voisines, ils emportent les arbres, les rivages
mêmes, & tout ce qui s'oppose à leur violence.
C'est ce qu'on nomme un déluge, & ce qui rend
fort dangereux, pour un vaisseau, tous les mouil-
lages d'hiver qui ont un courant. Mais le mois
d'Avril s'annonça d'une manière, qui délivra les
Anglais de cette crainte. Le vent se mit peu-à-peu
au Nord-Est, & leur amena, avec beaucoup de

 Ellis.

Elis.

neige & de grêle ; une assez forte gelée. Ensuite l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce, d'autant plus agréable qu'ils n'en avaiens pas eu depuis six mois. Les oiseaux du pays reparurent, avec quantité d'autres, de toutes les espèces communes dans les pays Septentrionaux. Elle ne nomme point celle qui passait souvent en volées nombreuses, « noirâtre, dit-il, & fort laide en apparence, mais qui compensait, par la beauté de son ramage, le désagrément de sa figure. » Enfin la chaleur arriva, le 6 de Mai, & l'Anse était déjà dégagée des glaces, qui s'étaient perdues peu-à-peu; quoique la rivière fût encore prise.

La barque longue, à laquelle on avait travaillé depuis l'adoucissement de l'air, était achevée. Elle fut mise à l'eau; & les deux équipages, concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle allait faciliter, lui donnerent le nom de *la Résolution*. Le 16, les glaces de la rivière des Haies furent emportées par le courant. On mit aussi-tôt les deux vaisseaux en état de descendre la rivière, avec le secours des hautes marées; qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 de Juin, qu'étant arrivés jusqu'à l'embouchure de la rivière, ils mirent à la voile vers le Nord; & quantité de glaces, dont ils furent accompagnés

qu'au Nord du Cap Churchill, ne les empê-
chèrent point de passer, avant le dernier du mois,
le de *Centry*, qui est par les soixante-un degrés
de latitude.

Ellis.

Ce fut le premier de Juillet que la Résolu-
tion, chargée de provisions nécessaires à dix
hommes pour deux mois, fut employée à sa des-
tination. Le Capitaine Moore & l'Agent du Co-
mmerce s'y embarquèrent avec huit hommes, pour
explorer les ouvertures des côtes, après être con-
venus d'un rendez-vous à l'Isle de Marbre, où
le vaisseau devait les attendre. Ici, comme dans
d'autres courses de la Résolution, le Journal
fut tenu; &, pour éviter la confusion, cette diffé-
rence nous oblige de faire parler Ellis.

Nous prîmes, dit-il, vers la Côte, où, pen-
dant la nuit, nous amarrâmes aux glaces. Le
jour suivant, nous eûmes à traverser quantité
de gros glaçons, qui, joints aux bas-fonds &
aux rochers, rendaient le passage fort dange-
reux. Les Esquimaux des Côtes, qui sont au
Nord des Etablissmens de la Compagnie, se
montrèrent quelquefois, en troupes de quarante
ou cinquante, sur les hauteurs des Isles, avec
des signes par lesquels ils semblaient nous ap-
peler; mais, nos vues n'ayant point de rapport
avec le Commerce, nous nous avançâmes, sans leur
répondre, jusqu'à l'Isle de *Knight*, par les soi-

 Ellis.

» xante deux degrés deux minutes, où nous pa
 » sâmes la nuit à l'ancre. La haute marée
 » montait de dix pieds. Le 3, nous fîmes beau
 » coup d'efforts, pour nous approcher de la Côte
 » occidentale, où nous avons découvert une
 » ouverture fort large. Le mauvais temps &
 » le grosseur des glaçons, dont nous étions en
 » touronnés de toutes parts, nous forcerent de
 » tourner à l'Isle de Knight. La mer, beaucoup
 » plus calme, & l'air plus serain, nous laissèrent
 » voir plusieurs Isles le 5, telles que *Biby*,
 » *Merry*, *John*, &c. qui sont remplies de rochers
 » sans arbres, & sans autre herbe qu'un peu
 » de bistorte, avec quelques plantes communes de
 » la Groënland & la Laponie. Ces Isles, &
 » généralement toutes celles de la même Côte,
 » firent des monceaux de pierres, dont on ignore
 » l'origine & l'usage, quoiqu'ils soient connus
 » des Navigateurs Anglois, depuis qu'ils visitent
 » cette contrée.

» Le 5, nous nous avançâmes au Sud de l'Isle
 » *Biby*, dans l'espérance d'entrer par l'ouverture
 » d'où nous avons tenté inutilement d'approcher.
 » Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons
 » d'une immense étendue, que les vents y pou
 » voient faire, & qu'ils en faisaient sortir alternativement,
 » nous firent juger cette entreprise impossible.

minutes, où nous parvîmes.
 La haute marée nous empêcha
 d'approcher de la Côte, & nous
 découverts une multitude de
 mauvais temps & nous étions
 nous forcerent de retourner.
 La mer, beaucoup de vents
 grain, nous laissons aller
 telles que Biby, remplies de rochers
 herbe qu'un peu de vent
 antes communes de la Côte.
 ie. Ces Isles, & de la même Côte,
 erres, dont on ignore si
 qu'ils soient connus depuis qu'ils visités.

âmes au Sud de l'Isle, & par
 l'ouverture de la Côte, & d'approcher
 d'approcher de la Côte, & d'approcher
 heureux. Des glaces se firent
 que les flots y portèrent
 sortir alternativement de la Côte
 entreprise impossible.

Après

après avoir poussé au Nord jusqu'aux soixante-
 eux degrés douze minutes, nous prîmes au
 Nord-Ouest; & traversant quantité de sables,
 entre plusieurs Isles fort basses, nous entrâmes
 dans la Baie de *Nevill*, que nous reconnûmes
 pour la même où nous avions vainement tenté
 de passer, du côté méridional de l'Isle *Biby*.
 Elle est couverte de cette Isle, qui en est à cinq
 lieues au Sud-Est; elle est spacieuse, & nous
 nous convainquîmes qu'elle se termine par une
 rivière assez large, qui descend du côté de
 l'Ouest. Le Continent qui l'environne, monte
 en pente douce, & n'offre que des rochers bas
 & unis, couverts de mousse, avec peu de
 herbes. L'entrée la plus aisée dans la Baie de
Nevill, est entre le Continent & l'Isle *Biby*, au
 Sud-Ouest.

Le 8, nous entreprîmes de visiter la Côte du
 Nord; mais, en repassant les bancs de sable,
 nous fûmes jettés, par la marée, sur une chaîne
 de rochers, où nous crûmes notre perte irré-
 mède. Dans cette dangereuse situation, nous
 dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six
 hommes, qui s'approchèrent de nous avec des
 armes de baleines. Ils parurent fort touchés de
 notre malheur, & loin d'en tirer le moindre
 avantage, ils nous rendirent d'importans ser-

Tome XVII.

I

Elli.

Ellis.

» vices. Non-seulement ils ne s'éloignerent point
 » jusqu'à ce que la marée nous eût remis à flot
 » mais un vieillard , qui paraissait connaître ces
 » écueils, se mit devant nous avec son canot,
 » nous servit de guide sur tous les bas-fonds. Ainsi
 » tout ce qu'on lit du caractère de ces Peuples
 » dans les Relations Françaises, & dans quelques-unes
 » des nôtres, ne s'accorde point avec le
 » moignage que nous sommes obligés de rendre
 » à leur humanité.

» Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour
 » leur industrie. Au défaut de fer, leurs arcs, leurs
 » flèches & leurs harpons sont garnis de dents
 » d'os ou de cornes d'animaux marins, dont
 » se font même des haches, des couteaux,
 » d'autres ustensiles. On aurait peine à se figurer
 » avec quelle adresse ils savent traiter des matières
 » riaux si peu convenables à ces usages. Leurs
 » guilles sont de la même matière : dans leurs
 » mains, elles servent à coudre fort proprement
 » leurs habits, qui ne diffèrent point de ceux des
 » habitans de la Baie d'Hudson. Cette ressemblance
 » & celle de leurs Langues & de leurs usages
 » peut faire conclure qu'ils sont originaires
 » d'une même Nation; mais ceux dont je parle
 » sont généralement plus industrieux, plus affables
 » & mieux policés. Leurs femmes ne garnissent
 » point leurs bottines de côtes de baleines, comme

éloignerent point
s eût remis à flot
ffait connaître
avec son canot,
es bas-fonds. Ain
e de ces Peuples
, & dans quelq
e point avec le
obligés de rend

d'admiration po
er, leurs arcs, le
nt garnis de dem
ux marins, dont
, des couteaux,
t peine à se figur
nt traiter des ma
ces usages. Leurs
natiere : dans le
re fort propreme
nt point de ceux
Cetteressemblanc
& de leurs usages
sont originaireme
ceux dont je par
ttieux, plus affab
ames ne garnisse
de baleines, com

celles des autres Esquimaux. Les bonnets diffé-
rent aussi pour les deux sexes : ils sont com-
posés d'une peau de queue de buffle, qui leur
pend sur le visage, & qui leur donne réellement
un aspect terrible, mais qui leur est d'une ex-
trême utilité contre diverses sortes de mouches,
dont ils ne peuvent se garantir autrement. Cette
coëffure, qu'on voit à leurs enfans mêmes,
pendant que leurs meres les portent sur le dos;
donne l'air barbare aux plus doux & aux plus
pacifiques de tous les humains. Lorsqu'ils se
mettent en mer pour la pêche, ils emportent
avec eux, dans leur canot, une vessie pleine
d'huile, dont ils boivent par intervalles, avec
autant de délices, que nos marins boivent de
l'eau-de-vie. Nous avons quelquefois vu, qu'a-
près avoir vidé leur vessie, ils la tiraient
voluptueusement entre leurs lèvres. C'est appa-
remment l'expérience qui leur a fait reconnaître
les effets salutaires de cette huile, dans un climat
qui n'est jamais sans rigueur. On s'est persuadé,
en Europe, que ces Peuples vivent sous terre
pendant l'hiver; mais c'est une tradition absolu-
ment fausse, & démentie par tous ceux qui ont
visité leur pays. La plus grande partie n'est
qu'une chaîne de rochers; & quand le terrain
de quelques vallées aurait assez de profondeur,
il est constamment gelé, aussi dur que le rocher

 Ellis.

Ellis.

» même , & peu propre par conséquent aux habi-
» tations souterraines.

» Après avoir reconnu que nous devons la vie
» aux Esquimaux, nous gouvernâmes vers l'Est,
» & le 9 de Juillet, nous mouillâmes devant
» l'Isle des *Chevaux-Marins*, ainsi nommée de la
» multitude de ces animaux, qu'on y rencontre
» toujours. Comme c'est la plus orientale de celles
» dont nous nous étions approchés, & la moins
» visitée des Sauvages, parce qu'elle est la plus
» écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher
» d'autre cause de ce prodigieux nombre de che-
» vaux-marins, qui s'assemblent dans un lieu si
» désert, pour y faire leurs petits. La même
» raison, sans doute, y amène d'immenses volées
» d'oiseaux de mer.

» Le 10, nous rasâmes la Côte, entre quantité
» de gros glaçons, qui flottaient autour de nous.
» & nous arrivâmes à *Whale-Cove*, par le
» soixante-deux degrés trente minutes de latitude.
» Une Baie, que nous découvriâmes à l'Ouest,
» nous offrit plusieurs petites Isles, d'où nous
» vîmes bientôt venir vers nous quelques Sau-
» vages. Nous observâmes que l'abondance de la
» pêche, leur faisait choisir ordinairement les Isles
» les plus désertes, pour y fixer leur demeure
» pendant l'été. Le Capitaine ayant souhaité de
» descendre dans une des Isles, je l'accompagnai

conséquent aux ha-

ous devons la vie
nâmes vers l'Est ;

ouillâmes devant

nsi nommée de la

qu'on y rencontre

orientale de celles

chés, & la moins

qu'elle est la plus

e faut pas chercher

x nombre de che-

ent dans un lieu si

petits. La même

d'immenses volées

te, entre quantité

nt autour de nous

-Cove, par les

minutes de latitude

vrimes à l'Ouest,

Isles, d'où nous

us quelques Sau-

l'abondance de la

nairement les Isles

ter leur demeure

ayant souhaité de

, je l'accompagnai

avec deux hommes, dans une petite chaloupe, qui ne nous servait qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous femmes ou enfans, qui se promenaient paisiblement sur la Côte, pendant que les hommes étaient à la pêche. Le dessein du Capitaine était de monter sur les hauteurs de l'Isle, pour y découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle ouverture : les Esquimaux n'y mirent aucun obstacle ; mais, après d'inutiles observations, qui nous convinrent même que la marée de la Baie venait de l'Est, nous retournâmes à bord.

» Le 11, ayant remis à la voile, nous arrivâmes le même jour, près d'une pointe, à soixante-deux degrés quarante-sept minutes de latitude, d'où nous découvrîmes une large ouverture, qui s'étendait vers l'Ouest, & que je nommai la *Baie de Corbet*. Cependant deux raisons nous ôtèrent l'envie d'y entrer ; l'une, que la marée y venait de l'Est, & l'autre, que le Capitaine Moore crut voir le fond de la Baie. Nous y fîmes quelque trafic avec les Esquimaux, qui sont ici fort nombreux, & nous recueillîmes quantité d'eau fraîche, dans les cavités des rochers, où elle s'amasse par la fonte des neiges. Enfin nous retournâmes à nos vaisseaux, que nous trouvâmes, le 13, à l'ancre dans un

Ellis

 Ellis.

» assez bonne rade, entre l'Isle de Marbre & le
 » Continent. Pendant notre absence, Smith Cap-
 »itaine de la *Californie*, avait entrepris de vi-
 »siter la Baie de *Ranking*, qui était à quatre lieues
 » de leur mouillage, vers l'Ouest. Trente lieues
 » qu'on y fit par différentes routes, de l'Oue-
 »st par le Nord jusques vers l'Est, apprirent non
 » seulement que cette ouverture se termine en
 » Baie, mais qu'elle est remplie de rochers & de
 » bancs de sable. Le jour même de notre retour
 » les deux barques longues furent envoyées à
 » découverte, le long de la côte, entre le Cap
 » Jalabert, par les soixante-quatre degrés quinze
 » minutes de latitude, & le Cap Fallerton, par
 » les soixante-quatre degrés quinze minutes. »

Ellis étant rentré à bord, les deux vaisseaux
 leverent l'ancre le 14, & la route fut dirigée
 vers le Nord. Tout le jour suivant, on eut à tra-
 verser des glaçons épais, qui fermant enfin le
 passage, obligèrent les Anglais de s'amarrer au
 plus gros. La mer fut libre, le 16; mais on se vit
 bientôt arrêté par quantité de rochers & de sables
 qui s'étendent fort loin en mer, & que la der-
 nière marée laisse à sec. Les glaces étant revenues
 le 18, on fut réduit à louvoyer avec beaucoup
 de difficulté, quoiqu'avec l'apparence de retrouver
 plus facilement par cette voie les deux barques
 pour lesquelles on n'était pas sans inquiétude. Le

e de Marbre & l'absence, Smith Cap Ellis s'approcha de terre, dans la pinasse, par soixante-quatre degrés de latitude, sous un cap auquel il donna le nom de *Cap Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Comité. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de baleines, qui se débattaient contre la côte; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la marée. On trouva que le flux venait du Nord, qu'il montait sur la côte environ dix pieds, & que, dans la pleine lune, la marée était haute à trois toises. La côte est d'une pente douce; mais elle s'élève beaucoup. A quelque distance, les collines paraissent rougeâtres & fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées le terrain est noir, & produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues & rouges, surtout une sorte de vesce, qui croît en abondance sur le bord des étangs. Ellis remarqua aussi plusieurs bancs de sable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du mouron, & d'une grande quantité de cochléaria, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus piquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de bêtes fauves qui brouillaient sur les collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau était extrêmement trouble,

les deux vaisseaux se séparèrent même pour les chercher.

 Ellis.

Ellis s'approcha de terre, dans la pinasse, par soixante-quatre degrés de latitude, sous un cap auquel il donna le nom de *Cap Fry*, à l'honneur du Chevalier Fry, un des Chefs du Comité. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de baleines, qui se débattaient contre la côte; ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la marée. On trouva que le flux venait du Nord, qu'il montait sur la côte environ dix pieds, & que, dans la pleine lune, la marée était haute à trois toises. La côte est d'une pente douce; mais elle s'élève beaucoup. A quelque distance, les collines paraissent rougeâtres & fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées le terrain est noir, & produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues & rouges, surtout une sorte de vesce, qui croît en abondance sur le bord des étangs. Ellis remarqua aussi plusieurs bancs de sable, couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du mouron, & d'une grande quantité de cochléaria, un peu différent pour la forme, & d'un goût plus piquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de bêtes fauves qui brouillaient sur les collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau était extrêmement trouble,

Ellis.

chargée de ce que les Marins nomment *pâtin* de *balcines*, & de petites parties d'une espèce de gelée noire, à-peu-près de la grosseur de nos plus grosses mouches. L'algue-marine est ici d'une prodigieuse longueur. Ellis croit ces remarques d'autant plus singulières que, dans un climat rigoureux, on voit peu de végétaux sur les côtes.

Lorsqu'il fut rentré à bord, on mit à la voile pour chercher les deux barques longues, lesquelles on ne pouvait espérer de pousser plus loin les découvertes. La saison commençait à s'avancer; &, depuis trois jours de séparation, les deux vaisseaux ne s'étaient pas encore rejoints. Cependant ils se rencontrèrent le jour suivant. Le Conseil, après une longue délibération, résolut alors que les barques longues ne seraient attendues que jusqu'au 28, & que, dans l'intervalle, l'un des deux vaisseaux ferait route au Sud jusqu'à soixante-quatre degrés, & l'autre au Nord, jusqu'aux soixante-cinq. Entre diverses mesures qu'on prit pour retrouver les barques longues, les pinasses des deux vaisseaux furent dépêchées avec ordre d'élever au Cap de Fry, une perche au pied de laquelle on enterrerait une lettre qui contiendrait des instructions, & d'amarrer à quelque lieu de la côte, un gros tonneau, dans l'endroit où l'on jugea que les barques longues devaient

ns nomment p^{dtu}
 arties d'une espè
 e la grosseur de n
 marine est ici d'u
 roit ces remarque
 , dans un climat
 végétaux sur l
 , on mit à la vo
 qués longues , la
 rer de poussier p
 commençait à s
 s de séparation ,
 as encore rejoind
 t le jour suivant.
 libération , résolu
 e seraient attend
 ns l'intervalle , l
 e au Sud jusqu'à
 tre au Nord , ju
 diverses mesur
 s barques longu
 furent dépêché
 Fry , une perche
 rait une lettre qu
 d'amarrer à dem
 eau , dans l'endro
 longues devaien

passer. Ce tonneau portait aussi , sous un petit pa-
 villon , une lettre où le Cap Fry leur était donné
 pour rendez-vous.

 Ellis.

Avec ces précautions , la galiotte de Dobbs fit
 route au Nord , & la *Californie* au Sud. Ellis
 descendit à terre avec six hommes , par les soixan-
 te-cinq degrés cinq minutes , sur la côte occiden-
 tale du *Welcome* , pour sonder la marée. Il trouva ,
 dit-il , qu'elle venait encore du Nord , & que
 le temps des hautes marées était à - peu - près le
 même qu'au Cap Fry , mais qu'elles montaient
 trois pieds plus haut , sur une perche qu'il fit
 dresser , avec la marque des basses eaux , pour
 donner plus de certitude à ses observations. Les
 terres different peu de celles du Cap Fry , excepté
 qu'elles paraissent plus élevées. Il rencontra ici ,
 comme sous ce Cap , quantité de baleines noires :
 sur quoi il observe qu'on y pourrait établir une
 pêche d'autant plus avantageuse pour sa Nation ,
 que le *Welcome* est moins embarrassé de glaces
 que le Détroit de Davis , ou les côtes du Spitz-
 berg , & que l'eau y est moins profonde ; « deux
 points , dit-il , d'une extrême importance , &
 reconnus tels par ceux qui connaissent la na-
 ture de cette pêche. » Il retourna le même jour
 à bord. »

Le 26 , la galiotte de Dobbs , ayant repris la
 route du Cap Fry , eut la satisfaction d'y trouver

Ellis.

la *Californie*, avec les deux barques longues qu'elle avait rencontrées par les soixante-quatre degrés dix minutes. Les Officiers de ces deux chaloupes rapportèrent qu'à soixante-quatre degrés de latitude, & trente-deux de longitude de l'Isle de Maïbre, ils avaient trouvé une ouverture, dont l'entrée avait trois ou quatre lieues de large; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avaient trouvé six ou sept de largeur; que jusques-là leur route avait été Nord-Nord-Ouest à la bouffole, & que de-là il avait fallu tourner plus à l'Ouest; qu'ayant poussé dix lieues plus loin, ils avaient trouvé que ce bras de mer se rétrécissait jusqu'à quatre lieues; qu'ensuite ils avaient remarqué que les côtes recommençaient à s'ouvrir; mais qu'ils avaient perdu courage en voyant que l'eau, de salée, profonde & transparente qu'ils l'avaient eue jusqu'alors, avec des côtes escarpées & des courans fort rapides, devenait plus douce, plus épaisse & moins profonde.

Ces lumieres, quoiqu'imparfaites, parurent fort importantes à l'Agent du Comité. Gardons-nous de supprimer ses réflexions. « Il est très-
 » vraisemblable, dit-il, que cette ouverture a de
 » la communication avec quelque grand lac du
 » Continent, qui en a peut-être avec le grand
 » Océan occidental. Une des circonstances que

barques longues
 es soixante-quatre
 tiers de ces deux
 dixante-quatre de
 x de longitude de
 ouvé une ouver-
 ou quatre lieues
 ancés l'espace de
 rouvé six ou sept
 r route avait été
 , & que de-là il
 ; qu'ayant pouillé
 ouvé que ce bras
 tre lieues ; qu'en
 es côtes recom-
 ls avaient perdu
 e salée, profonde
 eue jusqu'alors,
 courans fort ra-
 épaisse & moins
 faites, parurent
 omité. Gardons-
 s. « Il est très-
 ouverture a de
 e grand lac du
 avec le grand
 constances que

les Officiers des barques longues observerent
 en montant, c'est que le courant du reflux était
 plus fort que celui de la Tamise, pendant dix
 heures des douze, quoique dans une eau de
 plusieurs lieues de large. Le flux, survenant en-
 suite, arrêtait tout-à-fait l'eau pour les deux
 dernières heures. En second lieu, quoiqu'on ne
 puisse assurer positivement qu'il se trouve un
 passage en cet endroit, je crois pouvoir dire,
 avec vérité, qu'aucune apparence n'y est con-
 traire. Il est vrai que le changement de l'eau
 salée en eau douce paraît conclure, à la pre-
 mière vue, contre le passage ; mais si par hasard
 cette eau n'avait été douce qu'à sa surface,
 cette conclusion aurait peu de force, puisqu'on
 était alors dans la saison des fontes de neiges,
 dont les eaux découlaient de toutes les parties
 des terres, & que par conséquent il n'était pas
 plus étrange de trouver la surface de la mer
 adoucie, qu'il ne l'est de voir la même chose ;
 après les mois pluvieux, dans la mer Baltique
 & sur les côtes occidentales d'Afrique. Enfin,
 quoiqu'il soit certain que le courant de la marée
 venant de l'Ouest, est une preuve directe & in-
 contestable de la réalité d'un passage à quelque
 autre Océan, il ne s'ensuit pas que le courant
 venant de l'Est soit une preuve du contraire,
 puisqu'on sait que, dans le Détroit de Magellan,

Ellis.

» les marées des deux Océans se rencontrent de
 » même. D'ailleurs de fortes raisons font prévoir
 » que la même chose doit arriver , si l'on parvient
 » jamais à la découverte d'un passage au Nord
 » Ouest. »

Les deux vaisseaux se trouvaient si proche du
 Détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avait
 d'un autrecôté, que, dans le Welcome, la marée
 ordinaire vient du Nord, les deux Capitaines se
 crurent obligés de faire toutes les recherches pos-
 sibles sur ce Détroit ; c'est-à-dire, de vérifier si
 c'est en effet un Détroit, ou si ce n'est qu'une ri-
 vière d'eau douce. Ils ne purent y entrer que
 le 29. Ce qu'on nomme le *Détroit de Wager*,
 est situé, par cette dernière observation, à soixante-
 xante-cinq degrés trente-trois minutes de latitude,
 & quatre-vingt-huit degrés de longitude de
 Londres. A son entrée, il a, du côté du Nord,
 le Cap de Montaigu, & du côté du Midi, le Cap
 de Dobbs. Sa partie la plus étroite, est à cinq
 lieues Ouest de ce dernier Cap, & n'a pas moins
 de cinq lieues de large. Le courant de la marée
 y a toute l'impétuosité des eaux d'une écluse. Ellis
 assure que celui des hautes marées parcourt huit
 à neuf lieues dans une heure. « Quand nous fûmes
 » arrivés, dit-il, à ce dangereux endroit, nous
 » ne fûmes plus maîtres de nos vaisseaux, & le
 » courant fit faire quatre ou cinq tours à la

Califor
 long-
 l'agitat
 des tou
 de tor
 qui ne
 le Cana
 masse é
 glaçons
 nous; &
 ils furent
 tantôt r
 des cou
 dans ce
 passé le
 plus lar
 trouvâ
 une cha
 long de
 Le 30
 lez bon
 u même
 tantôt u
 plusieurs
 hers, qu
 ents. Ce
 l'honne
 On y a

Californie, malgré les efforts que l'équipage fit long-temps pour l'arrêter. On fut étonné de l'agitation de la mer. Elle bouillonne, elle forme des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas de torrens, rompus par quantité de rochers; ce qui ne paraît venir néanmoins que de ce que le Canal est ici fort étroit, à proportion de la masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros glaçons, venant du *Welcome*, y entrèrent avec nous; &, quoique nous fussions déjà fort avancés, ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, tantôt rejetés en arriere, par l'action irrégulière des courans. Nous passâmes environ trois heures dans cette violente situation; mais, ayant enfin passé le *Sond des Sauvages*, où le Canal devient plus large & la marée plus rapide, nous nous y trouvâmes plus à l'aise. Ce *Sond* est formé par une chaîne de petites Isles, qui s'étendent le long de la Côte Septentrionale. »

Le 30, on passa le *Deer Sund*, qui est une belle rade, neuf ou dix lieues plus haut; au même côté du *Détroit*. Ensuite on découvrit bientôt une retraite sûre pour les vaisseaux, entre plusieurs Isles fort élevées, & remplies de rochers, qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le *Port de Douglas*, l'honneur des deux Actionnaires de ce temps. On y amarra les deux bâtimens, sur quinze à

 Ellis.

 Ellis.

dix-huit brasses d'eau; &, dans un Conseil formel, on délibéra sur la maniere la plus prompte de reconnaître, avec certitude, si le Canal où l'on se trouvait, était une riviere, un Détroit, ou une Baie. La conclusion fut que les vaisseaux se retireraient au Port de Douglas, & que, dès le jour suivant, les deux barques longues entreprendraient cette recherche. Cependant on résolut aussi que, pour ne pas retenir les vaisseaux plus long-temps qu'ils ne pouvaient l'être sans danger, ils feraient route en Angleterre le 25 d'Août, si les deux barques n'étaient pas revenues pour ce terme.

Les Capitaines, se chargeant eux-mêmes de l'entreprise, mirent à la voile le 31 de Juillet, chacun dans la barque longue de son vaisseau, accompagnés de quelques Officiers, & d'un nombre suffisant de matelots. C'est dans les termes d'Ellis, qu'on présente une expédition à laquelle il eut la principale part.

« Nous tîmes, avec un vent frais, la route de Nord-Ouest à l'Ouest, jusqu'à ce que la largeur du Canal se trouvât diminuée de dix lieues à une. Ici, vers le soir, nous fûmes alarmés par un bruit affreux, qui ressemblait à celui d'une prodigieuse chute d'eau, sans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venait. On prit aussi-tôt le parti de jeter l'ancre, & d'envoyer

un Conseil for-
e la plus prompte
le Canal où l'on
Déroit, ou une
vaisseaux se reti-
, & que, dès le
s longues entre-
pendant on résolu
les vaisseaux plus
être sans danger,
e le 25 d'Août,
as revenues pour

t eux-mêmes de
e 31 de Juillet,
de son vaisseau
ers, & d'un nom-
dans les termes
édition à laquelle

frais, la route de
ce que la largeur
de dix lieues à
âmes alarmés par
ait à celui d'une
cune marque qui
il venait. On prit
re, & d'envoyer

quelques hommes à terre. Je me mis du nom-
bre. Mais, en arrivant à la Côte, nous la trou-
vâmes hérissée de rochers, & fort escarpée.
L'obscurité de la nuit, qui nous la déroba pres-
qu'aussitôt, nous força de retourner à bord.
Cependant je puis dire qu'en peu d'instans
nous eûmes le plus terrible spectacle qu'on
puisse jamais s'imaginer. Des rochers immenses,
qui semblaient brisés dans leurs masses, pen-
daient de toutes parts sur nos têtes. Dans plu-
sieurs endroits, des cascades d'eau tombaient
d'une crevasse à l'autre; d'un autre côté, on
appercevait des glaçons d'une grosseur & d'une
longueur démesurées, rangés les uns à côté des
autres, comme les tuyaux des grands orgues.
Mais rien ne nous causa tant d'effroi, que
de gros morceaux de rocs brisés, que nous
vîmes à nos pieds, & qui, détachés de leurs
sommets, par la force du froid, avaient roulé
jusqu'à nous, avec une violence inexpri-
mable.

Nous passâmes la nuit dans une mortelle in-
quiétude; & dès la pointe du jour, nous re-
tournâmes promptement à terre, où nous ne
fûmes pas long-temps sans découvrir que le
bruit, que nous n'avions pas cessé d'entendre,
avait été causé par la force de la marée, qui se
trouvait arrêtée dans un passage fort étroit. La

Ellis.

» masse d'eau était prodigieuse, & sa rapidité sur-
 » prenante. Quoique nous fussions à cent cinquante
 » lieues de l'entrée du Canal, les eaux étaient
 » transparentes & fort salées. La marée montait
 » ordinairement de quatorze pieds & demi; &
 » dans la pleine & nouvelle lune, la haute marée
 » était à six heures. Nous vîmes distinctement,
 » que le Canal s'ouvrait de cinq à six lieues, der-
 » rière la cataracte, & s'étendait de plusieurs lieues
 » à l'Ouest. Ce fut alors que nous conçûmes de
 » grandes espérances pour le passage. La première
 » difficulté était de passer la cataracte; mais, l'ayant
 » tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on
 » ne se l'était imaginé. J'en voulus courir les
 » premiers risques, & je la passai, dans une petite
 » chaloupe, pendant sa plus grande force. Bientôt
 » nous fûmes assurés qu'on pouvait la passer sans
 » péril. A demi-flux, les eaux inférieures étaient
 » de niveau avec les supérieures, comme à demi-
 » reflux, celles d'en-haut l'étaient avec celles du
 » dessous; & dans ces deux positions, le passage
 » était facile.

» Nous vîmes paraître ici trois Américains, qui
 » nous abordèrent avec leurs canots, & dont les
 » usages ne différaient point de ceux des autres;
 » mais leur taille était beaucoup moins haute, &
 » nous remarquâmes, avec étonnement, qu'à me-
 » sure que nous avançons du Fort d'Yorck vers
 » le Nord;

le Nord
 mêmes r
 Enfin au
 tude, no
 Ces Esq
 & nous
 Europées
 par nos
 avec nos
 besoin d
 leur lang
 rive, d'
 bonne p
 échées
 chair de
 ce qu'ils
 » Le sec
 cataracte
 montait
 étaient fo
 point de
 brasses. C
 vaches m
 moins d
 était pres
 suadé que
 l'entrepris

Tome

le Nord, tout diminuait en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin au-delà des soixante-sept degrés de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'hommes. Ces Esquimaux nous parurent un peu timides, & nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vus; mais, encouragés par nos caresses, ils entrèrent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de gibier, qu'ils appellent *tuktoa* dans leur langue: ils retournerent promptement à la rive, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision de différentes sortes de viandes séchées au feu, & quelques pièces fraîches de chair de buffle. Nous eûmes, à bon marché, tout ce qu'ils avaient apporté.

Le second jour d'Août, nous passâmes la cataracte, au-dessus de laquelle la marée ne montait que de quatre pieds. Les deux côtes étaient fort escarpées, & nous ne trouvâmes point de fond avec une sonde de cent quarante brasses. On vit des baleines blanches & des vaches marines. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau, qui était presque douce. Pour moi, toujours persuadé que cette douceur n'était qu'à la surface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par

Ellis.

» une expérience fort simple. Une bouteille, que
 » je fis boucher soigneusement, fut plongée à
 » profondeur de trente brasses, où le plongeur
 » ayant arraché le bouchon, elle se remplit d'eau
 » que nous trouvâmes aussi salée que celle de
 » l'Océan Atlantique; & nos espérances se ran-
 » merent. Mais ces flatteuses idées durèrent peu.
 » Le 3, vers la nuit, les eaux tombèrent si
 » bitement, que, pour découvrir le lendemain
 » la cause de cette étrange aventure, nous prîmes
 » le parti de mouiller. A peine fut-il jour, qu'étant
 » descendus à terre, nous montâmes sur des hautes
 » reurs qui n'étaient pas éloignées de la Côte
 » & nous découvrîmes, avec beaucoup de regret
 » que ce prétendu Détroit était terminé par deux
 » petites rivières, qui n'étaient pas même naviga-
 » bles, dont l'une venait d'un grand lac, situé
 » au Sud-Ouest, à quelques lieues de nous. Ainsi
 » toutes nos espérances s'évanouirent à-la-fois
 » & notre seule consolation fut d'avoir levé toutes
 » les doutes, sur la nature d'un Golfe, qui parais-
 » sait éterniser les disputes.

» Pendant vingt-quatre heures, que nous passâmes
 » dans cette plage, il nous vint plusieurs fois
 » des canots remplis d'Américains, qui nous ap-
 » portèrent de la chair de buffle & de saumure
 » séchée. Nous achetâmes, avec ces provisions,
 » plusieurs de leurs habits & de leurs arcs. Ma-

» envai
 » tirer
 » cuivre
 » côté
 » Côte
 » qu'à
 » d'assez
 » ment
 » jusqu'à
 » l'avaie
 » faction
 » pouvai
 » les ma
 » à l'envi
 » dre tou
 » de pou
 » rance d
 » pu nou
 » rité de
 » paruren
 » jeter t
 » l'ancre
 » vaisseau
 » perdre
 » de voil
 » la catara
 » timens.
 » Dans l

bouteille, que
 plongée à
 le plongea
 remplit d'eau
 que celle de
 rances se ran
 durèrent pe
 omberent si l
 le lendema
 e, nous prin
 il jour, qu'éta
 nes sur des ha
 es de la Côte
 coup de regret
 rminé par de
 as même nar
 grand lac, gra
 de nous. Ains
 rent à-la-fois
 avoir levé tou
 Golfe, qui pou
 que nous pass
 vint plusieurs
 ui nous appor
 & de saumon
 ces provisions
 eurs arcs. Ma

« en vain nous efforçâmes-nous, par nos signes, de
 « tirer d'eux quelque instruction sur la mine de
 « cuivre, & sur l'existence d'un autre Océan du
 « côté de l'Ouest. Je leur traçai un dessein de la
 « Côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus
 « qu'à nos questions. Il y avait entr'eux un homme
 « d'assez bonne mine, qui, sans être différem-
 « ment vêtu, paraissait d'une Nation différente,
 « jusqu'à nous faire juger que les autres ne
 « l'avaient amené que pour lui donner la satis-
 « faction de nous voir. Moore s'imagina que ce
 « pouvait être quelque prisonnier, tombé entre
 « les mains de ces Sauvages; & faisant réflexion
 « à l'envie extrême qu'ils marquaient de nous ven-
 « dre tout ce qu'ils avaient apporté, il se flatta
 « de pouvoir acheter cet homme, dans l'espé-
 « rance d'en tirer quelques lumieres, qui auraient
 « pu nous conduire plus loin. On leur offrit quan-
 « tité de marchandises, avec des signes qu'ils
 « parurent entendre; mais ils s'obstinèrent à re-
 « jeter toutes nos offres. Nos barques leverent
 « l'ancre, le 4, pour retourner vers les deux
 « vaisseaux. Un vent très-impétueux nous fit
 « perdre un homme, qui fut emporté d'un coup
 « de voile; mais nous repassâmes heureusement
 « la cataracte, & le 7, nous rejoignîmes nos bâ-
 « timens. »

 Ellis.

Dans le chagrin d'être revenu sans succès,

Ellis.

Thompson, Chirurgien de la galiote de *Dobbs*, insinua au Conseil des doutes, qui semblerent mériter de l'attention. Le temps ayant été fort couvert & la mer très-haute, pendant que les deux barques, à leur retour, passaient assez loin de la côte du Nord, était-il impossible qu'on eût passé quelque ouverture, sans l'avoir remarquée, sur-tout dans une côte fort élevée, & double même en plusieurs endroits, avec de grandes largeurs entre les montagnes. Ellis ne combattit point cette idée. « Cependant, dit-il, j'étais agité par des motifs différens, qui étaient plutôt les marées extrêmement hautes que nous avions observées; car la marée, au port de *Douglas*, montait de seize pieds & demi perpendiculaires, tandis que, suivant le témoignage de *Middleton*, elle ne montait que de dix pieds au *Deer-Sund*, quoique situé de huit ou dix lieues plus près du *Welcome*. D'ailleurs le temps des hautes eaux arrivant même plutôt à la cataracte, que plus avancée de quatre-vingt-dix lieues vers l'Ouest, j'avais peine à concilier ces circonstances, sans supposer, à cet endroit, quelque communication avec un autre Océan. Ansi, mes propres réflexions eurent plus de force que les doutes du Chirurgien, pour me faire prendre parti en sa faveur. Nous joignîmes nos arguments au Conseil. Les contestations furent vives

& fir
des l
la cô
à-dir
Conf
Da
valoit
qu'il d
la Bai
un pa
par ex
le Nor
& qu
même
sembla
sorte c
fondeu
cesse c
de-bal
vent r
y cauf
ces pr
vaissea
recher
tinuera
étions
encore
Consei

de Dobbs ;
 i semblerent
 ant été for
 dant que les
 ent assez loin
 ossible qu'on
 avoir remar
 ée, & double
 e de grandes
 ne combattit
 l, j'étais agité
 nt plutôt les
 nous avions
 de Douglas,
 endiculaires,
 le Middleton,
 u Deer-Sund,
 ues plus près
 es des haute
 taracte, quo
 ix lieues vers
 es circonstan
 bit, quelque
 n. Ainsi, mes
 force que les
 faire prendre
 es nos argu
 s furent vive

& finirent par la résolution de renvoyer une
 des barques longues, pour visiter de plus près
 la côte du Nord. Ce fut la Résolution, c'est-
 à-dire, celle de la galiote de Dobbs, que le
 Conseil chargea de cette recherche.

Dans la même séance, ajoute Ellis, je fis
 valoir quantité de fortes raisons pour établir
 qu'il devait se trouver du côté du Nord, dans
 la Baie que Middleton a nommée *Repulse-Bay*,
 un passage à quelque autre Océan. J'observai,
 par exemple, qu'à mesure qu'on avançait vers
 le Nord, les marées étaient toujours plus hautes,
 & qu'elles arrivaient toujours plutôt; que de
 même la salure & la transparence de l'eau
 semblaient augmenter dans le *Welcome*, de
 sorte qu'on voyait le fond de la mer à la pro-
 fondeur de douze à quatorze brasses; que sans
 cesse on rencontrait une prodigieuse quantité
 de baleines sur les côtes; & qu'on y avait sou-
 vent remarqué que les vents de Nord-Ouest
 y causaient les plus hautes marées. De toutes
 ces preuves, je conclus que l'un de nos deux
 vaisseaux devait partir incessamment pour la
 recherche de ce passage, tandis que l'autre con-
 tinuerait la sienne & dans le parage où nous
 étions, & du côté du Sud, où l'on n'avait point
 encore pénétré. Mais plusieurs Membres du
 Conseil s'étant vivement opposés à ma proposi-

 Ellis,

Ellis.

» sition, elle fut rejetée à la pluralité des voix. »
 Le 13, Ellis, Thompson & le premier Contre-Maître, partirent dans la Résolution, pour chercher des ouvertures sur la côte du Nord. Ils rencontrèrent, dans leur passage, quantité de baleines noires, & sur-tout un prodigieux nombre de vaches marines. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la côte & les Isles qui la couvraient, ils jetterent la sonde, qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuait toujours, leur fit mouiller sous une Isle. Le 14, ils s'avancèrent à la Côte, où montant sur quelques hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendait de plusieurs lieues au Sud-Ouest; mais ils reconnurent, en même-temps, que plusieurs lits de pierre qui la traversaient d'une rive à l'autre, & qui se montraient même en marée basse, ne leur permettaient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au Nord de cette ouverture, ils en virent une autre qui se terminait de même, à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournerent le même jour à bord.

La saison n'était pas si avancée, qu'elle ne laissât le temps de tenter encore quelques recherches. On prit unanimement la résolution suivante, qui mérité d'être rapportée dans les termes du Conseil, parce qu'au jugement d'Ellis elle contient

plusieurs
 égalité du
 « Au C
 Dobbs,
 1747.
 sur l'ou
 ou Dér
 trouvée
 & sans
 que le
 marées
 rable, la
 même à
 qu'elle
 autre cô
 extraord
 Welcon
 encore
 excepté
 avons o
 qu'elle
 Nord,
 causées
 néanmoi
 que la
 orientale
 dessus q
 poursuiv

plusieurs faits évidens & décisifs, qui prouvent la réalité du passage.

Ellis.

« Au Conseil tenu à bord de la galiote de Dobbs, dans le port de Douglas, le 14 d'Août 1747. Après avoir fait d'exactes recherches, sur l'ouverture appelée communément Rivière ou Détroit de Wager, nous déclarons l'avoir trouvée entièrement bouchée de toutes parts, & sans communication avec aucun autre endroit que le Welcome; & nous avons jugé, par les marées extraordinaires, par l'étendue considérable, la profondeur & la salure de ses eaux, même à cinquante lieues de son embouchure, qu'elle doit être un bras du Welcome. D'un autre côté, ayant trouvé que la marée monte extraordinairement sur la côte occidentale du Welcome, principalement ici; ne sachant point encore d'où ces grandes eaux y arrivent, excepté que dans tous les parages, où nous avons observé la marée, nous avons trouvé qu'elle suit le cours de la côte en venant du Nord, & que les eaux les plus hautes sont causées par les vents de Nord-Ouest; voulant néanmoins savoir d'où elle vient, & jugeant que la connoissance de sa direction sur la côte orientale du Welcome pourrait nous fournir là-dessus quelques lumières, nous avons résolu de poursuivre nos recherches, autant que les vents

 Ellis.

» & le temps nous le permettront, sur la basse côte
 » opposée, de même qu'à Cary Swan's-*nest*, &
 » par-tout ailleurs où nous pourrons espérer que
 » que lumière pour la découverte d'un passage
 » au Nord-Ouest. En foi de quoi, chaci n-de nous
 » a signé son nom. »

Le 15 d'Août, l'ancre fut levée, & les deux
 vaisseaux sortirent du port de Douglas. En entrant
 dans le *Wager*, ils rencontrèrent, dans sa partie
 la plus étroite, une marée très-violente, qui les
 y arrêta plusieurs heures, quoique la sonde portât
 plus de huit brasses. Le 17, à leur arrivée dans
 le *Welcome*, *Ellis* & *Metcalf*, second Contre-
 Maître, s'embarquerent ensemble pour exécuter
 la dernière résolution du Conseil. La nuit étant
 tombée avant qu'ils pussent gagner la côte, & la
 marée commençant à se retirer, ils se virent obligés
 d'attendre la marée suivante. Dans l'intervalle
 leur vaisseau, qui était resté en pleine mer, tira
 un coup de canon à chaque demi-heure; mais
 entraînés, par le reflux ou par le vent, à plusieurs
 lieues vers le Nord, ils furent bientôt hors de la
 portée du bruit; cependant leurs recherches
 commençèrent à la pointe du jour. La marée leur
 venait du Nord, & montait d'environ quinze pieds.
 Les hautes marées de la pleine & de la nouvelle
 lune arrivaient un peu avant trois heures, un
 peu plutôt qu'en pleine mer, sur la côte opposée

« A
 » arde
 » men
 » nous
 » que
 » était
 » où r
 » impo
 » neig
 » la pl
 » en u
 » m'eff
 » en le
 » de r
 » vaisse
 » folle
 » affreu
 » trace
 » asyle
 » se la
 » mer,
 » dang
 » qu'au
 » prin
 » relâc
 » douz
 » çum
 » doub

« Après avoir fini nos recherches, avec une
 « ardeur qui nous avait emportés, nous com-
 « mençâmes, dit Ellis, à sentir l'embaras que
 « nous aurions à rejoindre le vaisseau. Depuis
 « que nous l'avions perdu de vue, il nous
 « était impossible de savoir avec certitude par
 « où nous devions le suivre. Le vent était fort
 « impétueux, le temps obscur & chargé de
 « neige. Notre barque était petite & profonde,
 « la plupart de nos gens affaiblis par le scorbut;
 « en un mot notre situation était déplorable. Je
 « m'efforçai d'encourager tous mes compagnons,
 « en leur représentant que le meilleur parti était
 « de remettre en mer, pour chércher notre
 « vaisseau, & que nous ne pouvions, sans une
 « folle témérité, nous arrêter sur cette côte
 « affreuse, où nous n'avions pas vu la moindre
 « trace d'hommes ni animaux, pas le moindre
 « asyle, ni même une goutte d'eau douce. On
 « se laissa persuader. Je fis remettre aussi-tôt en
 « mer, pour écarter les tristes réflexions sur les
 « dangers qui nous menaçaient. Le vent ne fit
 « qu'augmenter; & la mer étant fort haute, nous
 « prîmes tant d'eau, qu'il fallut travailler sans
 « relâche à vuidier la barque. Nous fîmes environ
 « douze lieues dans cet état. Enfin nous apper-
 « çûmes les deux vaisseaux, & nos travaux re-
 « doublèrent, pour nous rendre à bord. Un

 Ellis.

Ellis,

» moment plus tard , nous perdions toute espé-
 » rance : à peine fûmes-nous arrivés , que le vent
 » ayant pris une nouvelle force , la mer s'éleva
 » aux nues , & l'air devint si sombre , qu'on ne
 » découvrait ni les vaisseaux , ni la côte. Cet
 » orage , qui venait du Sud , nous arrêta dans le
 » Welcome jusqu'au 19 ; mais , le vent ayant
 » changé , nous mîmes à la voile aussi-tôt , pour
 » faire route vers le Sud. Il continua de nous
 » favoriser jusqu'au 21. Cependant nous passâmes
 » à peu de distance de Cary-Swan's-*nest* , sans
 » en examiner les marées ; observation , néan-
 » moins qu'on avait jugée nécessaire au dernier
 » Conseil. A la vue du beau temps , qui semblait
 » promettre quelque durée , on assembla le Conseil
 » à bord de la *Californie* , où l'on se déter-
 » mina sur-le-champ à reprendre la route d'An-
 » gleterre. »

Telle fut la fin d'une expédition dont on avait
 conçu de si grandes espérances dans toute l'Eu-
 rope , & sur-tout dans les pays maritimes , où
 l'on connaît mieux qu'ailleurs la nature & l'im-
 portance de ces entreprises. En regrettant qu'elle
 n'ait pas eu plus de succès , Ellis se console , par l'idée
 qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. « Si nous
 » n'avons pas trouvé de passage au Nord-Ouest , il
 » est certain , dit-il , que loin d'en avoir découvert
 » l'impossibilité , ni rien qui combatte la réalité

de son
 » faveur
 » telle
 » recher
 » faits in
 » avérée
 » bilité.

On ne
 feaux da
 qui ne p
 tions &
 remarqu
 mouth le
 de 14 m
 expéditi
 derniere
 essentiel
 cueil , d'
 fait pent
 objet.

C'est
 dans tou
 ou Pres
 arbres ,
 des arbr
 sous la m
 du mon
 tude , q

de son existence, nous avons rapporté, en sa faveur, des preuves fondées sur l'évidence, telle du moins qu'on peut l'exiger dans une recherche de cette nature, c'est-à-dire, sur des faits incontestables & sur des expériences bien avérées, qui plaident ensemble pour la possibilité.

 Ellis.

On ne s'arrêtera point à suivre les deux vaisseaux dans leur retour, par une route connue, qui ne peut plus offrir que d'anciennes observations & des événemens ordinaires. Il suffit de remarquer qu'ils arriverent dans la rade d'Yarmouth le 14 d'Octobre 1747, après un voyage de 14 mois & dix-sept jours; mais comme leur expédition, pour la recherche du passage, est la dernière dont on ait publié le Journal, il paraît essentiel à cet article, & convenable à notre Recueil, d'y joindre ce que tant d'expériences ont fait penser de plus raisonnable sur ce grand objet.

C'est un fait reconnu sans exception que, dans tous les pays de peu d'étendue, soit Isles ou Presqu'Isles, il ne se trouve jamais de gros arbres, & qu'on n'y voit que des bois taillis ou des arbrisseaux, quoique sur le Continent, situé sous la même latitude, il y ait les plus beaux arbres du monde. De-là on peut conclure, avec certitude, que tout pays qui manque de gros bois,

 Ellis.

dans un climat où l'on fait qu'il en croît abondamment, a la mer des deux côtés. Or on a vérifié que depuis la latitude de soixante-un degrés, en avançant vers le Nord, toutes les productions végétales diminuent visiblement à mesure qu'on avance, & qu'au lieu de gros arbres, on n'y voit à la fin que de fort petits arbrisseaux. D'un autre côté, il n'est pas moins certain qu'à des latitudes beaucoup plus avancées, on trouve des forêts très-étendues, où le bois est excellent & très-gros, comme en Norwège, en Suède, en Laponie, & dans toute la Russie, par ces immenses districts qui s'étendent jusqu'à la mer du Japon. S'il n'y avait point de mer au-delà de la Baie d'Hudson, & qu'il n'y eût que des terres étendues vers l'Ouest, ne devrait-on pas trouver la même abondance de bois, que dans les pays qui bordent cette Baie? Au contraire, s'il ne s'y trouve point de bois, comme on n'en peut douter sur des témoignages constans, une différence si remarquable, entre des pays situés sous le même climat, peut-elle être expliquée avec plus de vraisemblance, que par le voisinage de quelque mer occidentale? Le grand froid ne saurait être allégué, puisqu'on a vu, depuis quelques années, par un ouvrage publié à Pétersbourg sous la direction de l'Académie Impériale, que plusieurs végétaux & le blé même, croissent assez bien

dans ce
 est plu
 On
 ver de
 passere
 observ
 Ouest
 neige,
 que le
 peurs q
 croit p
 pays, &
 masse d
 tale. Ce
 elles pa
 tions or
 où l'on
 mêmes
 Qu'o
 pays; &
 redoub
 périenc
 deux m
 de mor
 une per
 purent
 présent
 qu'ils e

croît abondant. Or on a vu un degré, & les productions de mesure qu'on a vu, on n'y voit rien. D'un autre côté, des latitudes de 40° de forêts, & très-élevées, en Lapone, & ces immenses montagnes du Japon, & de la Baie de la Baie, & les terres étendues, & les pays qui ne s'y trouvent pas, & l'on peut douter sur la vérité de la référence si on voit le même pays avec plus de latitude de quelque côté, & l'on ne saurait être surpris, & sous la direction de plusieurs autres, & assez bien

Dans certaines parties du Kamtschatka, où le froid est plus vif que sur les côtes de la Baie d'Hudson.

 Ellis.

On ajoute à cette remarque, que, pendant l'hiver de 1746, que les Anglais des deux vaisseaux passèrent dans leur habitation de Montaigu, ils observerent constamment que les vents de Nord-Ouest amenaient avec eux quantité d'une petite neige, dans laquelle ils savaient, par expérience, que le froid de l'air hivernal convertissait les vapeurs qui s'élevaient des eaux ouvertes; d'où l'on croit pouvoir conclure qu'au Nord-Ouest de ce pays, & même assez proche, il y a quelque grosse masse d'eau, c'est-à-dire, quelque mer occidentale. Ces raisons, demande Ellis, ne s'accordent-elles pas entr'elles, aussi-bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature dans d'autres lieux, où l'on fait que les mêmes causes produisent les mêmes effets?

Qu'on fasse ensuite attention à la figure du pays; & les conjectures se multiplieront avec un redoublement de vraisemblance. On fait, par l'expérience, que la plupart des terres, situées entre deux mers, sont comme divisées par une chaîne de montagnes, & que des deux côtés elles ont une pente vers les côtes. Autant que les Anglais purent l'observer, les pays dont il est question présentent cette forme, & la vue la plus étendue qu'ils eurent dans toute leur route, c'est-à-dire,

 Ellis.

celle qu'ils se procurerent en montant la Baie de Wager, leur en parut une conviction. A l'entrée de cette Baie, le pays est bas ; mais ils le trouverent plus haut, à mesure qu'ils avançaient ; ils virent des montagnes, qui s'élevaient les unes derriere les autres : & lorsqu'ils eurent pénétré fort loin dans la Baie, ils observerent distinctement qu'il y avait de même une déclinaison régulière vers la partie opposée. Toute cette vue ressembloit beaucoup à celle de l'Isthme Darien, qui joint ensemble les deux parties de l'Amérique.

On prétend d'ailleurs que ces observations s'accordent parfaitement avec divers témoignages des Esquimaux du Sud, qui assurent tous unanimement, dans les Comptoirs Anglais, qu'à peu de distance de leur pays, vers le coucher du soleil, il existe une grande mer, sur laquelle ils ont vu des navires, avec des hommes qui portent une longue barbe & de grands bonnets. Quelques-uns même, sans avoir jamais vu de vaisseaux Européens, ont dessiné, à Churchill, des figures de vaisseaux sur des rochers. D'autres ont apporté aux mêmes Comptoirs du sel blanc, formé, disaient-ils, par la chaleur du soleil sur les rochers des côtes de cet Océan.

Si l'on objecte que les conjectures les mieux fondées prouvent seulement que ce pays a la mer

des d
com
fort a
un p
mais
qu'il
croit
passag
ouvert
dit-il,
n'ose
au pub
lui de
Christo
Nouve
sembla
où la
beauco
cet illu
son bu

Les
fondée
par éta
ment c
connais
gouver
tinuelle
tous le

at la Baie de
n. A l'entrée
s ils le trou-
vançaient ; ils
ient les unes
urent pénétré
ent distincte-
éclinaison ré-
te cette vue
hme Darien,
es de l'Amé-

observations
témoignages
t tous unani-
ais, qu'à peu
coucher du
r laquelle ils
s qui portent
nnets. Quel-
de vaisseaux
, des figures
ont apporté
formé, di-
r les rochers
es les mieux
pays a la mer

des deux côtés , & ne décident rien pour la communication, Ellis répond qu'il serait déjà fort avantageux de pouvoir découvrir du moins un passage court par terre, d'une mer à l'autre ; mais que, n'insistant point sur cette idée, parce qu'il est ici question d'un passage de mer, il se croit bien fondé à juger, non-seulement que ce passage existe, mais encore qu'il doit être court, ouvert & très-commode. Quoique cette assurance, dit-il, puisse paraître un peu hasardée, lorsqu'il n'ose désigner l'endroit précis du passage, il laisse au public le jugement de ses preuves : tout ce qu'il lui demande actuellement, est de convenir que Christoph Colomb, en tentant la découverte du Nouveau-Monde, avait beaucoup moins de vraisemblances en sa faveur ; & que dans un temps, où la Cosmographie & la Navigation étaient beaucoup moins perfectionnées qu'aujourd'hui, cet illustre Aventurier parvint glorieusement à son but.

Ellis.

Les preuves d'Ellis étant presque entièrement fondées sur la doctrine des marées, il commence par établir quelques points, qui sont généralement connus & avérés entre les Marins, sans la connaissance desquels il leur serait impossible de gouverner un vaisseau, & dont l'observation continue fait leur certitude, pour raisonner sur tous les cas de cette nature. En premier lieu,

Ellis.

il est certain que les marées viennent des grands Océans, & qu'elles entrent plus ou moins dans les mers particulières, à proportion que celles-ci sont plus ou moins ouvertes dans l'endroit de leur communication avec l'Océan, d'où les marées viennent. Les mers, enclavées dans des pays qui n'ont pas de communication avec l'Océan ou qui n'y tiennent que par un passage étroit, n'ont presque point de marées; ou, ce qui revient au même, les marées ne s'y font presque point sentir. Ainsi la mer Méditerranée, dont le courant va de l'Ouest à l'Est, & qui communique avec l'Océan par le Détroit de Gibraltar, n'a point de marée sensible: & si, peut-être, elle s'élève un peu par le flux, on ne s'en apperçoit point en pleine mer, à l'exception du golfe de Venise, où l'on sent en effet quelque agitation, qui doit être attribuée à la longueur assez considérable de ce golfe étroit, & même aux effets des vents particuliers. C'est par cette raison, que le flux & le reflux de la mer étaient inconnus aux anciens Grecs, qui ne voyaient, au plus, que quelques irrégularités dans le courant de l'Euripe.

En second lieu, cette Loi générale de la Nature, que plus la cause est proche, plus l'effet a de force, se fait reconnaître dans le progrès des marées, c'est-à-dire, qu'à moins de distance de l'Océan, elles sont plus hautes & plus promptes;

&

& qu'au
rardives
pays ma
la Grand
haute ma
elle vien
au Sud;
parce qu
ber. Dan
un peu a
heures &
à une he
après mie
moins hau
parties de
On observ
soufflent a
de ses bo
en l'abaiss
C'est sur c
établit son
Il fait c
de nos co
qu'il n'y a
sage de N
regarder l
clavée dan

Tom

& qu'au contraire, elles sont plus basses & plus tardives dans des lieux plus éloignés. Chaque pays maritime a ses exemples : mais on cite, pour la Grande-Bretagne, *Finnmouth Bar*, où l'on a haute marée à trois heures du matin; *Spurn*, où elle vient un peu après cinq heures, en allant au Sud; & *Hall*, où elle n'arrive qu'à six heures, parce qu'il lui faut du temps pour monter l'Humber. Dans la rade d'Yarmouth, on a haute marée un peu après huit heures; à Harwich, vers dix heures & demie; à North, à midi; à Gravesand, à une heure & demie; à Londres, à trois heures après midi. De même les marées sont plus ou moins hautes, dans le même temps, sur différentes parties de la côte, suivant la distance de l'Océan. On observe encore que des vents violens, qui soufflent avec la marée, la font monter au-delà de ses bornes ordinaires; comme ils la retardent en l'abaissant, lorsque leur souffle est contraire. C'est sur des principes de cette évidence, qu'Ellis établit son opinion.

Il fait d'abord observer que dans l'état présent de nos connaissances, c'est-à-dire, en supposant qu'il n'y ait point de communication par un passage de Nord-Ouest avec la mer du Sud, on doit regarder la Baie d'Hudson comme une mer enclavée dans les terres, telle que la Méditerranée,

 Ellis.

& plus réellement même que la Baltique, parce qu'elle n'a d'autre communication avec l'Océan que par le Détroit d'Hudson. Ellis ne se rend point à l'autorité de la plupart des Cartes, qui la font communiquer avec les Baies de Baffin & de Davis, & croit cette communication mal prouvée; mais quand elle le serait mieux, sa thèse n'en subsisteroit pas moins: c'est que, dans la supposition qu'il n'y ait point de passage de la Baie d'Hudson au Nord-Ouest, cette Baie doit passer pour une mer enclavée. Cependant, en la comparant à la Méditerranée, il ne prétend point qu'elle doive être sans marée. Elle est si large, & s'étend si fort de l'Est à l'Ouest, que les marées y doivent être fort sensibles; mais il faut qu'elles répondent à leur cause, c'est-à-dire, qu'elles y doivent être telles, que l'Océan peut les envoyer par le Détroit d'Hudson, & que, s'il est faux qu'elles soient telles, il est absurde de les attribuer à cette cause, & moins pardonnable encore d'avoir recours à des Détroits glacés ou d'autres causes occultes, pour décourager les recherches sur leur véritable cause. Ellis ne porte pas plus loin ses prétentions, & juge qu'il ne demande rien qu'on puisse lui refuser. Ensuite, allant à son but: on avait regardé, dit-il, comme un point fort nécessaire d'examiner la marée à Cary-Swan's-ness; &, dans le dernier voyage, le Conseil en avait pris la résolution.

Baltique, parce
 n avec l'Océan
 ne se rend point
 es, qui la font
 fin & de Davie,
 prouvée; mais
 èse n'en subsiste
 position qu'il n'y
 d'Hudson au Nord
 our une mer en
 arant à la Méditerranée
 elle doit être
 s'étend si fort de
 doivent être fort
 répondent à leur
 ivoient être telles,
 par le Détroit
 elles soient telles,
 a cette cause, &
 oir recours à des
 s occultes, pour
 ur véritable cause,
 s prétentions, &
 on puisse lui re-
 on avait regardé,
 ecessaire d'exami-
 &, dans le dernier
 is la résolution.

Ce parage est proche de la Baie d'Hudson; & tout le monde convient que si les marées venaient de l'Océan par cette voie, elles devraient y être plus hautes qu'en tout autre lieu. Cependant ces observations furent négligées; & l'on doit s'en rapporter à celles de Fox, qui, suivant les termes de sa Relation, y fonda la marée, & trouva qu'elle montait de six pieds. Ellis compare cette observation avec les siennes. Dans une Isle, à soixante-deux degrés deux minutes de latitude, il trouva que la marée montait de dix pieds. Sur la côte de Welcome, par les soixante-cinq degrés, la sonde lui donna treize pieds. Au Nord du même lieu, elle lui en donna dix-sept. La conclusion est évidente: c'est, dit-il, que cette marée ne pouvait venir de l'Océan par le Détroit d'Hudson; car si les marées de ces latitudes étaient venues de l'Océan, elles auraient dû être proportionnellement plus basses qu'à Cary-Swan's-ness; & comme elles sont au contraire, beaucoup plus hautes, le long du Welcome, l'expérience & le bon sens sont également blessés de la supposition, qu'une marée qui viendrait de si loin, qui remplirait tant de Baies dans son cours, & qui rencontrerait tant d'obstacles, s'élevât toujours à mesure qu'elle avancerait.

Ellis.

Mais ce qui paraît donner à ce raisonnement la force d'une démonstration, ce sont les obser-

Ellis.

vations qu'on a faites sur la hauteur de la Mer Atlantique, avant qu'elle entrât dans la Baie d'Hudson : on a trouvé qu'elle y monte de cinq brasses, au lieu qu'un peu au-dessous, dans la Baie même, elle monte à peine de deux brasses. Ellis croit cette preuve si forte, que l'évidence, dit-il, ne peut être portée plus loin. Envain, pour combattre les partisans d'une communication avec la mer du Sud, en s'exemptant de la nécessité d'attribuer les marées du Welcome à la communication de l'Océan Atlantique, supposera-t-on un Déroit inconnu, qui vient de la Baie de Baffin dans celle d'Hudson. Rien n'oblige d'admettre une supposition sans preuves, qui n'est même soutenue, comme on le verra bientôt, par aucune vraisemblance.

Ellis passe ensuite au temps & à la direction des hautes marées. Après avoir établi que leur seule hauteur prouve assez qu'elles ne peuvent venir de la mer Atlantique par la Baie d'Hudson ; les recherches, dit-il, doivent être poussées jusqu'à découvrir leur source. Dans les observations qu'il fit, par soixante-deux degrés deux minutes, il trouva que le flux venait du Nord, & que la plus haute marée était à cinq heures. Au Cap Fry, par les soixante-quatre degrés trente minutes, il observa que la marée venait du Nord, en suivant la direction de la côte, & qu'à la nouvelle & à la pleine

June, le te
Il fit les m
xante cinq
S'il y a, d
direction &
de la Baie
ou du Nor
Atlantique
les hautes e
à mesure q
précisément
beaucoup d
cation avec
Baie de Baff
d'abord de
rance l'a fai
fois, lorsque
aujourd'hui.
gneusement
le même lan
Détroits gelé
Ellis va p
par des fait
peuvent ven
de Davis. No
le premier d
à peine de s
qu'elle ne m

LE June, le temps des hautes eaux était à trois heures. Il fit les mêmes observations à la latitude de soixante cinq minutes, & le flux y venait du Nord. S'il y a, dit-il, quelque chose à conclure de la direction & du temps, la marée, dans ces parties de la Baie d'Hudson, vient évidemment du Nord ou du Nord-Ouest, & ne peut venir de l'Océan Atlantique; car, dans cette dernière supposition, les hautes eaux arriveraient de plus en plus tard, à mesure qu'on monterait en latitude: & c'est précisément le contraire, qui fut vérifié. Il y a beaucoup d'apparence que l'idée d'une communication avec quelque mer septentrionale, par la Baie de Baffin & par le Détroit de Davis, est née d'abord de cette direction, & qu'ensuite l'ignorance l'a fait prévaloir. Elle était excusable autrefois, lorsque cette Baie était moins connue; mais aujourd'hui, que toutes ses parties ont été si soigneusement visitées, il n'est plus permis de tenir le même langage, & moins encore d'imaginer des Détroits gelés ou inconnus.

Ellis va plus loin: il entreprend de prouver, par des faits incontestables, que les marées ne peuvent venir de la Baie de Baffin, ni du Détroit de Davis. Nous sommes certains, dit-il, que, dans le premier de ces deux parages, la marée monte à peine de six pieds; & Baffin assure lui-même qu'elle ne monte pas plus de huit ou neuf pieds

Ellis.

dans le Détroit de Davis, où il ajoute que le flux vient du Sud. Or, s'il est vrai que toutes les marées, en s'éloignant de l'Océan, qui est leur source, diminuent par degrés, à mesure qu'elles remplissent les baies & les golfes qui se trouvent sur leur passage, il n'est pas moins clair, qu'en supposant que la marée montât de trois brasses dans la Baie de Baffin, & que cette Baie communiquât avec le Welcome, les eaux du Welcome n'en pourraient monter même d'une brasse; sans quoi, l'effet serait non-seulement plus grand qu'il ne pourrait être produit par la cause, mais plus grand que la cause même. Ellis ajoute que, suivant toutes les Relations qu'on a des mers septentrionales, telles que toutes les côtes de la Nouvelle-Zemble, du Spitzberg & du Groënland, les marées y sont plus basses qu'on ne les a trouvées dans le Welcome: d'où il conclut qu'il faut rejeter absolument tous les principes établis par le savoir, & confirmés par l'expérience, ou renoncer à l'idée que les marées puissent venir du Détroit de Davis par la Baie de Baffin, dans la partie septentrionale de la Baie d'Hudson.

Ces argumens, dira-t-on, sont négatifs, & ne prouvent pas directement une communication de la Baie d'Hudson avec la mer du Sud. Pour réponse à cette objection, Ellis prie d'abord ses Lecteurs de jeter un coup-d'œil sur la Carte de

ces con-
marée,
de que
une au
cette sup
que pas
comble
de la de
il, par t
pre expo
causent l
Or ce fai
évidemm
venir de
son: car,
plus gran
vant le p
même dir
venant du
loin de f
& les bai
rection. L
l'on doit
mer occid
pliquer au
de ce côté
On obj
ou la mer

ces contrées, & de juger par eux-mêmes si la marée, ne venant pas de l'Océan Atlantique, ni de quelqu'autre mer septentrionale, peut avoir une autre source que la mer du Sud; & si, dans cette supposition, elle ne doit pas venir par quelque passage situé au Nord-Ouest. Ensuite, pour comble de preuves, il en apporte une, qu'il croit de la dernière évidence: c'est un fait, certifié, dit-il, par tous les membres du conseil dans sa propre expédition, que les vents du Nord-Ouest causent les plus hautes marées sur toutes ces côtes. Or ce fait, qu'il donne pour incontestable, prouve évidemment que ces hautes marées ne sauraient venir de l'Océan Atlantique par le Détroit d'Hudson: car, venant de ces côtés, elles seraient à leur plus grande hauteur par un vent de Sud-Est; suivant le principe, qu'un vent, qui souffle dans la même direction que la marée, la fait monter; & venant du côté du Détroit, le vent de Nord-Ouest, loin de faire avancer & monter, les retarderait & les baisserait plutôt, comme opposé à leur direction. L'expérience prouve le contraire. Ainsi, l'on doit conclure que la marée vient de quelque mer occidentale, d'autant plus qu'on ne peut expliquer autrement, pourquoi le vent, qui souffle de ce côté, cause les plus hautes marées.

On objecterait vainement que l'Océan occidental, ou la mer du Sud, étant situé derrière ces grandes

 Ellis.

Ellis.

régions, il est naturel que le vent de Sud-Est cause les plus hautes marées, en poussant des flots contre la côte qui lui est opposée. Cet argument mérite peu d'attention. Les plus hautes eaux sont causées par le vent qui souffle dans la même direction que la marée, & cela dans quelque direction que soit la côte où la marée monte; parce que ce vent amène avec lui une grande quantité d'eau, qui seule peut faire monter la marée. On en a, tous les jours, des exemples sur la côte orientale d'Angleterre, où, quoique la mer Germanique soit située vers l'Est, les vents de Nord-Ouest causent néanmoins les plus hautes marées, parce que le vaste Océan, d'où elles viennent, est situé du même côté. Ellis croit l'objection si bien levée par un fait connu de tous les marins, qu'il la fait même tourner en faveur de son opinion: si par exemple, dit-il, on choisissait quelque juge habile & déintéressé, & qu'en lui présentant une Carte de la Baie d'Hudson, avec un passage ouvert au Nord-Ouest, on lui demandât quel vent y doit causer les plus hautes marées, il répondrait, sans aucune incertitude, que ce doit être le vent de Nord-Ouest. Ainsi, comme c'est un fait constant, que le vent de Nord-Ouest cause les plus hautes marées des deux côtés de la Baie, Ellis en tire une nouvelle preuve que ces marées viennent de l'Océan occidental, qu'on nomme communément la *Mer du Sud*,

Acc
nature
parent
Lorsq
le fon
ses, o
que la
sont in
par de
& des
la con
un aut
nent l'
dit il,
de la B
pendan
à-dire
latitude
grés, &
deux &
d'expli
Baie, s
tale. U
des ba
fin de
de cet
chauds
par la

Sud-Est cause
des flots con-
argument mé-
es eaux sont
même direc-
que direction
parce que ce
quantité d'eau,
é. On en a,
côte orientale
Germanique
Nord-Ouest
marées, parce
ment, est situé
si bien levé
s, qu'il la fait
opinion: si par
que juge habile
ant une Carte
ge ouvert au
l vent y doit
pondrait, sans
te le vent de
fait constant,
es plus hautes
is en tire une
nement de l'O-
munément la

A ces argumens, il en ajoute plusieurs autres d'une nature différente. Le premier est tiré de la transparence & de la salure de l'eau, dans le Welcome. Lorsqu'on observa la marée au Cap Fry, on voyait le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses, ou soixante-six pieds: or tout le monde fait que la profondeur, la transparence & la salure, sont incompatibles avec l'idée d'une mer troublée par des décharges de rivières, des neiges fondues & des pluies, & qu'elles prouvent, sans réplique, la communication avec quelqu'Océan. Ellis tire un autre argument des courans violens, qui tiennent l'eau nette & débarrassée de glaces. C'est, dit il, un fait avéré, que la partie septentrionale de la Baie est entièrement ouverte & sans glaces, pendant que la méridionale en est couverte; c'est-à-dire, qu'on rencontre fort peu de glaces à la latitude de soixante-quatre ou soixante-cinq degrés, & que la mer en est chargée par les cinquante-deux & les cinquante-trois. Or il est impossible d'expliquer ces courans violens qui traversent la Baie, s'ils ne viennent de quelque mer occidentale. Un troisième argument est tiré du nombre des baleines qu'on observe ici, sur-tout vers la fin de l'été, qui est le temps où tous les poissons de cette espèce se retirent dans des climats plus chauds. On en peut conclure qu'elles passent ici par la même raison; & par conséquent qu'il se

Ellis.

Ellis. trouve ici quelque passage qui conduit, non à l'Océan septentrional, mais à l'occidental, c'est-à-dire, à la mer du Sud. Dans ce cas, dit Ellis, l'instinct de ces animaux est un guide, qui ne trompe jamais.

Ma^s si la réalité d'un passage est assez prouvée, dans quel endroit peut-on raisonnablement le supposer? & sur quels fondemens le croit-on court, ouvert & commode? On répond d'abord à la seconde de ces deux questions, parce qu'elle conduit à l'éclaircissement de la première. Il paraît très-vraisemblable que le passage n'est pas fort avancé vers le Nord; car on ne voit ni dans le Welcome, ni dans Repulse-Bay, ces montagnes ou ces accumulations de glaces, qu'on rencontre ordinairement dans la Baie des Ours blancs, dans le Golfe de Lumley, dans la Baie de Baffin, & dans le Détroit de Davis, qui, par cette raison même, semblent appartenir à quelqu'autre Continent, sous le Pôle, ou contigu au Pôle. Quelque part que le passage puisse être situé, diverses raisons prouvent qu'il doit être court: 1.^o On ne trouve point de grosses rivières sur la côte occidentale de la Baie d'Hudson: elles sont, au contraire, petites & faibles; preuve directe qu'elles ne viennent pas de bien loin, & que par conséquent les terres, qui séparent les deux mers, ne sont pas d'une grande étendue. 2.^o La force & la régularité des marées

forme
tout d
des te
occasi
retour
la pro
On aj
balein
passen
point
dans d
ne fera
tent un
avancé
en infé
qui se
qu'on
metten
même a
conject
qui con
soutenu
au Cap
Où l
par l'ex
te sont t
donner
Premier

uit, non à
ntal, c'est-
, dit Ellis,
de, qui ne
ez prouvée,
blement le
e croit-on
nd d'abord
arce qu'elle
iere. Il pa-
ge n'est pas
voit ni dans
montagnes
n rencontre
blancs, dans
fin, & dans
son même,
tinent, sous
e part que
sons prou-
ouve point
ntale de la
re, petites
ennent pas
erres, qui
ne grande
es marées

forment un argument des plus plausibles; car par-
tout où le flux & le reflux observent à-peu-près
des temps égaux, avec la seule différence qui est
occasionnée par le retardement de la lune dans son
retour au méridien, c'est une marque certaine de
la proximité de l'Océan d'où ces marées viennent.
On ajoute, pour dernière raison, le passage des
baieines. Si l'on considère dans quelle saison elles
passent ici en fort grand nombre, on ne conçoit
point qu'elles puissent avoir le temps d'arriver
dans des climats plus chauds, par un chemin qui
ne serait pas fort court. Tous ces argumens se pré-
tent une force mutuelle. Si le passage n'est pas fort
avancé vers le Nord, & s'il est fort court, on peut
en inférer qu'il doit être ouvert & commode; ce
qui se confirme encore par les courans rapides
qu'on observe dans ces parages, & qui ne per-
mettent point aux glaces de s'y arrêter. Il paraît
même aisé, dit M. Ellis, de prouver par de fortes
conjectures, qu'il y a plusieurs passages différens
qui communiquent les uns avec les autres. Fox a
soutenu que la mer y devait être ouverte, comme
au Cap *Fin-marke*, & ses raisons subsistent encore.

 Ellis.

Où le passage est-il donc situé? Ellis, retenu
par l'exemple de plusieurs personnes célèbres, qui
se sont trompées plus d'une fois sur ce point, n'ose
donner ici que le nom d'espérances à ses conjectures.
Premièrement, il en a conçu de grandes sur le

Ellis.

rapport qu'on lui a fait d'un golfe considérable, qu'il a nommé *Chesterfield*, par les soixante-quatre degrés. Ceux qui avaient fait dans ce lieu des observations sur la marée, lui rendirent témoignage que le reflux y venait de l'Ouest avec beaucoup de rapidité, pendant huit heures, & qu'il ne remontait que pendant deux heures, avec un mouvement incomparablement plus faible. Ils ajoutèrent qu'à quatre-vingt-dix lieues de l'embouchure, l'eau, quoique plus douce que celle de l'Océan, avait néanmoins un degré considérable de salure. S'il n'y avait point de passage dans ce golfe, & que l'eau, descendant pendant huit heures, à raison de six lieues par heure, ne montât que pendant deux heures, à raison de deux lieues pour chacune, elle aurait dû se trouver parfaitement douce : car l'eau salée ne montant que pendant deux heures, il n'en aurait pas dû descendre après deux heures de reflux, quand il aurait été aussi faible que le flux; mais, comme il était beaucoup plus rapide, l'eau devoit être douce, même avant les deux heures. Il est certain que si l'on y avait vu venir la marée de l'Ouest, il n'aurait rien manqué à la preuve du passage; mais elle y venait de l'Est; ce qui ne prouve rien néanmoins contre lui, puisqu'on lit, dans la Relation de Narborough, que la marée, venant de l'Est, monte à la moitié du Détroit de Magellan, où elle

rencont
ou de l
Un
découv
sons qu
aussi la
de l'eau
nent de
les bor
son con
Détroit
il, est u
succès, e
tre; mé
mande
l'on erre
ment fan
d'Ariane
tous les
elle mor
& qu'el
les raiso
cherches
Enfin
nement,
suite d'a
sage au
pédition

nsidérable)
 xante-qua-
 ce lieu des
 ent témoi-
 avec beau-
 s, & qu'il
 s, avec un
 faible. Ils
 s de l'em-
 e que celle
 e considéra-
 assage dans
 endant huit
 e, ne mon-
 on de deux
 rouver par-
 ontant que
 as dû def-
 and il au-
 comme il
 t être dou-
 certain que
 l'Ouest, il
 sage; mais
 rien néan-
 la Relation
 t de l'Est,
 an, où elle

rencontre une autre marée, qui vient de l'Ouest
ou de la mer Pacifique.

Ellis.

Un second endroit, où l'on peut espérer de
 découvrir le passage, est Repulse-Baie. Les rai-
 sons qui doivent entretenir cette espérance, sont
 aussi la profondeur, la salure & la transparence
 de l'eau, jointes à la hauteur des marées qui vien-
 nent de ce parage. Ellis, toujours renfermé dans
 les bornes qu'il s'impose, regarde la Baie d'Hud-
 son comme un labyrinthe, où l'on entre par le
 Détroit du même nom. Ce qu'on y cherche, dit-
 il, est une issue de l'autre côté. On se flatte du
 succès, en allant, comme à tâtons, d'un essai à l'autre;
 méthode extrêmement pénible, & qui de-
 mande une patience infatigable. Cependant, si
 l'on erre dans ce labyrinthe, ce n'est pas absolu-
 ment sans guide: la marée, comme un autre fil
 d'Ariane, semble y conduire un Voyageur par
 tous les degrés, & doit l'en faire sortir. Or, comme
 elle monte considérablement dans le Repulse-Bay,
 & qu'elle y entre du côté du Nord, on a toutes
 les raisons du monde d'y tenter de nouvelles re-
 cherches.

Enfin, le zélé Anglais conclut par ce raison-
 nement, qui lui paraît décisif. Depuis une longue
 suite d'années, qu'on se flatte de trouver un pas-
 sage au Nord-Ouest, & qu'on a fait quantité d'ex-
 péditions pour le chercher, il est vrai qu'on n'est

 Ellis.

pas encore parvenu à le découvrir : mais, jusqu'à présent, on n'a fait aucune découverte qui puisse combattre, avec quelque force, les argumens par lesquels on en prouve la réalité; & toutes les connaissances qu'on s'est procurées par tant d'entreprises, servent, au contraire, à la confirmer.

 Phips.

Le dernier voyage au Pôle est celui du Capitaine Phips, en 1773, qui ne réussit pas mieux que les autres. Son Journal, qu'il a fait imprimer, est composé particulièrement pour les Savans & pour les Navigateurs. Il contient une nomenclature latine des plantes du Spitzberg, des épreuves sur différentes machines nautiques & astronomiques, de nouvelles expériences sur les gardetemps & les montres marines, pour découvrir la longitude en mer, des observations sur l'accélération du pendule; enfin un exposé des procédés du Docteur Irving pour dessaler l'eau de la mer par distillation, & une comparaison de sa méthode avec celle de M. Poissonnier. Tous ces morceaux précieux méritent d'être lus dans l'Ouvrage même par les personnes assez instruites pour s'intéresser à ce genre de connaissances. Nous nous bornons ici, suivant notre usage, à ce qui est à la portée du plus grand nombre de lecteurs, & nous laissons parler l'Auteur lui-même.

« La découverte d'un passage au Nord-Est n'occupait plus les Navigateurs, & l'on ne pensait

» point
 » Géog
 » pour
 » 16 r s
 » objet
 » seul d
 » jamais
 » Sandv
 » lui av
 » présen
 » Févrie
 » était d
 » pole B
 » ordon
 » accord
 » qui po
 » Dès
 » tion, j
 » me fit
 » duite
 » dant u
 » pemén
 » & la C
 » conséq
 » il fall
 » cette c
 » rencor
 » forcer

point à acquérir des lumières sur ce point de Géographie, très-important par ses conséquences pour un peuple maritime & commerçant; depuis 1615, on avait cessé toutes les recherches sur cet objet; & ce qu'il y a de remarquable, c'était le seul dont le Roi de la Grande-Bretagne ne se fût jamais occupé; lorsqu'en 1773, le Comte de Sandwich, en conséquence d'une demande que lui avait faite la Société Royale de Londres, présenta à Sa Majesté, au commencement de Février, le projet d'une expédition dont le but était d'examiner jusqu'où la navigation vers le pôle Boréal était praticable. Sa Majesté voulut bien ordonner qu'on l'entreprît sur-le-champ, & elle accorda tous les encouragemens & tous les secours qui pouvaient en assurer le succès.

Dès que j'entendis parler de cette résolution, j'offris mes services à l'Amirauté, & on me fit l'honneur de me charger de la conduite de cette entreprise. Ce voyage demandant un soin particulier dans le choix & l'équipement des vaisseaux: on nomma le *Race-horse* & la *Carcaffé*, comme étant les plus forts & par conséquent les plus propres pour les mers où il fallait naviguer. Comme il était probable que cette expédition ne pourrait pas s'achever sans rencontrer beaucoup de glaces, il fallut les ren-

LE
 ais, jusqu'à
 e qui puisse
 gumens par
 tes les con-
 nt d'entre-
 sfirmes.
 i du Capie
 pas mieux
 imprimer,
 s Savans &
 nomenclat-
 es épreuves
 & astrono-
 les gardes-
 r découvrit
 s sur l'accé-
 es procédés
 u de la mer
 sa méthode
 s morceaux
 rage même
 s'intéresser
 us bornons
 à la portée
 ous laissons
 d-Est n'oc-
 ne pensait

Phips.

» les remit donc sur le chantier pour les disposer
 » de la manière la plus convenable. L'équipage
 » du *Race-horse* fut fixé à quatre-vingt-dix hommes,
 » & on se départit du nombre ordinaire, en nom-
 » mant une plus grande quantité d'Officiers & en
 » enrégistrant des hommes faits, à la place des
 » mousses qu'on embarque communément.

» On ne permit de recommander à l'Amirauté
 » les Officiers que j'aurais envie de prendre avec
 » moi, & pendant le voyage, j'ai eu le bonheur
 » de reconnaître, par les grands secours que m'ont
 » procuré leur expérience & leurs lumières, que
 » je ne m'étais pas trompé dans la bonne opinion,
 » que j'avais conçue d'eux. Deux Maîtres de bâ-
 » timens Groënlandais furent employés comme
 » Pilotes dans chaque vaisseau. Le *Race-horse* prit
 » à bord de nouvelles poupes doubles, faites par
 » M. Lole, suivant la méthode perfectionnée du
 » Capitaine Bentinck, & nous les avons trouvées
 » très-bonnes. Nous nous sommes servis aussi, avec
 » le plus grand succès, de l'appareil du Docteur
 » Irving pour dessaler l'eau de la mer. On fit quel-
 » ques petits changemens fort utiles dans l'espèce
 » de provisions dont on fournit ordinairement
 » les vaisseaux; chaque navire reçut un surcroît
 » de liqueurs fortes, & on laissa à la discrétion
 » des Commandans le soin de distribuer ce sur-
 » plus, lorsque des fatigues extraordinaires ou la
 rigueur

rigueur
 embarqu
 du vin p
 à bords d
 aux mat
 ces latitu
 teurs nou
 un froid
 des vaiss
 sacrifiés d
 au *Race-A*
 nombre d
 sidérable,
 pages pul
 accorda to
 l'expéditi
 santé & a
 naient.
 » Le Buré
 Lyons à s'e
 observati
 les Mathém
 qu'il eût
 voyage dar
 d'occasions
 Bureau lui
 imagina po
 Tome

disposer
équipage
hommes,
en nom-
res & en
place des
nt.
Amirauté
ndre avec
e bonheur
que m'ont
ières, que
ne opinion
res de bâ-
és comme
e-horse prit
, faites par
tionnée du
ns trouvées
aussi, avec
u Docteur
On fit quel-
ns l'espèce
inairement
an surcroît
discretion
er ce sur-
aires ou la
rigueur

rigueur du temps le rendraient nécessaire. On ~~_____~~
embarqua d'ailleurs sur chacun des bâtimens ^{Philps}
du vin pour en servir aux malades. Nous primes
à bords de gros habits de réserve, pour en don-
aux matelots, lorsque nous serions arrivés dans
ces latitudes avancées, où les premiers Naviga-
teurs nous avaient appris que nous éprouverions
un froid excessif. L'Amirauté prévint que l'un
des vaisseaux, & peut-être les deux, seraient
sacrifiés dans ce voyage; c'est pourquoi on donna
au *Race-horse* & à la *Carcaffè*, un assez grand
nombre de bateaux & d'une grandeur assez con-
sidérable, pour qu'à tout événement les équi-
pages pussent se sauver. En un mot, on nous
accorda tout ce qui pouvait servir au succès de
l'expédition, & contribuer à la sûreté, à la
santé & au bien-être de ceux qui l'entrepre-
naient.

» Le Bureau des Longitudes engagea M. Israël
Lyons à s'embarquer avec nous, pour faire des
observations astronomiques. Sa réputation dans
les Mathématiques était trop bien établie, pour
qu'il eût rien à gagner en entreprenant un
voyage dans des climats qui lui offraient si peu
d'occasions d'exercer ses connaissances. Le même
Bureau lui fournit tous les instrumens qu'on
imagina pouvoir être utiles pour les observa-

Phips.

» tions & les expériences. La Société Royale eut
 » la bonté de me donner des instructions sur les
 » recherches que j'aurais occasion de faire sur la
 » Physique. Indépendamment des lumières que
 » je dois à ces Corps savans, plusieurs particuliers
 » ont bien voulu me communiquer leurs idées,
 » & c'est avec plaisir que je cite ici M. d'Alen-
 » bert. Il m'a envoyé un petit Mémoire qui, pour
 » la précision, l'élégance, le choix des objets in-
 » téressans qu'il me recommandait d'examiner,
 » aurait fait honneur à tout écrivain dont la ré-
 » putation ne serait pas déjà établie sur des fon-
 » demens aussi solides que celle de ce savant Phi-
 » losophe. J'ai reçu d'amples instructions de
 » M. Banks pour les objets d'Histoire naturelle,
 » & c'est à l'aide de ses lumières que j'ai décrit
 » les productions de Spitzberg. C'est un plaisir
 » pour moi de pouvoir, à cette occasion, m'hon-
 »orer de l'amitié qui m'attache depuis si long-
 » tems à lui. »

Ici commence le Journal nautique de M. Phips
 dont la sécheresse rebuterait tous les Lecteurs
 & qui ne contient d'ailleurs rien de remarquable.
 Il s'avança jusqu'au quatre-vingtième degré, & c'é-
 vers cette latitude qu'il lui arriva la même chose
 qu'à Heemskerke : son vaisseau fut surpris par les
 glaces & resta long-tems dans cette situation. Il
 faut l'entendre lui-même.

Le 30
 line &
 is beau
 es; mais
 tre les m
 'il s'élev
 ord par
 Nous av
 midi, su
 r les qua
 latitude
 us étiens
 nutes de l
 glaces,
 rture. En
 nvoyai le
 quatre ran
 le petit b
 vaisseau e
 pour de s'
 donnai en
 côte, de g
 découvri
 la glace
 matin, la
 rts, nous
 nous ama
 asses. Le Ma

Le 30 Juillet, le temps était entièrement
 calme & d'une clarté remarquable. Je décou-
 vris beaucoup de glace au Nord-Est parmi des
 îles; mais il y avait aussi une eau profonde
 entre les masses, ce qui me fit espérer que lorsqu'
 il s'éleverait une brise, je pourrais percer au
 Nord par ce côté.

Phips.

Nous avançâmes un peu au Nord & à l'Est.
 Vers midi, suivant une observation, nous étions
 à 21 degrés trente une minutes de latitude.
 A trois heures de l'après-midi, nous étions
 aux dix-huit degrés quarante huit minutes
 de longitude Est, parmi les Isles & dans
 les glaces, sans apparence de trouver une ou-
 verture. Entre onze heures du soir & minuit,
 j'envoyai le maître (M. Crane) dans un bateau
 à quatre rames au milieu des glaces, pour voir
 si le petit bâtiment pourrait les traverser, & si
 le vaisseau en forçant de voiles, viendrait enfin
 à bout de s'ouvrir plus loin un passage. Je lui
 donnai en même tems, s'il pouvait gagner
 la côte, de gravir sur une des montagnes, afin
 de découvrir si l'on apercevait les extrémités
 de la glace à l'Est & au Nord. A cinq heures
 du matin, la glace nous environnant de toutes
 parts, nous mîmes dehors nos ancres à glace,
 nous amarrâmes le long d'une des grandes
 masses, Le Maître revint entre sept & huit heures,

Phips.

» accompagné du Capitaine Lutwidge qui l'
 » joint à terre. Ils avaient monté tous deux
 » une haute montagne, d'où leur vue s'étendit
 » l'Est & au Nord-Est l'espace de dix ou douze
 » lieues, sur une plaine continue de glace unie
 » & qui n'avait d'autres bornes que celles de l'horizon.
 » Ils découvrirent une terre qui s'étendait
 » au Sud-Est, & qui est marquée dans les Cartes
 » Hollandaises, sous la forme de plusieurs îles.
 » Ils remarquèrent que la grande masse de glace
 » que nous avions côtoyée de l'Ouest à l'Est, étoit
 » jointe à ces Isles, & que de-là elle touchoit
 » ce qu'on appelle *la Terre Nord-Est*. La terre
 » avait gagné de l'étendue & de la solidité pendant
 » leur voyage; en revenant, ils furent obligés
 » souvent de traîner leur chaloupe sur cette glace
 » pour arriver à d'autres ouvertures. Le ciel
 » étoit d'une sérénité & d'une douceur extrême
 » il est rare de voir un Ciel aussi clair. La terre
 » qui s'offroit à nos yeux étoit très-pittoresque.
 » Les deux vaisseaux se trouvaient en calme devant
 » une grande Baie; on appercevait, entre les îles
 » qui le formaient, trois ouvertures & quelques
 » courants d'eau. Cette Baie étoit par-tout entourée
 » de glace, aussi loin que pouvait s'étendre la vue;
 » il n'y avoit pas un souffle d'air; la mer étoit
 » faitement unie; la glace étoit couverte de neiges
 » basse & par-tout égale, si l'on en exceptoit

utwidge qui l'a
onté tous deux
eur vue s'étend
e de dix ou de
ue de glace un
s que celles de
terre qui s'éten
uée dans les Ca
e de plusieurs
nde masse de gl
l'Ouest à l'Est,
le-là elle touch
Nord-Est. La gl
& de la solidité
ant, ils furent ob
loupe sur cette
ouvertures. Le te
e douceur extrê
aussi clair. La l
it très-pittoresq
vaient en calme
cevait, entre les
ouvertures & que
rait par-tout ent
avait s'étendre la
air; la mer était
it couverte de ne
l'on en excepte

petit nombre de morceaux brisés près des bords; les mares d'eau qu'on découvrait au milieu de ces gros morceaux de glace, étaient recouvertes aussi d'une glace plus légère & plus récente.

Le 31, à neuf heures du matin, ayant une brise légère, de l'Est, nous abattîmes au large, & nous tâchâmes de forcer le passage à travers la glace. A midi, cette glace était si dure & bien fermée, que, ne pouvant continuer notre route, nous amarrâmes une seconde fois sur la glace. L'après-midi, nous remplîmes nos outaillies d'une eau douce de glace, que nous trouvâmes très-pure & très-bonne. La *Carcasse* nous suivit, & fut arrêtée par la même masse que nous. Cette glace avait huit verges dix pouces d'épaisseur à une extrémité, & sept verges onze pouces à l'autre. Nous eûmes calme la plus grande partie du jour; le temps fut très-beau; la glace, qui s'étendait & s'affermissait de plus en plus, entourait, de tous côtés, les deux vaisseaux. On ne découvrit point d'ouverture nulle part, excepté un trou d'environ un mille & demi de large, entre les deux bâtimens. Nous complétâmes nos provisions d'eau: l'équipage joua, & s'amusa tout le jour sur la glace. Les Pilotes se trouvant beaucoup plus au Nord qu'ils n'avaient jamais été, & la

 Phips.



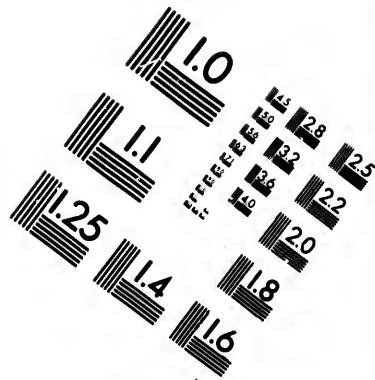
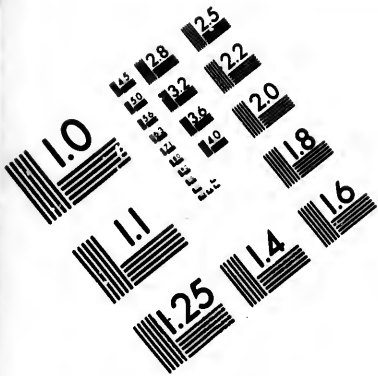
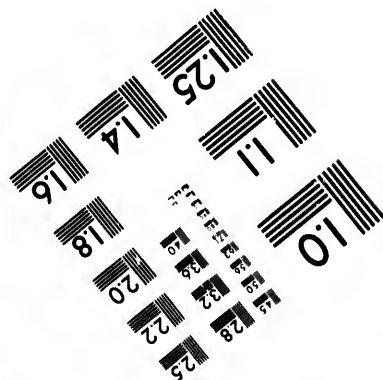
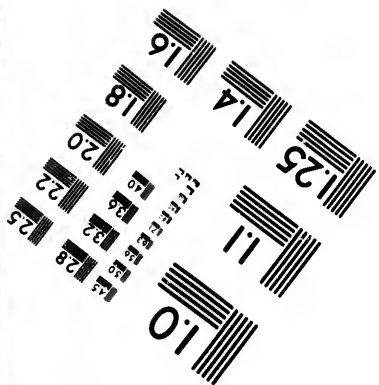
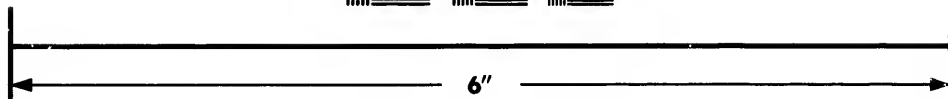
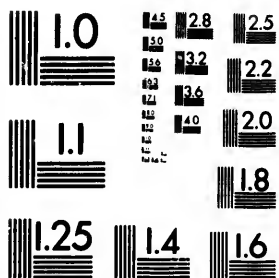


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

Phips.

» saison s'avancant, ils commencerent à s'alarmer
 » sur notre situation.

» Le premier Août, la glace faisait sans cesse
 » des progrès; il ne restait pas alors la plus petite
 » ouverture. Le *Race-horse* & la *Carcaffe* étaient
 » moins de deux longueurs de vaisseaux l'un de
 » l'autre, séparés par la glace, & n'ayant pas de
 » la place pour revirer. La glace était la veille unie
 » par-tout, & presqu'au niveau de la surface de
 » la mer; mais alors les morceaux s'étaient en
 » pilés les uns sur les autres, & formaient en
 » beaucoup d'endroits, une espèce de montagne
 » plus haute que la grande vergue. A midi, notre
 » latitude, mesurée par deux observations, était
 » de quatre-vingt degrés dix-sept minutes.

» Le 2, temps pluvieux & d'une brume épaisse
 » le vent frais de l'Ouest; les glaces autour de
 » vaisseau, étaient un peu plus flottantes que
 » la veille; mais, à chaque instant, elles venaient
 » se choquer & s'arrêter contre nos bâtimens;
 » sorte que, sans un vent frais de l'Est ou de
 » Nord-Est, il n'y avait aucune probabilité que
 » nous pussions jamais en sortir. On n'aperçut
 » pas un seul endroit où la mer fût ouverte
 » si ce n'est un petit coin vers la pointe occidentale
 » de la terre Nord-Est. Les sept Isles, la
 » terre Nord-Est & la mer glacée, formaient

» presqu'un
 » pointes o
 » si un ve
 » rompre.
 » Le 3,
 » nous rem
 » rivé fort
 » plus dure
 » par où no
 » nous ne v
 » ni d'aucun
 » desir de
 » les deux
 » heures du
 » travers la
 » l'Ouest,
 » Nous trou
 » fonde, &
 » qui avaien
 » dura tout
 » malgré to
 » pas les bi
 » à l'Ouest
 » un couran
 » Nord-Est
 » à laquelle
 » avait d'ai
 » Isles, les

» presqu'un bassin ; l'on n'y voyait que quatre
 » pointes ouvertes , par où la glace pût s'écouler ,
 » si un vent favorable venait par hasard à le
 » rompre.

Phips.

» Le 3 , le temps fut très-beau , clair & calme ;
 » nous remarquâmes que les vaisseaux avaient dé-
 » rivé fort loin à l'Est ; la glace était beaucoup
 » plus dure que les jours précédens , & le passage
 » par où nous étions venus de l'Ouest , fermé ;
 » nous ne voyions la mer ouverte ni de ce côté ,
 » ni d'aucun autre. Les Pilotes ayant témoigné le
 » désir de reculer en arriere , s'il était possible ,
 » les deux équipages se mirent à l'ouvrage à cinq
 » heures du matin , pour couper un passage à
 » travers la glace , & touer les deux vaisseaux à
 » l'Ouest , à travers les deux petites ouvertures.
 » Nous trouvâmes que la glace était très-pro-
 » fonde , & nous en sciâmes quelquefois des pièces
 » qui avaient douze pieds d'épaisseur. Ce travail
 » dura tout le jour , mais sans aucun succès ;
 » malgré tous nos efforts , nous ne remorquâmes
 » pas les bâtimens à plus de trois cens verges
 » à l'Ouest à travers la glace , & en même-temps
 » un courant les avait fait dériver fort loin au
 » Nord-Est & à l'Est , ainsi que la masse de glace
 » à laquelle ils étaient pris ; ce même courant
 » avait d'ailleurs chassé de l'Ouest , entre les
 » Isles , les glaces flottantes ; elles y étaient

Phips.

» entassées & aussi fermes que la grande masse,
 » Le 4, calme tout plat jusqu'au soir, lorsque
 » nous conçûmes quelque espérance d'un petit
 » vent qui s'éleva à l'Est; mais il ne dura pas
 » long-temps, & il ne nous fut d'aucun avantage.
 » Le vent était alors au Nord-Ouest, avec une
 » brume très-épaisse, & le vaisseau chassait à l'Est.
 » Les Pilotes semblaient craindre que la glace ne
 » s'étendît très-loin au Sud & à l'Ouest.

» Le 5, comme il devenait à chaque instant
 » moins probable que l'on pût dégager les vais-
 » seaux, & que la saison était déjà fort avancée,
 » il fallait se hâter de prendre une résolution sur
 » les moyens qu'on emploierait pour sauver les
 » équipages. La position des bâtimens nous em-
 » pêchait de découvrir quel était l'état de la glace
 » à l'Ouest; ce qui devait, en grande partie, in-
 » fluer sur le parti qui nous restait à prendre.
 » J'envoyai M. Walden, un des Officiers de poupe,
 » & deux Pilotes, sur une Isle qui était à en-
 » viron deux milles, & que j'ai appelée dans les
 » Cartes, *Isle de Walden*; je les chargeai d'exa-
 » miner attentivement, si la mer était ouverte de
 » quelque côté.

» Le 6, M. Walden & les deux Pilotes revin-
 » rent le matin, & rapportèrent que la glace,
 » quoique fermée entièrement tout autour de
 » nous, était ouverte à l'Ouest le long de la pointe

» par où
 » lorsqu'i
 » vent tr
 » eu pres
 » étaient
 » considér
 » conçues
 » au pren
 » cruelle
 » ment, f
 » vaisseau
 » nos équip
 » & la C
 » bas-fond
 » d'eau. S
 » chée aux
 » étaient in
 » qu'ils au
 » devions
 » l'espoir
 » nous ne
 » ne nous
 » délivranc
 » ni de po
 » pendant
 » qu'ils put
 » avions tr
 » prise, si

» par où nous étions venus. Ils ajoutèrent que ,
 » lorsqu'ils étaient sur l'Isle , ils avaient eu un
 » vent très-frais de l'Est, quoique nous eussions
 » eu presque calme, tout le jour, à l'endroit où
 » étaient les vaisseaux. Cette circonstance affaiblit
 » considérablement les espérances que nous avions
 » conçues jusqu'alors, de pouvoir sortir de la Baie
 » au premier vent d'Est. Nous étions dans une
 » cruelle alternative ; il fallait attendre patiem-
 » ment, si un bon temps ne rechasserait pas les
 » vaisseaux en pleine mer, ou bien il fallait sauver
 » nos équipages dans les chaloupes. Le *Race-horsé*
 » & la *Carcaffé* avaient dérivé jusques dans un
 » bas-fond, où nous n'avions que quatorze brasses
 » d'eau. Si la cale, ou la glace qui s'était atta-
 » chée aux vaisseaux, venait à prendre fond, ils
 » étaient infailliblement perdus, & il est probable
 » qu'ils auraient chaviré. D'un côté, nous ne
 » devions pas abandonner trop précipitamment
 » l'espoir de dégager les vaisseaux; & de l'autre,
 » nous ne pouvions nous y livrer, que lorsqu'il
 » ne nous resterait plus aucun autre moyen de
 » délivrance. Comme nous n'avions point de havre
 » ni de port pour les y retirer, en les laissant là
 » pendant l'hiver, il n'y avait point d'apparence
 » qu'ils pussent encore servir au printemps: nous
 » avions très-peu de provisions pour cette entre-
 » prise, si d'ailleurs on pouvait l'exécuter; & en

Phips.

» supposant , ce qui nous semblait impossible ;
 » que nous pussions nous réfugier sur les rochers
 » les plus proches , & y dresser quelques huttes
 » ou cabanes , afin d'être en état d'y passer l'hiver ,
 » nous étions alors dans un parage qui n'est point
 » fréquenté par les Navigateurs , & où des vais-
 » seaux n'ont jamais entrepris de venir ; les mêmes
 » difficultés , par conséquent , subsisteraient tou-
 » jours l'année suivante , sans avoir les mêmes
 » ressources ; le reste des équipages , suivant
 » toute apparence , serait malade à cette époque ;
 » nous n'aurions plus de provisions ; la mer ne
 » serait pas si ouverte , parce que le temps avait
 » certainement été plus clair cette année , qu'il ne
 » l'est ordinairement. En effet , nous ne devons
 » pas espérer que , même avec toutes les com-
 » modités possibles , une grande partie de nos
 » gens pût survivre aux maux que nous aurions
 » à souffrir dans un pareil hiver ; d'où l'on peut
 » juger du peu d'espoir qui nous restait dans l'état
 » où nous nous trouvions. D'un autre côté , l'en-
 » treprise de traîner les chaloupes à une si grande
 » distance , sur la glace , & d'y embarquer les
 » deux équipages , ne présentaient pas des diffi-
 » cultés moins effrayantes ; & en restant plus long-
 » temps dans cet endroit , nous nous exposions à
 » y être bientôt surpris par le mauvais temps qui
 » s'approchait. On ne fait pas jusqu'à quand les

» Ho
 » sept
 » glac
 » Sep
 » à fle
 » blai
 » info
 » chal
 » déh
 » nous
 » daie
 » dre
 » quel
 » déri
 » je fis
 » du p
 » sauv
 » auffi
 » voya
 » tout
 » glacé
 » que
 » étaie
 » quel
 » en pi
 » mauv
 » brum
 » Le

» Hollandais séjournent au Nord : si les havres
 » septentrionaux ne sont point embarrassés de
 » glaces , ils y restent jusqu'au commencement de
 » Septembre; mais lorsque les glaces commencent
 » à flotter , ils les quittent sur-le-champ. J'assem-
 » blai les Officiers des deux équipages , & je les
 » informai du dessein où j'étais de préparer les
 » chaloupes pour nous sauver. Je les fis mettre
 » dehors tout de suite , ainsi que les canots , &
 » nous prîmes toutes les précautions qui dépen-
 » daient de nous , pour les renforcer & les ren-
 » dre plus solides. Ces préparatifs devaient prendre
 » quelques jours. L'eau diminuant , & les vaisseaux
 » dérivant fort vite au Nord-Est vers les rochers ,
 » je fis faire des sacs de toile où chacun pût mettre
 » du pain , en cas que nous fussions obligés de nous
 » sauver tout-à-coup dans les chaloupes. J'envoyai
 » aussi un matelot au Nord , & la Carcasse en en-
 » voya un autre à l'Est , afin qu'en fondant par-
 » tout où ils trouveraient des crevasses dans la
 » glace , nous fussions avertis du danger avant
 » que les vaisseaux , ou la glace à laquelle ils
 » étaient attachés , prissent fond. Dans ces cas ,
 » quelques minutes auraient suffi pour les mettre
 » en pièces où les couler à fond. Le temps était
 » mauvais ; la plus grande partie du jour fut
 » brumeuse & un peu froide.

» Le 5 , le matin , je descendis sur la glace avec

Phips.

Phips.

» la chaloupe à laquelle on avait mis des patins ;
 » elle glissait plus aisément que je ne l'aurais ima-
 » giné , & on la traîna l'espace d'environ deux
 » milles. Nous retournâmes ensuite à bord pour
 » dîner. Trouvant que la glace était un peu plus
 » ouverte près des vaisseaux, je voulus tenter de
 » la faire marcher. Le vent soufflait , mais faible-
 » ment. Nous mîmes les voiles , & le *Race-horse*
 » & la *Carcaffé* firent environ un mille à l'Ouest,
 » Ils remuaient , il est vrai , mais très-lentement ,
 » & ils n'étaient pas beaucoup plus loin à l'Ouest
 » que lorsqu'ils étaient enfermés. Cependant j'en-
 » verguai toutes les voiles , afin de forcer le
 » passage , si la glace venait à se rompre. Malgré
 » les fatigues & les peines qu'essuyèrent les équi-
 » pages , en traînant la chaloupe , ils se compor-
 » terent très-bien & sans murmurer ; les matelots
 » semblaient contents de quitter les vaisseaux ; cette
 » idée ne les épouvantait plus , & ils avaient une
 » entière confiance en leurs Officiers. En faisant
 » tous les efforts imaginables , les chaloupes ne
 » pouvaient pas arriver au bord de l'eau avant le
 » 14 ; & si , à cette époque , les vaisseaux n'avaient
 » point changé de position , j'aurais été blâmable
 » de rester plus long-temps à bord. En atten-
 » dant , je résolus de conduire les deux entre-
 » prises à-la-fois , de traîner sans cesse les cha-
 » loupes , sans omettre aucune occasion d'ouvrir

» un
 » L
 » char
 » exan
 » s'il y
 » ger
 » heur
 » qu'e
 » neuf
 » page
 » l'espa
 » brum
 » vaille
 » à bor
 » entre
 » quel
 » étaien
 » A l'O
 » une l
 » juger
 » vaille
 » la sai
 » seau
 » si cri
 » ce m
 » pas
 » chalo
 » L

un passage au vaisseau à travers les glaces.

Le 8, à quatre heures & demie du matin, je chargeai deux Pilotes & trois Matelors d'aller examiner l'état de la glace à l'Ouest, & juger s'il y avait encore quelque espérance de dégager les vaisseaux. Ils revinrent nous dire à neuf heures, qu'elle était très-ferme & très-dure, & qu'elle était divisée en grandes plaines. Entre neuf & dix, je quittai le vaisseau avec l'équipage qui allait traîner la chaloupe; on la tira l'espace de plus de trois milles. Le temps étant brumeux, & nos gens ayant beaucoup travaillé, je crus qu'il était à propos de retourner à bord entre six & sept heures du soir. Sur ces entrefaites, les vaisseaux avaient été entraînés à quelques verges avec la glace à laquelle ils étaient pris, & la masse s'était un peu rompue. A l'Ouest, il y eut, la nuit, un petit vent & une brume épaisse; de sorte que je ne pus pas juger quel était précisément l'espace que les vaisseaux & les glaces avaient parcouru; mais la saison était si avancée, la délivrance des vaisseaux si incertaine, & la situation de l'équipage si critique, que, malgré la lueur d'espérance que ce mouvement nous laissait entrevoir, je ne crus pas qu'il fût prudent de cesser de traîner les chaloupes sur la glace.

Le 9, une brume épaisse le matin. Nous vin-

Phips.

Phips.

» mes à bout de mouvoir un peu le vaisseau dans
 » de très - petites ouvertures. Lorsque le temps
 » s'éclaircit, l'après - midi , nous fûmes agréable-
 » ment surpris de voir que le *Race-horse* & la
 » *Carcaffe* avaient été entraînés à l'Ouest, beau-
 » coup plus loin que nous ne nous y attendions.
 » Nous fîmes de grands efforts tout le jour ; &
 » nous gagnâmes, à force de travail, un peu de
 » chemin à travers la glace, qui d'ailleurs com-
 » mençait à se fendre & à se rompre. Nous dé-
 » passâmes les chaloupes que l'on continuait de
 » faire glisser à bras ; je les envoyai chercher, &
 » nous les primes à bord. Entre trois & quatre
 » heures du matin, le vent soufflait de l'Ouest, &
 » il tombait de la neige en abondance. L'équi-
 » page était trop fatigué, nous fûmes obligés de
 » cesser la manœuvre pendant quelques heures. Le
 » chemin que les vaisseaux avaient fait à travers
 » la glace était cependant un événement favora-
 » ble ; le courant qui avait rompu la glace, pou-
 » vait, en changeant de direction, nous faire per-
 » dre en un instant cet avantage, comme il nous
 » l'avait fait gagner. Lorsque nous étions au fond de
 » la Baie & sous la haute terre, nous avions éprouvé
 » le peu d'efficacité du vent d'Est ; mais comme
 » nous nous étions frayé un passage au milieu
 » d'une aussi grande quantité de glaces, notre
 » espoir se ranima, & nous crûmes qu'enfin un

» bon vent qui soufflerait de ce rhumb, suffirait
 » pour nous tirer de danger.

 Phips.

» Le 10, le vent s'élevant au Nord-Nord-Est
 » le matin, nous mîmes toutes les voiles pour met-
 » tre le vaisseau en état de passer à travers un
 » grand nombre de glaces très-considérables. Il
 » éprouva plusieurs fois des chocs très-violens, &
 » un de ces chocs brisa la verge de notre seconde
 » ancre. Sur le midi, nous avions traversé toutes
 » les glaces & nous étions en pleine mer. Je gou-
 » vernai au Nord-Ouest pour découvrir la glace,
 » & je reconnus que la grande masse était dans
 » l'état où nous l'avions laissée. A trois heures du
 » matin, nous portâmes à l'Ouest, avec une brise
 » de l'Est, entre la terre & la glace que nous
 » voyions très-distinctement. Le temps était bru-
 » meux.

» Le 11, nous mouillâmes dans le havre de
 » Smeerenberg, afin de rafraîchir les équipages
 » après tant de fatigues. Nous y trouvâmes qua-
 » tre des bâtimens Hollandsais que nous avions
 » laissés dans le Norways, lorsque nous fîmes voile
 » du *Vogel-Sang*, & sur lesquels j'avais compté
 » pour nous ramener en Angleterre, en cas que
 » nous fussions obligés d'abandonner les vaisseaux.
 » Dans ce canal, non loin de la côte, il y a un
 » bon mouillage par treize brasses, fond de sable;
 » il est à l'abri de tous les vents. L'Isle, près de

Phips.

» laquelle nous étions à l'ancre, est appelée *Ile*
 » *Amsterdam*; le promontoire d'*Hackluyt* forme
 » la pointe la plus occidentale; c'est ici que les
 » Hollandais avaient coutume autrefois de fondre
 » leur huile de baleines, & l'on y voit encore les
 » restes de quelques cabanes qu'ils avaient cons-
 » truites pour cela. Ils entreprirent une fois d'y
 » former un établissement, & ils y laisserent pen-
 » dant l'hiver, quelques hommes, qui y périrent
 » tous. Les bâtimens Hollandais se rendent tou-
 » jours à cet endroit dans la dernière saison de
 » la pêche de la baleine.

» J'ai fait quelques observations générales
 » pendant le peu de temps que j'ai séjourné sur
 » cette côte du *Spizberg*. Nous trouvâmes que
 » la plus grande partie des pierres étaient une
 » espèce de marbre qui se dissolvait aisément par
 » l'acide marin. Nous n'y avons apperçu aucune
 » trace de minéraux, & pas les moindres vestiges
 » de volcans éteints ou subsistans. Nous n'y avons
 » vu ni insectes, ni aucune sorte de reptiles, pas
 » même le ver commun. Nous n'avons découvert
 » ni sources ni rivières; l'eau qui y est en grande
 » abondance, provient uniquement de la fonte des
 » neiges sur la montagne. Il n'y a eu ni tonnerre
 » ni éclairs pendant le temps que nous avons été
 » dans ces parages. Je dois ajouter que *Martin*,
 » qui est ordinairement exact dans ses descriptions

&

D

» & fidèle d
 » à minuit,
 » pas certifie
 » clair, cet
 » nuit & dan
 » apperçu d
 » trait du diff
 » vait. La v
 » lumière pa
 » de l'obliqui
 » nairement d
 » de sorte qu
 » temps les p
 » & l'horizon
 » vrit la glace
 » une lueur b
 » le *dignotem*
 » appercevoir
 » Le bois fl
 » a fait naître
 » jectures sur
 » Tout celui q
 » les douves c
 » Irving sur l'
 » point mangé
 » sion de déte
 » La glace a

Tome

& fidèle dans ses observations, dit que le soleil,
 à minuit, ressemble à la lune; mais je ne puis
 pas certifier le même fait. Lorsque le temps était
 clair, cet astre avait la même apparence à mi-
 nuit & dans tous les autres temps; & je n'y ai
 apperçu d'autre différence que celle qui résul-
 tait du différent degré de hauteur où il se trou-
 vait. La vivacité plus ou moins grande de la
 lumière paraît dépendre ici, comme ailleurs,
 de l'obliquité de ses rayons. Le ciel était ordi-
 nairement chargé de brouillards blancs & épais;
 de sorte que je ne me ressouviens, pas dans les
 temps les plus clairs, d'avoir jamais vu le soleil
 & l'horizon sans nuages. Avant même de décou-
 vrir la glace, nous voyions, près de l'horizon,
 une lueur brillante, que les marins appellent
le clignotement de la glace; ce qui nous faisait
 appercevoir que nous en approchions.

 Phips.

Le bois flottant qu'on rencontre sur ces mers;
 a fait naître différentes opinions & diverses con-
 jectures sur sa nature & sur le lieu où il croît.
 Tout celui que nous avons vu, si l'on en excepte
 les douves de tonneau qu'apperçut le Docteur
 Irving sur l'Isle - basse, était de sapin & n'était
 point mangé par les vers. Je n'ai pas eu occa-
 sion de déterminer de quelle terre il venait.

La glace a été le principal objet de notre atten-

Phipt.

tion, pendant que nous étions dans ce climat
 Nous avons toujours trouvé une grosse hou
 près des bords; mais, quand nous sommes entré
 parmi les glaces flottantes, la mer était tran
 quille. Les espaces où la glace n'était pas encon
 formée, ainsi que les fentes entre de grand
 morceaux & les parties enfermées par les gla
 ces, étaient sans agitation. Lorsque le vent souf
 flait contre les glaces, alors des glaçons flottant
 s'accumulaient les uns sur les autres, & les bords
 des masses étaient raboteux & composés de grand
 morceaux empilés: je crois que cela provient
 de ce que la mer poussant de petits morceaux
 de glace sur la grande masse qui se forme la
 première, ajoute sans cesse à sa hauteur & à ses
 inégalités. Pendant que nous fûmes embarrassés
 parmi les sept Isles, nous eûmes souvent occa
 sion d'observer la force irrésistible des grandes
 masses de glaces flottantes. Nous en avons vu
 souvent des morceaux de plusieurs acres, en
 carré, se former entre deux morceaux beaucoup
 plus gros; ces trois morceaux s'accro
 chaient bientôt & marchaient ensemble; ceu
 x-ci se joignaient ensuite à d'autres, & formaient
 peu à-peu de petites montagnes: toute la Baie
 aurait été remplie dans un instant de glaces
 dont les différentes masses n'auraient pas pu
 remuer, si le courant n'avait pris une direction

D
 à laquelle
 n'eût nett
 Les raf
 nous eûme
 firmé dans
 étions part
 rable qu'o
 ordinaires
 donc proba
 plutôt, nou
 mauvais qu
 était absolu
 visions & d
 seaux étaien
 tes, nous au
 ment de jet
 de nos provi
 dans notre
 que nous av
 De pareils a
 du voyage. t
 une saison a
 beau, nous e
 le quatre-ving
 de glace, &
 dans la renc
 & treizieme
 Enfin, si la na

à laquelle nous ne nous attendions point, & qui n'eût nettoiyé la Baie.

Phips.

Les raffales fréquentes & très-violentes que nous eûmes au mois de Septembre, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois déjà que nous étions partis d'Angleterre au temps le plus favorable qu'on pût choisir. Ces raffales sont aussi ordinaires au printemps qu'en automne; il est donc probable que si nous avions mis à la voile plutôt, nous aurions eu, en allant, le temps aussi mauvais qu'il l'a été à notre retour. Comme il était absolument nécessaire d'embarquer des provisions & des munitions de réserve, les vaisseaux étaient si calés, que, dans les raffales pesantes; nous aurions été contraints vraisemblablement de jeter à la mer les bateaux & plusieurs de nos provisions, ainsi que nous l'avons éprouvé dans notre retour, quoique la consommation que nous avions faite eût allégé les bâtimens. De pareils accidens auraient empêché la réussite du voyage. Outre que nous appareillâmes dans une saison avantageuse, & que le temps fût beau, nous eûmes d'ailleurs l'avantage de gagner le quatre-vingtième degré de latitude sans voir de glace, & cependant les vaisseaux Groënlandais la rencontraient ordinairement au soixante & treizième ou soixante-quatorzième degré. Enfin, si la navigation au pôle était praticable,

 Phips.

» il y avait la plus grande probabilité de trouver;
 » après le solstice, la mer ouverte au Nord, parce
 » qu'alors la chaleur des rayons du soleil a pro-
 » duir tout son effet, & qu'il reste d'ailleurs une
 » assez grande portion d'été pour visiter les mers
 » qui sont au Nord & à l'Ouest du Spitzberg. »

Fin du Livre second.



A

L'HIST

D E .

QUAT

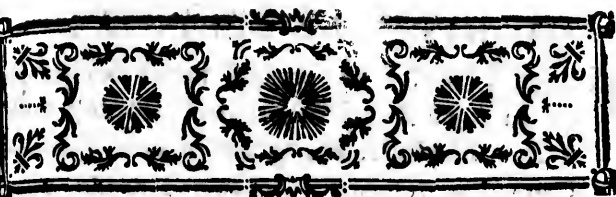
VOYAGE

E

L

 L'ISLANDE
 Arctique, en
 land, qu'on

8cc!
trouver;
d, parce
il a pro-
leurs une
les men
zberg. a



A B R É G É

D E

L'HISTOIRE GÉNÉRALE *DES VOYAGES.*

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

L I V R E I I I.

I S L A N D E.

L'ISLANDE est située sous le cercle polaire Arctique, entre notre Continent & le Groënland, qu'on croit tenir à l'Amérique; ainsi, Islande.

N iij

Islande,

pour se rendre de presque toutes les parties de l'Europe dans les mers du Nord de l'Asie, il faut nécessairement passer devant l'Islande. Cette Isle d'ailleurs a toujours dépendu d'une Puissance Européenne, dont elle a reçu les Loix & la Religion.

En jettant les yeux sur une Carte, on verra qu'en partant de l'Islande, notre marche se dirige naturellement vers la Nouvelle-Zemble, qui sépare les mers du Nord de l'Europe, de celles du Nord de l'Asie. De-là nous sommes conduits à l'embouchure de la Léna, d'où sont partis les Russes pour leurs expéditions, ce qui nous met à portée de les suivre au Kamtschatka.

En 1750, M. *Horrebows*, savant Danois, fut envoyé par le Roi de Danemarck en Islande, pour y faire des observations exactes & sûres, & pour rectifier les erreurs répandues dans les différentes Histoires de cette Isle.

« Quoique l'Islande, dit cet Historien, soit après l'Angleterre & l'Ecosse, l'Isle la plus considérable de l'Europe, & qu'elle forme un pays très-étendu, qui méritait bien d'être connu, il n'en est cependant aucun sur lequel on ait des connoissances si vagues ou si peu vraies. Ce n'est pas que les Islandais aient ignoré l'art d'écrire : aucun peuple au monde n'a peut-être pris

D
plus de fois
écrits la n
dans leur
sur l'Histoi
ont néglig
que procéd
égard.

Je dois
l'ation diffé
qu'elle ne co
même, ou
l'expérience
deux ans de
porté d'ant
appris d'Isa
témoins.

M. Horreb
astronomiques
pendant son s
stances certain
& sur la te
l'éclipse de l
1750, lui a
gitude de l'Is
est de quatre
croyait.

On juge de
notre principa

plus de soin qu'eux, de consacrer dans des écrits la mémoire de tout ce qui s'est passé dans leur pays; mais autant ils ont écrit sur l'Histoire civile & politique, autant ils ont négligé l'Histoire physique, & c'est de-là que procède le défaut de connaissances à cet égard.

Je dois prévenir; ajoute-t il, que ma Relation differe d'autant plus de toutes les autres, qu'elle ne contient rien que je n'aie vu par moi-même, ou dont je ne doive la connaissance à l'expérience & au séjour que j'ai fait pendant deux ans dans cette Isle. Pour ce que j'ai rapporté d'antérieur à mon arrivée, je l'ai appris d'Islandais très-éclairés, qui en ont été témoins.

M. Horrebows dit ensuite que les observations astronomiques & météorologiques qu'il a faites pendant son séjour, lui ont procuré des connaissances certaines sur la hauteur de cette Isle; & sur la température de son climat; que l'éclipse de lune arrivée au mois de Décembre 1750, lui a fait connaître exactement la longitude de l'Islande, & qu'il a remarqué qu'elle est de quatre degrés plus orientale qu'on ne la croyait.

On juge donc bien que M. Horrebows a été notre principal guide dans la description qui va

Islande.

suivre ; mais on a eu soin d'y joindre tout ce qu'il n'a pas censuré dans l'Histoire de M. Anderson, la meilleure que l'on connût avant la sienne. Ainsi, ces deux Ouvrages fondus ensemble, donnent de l'Islande les connoissances les plus exactes, les plus étendues & les plus récentes qu'on ait eues jusqu'à ce jour, sans qu'on ait négligé de recueillir tout ce qu'on a pu trouver de sûr & d'intéressant dans les différens Ecrivains qui ont précédé.

L'Islande est située dans l'Océan Atlantique, sous les soixante-quatre degrés six minutes de latitude, & à vingt-cinq degrés à l'Ouest du Méridien de Londres, à deux cens quarante lieues des côtes de Norwège, & à cent de celles du Groënland. Elle est par conséquent de quatre degrés plus à l'Est qu'on ne la croyait.

Quant aux dimensions exactes de l'Isle, dit M. Horrebows, il est très-difficile de les donner: cette opération exigerait bien des voyages, & ce n'est qu'après de longs travaux qu'on pourrait se flatter de quelque succès. Cependant à réunir les différentes remarques qu'il a faites, aux témoignages des Islandais les plus instruits, on peut juger que leur pays a de l'Orient à l'Occident près de quatre-vingt-lieues Danoises. A l'égard de sa largeur du Sud au Nord, si l'on considère les endroits les plus étroits, ils n'ont gueres que

quarante lieues
la largeur
la largeur
vingt-cinq
« L'Islande
« être regardée
« parfemée
« sein des
« fiées & b
« du milieu
« cône cou
« l'œil que
« par des m
« bas, l'ima
« ment. Ce
« de rocher
« poreux &
« par la noi
« encore en
« ces roche
« rouge, noi
« les montag
« plaines va
« mêle touj
« fléaux, lai
« mes qui r
« une nourri
« bétail. »

quarante lieues; mais il s'en trouve d'autres dont la largeur va jusqu'à soixante. Ainsi, on peut porter la largeur de l'Isle, en général, à cent lieues de vingt-cinq au degré.

Islande.

« L'Islande entière, selon M. Mallet, ne doit être regardée que comme une vaste montagne, parsemée de cavités profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, des matières vitrifiées & bitumineuses, & s'élevant de tous côtés du milieu de la mer qui la baigne en forme d'un cône court & écrasé. Sa surface ne présente à l'œil que des sommets de montagne blanchis par des neiges & des glaces éternelles; & plus bas, l'image de la confusion & du bouleversement. C'est un énorme monceau de pierres & de rochers brisés & tranchans, quelquefois poreux & à demi-calcinés, souvent effrayans par la noirceur & les traces du feu qui y sont encore empreintes. Les fentes & les creux de ces rochers ne sont remplis que d'un sable rouge, noir & blanc; mais, dans les vallées que les montagnes forment entr'elles, on trouve des plaines vastes & agréables, où la Nature, qui mêle toujours quelque adoucissement à ses fléaux, laisse un asyle supportable à des hommes qui n'en connaissent point d'autre, & une nourriture abondante & très-délicate au bétail. »

Islande. On croit, avec assez de fondement, que c'est la vue de ces glaces dont le sommet des montagnes & la plus grande partie des côtes de l'Isle sont presque perpétuellement couverts, qui lui a fait donner le nom d'*Eis Land.*, mot Allemand qui signifie *Pays-de-Glace.*

Climat. Le climat de cette Isle est en général le même qu'en Suède & en Danemarck. Les Observations Météorologiques de M. Horrebows le démontrent clairement. Il résulte de leur examen, que les quatre saisons y sont très-distinguées, contre l'opinion générale qui n'admettait en Islande que l'été & l'hiver.

Le printemps y est doux & agréable ; l'été n'incommode point par des chaleurs excessives ; l'automne est mêlé de temps pluvieux & de beaux jours ; l'hiver commence au mois de Décembre, & amène quelquefois beaucoup de neige ; mais les plus grands froids se font sentir communément au mois de Février ou de Mars.

Aux rigueurs de l'hiver, se joint encore le désagrément de la courte durée des jours ; mais il n'est pas vrai que les ténèbres y regnent plusieurs mois de suite, comme toutes les Géographies le débitent. On doit faire attention d'abord que les jours ne peuvent être égaux dans toute l'Isle, mais qu'ils sont plus courts en hiver, & plus longs en été, suivant que les lieux sont plus

D
septentrion
courts en é
méridionau
M. Horre
gnage de g
la partie se
jour le plus
viron une h
regne près d
que, dans l
les, comme
Strand & d
montre pas p
dant on n'y r
de la réfract
rent pendant

A l'égard
longueur des
de la briève
que deux ou
la mi-Mai ju
plus de nuit
accompagnée
qu'on puisse
réales & les
observe affe
premieres. I
de l'hiver ;

septentrionaux ; & plus longs en hiver , & plus courts en été , suivant que les lieux sont plus méridionaux.

Islande.

M. Horrebows nous assure, d'après le témoignage de gens habiles & lettrés qui ont habité la partie septentrionale de l'Isle, que dans le jour le plus court de l'hiver, le soleil paraît environ une heure sur l'horizon, & que la clarté y regne près de quatre heures. Il peut se faire aussi que, dans les extrémités les plus septentrionales, comme par exemple, à la pointe du *Norder-Strand* & de *Kisefior'ds-Syffel*, le soleil ne se montre pas pendant quelques jours ; mais cependant on n'y reste point dans l'obscurité. Au moyen de la réfraction, on y a des crépuscules qui éclairent pendant plusieurs heures.

A l'égard de ce qui arrive l'été en Islande, la longueur des jours de cette saison y dédommage de la brièveté de ceux d'hiver : le soleil ne reste que deux ou trois heures sous l'horizon, & depuis la mi-Mai jusqu'au mois de Septembre, il n'y a plus de nuit, ou du moins elles sont toujours accompagnées d'une clarté assez grande, pour qu'on puisse lire très-aisément. Les Aurores Boréales & les Parélies sont des phénomènes qu'on observe assez souvent en Islande, sur-tout les premières. Elles éclairent presque toutes les nuits de l'hiver ; mais leur clarté est rarement assez

Islande.

forte pour qu'on puisse en tirer de grands avantages. Les voyageurs seulement peuvent profiter de cette lueur pour se guider ; mais elle ne suffirait pas pour que l'on pût faire quelque ouvrage.

Les Parélies sont des anneaux colorés comme l'Arc-en-Ciel, qu'on observe autour du soleil. Il y a peu d'années qu'il n'en paraisse en Islande, & on les regarde, ainsi qu'ailleurs, comme l'annonce des mauvais temps & des orages, ce qui n'empêche pas que le contraire n'arrive souvent.

La situation de l'Islande l'exposant beaucoup à la violence des vents, on y ressent quelquefois des ouragans, qui font de grands ravages ; mais cependant ils n'y sont pas aussi communs que l'a prétendu M. Anderson ; car M. Horrebows assure qu'il n'en a vu que deux en deux ans. En été, les vents font d'un grand secours contre la chaleur. Toutes les fois qu'il fait beau temps, il s'élève communément, pendant la nuit, un vent de terre, qui regne dans toute l'Isle. Entre neuf & onze heures du matin, succède un petit vent de mer, qui dure jusqu'à cinq heures du soir, & même quelquefois jusqu'au coucher du soleil. L'un & l'autre de ces vents rafraîchissent l'air fort doucement, & ne donnent ni pluie, ni mauvais temps.

L'Islande est fort inégale dans toute son étendue,

D
due, & hér
chers & de
gues, soit d
cependant à
vallées très-
dérable. Ce
en dix-huit
dont chacun
Harden sont
par de gran
en a plusieurs
deux Sous-E

De toutes
de l'Isle, la
en est peu q
qui sont près
ou qui sont
en général tr
nourriture p

On divise
Les unes son
de sable ; le
toute l'année
ment à leur
on les appell
de grands ru
noirâtres, &
odeur,

due, & hérissée d'une extrémité à l'autre de rochers & de montagnes immenses, qui sont contigues, soit du Sud au Nord, soit de l'Est à l'Ouest, cependant il se trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles, & d'une grandeur très-considérable. Cette disposition du pays l'a fait diviser en dix-huit districts, appelés *Harden* & *Syffel*, dont chacun peut avoir quinze à vingt lieues. Ces *Harden* sont aussi séparés dans quelque canton par de grands golfes ou par des rivières, & il y en a plusieurs de si étendus, qu'il a fallu y établir deux Sous-Baillis.

 Islande.

De toutes les montagnes qui sont dans le centre de l'Isle, la plupart sont stériles & inhabitées. Il en est peu qui donnent des pâturages; mais celles qui sont près des districts, celles qui les séparent ou qui sont situées dans leur arrondissement, sont en général très-fertiles, & fournissent d'excellente nourriture pour les bestiaux.

 Montagnes.

On divise les montagnes stériles en deux espèces. Les unes sont de simples montagnes de roche & de sable; les autres sont des rochers qui pendant toute l'année sont couverts entièrement, ou seulement à leur sommet, de glace & de neige; & on les appelle *Jokuls*, *Jockelen*. Il en sort en été de grands ruisseaux, dont les eaux sont troubles, noirâtres, & pour la plupart de fort mauvaise odeur.

Islande.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces *Jokuls*, qui ne sont pas bien hauts, sont dominés par plusieurs autres montagnes beaucoup plus élevées, & sur lesquelles cependant on ne voit en été ni glace, ni neige. Il faut sans doute en chercher la cause dans la substance intérieure de ces rochers, & dans l'abondance du nître & du salpêtre dont ils sont remplis.

« La nature de ces *Jokuls*, dit notre Voyageur Danois, n'étonne pas moins que les phénomènes qui s'y sont remarquer. Une suite d'observations physiques sur ces montagnes instruirait sans doute bien plus qu'une description historique ; mais, comme je n'ai pu me procurer que des connaissances du dernier genre, je vais rapporter ce qui m'a frappé davantage.

« Ces *Jokuls* croissent, décroissent ; s'élèvent & s'abaissent, grossissent & diminuent perpétuellement. Chaque jour ajoute à leur forme, ou en enlève quelque chose. Par exemple, si l'on aperçoit des traces de quelqu'un qui a passé la veille, & qu'on suive ces traces, elles se perdent tout-à-coup & se trouvent aboutir à des monceaux de glace qu'on ne peut absolument traverser, d'où l'on conclut que ces glaces n'existaient pas le jour précédent. Ce fait se vérifie avec beaucoup de facilité, puisque si l'on abandonne le premier sentier, & que

D
 « l'on veut
 « circuit à l
 « avait aban
 « même lig
 « Il arriv
 « chemin c
 « auparavant
 « glaces ina
 « Souvent
 « autres voul
 « ont perdu
 « trouvent ;
 « que peu d
 « val étendu
 « était un go
 « de profonc
 « sente plus
 Il s'ensuit
 point de che
 les voyageurs
 dens. On ne
 canton de Sc
 l'Isle.

Les autres
 « l'*Hécla*,
 & quelques
 des *Jokuls*, &
 changemens d

« L'on veuille remonter les *Jokuls*, en faisant un circuit à leur pied, on retrouve les traces qu'on avait abandonnées à la même hauteur & sur la même ligne que les premières. Islande.

« Il arrive aussi qu'on trouve un passage & un chemin dans des endroits où quelques jours auparavant on n'avait vu que des monceaux de glaces inaccessibles.

« Souvent des Voyageurs imprudens ou téméraires voulant tenter de passer à travers ces glaces, ont perdu leur cheval dans les crevasses qui s'y trouvent; & une chose fort surprenante, c'est que peu de jours après, on a retrouvé le cheval étendu sur la surface de la glace: ainsi ce qui était un gouffre, un précipice de plusieurs toises de profondeur, redevient au niveau, & ne présente plus aucun vide.»

Il s'ensuit de ces faits, qu'il n'y a réellement point de chemin sûr à travers ces *Jokuls*, & que les voyageurs y sont exposés à de fâcheux accidens. On ne trouve de ces *Jokuls* que dans le canton de Scafeield, à la partie Méridionale de l'Isle.

Les autres montagnes couvertes de glace, telles que l'*Hécla*, le *Westar*, le *Jockel*, le *Dranga*, & quelques autres, sont d'une nature différente des *Jokuls*, & n'éprouvent pas, comme eux, les changemens dont on vient de parler.

 Islande.

Volcans.

La plupart de ces *Jokuls* sont des volcans qui, de temps à autre, jettent du feu & des flammes, & causent des tremblemens de terre : on en compte environ une vingtaine dans toute l'Isle. Les habitans des environs de ces *Jokuls*, ont appris, par leurs observations, que, lorsque ces montagnes de glace s'élèvent jusqu'à une hauteur considérable, c'est-à-dire, lorsque la glace & la neige ont bouché les cavités par lesquelles il est anciennement sorti des flammes, on doit s'attendre à des tremblemens de terre, qui sont suivis inmanquablement d'éruptions de feu. C'est par cette raison, dit M. Horrebows, qu'à présent les Islandais craignent que les *Jokuls* qui jetterent des flammes en 1728, dans le canton de Skastefield, ne s'enflamment bientôt; la glace & la neige s'étant accumulées sur leur sommet, & paraissant fermer les soupiraux qui favorisent les exhalaisons de ces volcans.

On pourra se faire une idée des effets terribles de ces *Jokuls*, par le récit que nous allons donner du plus affreux ravage qu'on ait jamais vu en Islande, & qui arriva en 1721.

Le *Jokul*, appelé *Koëtlegau*, à cinq ou six lieues à l'Ouest de la mer, & près de la Baie de Portland, s'enflamma après plusieurs secousses de tremblement de terre, & vomit beaucoup de fumée & de feu. Cet incendie fondit des mor-

ceaux

D E

aux de glac
 rmerent des
 rt loin l'ino
 rent jusqu'à
 e terre, de l
 ue ces eaux p
 dépouillé de
 sol, & il ne
 es masses soli
 e terre, de p
 ondition, co
 n demi-mille
 montagne, qui
 ais qui para
 n 1750, tem
 lande.

Deux Voyag
 mbrafé, se r
 etite montagn
 volcan. La vi
 quantité si cons
 erre de cette
 s d'effroi, c
 rouler la mor
 ur arriva aucu
 r le sommet
 out le terrain
 es hommes, t

Tome X

aux de glace d'une grosseur énorme, d'où se formerent des torrens impétueux, qui porterent fort loin l'inondation avec la terreur, & entraîerent jusqu'à la mer des quantités prodigieuses de terre, de sable & de pierre. Tout le terrain que ces eaux parcoururent, fut entierement ruiné & dépouillé de cette couche supérieure que forme le sol, & il ne resta qu'un lit profond de sable. Les masses solides de glace, & l'immense quantité de terre, de pierre & de sable qu'emporta cette inondation, comblèrent tellement la mer, qu'à un demi-mille des côtes, il s'en forma une petite montagne, qui a diminué un peu avec le temps, mais qui paraissait encore au-dessus de l'eau en 1750, temps où M. Horrebows était en Islande.

Islande.

Deux Voyageurs se trouvant près du *Jonuh* embrasé, se réfugièrent promptement sur une petite montagne voisine, située entre la mer & un volcan. La violence de l'inondation détacha une quantité si considérable de terre, de sable & de pierre de cette montagne, que ces Voyageurs, effrayés d'effroi, croyaient, à chaque instant, voir rouler la montagne entière; cependant il ne leur arriva aucun accident. Après avoir demeuré sur le sommet un jour & demi, ils traverserent tout le terrain qui venait d'être inondé. C'est de ces hommes, témoins oculaires & les plus fidèles

Islande.

qu'on puisse consulter sur cet affreux événement que l'Auteur Danois parait tenir ce récit.

Il ajoute qu'on peut juger combien cette inondation amena de matieres à la mer, puisqu'elle la fit remonter douze milles au-delà de ses bords.

La fumée & les cendres que lançait chaque éruption du *Jokul*, obscurcirent tellement l'air, que, pendant une journée entière, on ne vit pas le Soleil dans tout le canton. Les cendres qui suivirent le cours du vent, furent jettées à un éloignement incroyable. Le foin qui était dans la campagne, ainsi que l'herbe, & une partie du poisson qu'on avait étalé pour sécher, en furent couverts. Heureusement, peu de temps après, il survint une pluie abondante, qui dura un jour entier, & qui rétablit une partie de ce qui avait été gâté. Le feu du volcan ne donnait pas toujours une flamme bien claire. Il ne paraissait d'abord que des bouffées qui s'élançaient avec violence; bientôt après, on apercevait une colonne de fumée, extraordinairement épaisse, qui répandait une odeur sulfureuse & très-forte. Le feu, vraisemblablement, était étouffé de temps en temps, par des monceaux de neige & de glace, qui se précipitaient dans le gouffre; c'est ce qui occasionnait une interruption dans la flamme, & un redoublement de fumée & d'exhalaisons.

D

La durée de trois jours, & qu'on put parer auparavant.

A l'égard de ce que l'on a touché de l'univers, est aujourd'hui grande. Les hommes ne peuvent parler, & tant d'autres choses auparavant.

On remarque ces flammes, sans ans, savoir 222, 1300, & pour la destruction commença le mois d'Août ont de même donc observer terribles ravages prises différentes pendant le feu pendant que, il n'a fait siècle, & deux de soixante-di

La durée entière de cette inondation fut de trois jours, & ce ne fut qu'après ce temps, qu'on put passer sur les montagnes comme auparavant.

 Islande.

A l'égard des autres volcans, le mont Hécla, que l'on a toujours compté parmi les plus fameux de l'univers, à cause de ses éruptions terribles, est aujourd'hui un des moins dangereux de l'Islande. Les monts Koëtlegau, dont on vient de parler, & le mont Kraffe, ont fait récemment autant de ravages, que l'Hécla en faisait auparavant.

 Mont
Hécla.

On remarque que ce dernier volcan n'a jetté des flammes, que dix fois dans l'espace de huit cents ans, savoir, dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, & pour la dernière fois, en 1693. Cette éruption commença le 13 Février, & continua jusqu'au mois d'Août suivant. Tous les autres incendies n'ont de même duré que quelques mois. Il faut donc observer que l'Hécla ayant fait les plus terribles ravages au quatorzième siècle, à quatre reprises différentes, a été tout-à-fait tranquille pendant le quinzième, & a cessé de jeter du feu pendant cent soixante ans. Depuis cette époque, il n'a fait qu'une seule éruption au seizième siècle, & deux au dix-septième; ainsi, il y a plus de soixante-dix ans qu'il est tranquille.

Islande.

Actuellement on n'apperçoit, sur ce volcan ni feu, ni fumée, ni exhalaisons. On y trouve seulement, dans quelques petits creux, ainsi que dans beaucoup d'autres de l'Isle, de l'eau bouillante.

En 1750, deux Islandais, qui avaient fait leurs études à Copenhague, & qui voyageaient dans l'intention de chercher des plantes, parcoururent l'Hécla, & n'y trouverent que des pierres, du sable & des cendres, & de petites cavités remplies d'eau chaude. Après s'être beaucoup fatigués à marcher dans les cendres & le sable jusqu'aux genoux, ils revinrent sans avoir vu aucune marque de feu, & sans avoir pu aller jusqu'au sommet du mont, parce que l'Hécla, qui est une des plus hautes montagnes de l'Islande, a son sommet perpétuellement couvert de glace & de neige.

En 1726, après quelques secousses de tremblement de terre, qui ne furent sensibles que dans les cantons du Nord, le mont Kraffe commença à vomir avec un fracas épouvantable, de la fumée, du feu, des cendres & des pierres : cette éruption continua pendant deux ou trois ans, sans faire aucun dommage, parce que tout retomba sur ce volcan, ou autour de sa base.

En 1728, le feu s'étant communiqué à quelques montagnes de soufre, situées près du Kraffe,

les brûlèrent par ces matières minérales, il s'éleva un feu fort doux, qui se continuait sans interruption jusqu'à un certain point, à travers un grand bruit de vent & un roulement qui cessa de continuer à mesure qu'il se rassembla dans une seule ouverture. Peu de temps après, il se forma une grande quantité de cendres & de pierres qui se laissèrent tomber sur les prairies qui l'entouraient. Le lavage de cette grande quantité de cendres & de pierres considérablement augmenta le grand nombre de lieues de terre qui furent de vingt lieues de terre en fusion, & de plusieurs minéraux & de plusieurs autres choses pendant deux années.

elles brûlerent pendant plusieurs semaines. Lorsque ces matieres minérales qu'elles renfermaient furent condues, il s'en forma un ruisseau de feu, qui coula fort doucement vers le Sud, dans les terrens qui sont au-dessous de ces montagnes. Ce ruisseau brûlant s'alla jeter dans un lac, appelé *My-Varne*, à trois lieues du mont *Krasle*, avec un grand bruit, & en formant un bouillonnement & un tourbillon d'écume horrible. La lave cessa de couler qu'en 1729, parce qu'alors, de la même manière, la matiere qui la formait était épuisée. Peu de temps après, cette lave s'endurcit, & elle laissa sur son passage des pierres calcinées, dont la couleur & la friabilité indiquaient assez les effets terribles de ces matieres ardentes. Il y a une Eglise & plusieurs métairies ruinées, avec des prairies qui les avoisinaient; mais il n'y périt personne. Le lac *My-Varne*, dans lequel s'était jetée cette lave enflammée, fut rempli d'une grande quantité de pierres calcinées, qui firent considérablement élever ses eaux, & il y périt un grand nombre de poissons. Ce lac a environ vingt lieues de circuit, & il est éloigné de la mer de vingt lieues. La lave était comme un métal en fusion, & un mélange de soufre, de minéraux & de pierres; elle coula pendant presque deux années entieres, mais avec tant de calme & de tranquillité, qu'on pouvait en

 Islande.

approcher sans courir le moindre risque.

Islande. L'Écrivain Danois dit que , dans plusieurs circonstances qu'il eut sur cet événement avec un Islandais , homme d'esprit & de considération cet homme l'affirma qu'il avait été souvent examiner ce courant de feu , & que même il y avait allumé plusieurs fois sa pipe.

Nous ne parlerons point des autres volcans de l'Islande , il suffit d'avoir fait remarquer les plus considérables.

Rivieres.

Entre les montagnes & sur les côtes , on trouve des vallées & des plaines qui donnent d'excellents pâturages. Les vallées du milieu du pays ne sont point habitées , mais on y conduit les moutons qui restent toute l'année dans la campagne. Ces vallées sont entrecoupées de beaucoup de petites rivieres , de ruisseaux , même de lacs , & d'excellentes eaux douces , qui nourrissent quantité de truites & de saumons , & qui répandent la fertilité & l'agrément dans les prairies qu'elles arrosent.

Les autres grandes vallées qui sont habitées sont toutes plus basses que celles du milieu du pays. Elles s'étendent vers les côtes & le long de la mer : il y en a qui ont quatre à cinq milles de largeur ; d'autres qui , après avoir serpenté pendant plusieurs milles entre les montagnes , se prolongent jusqu'aux bords de la mer. Ces grandes

allées compo
ore de petit
es herbages.
ons qu'ils hab
ent , pendant
in du bétail
it & la laine
Toutes les
endent des
ort poissonne
olfes , très-fav
y a encore
lqu'à douze
lus petits qui
ons , tels que d
spèces , des ar
Les mêmes
rouvent aussi
oulent direct
rouve que ce
heureuse ou m
On distingue
haudes , appell
mes d'une chal
eur passage sur
nent des font
moins grand ,
elle était sur

risque. allées composent les districts, & renferment en-
 plusieurs en- core de petits vallons, qui servent à entretenir
 avec u- es herbages. Plusieurs particuliers y ont des mai-
 sifidération- sons qu'ils habitent pendant l'été, & où demeu-
 uvent exa- ent, pendant toute l'année, des gens qui ont
 e il y avai- bin du bétail, & qui recueillent le beurre, le
 it & la laine.

volcans de Toutes les rivières & tous les torrens qui des-
 er les plu- cendent des montagnes dans le plat pays; sont
 , on trouve- ort poissonneux. La mer forme aussi de grands
 d'excellent- golfes, très-favorables & très-propres à la pêche.
 ys ne font- y a encore plusieurs lacs d'eau douce, qui ont
 s' moutons- jusqu'à douze lieues de circonférence; & d'autres
 pagne. Ce- plus petits qui nourrissent aussi de très-bons pois-
 de petite- sons, tels que des saumons, des truites de plusieurs
 , & d'ex- espèces, des anguilles, &c.

nt quantité Les mêmes poissons, dit M. Horrebows, se
 pendent l- trouvent aussi dans quelques eaux chaudes, qui
 es qu'elle- coulent directement dans les rivières, ce qui
 rouve que ces eaux n'ont aucune qualité sul-
 phureuse ou minérale.

habitées On distingue en Islande, trois sortes d'eaux
 milieu de chaudes, appellées généralement *huerer*. Quelques-
 le long de- nes d'une chaleur médiocre, ne la doivent qu'à
 q milles de- leur passage sur un terrain échauffé; d'autres for-
 enté peis- ment des fontaines, dont le bassin est plus ou
 agnes, le- moins grand, & dans lequel l'eau bout comme
 les grande- elle était sur un grand feu. Enfin il y en a qui,

 Islande.

 Eaux
 chaudes.

Islande. bouillant avec violence , lancent leurs eaux en l'air , les unes continuellement & sans régularité , les autres périodiquement , & dans un ordre continuel.

De cette dernière espèce est une source chaude qui se trouve dans le canton du Nord. Elle a des singularités dignes de l'attention des Physiciens , & que M. Horrebows fait connaître.

Près d'une métairie , appelée *Reykum* , sont situées trois sources d'eau chaude , éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises ; l'eau dans chacune bouillonne & s'élance alternativement ; c'est-à-dire , lorsque la fontaine , qui est à une extrémité a jeté de l'eau , celle du milieu en jette à son tour , puis celle qui se trouve de l'autre côté ; la première ensuite recommence à bouillonner & à jeter de l'eau de la même manière , ce qui continue toujours successivement dans le même ordre , & si régulièrement , que chaque source jette de l'eau environ trois fois dans un quart d'heure.

Ces trois fontaines ne sont point sur une montagne , mais dans une plaine d'assez grande étendue , à quinze ou dix-huit lieues du mont Krafla. Le terrain où elles sont situées , est de pure roche. L'eau de deux de ces sources , dont l'ouverture est apparente , perce à travers des pierres & des crevasses. Elles ne lancent leurs eaux qu'environ à la

hauteur d
troisième
che fort d
la croirait
beaucoup
Brasseur.
lance l'eau
retombant
de quatre
la considé
avant que
trois bouil
moitié de
l'ouverture
l'ouverture
la hauteur
tôt , comm
du niveau
cette source
de l'autre
& ainsi de
natif.

Le mou
sources n'
leurs eaux
qui ne son
l'eau de l
on la voit

hauteur de deux pieds au - dessus de terre. La troisième a une ouverture pratiquée dans une roche fort dure, & si exactement arrondie, qu'on la croirait un ouvrage de l'art, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec une chaudière de Brasseur. Lorsque cette fontaine a bouillonné, elle lance l'eau à dix ou douze pieds de hauteur, & retombant ensuite dans l'ouverture, elle s'enfonce de quatre pieds. On peut alors s'en approcher pour la considérer à son aise; mais il faut se retirer avant que l'eau remonte, & l'on en est averti par trois bouillonnemens. Le premier élève l'eau à la moitié de la distance, qui est entre la surface & l'ouverture; par le second, elle monte jusqu'à l'ouverture même; le troisième forme un jet de la hauteur marquée ci-dessus, & retombe aussitôt, comme on a dit, à quatre pieds au-dessous du niveau de l'ouverture. Pendant que l'eau de cette source reprend son état naturel, la fontaine de l'autre côté jette de l'eau; puis celle du milieu & ainsi de suite, dans un ordre constant & alternatif.

Le mouvement perpétuel & régulier de ces trois sources n'est pas la seule chose qu'on y remarque; leurs eaux produisent encore des effets singuliers, qui ne sont pas moins surprenans. Si l'on met de l'eau de la grande fontaine dans une bouteille, on la voit sortir de la bouteille deux ou trois fois

 Islande.

17. ande.

au même instant que la source lance son eau, & ce jeu continue aussi long-temps que dure l'effervescence de l'eau qui est dans la bouteille. Après le second ou le troisième bouillonnement, elle devient tranquille & froide. Lorsqu'on bouche la bouteille, après l'en avoir remplie, elle éclate en morceaux au premier jet de la source. M. Horrebows dit s'être assuré de ce phénomène par plusieurs expériences. Lorsque l'on peut approcher de la grande source, & que l'on y jette quelque chose, de quelque nature que ce soit, & même du bois, elle l'entraîne au fond; mais aussi lorsqu'elle rejette l'eau, elle lance le bois & les pierres pardessus ses bords, & même à quelques pas de son ouverture. On a quelquefois éprouvé sa force, en y jettant des pierres aussi grosses & aussi pesantes qu'un homme vigoureux pouvait en porter: elles occasionnaient un grand bruit dans la fontaine; mais bientôt elles cédaient à la violence du bouillonnement, & malgré leur pesanteur, elles étaient rejetées hors de l'ouverture.

De l'eau que cette source lance en l'air, il se forme un petit ruisseau qui se refroidit dans son cours, & va se jeter dans une rivière à peu de distance de-là. Cette eau n'a que très-peu de goût minéral, & elle est fort bonne à boire lorsqu'elle est froide. Le terrain des environs donne toujours de bons pâturages, excepté à huit ou dix

pieds auto
pierreux.

La ferme
core tiède
son bétail
nent plus
effet partic
propriété,
rée seulem
crite: il y
quoiqu'elle

On trou
d'autres ca
rieux, elle
les avantag
premier, e
appris par l
nent une fu
au contrair
sage d'un
phénomène
l'air est hu
dérables, il
de ces eaux
sec, il ne f
exhalaisons

Les hab
eaux chaud

pieds autour des trois sources, où le sol est très-pierreux.

Islande.

La ferme près de laquelle coulent les eaux encore tièdes de ces trois fontaines, y fait abreuver son bétail, & il est prouvé que ses vaches donnent plus de lait que les autres; c'est un nouvel effet particulier à ces eaux. Au reste, cette dernière propriété, quoique extraordinaire, n'est pas affectée seulement aux trois *huerer* qu'on vient de décrire: il y en a plusieurs autres qui l'ont aussi, quoiqu'elles n'aient aucun mouvement réglé.

On trouve en plus de cent endroits d'Islande d'autres eaux chaudes; mais n'offrant rien de curieux, elles ne méritent d'être considérées que par les avantages qu'elles procurent aux habitans. Le premier, est d'être un excellent barometre. On a appris par l'expérience, que lorsque ces eaux donnent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée; au contraire quand elles fument peu, c'est le présage d'un temps sec & serein. La raison de ce phénomène se conçoit très-facilement. Lorsque l'air est humide, les exhalaisons étant plus considérables, il s'ensuit nécessairement que les vapeurs de ces eaux s'augmentent; au contraire, si l'air est sec, il ne fournit que très-peu de vapeurs, & les exhalaisons sont en petite quantité.

Les habitans qui ont leur demeure près de ces eaux chaudes, & particulièrement auprès de celles

Islande.

qui sont bouillantes, s'en servent fort utilement à différens usages. Ils mettent leur viande, ou ce qu'ils veulent faire cuire, dans une marmite remplie d'eau froide qu'ils suspendent au-dessus de la fontaine; tout s'y cuit de la même façon que sur un grand feu, sans qu'aucune mauvaise odeur se communique aux alimens, ni à l'eau de la marmite. Les voyageurs tirent de même un bon parti de ces sources, en y suspendant la chaudière qu'on porte ordinairement en voyage, & elle bout en moins d'un demi quart-d'heure.

Près de Krusevig est une de ces fontaines bouillantes, où le Voyageur Danois dit avoir vu un homme qui était occupé à courber des cerceaux, sans employer d'autre moyen que celui de tremper ses perches dans l'eau chaude. Quoiqu'elles eussent plus d'un pouce d'épaisseur, elles acquéraient un tel degré de flexibilité, que l'ouvrier paraissait faire ses cerceaux sans aucune peine. « Cependant, observe M. Horrebows, il » était obligé de s'éloigner de la source d'une » en heure, quelquefois même plutôt, pour res- » pirer un autre air : ce qui rendait cette pré- » caution nécessaire, c'est que la fontaine, qui » est environnée de soufre, d'alun, de salpêtre, » & de toutes sortes de terres colorées, exhale » une odeur aussi infecte que dangereuse. J'ai » moi-même, ajoute-t-il, ramassé dans cer-

D
endroit
mais l'od
violente
peu de te
Les Islan
ces eaux ch
on temper
en général
taires & qu
en ont à
un usage
l'année.

Comme
roit de cet
sieurs endro
en d'autres
neuse; aille
pellées *myr*
lorsqu'on es
est assez cor
ture.

Quelle q
lande, & l'
l'agriculture
lement aucu
celle de cul
les garantir

«endroit différens échantillons de cette terre; mais l'odeur qu'exhalait cette source, était si violente, que je ne pus la supporter que très-peu de temps.»

Islande.

Les Islandais tirent encore un bon service de ces eaux chaudes; ils en forment des bains, dont on tempere la chaleur comme on veut. Ils sont en général si persuadés que ces bains sont salutaires & qu'ils prolongent la vie, que ceux qui en ont à portée de leur habitation, en font un usage fréquent dans toutes les saisons de l'année.

Comme dans tous les pays du monde, le terroir de cette Isle a beaucoup de variété. En plusieurs endroits, il se trouve une bonne terre grasse; en d'autres, c'est la terre argilleuse ou sablonneuse; ailleurs on voit des terres fangeuses, appelées *myren*, qui deviennent d'un bon rapport, lorsqu'on est parvenu à les dessécher. La tourbe est assez commune par-tout, & d'une bonne nature.

Terroir.

Quelle que soit la différence des terres d'Islande, & l'utilité qui pourrait en résulter pour l'agriculture, les habitans ne connaissent généralement aucune autre occupation champêtre que celle de cultiver des prairies, de les fumer, de les garantir des bestiaux, & d'y recueillir le four-

Islande. rage qu'elles produisent. C'est-là ce qui fait la richesse des métairies, & chacune a ses prairies autour ou à peu de distance de ses murs. L'herbe y pousse avec une telle vitesse, que, quoique la neige soit à peine fondue à la fin de Juin en quelques endroits, quinze jours après on y voit de beau foin d'un pied de hauteur.

Plantes. On ne connaît jusqu'à présent d'autres plantes en Islande que l'oseille, le cochléaria, l'angélique, & une certaine espèce de moufle qui croît sur les rochers nus & stériles, appelée *Muscus catarafticius*. Cette dernière plante est un aliment fort commun, & beaucoup d'habitans s'en servent au lieu de pain. Ceux qui sont voisins du lieu où elle croît, en ramassent non-seulement pour leur provision, mais encore pour vendre à ceux qui ne sont pas à portée d'en recueillir. « J'ai souvent mangé de cette plante par goût, dit l'Écrivain Danois : je l'ai trouvée fort bonne & bienfaisante.

Quant à celles qu'on appelle *potageres*, il paraît, par son récit, qu'avec des soins & de l'expérience dans le jardinage, on peut parvenir à en faire croître dans toute l'Isle, puisqu'en plusieurs jardins on trouve des choux, du céleri, du persil, des navets, des petits-pois, plusieurs autres légumes de cette espèce, & en général

routes les cuisines.

Il n'en feaux fruits des grosses bien, & observe tes d'arbres y réussir nables. L'être dans sans leur choisir un le trajet de Coper où les arbres même sont difficiles à précaution apporter pourrait l

Puisque produisent il est probable grains, si nous daignons ignorer la rage & l'arrêter céder cette

routes les plantes qui sont d'usage dans nos cuisines.

Islande.

Il n'en est pas de même des arbres ou arbrisseaux fruitiers : on n'en voit pas d'autres ici que des groseillers, dont les fruits mûrissent assez bien, & sont de bon goût. « Je ne doute pas, » observe notre Auteur, que plusieurs autres sortes d'arbres & d'arbustes ne pussent très-bien » y réussir, en leur donnant les soins convenables. Le plus grand inconvénient me paraît » être dans la difficulté de transporter les arbres » sans leur faire tort ; pour l'éviter, il faudrait » choisir un temps contraire à celui où l'on fait » le trajet de cette Isle. Les vaisseaux ne partent » de Copenhague que dans le mois de Mai, temps » où les arbres ont déjà poussé, & où quelques-uns » même sont en fleurs ; c'est ce qui les rend très- » difficiles à transporter. Cependant, avec certaines » précautions, on pourrait peut-être encore les » apporter bien sains, & dans un état où l'on » pourrait les transplanter avec succès. »

Puisque l'Islande renferme des jardins, qui produisent toute sorte de racines & de légumes, il est probable qu'elle produirait également des grains, si son terrain était cultivé ; mais les Islandais ignorent absolument toute espèce de labourage & l'art de semer. On ne fait d'où peut procéder cette ignorance ; car la tradition nous ap-

Islande.

prend que le pays était autrefois cultivé, & qu'il y avait des champs ensemencés. La vérité de cette tradition se reconnaît en divers endroits par les sillons de ces champs, & par les divisions qui en avaient été faites. Beaucoup de Métairies, des plaines entières, & même quelques promontoires ont des noms dérivés d'*Aker*, qui veut dire *champ*; tels sont *Akrekot*, *Akregierde*, situés tous deux près de la Ferme Royale de Besssted, & *Akernesf*, qui en est éloigné de trois milles. « D'ailleurs; dit M. Horrebows, j'ai sous les yeux le Code d'Islande; j'y trouve différens chapitres où il est traité des terres labourées, des champs ensemencés, des contestations qu'ils pouvaient faire naître, & des décisions qui devaient intervenir sur ces objets. » Quoiqu'il soit démontré par ces faits que l'agriculture a été en vigueur dans l'Isle, il est assez difficile d'expliquer comment un art si utile a été abandonné généralement; comment tous les habitans ont pu perdre à-la-fois l'habitude & le goût de labourer & de semer. On peut cependant présumer avec assez de fondement, que l'affreuse mortalité qui, vers le milieu du quatorzième siècle, fit périr une si grande quantité de monde en Europe, & sur-tout dans les pays Septentrionaux, ayant réduit les Islandais à un très-petit nombre d'hommes, les

bras

bras mar
ment la fa
donner l
tipliées d

Depuis
on ne tr
qui conce
apprend
Islande plu
Norwège
climat de
qu'on est
Laponie,
recueille
maines sur
faire la m
démontre
il croît en
dans le ca
sauvage, c
Naturels du
apporte de
un terroir
plante. En
semé; en
Il se seme
s'élève à
belle paille

Tom

bras manquèrent à la culture, & qu'insensiblement la facilité de recueillir les pâturages fit abandonner les occupations plus pénibles & plus multipliées du labour, des semailles & de la récolte.

Depuis cette époque si funeste à l'humanité, on ne trouve rien dans les Annales Islandaises qui concerne l'agriculture. L'Auteur Danois nous apprend que son Souverain a fait passer dans l'Islande plusieurs Paysans de Danemarck & de Norwège, pour rétablir la culture des terres. Le climat de cette Isle ne peut contrarier les succès qu'on est en droit de se promettre; puisqu'en Laponie, où l'été est beaucoup plus court, on recueille de très-bon froment; six ou sept semaines suffisent pour le semer, le faire mûrir & faire la moisson. Nous avons de plus un fait qui démontre que le blé viendra très-bien en Islande: il croît en certains endroits de cette Isle, sur-tout dans le canton de Skastefield, une sorte de blé sauvage, dont on fait une farine excellente que les Naturels du pays estiment autant que celle qu'on leur apporte de Danemarck. Ce blé sauvage croît dans un terroir profond, où il ne vient aucune autre plante. En quelques endroits, il est petit & clair; semé; en d'autres, il est abondant & très-épais. Il se sème de lui-même chaque année. Sa tige qui s'élève à la hauteur de trois pieds, fournit une belle paille garnie d'un épi long, dont la forme

Islande.

Islande.

est semblable à celle de notre froment. Peut-être que ce blé est un reste de celui qu'on avait anciennement semé, & que le temps, ou le défaut de culture ont fait dégénérer au point où on le voit aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le Roi de Danemarck a donné des ordres précis d'examiner cette plante, & d'essayer de la faire venir par-tout où l'on pourra, pour le bien général des habitans.

Les plantes marines, suivant notre Auteur, sont en très-grand nombre; mais il ne nomme que l'*Alga marina saccharifera*, sur laquelle il nous apprend qu'un jeune Médecin Islandais a donné une belle Dissertation. Aucune de ces productions marines ne sont inutiles aux habitans: les unes servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver, lorsque l'on manque de fourrage; l'algue sucrée se mange par goût plutôt que par nécessité; elle fait même une branche de commerce entre les habitans des Côtes, & ceux qui sont plus éloignés dans les Terres. Le prix de cette plante est de la moitié du prix que vaut le poisson séché.

A l'égard des arbres des Forêts qui appartiennent encore au genre végétal, ils sont en assez petit nombre en Islande. On n'y voit que des bouleaux & des saules, dont la grosseur n'excède pas celle du bras, & dont la hauteur va au plus à dix ou douze pieds. En plusieurs endroits, les arbres sont rassemblés, de manière qu'ils forment çà & là

D

de petits bou
peut dire q
l'étendue de
brossailles &
d'ombrage p
ou deux; le
cette espèce
ici mention d
que parce qu
ces pour fair
Les habitans
dans des arb
en grande qu
En creusan
trouve des fo
nes qui indiq
bois en bien
ctuellement.
espèce fort fin
gen-Brand, n
grande profon
res, comme
ment entre de
dessus & pard
guliere, fort d
Je fus extrêm
lorsque j'en
encore lorsq

de petits bouquets; mais généralement parlant, on peut dire qu'ils sont assez rares relativement à l'étendue de l'Islande. Outre ces bois, il y a des brossailles & des arbrisseaux qui donnent assez d'ombrage pour garantir du soleil une personne ou deux; le genevrier & d'autres arbuttes de cette espèce sont fort communs. Nous ne faisons ici mention de ces productions peu considérables, que parce qu'elles offrent aux habitans des ressourcés pour faire du charbon, à l'usage des forges. Les habitans riverains en ont de bien plus sûres dans des arbres, que la mer amene tous les ans en grande quantité sur les côtes de leur Isle.

En creusant la terre de côté & d'autre, on trouve des fouches pourries, & de vieilles racines qui indiquent qu'il y a eu anciennement des bois en bien des lieux; où il n'en existe plus actuellement. Quelquefois on en rencontre une espèce fort singuliere, que l'on nomme *Schwarten-Brand*, noir-tison. Ce bois est toujours à une grande profondeur, en morceaux larges & minces, comme de grandes tablettes, & communément entre de grosses pierres qui le couvrent par dessus & par dessous. Il est d'une pesanteur singuliere, fort dur, noir comme l'ébène, & ondulé. Je fus extrêmement surpris, dit M. Horrebows, lorsque j'en vis pour la première fois, & plus encore lorsqu'on m'assura de quelle maniere il

Islande.

» se trouvait dans les pierres. Je doutai que ce
 » fût du bois, & je crus devoir le mettre au
 » rang des pétrifications; mais comme je fis l'ex-
 » périence qu'il cédaît au rabot, qu'il donnait des
 » copeaux très-fins, & qu'on pouvait le travailler
 » comme on jugeait à propos, je pense qu'il doit
 » être regardé comme un bois d'une espèce singu-
 » gulière, & en conserver le nom.»

Animaux.

Il n'y a point de bêtes fauves en Islande; il ne s'y trouve d'autres animaux sauvages que des renards. On y voit arriver quelques ours qui viennent du Groënland sur de gros glaçons; mais les habitans ont grand soin de les empêcher de pénétrer dans le pays, ou de s'y multiplier, lorsqu'ils parviennent à y entrer. Dès qu'ils en aperçoivent un, ou seulement ses traces, ils ne cessent pas de le chercher & de le poursuivre jusqu'à ce qu'il soit tué. Deux motifs très-pressans les portent à cette chasse : le premier, est de prévenir les ravages que ces animaux, très-voraces dans les pays septentrionaux, pourraient faire parmi leurs troupeaux; le second, c'est de gagner le prix assigné pour la peau qui doit en toute occasion être remise au Bailli, parce qu'elle est dévolue de droit au Fisc Royal. Ces peaux d'ours de Groënland passent pour les plus belles : on en a de blanches, de grises, de brunes & de tigrées.

Les renards d'Islande sont à-peu-près de la

D
 même cou
 appellent
 & on les re
 vanus dans
 Il n'en e
 Ils sont très
 de gris bleu
 ver, & ne
 autres coule
 toute l'anné
 nue, où,
 paraissent d'
 Les anim
 chevaux, le
 les chevres,
 petits, court
 Les habitans
 muns, que l
 à cheval, &
 plus qu'il peu
 qu'ils ne coût
 on n'a pas b
 marqués, da
 ou moins de
 on envoie d
 bleut en un
 cordes, parc
 yages. Si que

même couleur que les nôtres; les habitans les appellent *morroth*. Les noirs y sont très-rare, & on les regarde comme des étrangers qui sont venus dans l'Isle sur les glaces du Groënland.

Islande.

Il n'en est pas de même des renards blancs. Ils sont très-communs; mais on en voit très-peu de gris bleu. Les blancs le sont l'été comme l'hiver, & ne changent pas de couleur. Ceux des autres couleurs la conservent également pendant toute l'année, à l'exception du temps de leur mue, où, comme l'on fait, tous les animaux paraissent d'une couleur mêlée.

Les animaux domestiques de l'Islande, sont les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons & les chevres. Les premiers sont généralement petits, courts & ramassés, mais vigoureux & forts. Les habitans les aiment beaucoup: ils sont si communs, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval, & que chacun se pique d'en avoir le plus qu'il peut; ce qui leur est d'autant plus facile, qu'ils ne coûtent rien à nourrir, & que ceux dont on n'a pas besoin, on les mene, après les avoir marqués, dans les montagnes où on les laisse plus ou moins de temps. Lorsqu'on veut les prendre, on envoie des gens qui les chassent, les rassemblent en une troupe & les prennent avec des cordes, parce qu'alors ils sont devenus très-sauvages. Si quelques jumens donnent des poulains

Islande.

dans ces montagnes, les propriétaires les manquent comme les autres, & les laissent-là trois ans. Ces chevaux deviennent communément plus beaux, plus fiers, & plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

En général, les bœufs & les vaches n'ont rien en Islande qui les distingue des nôtres; mais dans les parties méridionales de l'Isle, on voit plusieurs de ces animaux qui n'ont point de cornes. Les Islandais tirent leur principal revenu de leurs vaches, par le commerce du beurre qu'ils font, & & par l'usage où ils sont de composer leurs boissons ordinaires avec le petit-lait qui reste, lorsque le beurre est fait. Ils donnent à cette liqueur le nom de *fyre*. A mesure qu'elle vieillit, elle devient claire & aigre jusqu'à égaler en force le vinaigre de vin; après quoi, n'étant plus potable seule, on y mêle beaucoup d'eau pour en tempérer l'acidité.

Dans les contrées méridionales où les pâturages ne sont pas assez communs relativement à leur population, les Islandais ont un usage qu'on pourroit éprouver peut-être avec quelque avantage dans tous les pays maritimes, où les fourrages sont rares. On nourrit les vaches avec l'eau dans laquelle on a fait cuire du poisson, & on y mêle même des poissons pourris & des arêtes, qu'on réduit en bouillie à force de feu. Les vaches y sont si bien accoutumées, qu'elles sont très-friandes de

D
cette nour
pèce de rasi
ment de bon
goût, ni oc

Les chev
deur que le
nos mouton
moutons, br
& plus gro
nous. Il s'en
& quelques-
& même da
croire que
toute la race
les béliers y
troupe de cir
à peine trois
cornes, & le
à Copenhagu
qui a plus de
ailleurs, beau
sa singularité
pas bien com
Il se fait to
& de la laine
le Danemarck
paraît pas sup
Royaume. Le

cette nourriture. C'est même pour elles une espèce de rafraîchissement, après lequel elles donnent de bon lait, sans qu'il contracte ni mauvais goût, ni odeur désagréable.

Islande.

Les chevres, les moutons sont de même grandeur que les nôtres. Ces derniers ne diffèrent de nos moutons qu'en ce qu'ils ont presque tous, moutons, brebis & béliers, des cornes plus grandes & plus grosses que ces animaux n'en ont chez nous. Il s'en trouve plusieurs qui ont trois cornes, & quelques-uns même qui en ont quatre, cinq, & même davantage. Cependant il ne faut pas croire que cette particularité soit commune à toute la race des moutons d'Islande, & que tous les béliers y aient plus de deux cornes. Dans une troupe de cinq à six cens moutons, on en trouve à peine trois ou quatre qui aient quatre ou cinq cornes, & lorsque le cas arrive, on les envoie à Copenhague comme une rareté. Tout mouton qui a plus de deux cornes vaut en Islande, comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cause de sa singularité; & c'est une preuve qu'ils n'y sont pas bien communs.

Il se fait tous les ans un grand trafic de moutons & de la laine qu'on a recueillie, qu'on enlève pour le Danemarck; cependant cette laine en général ne paraît pas supérieure à celle des moutons de ce Royaume. Le choix de la matière, la préparation

Islande.

qu'on fait lui donner, ce sont là les moyens les plus sûrs qu'on doive employer dans la fabrication des étoffes pour les conduire à la perfection, & c'est aussi par-là qu'on parvient à tirer un parti très-avantageux de la laine d'Islande, qui a, comme par-tout, différens degrés de qualité & de bonté.

Cette Isle n'ayant point d'autres grains que ceux qu'on y apporte de Danemarck, ce qui les rend toujours chers, on y élève peu de volaille, telle que des poules, des canards & des pigeons. Il ne s'en trouve même que chez quelques gens aisés, qui se piquent de vivre avec un peu de délicatesse, ou chez des marchands qui nourrissent des poules, pour faire commerce de leurs œufs.

La disette de volaille domestique est à la vérité bien réparée par l'abondance du gibier, & sur-tout des oiseaux aquatiques. Le gibier consiste en beccasses, en cailles, & en perdrix d'une espèce particulière, qui est blanche en hiver, grise pendant l'été, & qui a toujours les pattes couvertes d'un petit duvet: c'est ce qui a fait donner à ces oiseaux, par les Ornythologistes, le nom de *Lagopodes*: en Allemagne & en Suisse, on les appelle *Poules-d-neige*.

Parmi les oiseaux qui vivent sur les eaux & qu'on y voit en grand nombre, il faut distinguer ceux d'eau douce & ceux de mer, Ces derniers

D
sont en tro
sines de l'I
ou quinze
de ces oise
qu'on appr
ces oiseaux

Parmi le
qui sont ma
goût exquis
les oies, les
& d'autres

Les cygr
seaux ceux
par leur mu
bonne nour
dont on fait

Les Island
qu'ils délig
Dans ce nor
se mangent.
pigeon, & p
rougets. Ma
utile, est le
Aeder-Fugl
Latin *anas*
près de la g
beaucoup d
pas plus gro

oyens les
fabrication
fection, &
r un parti
e, qui a,
qualité &

s que ceux
ui les rend
aille, telle
eons. Il ne
gens aisés,
de délica-
rissent des
œufs.

st à la vé-
gibier, &
bier con-
rix d'une
ver, grise
couvertes
ner à ces
m de La-
es appelle

s eaux &
istinguer
derniers

font en troupes immenses sur des petites Isles voi-
sines de l'Islande, & se répandent jusqu'à douze ^{Islands.}
ou quinze lieues de distance. C'est même à la vue
de ces oiseaux qu'on commence à s'appercevoir
qu'on approche de cette Isle. On trouve parmi
ces oiseaux de mer différentes espèces de mouettes.

Parmi les oiseaux de riviere & d'eau douce,
qui sont mangeables, il y en a quelques-uns d'un
goût exquis. On met dans cette classe les cygnes,
les oies, les canards, les plongeurs, les farcelles,
& d'autres de cette espèce.

Les cygnes & les canards sont de tous ces oi-
seaux ceux qui font le plus de profit aux Islandais
par leur multitude, par leurs œufs qui sont une
bonne nourriture, & par le duvet & les plumes
dont on fait un commerce très-lucratif.

Les Islandais distinguent dix sortes de canards,
qu'ils désignent tous par des noms particuliers.
Dans ce nombre, il n'y en a que six sortes qui
se mangent. Les meilleurs sont de la grosseur d'un
pigeon, & paraissent être une sorte de *rouges* ou
rougets. Mais l'espèce la plus estimable, la plus
utile, est le canard à duvet, appelé en Islandais
Aeder-Fugl, en Allemand *Eyder-Ente*, & en
Latin *anas plumis mollissimis*. Le mâle est à-peu-
près de la grosseur d'une oie ordinaire, & porte
beaucoup de plumes blanches; la femelle n'est
pas plus grosse qu'une canne commune, & ses

Islande.

plumes sous l'estomac sont brunes. Il y en a une grande quantité dans toutes les parties de l'Isle; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'Occident, parce qu'il s'y trouve de petites Isles, où ces oiseaux font leur retraite. Les habitans ayant reconnu le bénéfice qu'ils tiraient de ces *Aeder-Fugl*, ont formé plusieurs petites Isles à quelque distance des côtes pour y attirer ces oiseaux; aussi s'y en trouve-t-il une multitude infinie, parce qu'ils multiplient beaucoup. Quoique ce canard ait soin de choisir ainsi de petites Isles désertes, pour y établir son ménage, cependant avec un peu de précautions, on parvient à l'accoutumer à vivre près des habitations; mais il ne faut alors garder ni chien, ni bétail. J'ai moi-même été témoin, dit M. Horrebows, que les canards vont quelquefois habiter la terre-ferme. Alors si ceux qui les y ont attirés ne leur donnent point d'inquiétude, ils peuvent aller & venir parmi ces oiseaux, même quand ils sont sur leurs œufs, sans qu'ils en soient effarouchés. On peut aussi leur ôter ces œufs, sans qu'ils quittent leurs nids, & sans que cette perte les empêche de renouveler leur ponte jusqu'à trois fois. Les petits qui naissent dans ces endroits, y couvent l'année suivante, & se multiplient au profit du propriétaire.

L'estomac de cet oiseau est garni de ce duvet,

mol & é
dunen,
dredon.
duvet-vis,
est encore
de l'estom
ramasse, &
miere po
nid, se dép
qu'on lui
courage p
replumé
femelle est
l'estomac,
plume à fo
duvet est l
mâle a l'es
l'a brun.
mais si on
pour jamais
mes ont g
ponte; ils t
nant au m
enfants, au
quatre.

Quand l
ôte le duvet
les habitans

r en a une
 s de l'Isle;
 du côté de
 rtes Isles,
 s habitans
 ent de ces
 es Isles à
 rer ces oi-
 titude in-
 . Quoique
 etites Isles
 cependant
 ent à l'ac-
 mais il ne
 J'ai moi-
 , que les
 re-ferme.
 eur don-
 aller &
 ils sont
 arouchés.
 ans qu'ils
 perte les
 qu'à trois
 droits, y
 lient au
 e duvet,

mol & élastique, connu sous le nom d'*eider-*
dunen, d'où vient notre mot corrompu d'*e-*
dredon. Le meilleur est celui qu'on appelle
duvet-vif, parce qu'il a le plus de ressort, & qu'il
 est encore le plus durable. L'oiseau se l'arrache
 de l'estomac pour faire son nid; c'est-là qu'on le
 ramasse, & qu'on l'enlève avec les œufs. La pre-
 miere ponte enlevée, le canard refait un autre
 nid, se déplume de nouveau, & pond d'autres œufs
 qu'on lui dérobe encore. Cependant il ne se dé-
 courage point; un autre nid est bientôt refait, &
 remplumé une troisieme fois. Mais, comme la
 femelle est alors toute dépouillée de plumes sous
 l'estomac, le mâle vient à son défaut, & se dé-
 plume à son tour. C'est ce qui fait que ce nouveau
 duvet est le plus précieux & le plus blanc: car le
 mâle a l'estomac blanc, au lieu que la femelle
 l'a brun. Elle fait donc une troisieme ponte;
 mais si on enlève encore ses œufs, elle abandonne
 pour jamais cet endroit. Aussi les bons écono-
 mes ont grand soin de lui laisser couvrir cette
 ponte; ils sont assurés que, l'année suivante, reve-
 nant au même endroit avec son mâle & ses
 enfans, au lieu d'un nid, ils en auront trois ou
 quatre.

Quand les petits canards ont quitté le nid, on
 ôte le duvet pour la troisieme fois. De cette façon
 les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs,

Islande.

Islande.

& trois récoltes de duvet. On peut juger de là quel profit ces oiseaux rapportent à ceux qui ont plusieurs centaines de nids sur leur terrain. Les œufs ont un très-bon goût, & ne le cèdent point à ceux de poule. Tout ce que les Islandais amassent de duvet, est transporté hors du pays, parce qu'ils en font peu d'usage, & qu'ils aiment mieux en tirer de l'argent; cette marchandise est toujours d'un prix assez cher.

Avant de terminer la description de ce qui concerne les oiseaux aquatiques qu'on voit en Islande, il est bon de remarquer l'industrie avec laquelle les habitans vont dénicher leurs œufs & leurs petits, malgré le danger affreux dont ils sont menacés dans cette expédition. « J'ai moi-même été témoin, dit leur Historien, de la manière dont on s'y prend; & je dois avouer que je n'ai pu voir, sans frémir, avec quelle intrépidité des hommes osent risquer leur vie pour servir leur intérêt. Plusieurs fois il est arrivé que, faute de prendre assez de précautions, plusieurs personnes ont péri malheureusement à cette chasse. »

On a déjà dit que les oiseaux cherchent, pour placer leurs nids, les endroits les plus inaccessibles aux hommes, & les rochers les plus escarpés. Voici les dispositions que l'on fait pour réussir à attaquer ces petites habitations. On attache très-

solidement
saillante le
poulie &
homme,
tout le lon
che armée
des rocher
signal conv
rerirent ce
de cent à
tinue tant
est possible
devient très
voit les oise
des cris aff
cette chasse
bénéfice; c
quantité de
de nourritu
de plumes
ainsi que l'
On remar
verdâtre, t
naïtement
douces. La
plus épaisse
restres; &
ce climat f

solidement au haut du rocher une solive qui reste saillante le plus qu'il est possible : elle porte une poulie & une corde, au moyen desquelles un homme, lié par le milieu du corps, descend tout le long des rochers. Il tient une longue perche armée d'un crochet de fer, pour s'approcher des rochers & se diriger à son gré. A certain signal convenu, les hommes qui sont sur le rocher retirent celui-ci qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cens œufs. La promenade se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible de supporter cette suspension, qui devient très-fatigante. Pendant cette chasse, on voit les oiseaux s'envoler par milliers, en poussant des cris affreux. Les habitans des endroits où cette chasse est praticable, en retirent un grand bénéfice ; car, outre les œufs, ils enlèvent aussi quantité de jeunes oiseaux, dont les uns servent de nourriture, & les autres donnent beaucoup de plumes qui se vendent aux Négocians Danois, ainsi que l'étdredon.

On remarque que tous ces œufs sont d'un jaune verdâtre, tacheté de brun, comme le sont ordinairement ceux des oiseaux qui habitent les eaux douces. La coquille des premiers est infiniment plus épaisse que celle des œufs des oiseaux terrestres ; & c'est vraisemblablement afin que, dans ce climat froid, ils conservent mieux la chaleur,

 Islande.

Islande. qu'ils reçoivent de l'incubation de la femelle; pendant le temps qu'elle les laisse découverts pour aller chercher sa nourriture. La plupart de ces œufs sont d'un bon goût, & font un aliment très-sain.

Les oiseaux de proie qu'on trouve en Islande; se réduisent aux quatre espèces suivantes; savoir, l'aigle, le faucon, l'épervier & le corbeau; on n'y en voit aucun autre. Comme trois de ces oiseaux n'ont rien qui les distingue de ceux de la même espèce qu'on connaît par-tout, nous ne nous arrêterons qu'à faire connaître le faucon d'Islande, qui a la réputation d'être le plus brave & le plus adroit à la chasse de tous les autres faucons de l'Europe.

On ne connaît ici qu'une seule espèce de faucons, parmi lesquels il en est des blancs, des gris-blancs & d'entièrement gris. On trouve quelquefois dans le même nid des petits de toutes ces couleurs. Ce qui a pu donner lieu de dire qu'il y en avait de plusieurs espèces, c'est cette variété de couleurs, & la différence de grosseur qui est entre le mâle & la femelle, le premier étant bien plus petit & moins haut que l'autre.

Outre les faucons qui font leur nid en Islande, il y en vient encore quelquefois, en hiver, du Groënland, qui sont presque tous blancs. On ap

D
pelle ceux
pendent pa

Dans cha
conniers, c
faucons qui
mens, qu'il
naissent. Co
& ils sont
prendre de
dois, & cet
on joint l'in

La manie
rite d'être ra
plante à tea
à la distance
attache au p
une perdrix
aunes de lon
voltiger. A
autre ficelle
long, qui pa
Fauconnier t
premier au f
planté un bâ
diculairement
aunes de dia
couvre ce pi
à une certain

pelle ceux-ci *faucons volans*, parce qu'ils ne ~~pendent pas dans le pays.~~
Islande.

Dans chaque canton il y a un ou plusieurs Fauconniers, qui s'attachent si bien à observer les faucons qui l'habitent, & à épier leurs mouvemens, qu'il n'y a pas un seul nid qu'ils ne connaissent. Ces Chasseurs ont des brevets du Bailli, & ils sont les seuls auxquels il soit permis de prendre des faucons. Tous doivent être Islandois, & cette occupation est très-lucrative, quand on joint l'intelligence au bonheur.

La maniere dont on attrape les faucons, mérite d'être rapportée, à cause de sa simplicité. On plante à terre deux pieux sur une même ligne, à la distance de deux toises l'un de l'autre. On attache au premier, par une patte, un pigeon ou une perdrix, avec une ficelle de trois ou quatre aunes de long, afin que l'oiseau ait du jeu pour voltiger. A l'autre patte de l'oiseau, tient une autre ficelle de cinquante ou soixante toises de long, qui passe dans le second pieu, & dont le Fauconnier tient le bout pour tirer la perdrix du premier au second pieu. Près de ce dernier est planté un bâton, qui porte un filet tendu perpendiculairement sur un demi-cercle de trois ou quatre aunes de diamètre, de manière qu'en tombant il couvre ce pieu & tout le terrain qui l'entourne à une certaine distance. A l'extrémité du filet en

Mande. demi-cercle est attachée une ficelle de même longueur que la précédente, & qui passe par le pieu planté du côté du Fauconnier. C'est avec cette ficelle qu'il peut tirer à terre le filet pour envelopper le faucon, de la même manière qu'il a tiré la perdrix du premier piquet au second. Les Fauconniers choisissent pour cette chasse les endroits voisins des nids des faucons, & les lieux où ils ont vu reposer des faucons volans nouvellement arrivés.

Dès que le faucon apperçoit voltiger la perdrix qui sera d'appât, on le voit tourner en planant directement sur l'oiseau, & examiner s'il n'y a point de danger. Enfin il se précipite à terre avec une rapidité sans égale; d'un coup de bec il coupe d'abord la tête à l'oiseau aussi nettement que si elle eût été tranchée avec un couteau, puis il remonte en l'air assez haut pour s'assurer qu'il peut tranquillement se repaître. Pendant qu'il s'élève, le Fauconnier tire la perdrix vers le filet, mais assez promptement, pour que le faucon ne puisse pas s'en appercevoir. Bientôt après, cet oiseau vient se saisir de sa proie, alors le Fauconnier tire le filet, & le faucon se trouve pris comme dans une cage. Le Fauconnier s'approche, il prend le faucon avec beaucoup de précaution, pour ne lui arracher aucune plume, & aidé d'un de ses gens, il lui met un chaperon sur les yeux.

Pendant

D
Pendant la
tienne bien
quante ou so
con, qui est
la vue très
perdrix qui
tre chose
hommes.

Tous les
Fauconnier
enante au R
Bailli de l'Is
Fauconnier d
dans l'Isle, ch
éforme ceux
premiers dan
Copenhague.

Sur la véri
Fauconniers I
est quinze
our un gris
ui sont entie
ne gratificati
uand ils livre
remieres cou
res.

Quand le va
Tome X

Pendant la chasse, il faut que le Fauconnier se tienne bien caché, ou couché par terre à cinquante ou soixante toises de son filet; car le faucon, qui est naturellement soupçonneux, & qui a la vue très-sûre, n'approcherait jamais de la perdrix qui sert d'appât, s'il découvrait la moindre chose qui lui fit ombrage, & sur-tout des hommes.

Islande.

Tous les ans, le jour de la S. Jean, chaque Fauconnier se rend à Besssted, maison appartenante au Roi de Danemarck, où loge le grand Bailli de l'Isle, & il y dépose ses faucons. Le Fauconnier du Roi, qui vient aussi chaque année dans l'Isle, choisit les faucons capables de servir, & réforme ceux qui ne le sont pas, & fait porter les premiers dans son vaisseau pour les conduire à Copenhague.

Sur la vérification du Fauconnier du Roi, les Fauconniers Islandais reçoivent du Bailli de Besssted quinze rixdâles pour un faucon blanc, dix pour un gris blanc, & sept pour chacun de ceux qui sont entièrement gris. On leur accorde même une gratification de deux ou de quatre rixdâles, quand ils livrent un ou plusieurs faucons des deux premières couleurs, parce qu'ils sont les plus rares.

Quand le vaisseau destiné à transporter les fau-

Islande. cons, est prêt à mettre à la voile, le Fauconnier Royal fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir ces oiseaux pendant quinze jours; mais on en conserve de vivans, ainsi que d'autre bétail, afin de ne pas manquer de provisions, si le trajet durait plus de trois semaines ou un mois, qui est le temps qu'on y emploie communément, étant défendu à ce vaisseau de prendre terre, à moins d'une nécessité très-pressante. Il faut beaucoup de soins pour que ces faucons arrivent sains & saufs en Danemarck; ils sont rangés entre les deux ponts sur des perches auxquelles on les attache, & qui sont garnies de coussins de gros drap d'Islande remplis de foin. La quantité de faucons que le Danemarck tire annuellement de l'Islande, n'est pas toujours la même; mais communément le nombre de ces oiseaux de proie est de cent ou cent vingt, & quelquefois il a été à plus de deux cents. C'est de ces jeunes faucons que le Roi de Danemarck envoie tous les ans à différens Princes de l'Europe.

Après tous les oiseaux dont nous avons parlé les Islandais en ont de petits, que M. Horrebow croit inconnus en Danemarck, & auxquels les Insulaires donnent des noms particuliers. Il y en a de la grosseur des alouettes, d'autres approchant des moineaux, & tous sont très-bons manger.

De toutes
 animal en Isl
 ombreuse, la
 tre Isle, pa
 tous les enc
 puisable de
 ont encore
 it. Car "exp
 est plus gras
 fines du No
 hiver & par
 temps. Il est
 ense M. Ar
 s sous le p
 ons de la m
 qui leur co
 toute leur
 nient, plus
 graisse. Ce
 de ces pois
 natal, à se
 ent la mer c
 es aux peu
 strie supplé
 au défaut
 re a refusée
 s Islandais d
 ge de recevo

De toutes les classes que comprend le genre animal en Islande, celle des poissons est la plus nombreuse, la plus variée & la plus intéressante. Cette Isle, par sa situation, jouit, préférablement sous les endroits du monde, d'une abondance inépuisable de grands & de petits poissons de mer, qui ont encore l'avantage d'être du plus excellent goût. Car l'expérience a fait reconnaître que le poisson est plus gras & meilleur dans les plages les plus septentrionales du Nord, & que par-tout il est plus parfait en hiver & par les grands froids, qu'en tout autre temps. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme pense M. Anderson, que les abîmes profonds de la mer, qui sont sous le pôle, sont la véritable source des poissons de la mer, qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus; qu'ils y acquiescent toute leur consistance; & que plus ils s'éloignent, plus ils perdent de leur vigueur & de leur graisse. Cependant la multiplication excessive de ces poissons les force à sortir de leur pays natal, à se répandre sur les côtes qui environnent la mer du Nord, & à venir s'offrir eux-mêmes aux peuples qui les habitent, & dont l'industrie supplée par le commerce de ces poissons au défaut des autres productions que la nature a refusées à leurs climats.

Les Islandais doivent donc à leur situation l'avantage de recevoir en abondance, avec tous les

Islande.

Islande.

vents, dans le golfe & dans les baies de leur
toutes sortes de bons poissons qui viennent
médiatement du Nord.

Les principaux & les plus utiles sont le hareng
le cabelliau, la grande morue, le merlan, le
bor, le flaitan & les folles.

Le hareng, ou le *poisson couronné*, com-
l'appellent les pêcheurs Danois, est si généra-
ment connu, qu'il n'est pas besoin de le dé-
pour le faire distinguer de tous les autres. Cep-
dant on ne connaît point encore assez toutes
espèces de ce poisson, pour les ranger sous des
ses particulieres. On croit communément que
harengs ne vivent que du limon de l'eau, &
une erreur fort accréditée parmi les pêche-
Mais l'examen de leur bouche, dans laquelle
voit de petites dents, prouve d'une manière
contestable que ces dents ne leur ont pas été
nées pour avaler de l'eau. En effet, des cur-
ont trouvé dans l'estomac de ces poissons des
mens solides. *Neukrants*, qui a donné un Tra-
sur les Harengs, rapporte qu'il a souvent trou-
dans l'estomac d'un de ces poissons plus de
xante petits crabes, à moitié digérés. *Leuwen-
ayant fait la dissection de quelques harengs
le temps du frai de ces poissons, a vu qu'il
d'œufs dans leurs intestins.*

Quoi qu'il en soit de la variété des espèces

RALE
 es de leur
 viennent
 ont le hare
 merlan, le
 ronné, com
 est si géné
 n de le dé
 s autres. Ce
 assez tou
 ger sous des
 unément que
 de l'eau, &
 ni les pêche
 dans laquelle
 une maniere
 ont pas été
 fet, des cur
 poissons des
 donné un T
 a souvent
 ons plus de
 rés. *Leuwen*
 ues harengs
 s, a vu qu
 té des espèc

reng. & de la nourriture qu'il prend, il est sûr
 de ces poissons arrivent, tous les ans, par troupes
 nombrables sur les côtes de l'Islande, ainsi que
 ns les mers septentrionales d'Europe, & que
 st-là que vont les attendre différentes Nations
 lesquelles ils fournissent une branche de com-
 merce considérable. Ce n'est pas un spectacle
 différent, que de considérer les migrations
 s harengs, & la guerre que leur font les
 res poissons. Anderson, d'après Neukrantz,
 fait une description curieuse. C'est donc
 cet Ecrivain, ou plutôt de son Traduc-
 t, que nous empruntons les détails qui
 vent.

Islande.

Anderson, après avoir établi par différentes
 ures tirées des Relations des Voyageurs, que
 harengs, ainsi que beaucoup d'autres petites
 ces, telles que les maquereaux, les plies, les
 dines, &c. font leur séjour habituel dans les
 mes les plus reculés du Nord, s'explique en ces
 mes : « Il est certain que les glaces immenses qui
 e se fondent jamais dans ces mers, & qui augmen-
 ent, tous les ans, en épaisseur & en étendue,
 ont pour ces poissons une retraite sûre, qui
 onserve leur frai, & qui favorise l'accroisse-
 ment de leurs petits; car il est évident que
 ans ces gouffres profonds & glacés, ils n'ont
 en à craindre des marsouins, cabeliaux, &

Islande.

» autres poissons voraces que la difficulté
 » respirer dans ces endroits empêche
 » pénétrer, & moins encore des baleines
 » qui, ayant des poumons conformés presq
 » comme les animaux terrestres, ont toujou
 » besoin d'un air pur & nouveau pour res
 » rer; en sorte que ces petits poissons jouisse
 » dans leur retraite d'un repos qui ne peut être
 » troublé ni par les gros poissons, ni par les
 » pêcheurs, qui ne peuvent en approcher. »
 arrive delà que, se multipliant prodigieusement
 leur nombre s'accroît au point, qu'enfin la nour
 riture leur manque, & les oblige à détacher de
 colonies, pour aller vivre ailleurs. Peut-être au
 qu'un petit reste de ces colonies, ou du moins
 leur progéniture, après bien des détours de
 nous parlerons incessamment, s'en retourne
 faire vers le pôle, pour contribuer à la conservation
 de l'espèce.

Sortant des glaces du Nord, les troupes
 harengs sont aussitôt attaquées par toutes les gros
 & les petites espèces de poissons destructeurs
 qui, pressés par la faim & conduits par un instinct
 particulier, vont à leur rencontre, & les chassent
 continuellement devant eux, de la mer Glaciale
 dans l'Océan Atlantique. Les harengs effrayés
 cherchent bientôt les côtes, & se jettent dans les
 golfes, les bas-fonds, & même aux embouchures

I
 des fleuves
 leurs enne
 sûreté. Au
 riment leu
 voyager le
 vre, dès q
 échappent
 vraisemblab
 disparaissent

C'est au
 bouche des
 des hareng
 de la mer
 due occupé
 moins aut
 longueur d
 Son aile d
 tombe au
 principalem
 d'une épais
 poissons q
 qui fonden
 tellement
 çoit de loi
 & par l'ag
 souvent ju
 l'air pour
 va au-dev

difficulté
empêche d
es baleines
més presq
ont toujou
pour resp
ons jouille
ne peut é
, ni par l
procher. n
igieusement
enfin la no
détacher d
eut-être au
ou du moi
détours de
retourne e
conservati
s troupes
tes les gro
destru&eur
par un insti
& les challe
mer Glaci
ngs effray
tent dans
embouchu

des fleuves, tant pour y trouver un asyle contre leurs ennemis, que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussi tôt qu'ils ont jetté leur frai, ils continuent leur route; & le même instinct qui fait voyager les peres, porte leurs enfans à les suivre, dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs, se rendent vraisemblablement dans d'autres mers; car ils disparaissent entierement.

 Islande.

C'est au commencement de l'année que débouche des mers du Pôle la troupe innombrable des harengs. Elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paraît le plus large, & son étendue occupe, suivant un Auteur Anglais, pour le moins autant d'espace en largeur, que toute la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Islande. Son aile droite se détourne vers l'Occident; elle tombe au mois de Mars sur l'Islande, & c'est-là principalement que les colonnes de harengs sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers, les font tenir tellement serrés de tous côtés, qu'on les aperçoit de loin par la couleur noirâtre de la mer, & par l'agitation qu'ils y excitent, en s'élevant souvent jusqu'à la surface, & s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. Si alors on va au-devant d'eux, & qu'avec une espèce de

Islande.

pelle dont on se sert pour arroser les voiles de vaisseaux, ou un autre instrument large & creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois un grand nombre de harengs. Au reste, on ne fait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au Banc de Terre-Neuve, & on ignore de même ce que devient le reste de la colonne qui file le long de la côte occidentale de l'Isle. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies sont tous remplis de harengs, & en même-temps de quantité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi ces ennemis des harengs, on distingue, entr'autres, le *nordcaper*, qui est un des plus dangereux, & remarquable par la ruse dont il se sert pour en faire sa proie. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norwège, qu'on appelle *Cap-du-Nord*, d'où il a tiré son nom. Ce poste ne peut être plus favorable à ses vues; car il est d'abord averti du passage des harengs qui côtoient la Norwège en descendant du Nord. Lorsque toutes les troupes de harengs ont dépassé sa demeure habituelle, son intérêt l'amène aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler les harengs dispersés dans les golfes de l'Isle, & de les chasser devant lui vers la Côte. Lorsqu'il les voit en assez grande

quantité, quelque Baie cite un tour d'entraîner étourdit & harengs, gueule, qu'en aspirant entraîne dans un g

L'aile g plus à port à l'Orient qui rase l'Islande, chassée par certaine h Orientale elle rase la partie suiv qu'elle r Mer Balt pointe du deux col Côte Ori ment par pendant des mêt

quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque Baie, & par un coup de queue, il y excite un tourbillon très-rapide, & capable même d'entraîner de légers canots. Cette petite tempête étourdit & comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par milliers dans sa gueule, qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force, l'air & l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac, comme dans un gouffre.

L'aile gauche des harengs, par sa marche, est plus à portée de notre connoissance. Elle se porte à l'Orient; &, après avoir détaché une colonne qui rase les Côtes Orientales & Occidentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassée par les marsouins & les cabeliaux. A une certaine hauteur, elle forme deux divisions. L'aile Orientale dirige sa course vers la Norwège, dont elle rase la Côte; &, se divisant de nouveau, une partie suit la Norwège en ligne droite, jusqu'à ce qu'elle tombe par le Détroit du Sund, dans la Mer Baltique, & l'autre partie étant arrivée à la pointe du Nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes. La première défile le long de la Côte Orientale de Jutland, & se réunit promptement par les Belts, avec celle de la Mer Baltique, pendant que la seconde descendant à l'Occident des mêmes plages, & côtoyant ensuite le Sles-

Islande.

Irlande.

wick , le Holstein , l'Evêché de Brême & la Frise , se jette par le Texel & le Vlie , dans le Zuiderzée , puis , après l'avoir parcouru , s'en retourne dans la mer du Nord.

La seconde des deux grandes divisions , qui tourne à l'Occident , est aujourd'hui la plus nombreuse. Elle s'en va toujours accompagnée de marsoins , de cabelliaux & de requins , droit aux Îles de Hirtland & aux Orcades , où les Pêcheurs de Hollande les attendent au temps marqué ; de-là , s'avançant vers l'Ecosse , elle s'y divise en deux colonnes , dont l'une , après avoir descendu le long de la Côte Orientale de l'Ecosse , fait le tour de l'Angleterre ; en laissant toutefois dans sa route , des détachemens considérables , qui se portent sur les côtes des Frisons , des Hollandais , des Zélandais , des Brabançons , des Flamands & des Français ; l'autre colonne tombe en partage aux habitans de la partie occidentale de l'Ecosse & aux Irlandais , qui , de tous côtés , sont alors environnés de harengs. Toutes ces divisions s'étant à la fin réunies dans la Manche , ce qui est échappé aux filets des Pêcheurs , à la voracité des poissons & aux oiseaux de proie , forme encore un nombre prodigieux , & se jette dans l'Océan Atlantique , où il se perd ; du-moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe.

Le hareng fréquente aussi les côtes de l'Amé-

rique Septentrionale
qu'il y soit
tirant du côté
des fleuves
colonne ,
chement de
ou si c'est
par la Manche
» Anglais
» autant qu
» le hareng
» grande c
» comme
» Méridion
» de l'Occ
» dans les
» défendu d
» ainsi qu'
» dans la
» gleterre.

Quelque
pour son
que sa Na
harengs ,
distribu
le comme
beaucoup

rique Septentrionale ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y soit aussi abondant qu'en Europe ; & en tirant du côté du Midi , on n'en voit plus au-delà des fleuves de la Caroline. On ne fait pas si la colonne , qui pénètre en Amérique , est un détachement de la grande troupe descendant du Nord , ou si c'est un reste de ceux qui s'en sont retournés par la Manche. « Quoi qu'il en soit , dit l'Auteur » Anglais de l'*Atlas maritime & commerçant* , » autant que j'ai pu découvrir par mes recherches , » le hareng ne se trouve jamais , du-moins en » grande quantité , dans les Pays Méridionaux , » comme l'Espagne , le Portugal , les Côtes » Méridionales de la France , ni sur les Côtes » de l'Océan , ni dans la Méditerranée , ni » dans les parages d'Afrique , *comme s'il était » défendu à ce poisson de se livrer à ces peuples , » ainsi qu'il fait aux autres , pour les mettre » dans la nécessité de tirer leurs provisions d'An- » gleterre.* »

Quelque envie que ce même Anglais , par zèle pour son pays , paraisse avoir de nous persuader que sa Nation fait un commerce considérable de harengs , il est sûr que ce sont les Hollandais qui distribuent ce poisson par toute l'Europe , & que le commerce qu'ils en font , est non-seulement beaucoup plus étendu que celui des Anglais ,

 Islande.

Islande. mais même supérieur à celui de toutes les autres Nations.

Cette seule pêche nourrit en Hollande ordinairement plus de cent mille personnes, & elle en enrichit beaucoup. *Huet* fait monter à la quantité de trois cens mille tonneaux, le produit annuel de cette pêche, qu'il évalue à vingt-cinq millions d'écus de banque, dont dix-sept millions en pur gain, & huit millions pour les frais. *Funcius* soutient que les Hollandais pêchent par an quatorze mille huit cens millions de harengs. *Doot* prétend qu'en 1688, quatre cens cinquante mille Hollandais furent employés à la pêche du hareng.

Chaque année, à la Saint-Jean, les Hollandais se rendent, ainsi qu'on l'a déjà dit, aux Isles de Shetland ou Hirland, du côté de Fayrhill & de Bockenefs, avec douze ou quinze ou *buyfès*, sorte de barques destinées à cette pêche. Lorsqu'elles sont rassemblées, on se met en mer en poussant au Nord-Nord-Ouest, & on jette le premier filet près de Fayrhill, la nuit du lendemain de la Saint-Jean, d'abord après minuit. La pêche ne se fait jamais pendant le jour, tant pour mieux reconnaître le fil du banc des harengs qu'on distingue plus aisément par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles, & pour régler là-dessus

la direction
est attiré p
les *buyfès*
cerner les

Les filets
des dimen
dont il n'e
au-lieu de
grosse soie,
que des fil
trois ans,
ans ceux d
en brun, à
filets ont
on ne les r
coup, on p
dix & jusq
last compr
contient m

Il n'est p
25 Juin,
arrivé à sa
transporter
les Etats-G
pêche, &
il est enjo
matelots,
de Hollan

la direction des filets, que parce que le poisson est attiré par la clarté des lanternes que portent les *buyfès*, & qu'en étant ébloui, il ne peut discerner les pièges qu'on lui tend.

Islande.

Les filets qui servent à pêcher le hareng, ont des dimensions marquées par les Ordonnances, dont il n'est pas permis de s'écarter. Aujourd'hui, au lieu de chanvre, on y emploie une espèce de grosse soie, qu'on tire de Perse, parce qu'on a trouvé que des filets de cette matiere durent au-moins trois ans, tandis qu'il fallait renouveler tous les ans ceux de chanvre. L'usage est de les teindre en brun, à la fumée des copeaux de chêne. Ces filets ont mille ou douze cens pas de long, & on ne les retire qu'une fois dans la nuit. D'un seul coup, on prend quelquefois trois, quatre, cinq, dix & jusqu'à quatorze *lasts* de harengs: chaque last comprend douze tonneaux, & le tonneau contient mille poissons.

Il n'est pas permis de jeter les filets avant le 25 Juin, parce que le poisson n'est pas encore arrivé à sa perfection, & qu'on ne saurait le transporter loin sans qu'il se gâte. Chaque année, les Etats-Généraux rendent une Ordonnance expresse, & font afficher des placards, par lesquels il est enjoint aux Maîtres de *buyfès*, pilotes & matelots, de prêter serment, avant leur départ de Hollande, de ne pas précipiter la pêche; &

Islande.

à leur retour , ils font un nouveau serment , pour attester que ni leur vaisseau , ni aucun autre , n'a enfreint la Loi , au moins à leur connoissance. En conséquence de ce double serment , on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux harengs , pour empêcher la fraude , & pour conserver le crédit de ce commerce lucratif. Cet article est si important , que , dans la convention faite en 1606 , entre la Hollande & la Ville de Hambourg , il a été expressément stipulé qu'on veillerait très-exactement de part & d'autre , à l'exécution des Ordonnances relatives à cette pêche.

Dans les trois premières semaines qu'elle dure , c'est-à-dire , depuis le 25 Juin jusqu'au 15 Juillet , on met tout le hareng qui a été pris , pêle-mêle dans des tonneaux , qu'on expédie à mesure sur certains bâtimens bons voiliers , appelés *chasseurs* , qui le transportent en Hollande ; le premier hareng qui arrive , est nommé par cette raison , *hareng de chasseur*.

Quant à celui qu'on prend après le 15 de Juillet , aussi-tôt qu'il est à bord des *buyfés* , & qu'on lui a ôté les ouies , on a grand soin d'en faire trois classes , qu'on nomme *hareng vierge* , *hareng plein* & *hareng vide*. Chaque espèce est salée , & mise dans des tonneaux particuliers. Le *hareng vierge* (en Hollandais *voll haaring*) est celui qui

D

se prend le
ou d'œufs ,
perfection.

Le *hareng*
celui qui a f
est sur le po
deux espèces
serve pas si
les deux dern
ordinaire de
qu'elles font
finie. Cette
mois de Nov
permettent d
Décembre.

Les tonnes
arrivées en H
plus loin , on
& on les rela
de mer , on
qui forment
neau , où on
meilleur har
en France ,
Hambourg.
fait ouvrir p
l'avoir encor
daïse , en t

se prend le premier, & qui est rempli de laites
ou d'œufs, ce qui est son état d'intégrité ou de
perfection. Ilande.

Le *hareng vide*, ou *schooten haaring*, est
celui qui a frayé, & le *hareng plein*, celui qui
est sur le point de frayer. La première de ces
deux espèces est la moins estimée, & ne se con-
serve pas si bien que le hareng plein; ce sont
les deux dernières espèces, qui forment la charge
ordinaire des *buyses*, & elles partent à mesure
qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est
finie. Cette pêche dure ordinairement jusqu'au
mois de Novembre, & les Ordonnances même
permettent de la continuer jusqu'à la fin de
Décembre.

Les tonnes de harengs des trois espèces, étant
arrivées en Hollande, avant de les transporter
plus loin, on les ouvre, on les sale de nouveau,
& on les rehausse si bien que, de quatorze tonnes
de mer, on en fait douze tonnes d'Amsterdam,
qui forment ce que les marins appellent *un ton-
neau*, où on les met dans de petites caques. Le
meilleur hareng qu'on connaisse en Allemagne &
en France, vient de Hollande par la voie de
Hambourg. A son arrivée en cette Ville, on le
fait ouvrir par des Jurés-Emballeurs, qui, après
l'avoir encore salé & entonné à la façon Hollan-
daise, en font une estimation juridique, &

Islande. mettent sur les nouveaux tonneaux des marques réglées par l'Ordonnance. Si le hareng de Hollande est si excellent, & son goût infiniment plus délicieux que celui des harengs pris & préparés par toutes les autres Nations, c'est que les pêcheurs Hollandais lui coupent les ouies, à mesure qu'ils le prennent, & qu'après l'avoir préparé avec soin, ils ne manquent jamais de ferrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chute du jour. Les tonneaux, dans lesquels on entasse ces harengs, sont tous de bois de chêne, & on les y arrange avec beaucoup d'ordre, sur des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Toutes les autres Nations de l'Europe prenant beaucoup moins de précautions, leurs harengs sont d'une qualité très-inférieure, & se conservent bien moins que ceux de Hollande.

Il y a environ trois cens cinquante ans que l'usage d'encaquer le hareng subsiste. Avant qu'on eût trouvé le moyen de le conserver, on ne le mangeait vraisemblablement que frais ou sec. L'époque de cette utile invention est fixée, par quelques Historiens, à l'an 1397, & par d'autres, à 1416. L'inventeur s'appellait *Guillaume Beuckels*, ou *Beuckelsen*, ou *Bucfeld*, & il était de Biervlier en Flandre. On reconnut bientôt en Hollande les avantages de la caque, pour conserver le goût du hareng, & pour le transporter aisément

aisément
tion si
commer
Beuckels
comman
Reine de
sonnes,
pour le r
à leurs G
Avant
de les sal
appelle *b*
façon. A
l'ouvre,
la laite, &
dans de l
sel, & on
sel & d'e
quisse y t
gent quat
es retire
un tonnea
par dessus
fait rem
neau, po
qu'il n'y e
caution, l
change le
Tome

aisément par-tout. Depuis ce temps, cette invention si simple est devenue comme la base du commerce des Hollandais. Aussi la mémoire de Beuckels a-t-elle été dans la suite en telle recommandation, que l'Empereur Charles V & la Reine de Hongrie, allèrent; en 1536, en personnes, voir son tombeau à Biervliet, comme pour le remercier d'une découverte si avantageuse à leurs sujets de Hollande.

Avant d'encaquer les harengs, il y a deux façons de les saler, en blanc ou en rouge; c'est ce qu'on appelle *blanc salé* & *rouge salé*. Voici la première façon. Aussi-tôt que le hareng est pêché, on l'ouvre, on sépare les boyaux d'avec les œufs ou la laite, & on les ôte. On lave ensuite le poisson dans de l'eau fraîche; on le frotte bien avec du sel, & on le met dans une saumure composée de sel & d'eau fraîche, assez forte, pour qu'un œuf puisse y tenir sans s'enfoncer. Les harengs y restent quatorze ou quinze heures; après quoi, on les retire, on les sèche bien, & on les met dans un tonneau bien pressés, avec du sel au rond & par-dessus la dernière couche, lorsqu'il est tout fait rempli. On ferme ensuite exactement le tonneau, pour que la saumure n'en découle pas, & qu'il n'y entre pas le moindre air; sans cette précaution, le hareng se gâterait bientôt. Quand on change les harengs de tonneaux, & qu'on les

remet dans les caques, il faut avoir les mêmes
 Islande. attentions.

La préparation des harengs en rouge se fait de la manière suivante. Quand les poissons sont tirés de la saumure où ils ont resté au-moins vingt-quatre heures, on leur passe une broche de bois dans la tête, & on les accroche dans un four préparé pour cet effet, & qui en contient ordinairement douze mille. On allume ensuite au dessous des poissons, du sarment qui fait beaucoup de fumée, & très-peu de flamme. On les laisse en cet état, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment séchés & fumés, ce qui se fait dans l'espace de vingt-quatre heures. Alors on les retire pour les mettre dans des tonneaux. Leur mérite consiste à être gros, gras, frais, tendres, d'un bon sel, d'une couleur dorée, & à n'être point déchirés. C'est l'espèce de harengs appelée *picklings*, & en Français, *hareng fore* ou *foret*. La première sorte s'appelle *hareng blanc*.

Les harengs, que l'on mange en France, ne paraissent pas, tous les ans, sur les côtes d'Islande en aussi grande quantité, mais seulement de temps à autre; de sorte que ces poissons ne font point une branche de commerce pour les Islandais.

L'espèce de harengs qui, chaque année, ne manque pas de se montrer dans ces parages, est celle qu'on appelle *sardine*, & qui arrive avec les

beliaux, dont elle ne les épargne pas sardines & leurs ardeur & l'avidité fait échouer sur rochée des côtes, rent bientôt l'affaire était pour eux heureuse; mais en ore, lorsqu'on trouve six cens cabeliaux de infinie de sardaux.
 Il est amusant & c
 i avait joui plusieurs
 ir arriver les sard
 andant que les flot
 ent de ces poissons
 ciel est obscurci
 ble d'oiseaux de
 plus des malheure
 tent l'air de cris p
 quelques-uns de ces o
 dans les eaux co
 assez profondéme
 dans le bec.
 es poissons bien pl
 harengs & les sardi

celiaux, dont elle est poursuivie. La baleine, ~~ne~~ ne les épargne pas non plus, engloutit souvent Islande.
sardines & leurs persécuteurs.

L'ardeur & l'avidité d'une baleine, l'ayant un
fait échouer sur le sable, pour s'être trop
prochée des côtes, tous les Islandais du canton
sont bientôt l'assailir, & la tuent. Une ba-
leine était pour eux une prise très-agréable &
heureuse; mais elle le devint bien davantage
lorsqu'on trouva dans son ventre, plus
de six cens cabeliaux frais & vivans, une mult-
tude infinie de sardines, & même quelques
autres.

Il est amusant & curieux, dit M. Horrebows,
qui avait joui plusieurs fois de ce spectacle, de
voir arriver les sardines en grandes troupes.
Lorsqu'elles sont agitées par le mouve-
ment de ces poissons accumulés par millions,
le ciel est obscurci par une multitude innom-
brable d'oiseaux de proie, qui voltigent au-
dessus des malheureuses sardines, & qui rem-
plissent l'air de cris perçans. A chaque instant,
quelques-uns de ces oiseaux se détachent, s'élan-
cent dans les eaux comme un trait, s'y enfon-
cent assez profondément, & remontent avec leur
proie dans le bec.

Ces poissons bien plus utiles aux Islandais que
les harengs & les sardines, ce sont le cabeliau,

Islande. qu'ils appellent *torchs*, la *langue* ou la *gr*
morue, l'*égrefin*, & tous ceux que
avons nommés au commencement de ce pa
graphe.

Le cabeliau est trop connu, pour qu'il soit
soin d'en donner la description. Sa chair est
goût si excellent, qu'il passe par-tout pour un
délicieux. Les Islandais pêchent ce poisson à
meçon, en y attachant pour amorce un mor
de moule, de poisson ou de viande crue.
remarque que le cabeliau a reçu de la Na
une facilité de digérer singulière. Tout poi
qu'il mange, est digéré en moins de qu
heures. L'écaille des crabes qu'il avale, de
dans son estomac, aussi rouge que si elle
bouillie.

C'est avec le cabeliau, la langue & l'*égrefin*,
les habitans préparent le *flackfisch* & le *heng*
deux sortes de poissons séchés, auxquels on d
le nom général de *stockfisch*, en Allemagne
détail de la façon dont on prépare ces poiss
apprendra en même-temps ce que c'est qu
flackfisch & le *hengfisch*, & en quoi ils diff
l'un de l'autre.

Pour faire du *flackfisch*, on coupe la tête
cabeliaux, morues ou *égrefins*; on leur ouv
vent dans toute sa longueur, on leur ar
l'épine du dos, & on applique ces poiss

contre les a
sec. Après
siffens sur d
le sable; c
jour, expos
la chair & c
beau & qu'i
siffent pour
is communér
nage, parce
t pas interro
raison de la p
Mai & de Jui
le met en ras
a, en observ
jours en-deho
e peut lui
Quant au *heng*
miere, avec l
siffon par le d
ntre, afin de
is, pour le sus
nstruites aussi
cases, qu'on
t formées que
tance l'une de
r puissent pass
poisson de la p

contre les autres par le côté ouvert, si le temps Islande.
 sec. Après cette opération, on étale ces
 poissons sur des pierres arrangées exprès, ou
 le sable; on les retourne plusieurs fois dans
 jour, exposant alternativement à l'air le côté
 la chair & celui de la peau. Lorsque le temps
 beau & qu'il régné un air sec, quatorze jours
 suffisent pour sécher parfaitement ces poissons;
 mais communément il faut trois semaines ou da-
 vantage, parce qu'il est rare que la sécheresse ne
 soit pas interrompue par un temps humide dans
 la saison de la pêche, qui dure pendant les mois
 Mai & de Juin. Le poisson étant bien desséché,
 on le met en tas sur un mur construit exprès pour
 cela, en observant que le côté de la peau soit
 toujours en-dehors. Quelque temps qu'il fasse alors,
 on ne peut lui causer d'altération.

Quant au *hengesfish*, il se prépare de la même
 manière, avec la seule différence qu'on fend le
 poisson par le dos, & qu'on lui fait un trou au
 centre, afin de pouvoir y passer une broche de
 bois, pour le suspendre à l'air dans de petites cases
 construites aussi pour cet usage. Les parois de
 ces cases, qu'on appelle *hialdes* dans le pays, ne
 sont formées que de lattes attachées à une certaine
 distance l'une de l'autre, de façon que le vent &
 puissent passer au travers, & un toit garantit
 le poisson de la pluie. Le nom de *hengesfish*, que-

Islande.

porte ce poisson ainsi préparé, vient de cette préparation même, *hengen* signifiant *suspendu*, d'où le mot composé de *hengefisch* veut dire *poisson suspendu*. Il se vend plus cher que le *slackfish*, & il est aussi-bien plus estimé; cependant on en fait beaucoup moins que de ce dernier, qui est, à proprement parler, la monnaie du pays: aussi prépare-t-on communément ces livres de *slackfish* contre une de *hengefisch*.

Ces deux sortes de poissons ainsi séchés, conservent très-long-temps, même pendant plusieurs ans. Cependant on a vu qu'il n'entre point de sel dans cette préparation, & qu'elle consiste simplement à l'exposer à l'air. C'est dans les qualités de cet élément qu'il faut chercher les causes de cette conservation; la pureté & la sécheresse de l'air, suivant M. Horrebows, sont les agents principaux de la dessiccation, à quoi il faut ajouter une chaleur modérée & constante pendant dix ou vingt heures.

Avoir nommé les autres poissons, tels que le merlan, le turbot ou flaiton, les plies & les sottes, c'est les avoir assez fait connaître. Les Islandais tirent les mêmes avantages que les autres peuples, c'est-à-dire, qu'ils les mangent frais, lorsqu'ils en prennent, ou qu'ils font sécher pour la provision tout ce qu'ils en ont de superflu.

Ces Insulaires en usent de même à l'égard

D
steinbeisser,
 des rougets,
 petite espèce

Parmi les
 baleine tien
 en Islande
 leur nom, r
 que par cer
 été déjà trai
 de la façon

jouterons ri
 seulement qu

contentaient
 pon, où était

qu'ils attenda
 avait faite, &
 expirant, sur l
 de harpon, all

qui adjugeait
 le reste était c

lequel elle av
 marck ayant
 tous les ustens

très-entendu c
 pratique aujour
 la même mé
 ailleurs.

Les bœufs

Steinbeisser, ou loup marin, ou brochet de mer, des rougets, & de quelques autres poissons de la petite espèce qui n'ont rien de particulier. Islande.

Parmi les poissons de la grande espèce, la baleine tient le premier rang. On en distingue en Islande plusieurs sortes qui ont chacune leur nom, mais que l'on ne nous fait connaître que par cette seule observation. Au reste, il a été déjà traité de ces animaux monstrueux, & de la façon de les prendre; ainsi, nous n'ajouterons rien à ce sujet. Nous remarquerons seulement qu'il y a vingt ans que les Islandais se contentaient de darder la baleine avec un harpon, où était la marque de celui qui l'avait lancé; qu'ils attendaient l'effet de la blessure que le fer avait faite, & que la baleine vint échouer, en expirant, sur la côte. Alors celui à qui appartenait le harpon, allait le reconnaître, & la loi d'Islande lui adjugeait une certaine portion de la baleine; le reste était dévolu au propriétaire du fonds sur lequel elle avait échoué. Mais le Roi de Danemarck ayant fait passer en Islande, en 1748; tous les ustensiles du harponnage, & un homme très-entendu dans le métier de Harponneur, on pratique aujourd'hui dans cette Isle à peu-près la même méthode que nous avons indiquée ailleurs.

Les bœufs marins, les espadons ou scies de

Islande.

mer, les veaux & les chiens marins sont encore des poissons assez communs sur les côtes d'Islande. La description qu'on en trouve au même endroit que celle de la baleine, nous dispense de rien dire ici de ces animaux, si ce n'est des chiens marins dont les Islandais tirent de très-grands avantages.

Ils en distinguent de trois sortes, les *land-sele*, chiens marins de terre, *oe-sele*, chiens marins d'isle, *gronland-sele*, chiens marins de Groënland. La première espèce est la plus petite, mais la plus commune. On les appelle *chiens marins de terre*, parce qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre. Ils vont aussi dans les golfes & les petits bras de mer, pour donner la chasse aux truites & aux saumons. Les chiens marins d'Isle sont les plus grands. Ils ont reçu ce nom, parce qu'ils se tiennent volontiers dans les Isles semées autour de la terre-ferme, & sur-tout dans celles qui sont désertes, où rien ne trouble leur repos. Le chien marin de Groënland, quoique grand comme celui des Isles, auquel il ressemble, n'a été distingué, sans doute, que parce qu'il est étranger, & qu'il arrive, tous les ans, au mois de Décembre. Il se tient principalement sur les côtes septentrionales du pays où il reste de ces animaux, jusqu'au mois de Mai qu'ils s'en retournent. Comme ils viennent en troupes très-nombreuses,

on peut
de l'Islande
Dans l
ou trente
maniere
leur fait
cinthe, d
peuvent
jours, les
vent dep
rins. Cha
de deux
& à sa p
au lieu d
les habita
Ils sont si
brasses un
corde, &
Ces ch
quatre, &
A l'égard
prend au
les Isles d
en sûreté
les épier;
de la mer
attaquent
ils sont a

is sont encore
côtes d'Islande,

même endroit
pense de rien
est des chiens
très-grands

les Land-sele,

chiens marins

ns de Groën-

s petite, mais

chiens marins

que toujours

les golfes &

la chasse aux

marins d'Isle

nom, parce

s Isles semées

ut dans celles

le leur repos

noique grand

semble, n'a

qu'il est étran-

n mois de Dé-

sur les côtes

e de ces ani-

en retournent

-nombreuses.

on peut regarder ceux-ci comme une richesse
de l'Islande.

Islande.

Dans les golfes où ils arrivent, on arrange vingt ou trente filets longs d'environ vingt brâsses, de manière que, par les détours & les contours qu'on leur fait faire, ils forment une espèce de labyrinthe, d'où peu de ces poissons qui s'y prennent, peuvent se dégager. Au bout d'un ou de deux jours, les pêcheurs levent leurs filers, & ils y trouvent depuis soixante jusqu'à deux cens chiens marins. Chacun de ces animaux est estimé la valeur de deux écus d'Empire, par rapport à sa graisse & à sa peau. Il y a des cantons en Islande, où, au lieu de tendre des filets aux chiens marins, les habitans les harponnent comme les baleines. Ils sont si adroits, qu'ils lancent à dix ou vingt brâsses un harpon auquel est attachée une longue corde, & rarement ils manquent leur coup.

Ces chiens marins de Groënland ont deux, quatre, & même six aunes d'Allemagne de long. A l'égard de ceux des Isles, quelquefois on en prend aussi de grandes quantités, sur-tout dans les Isles désertes. Comme ces animaux s'y croient en sûreté, les habitans s'y rendent en troupe pour les épier; &, dès que les chiens marins sont sortis de la mer pour venir se coucher au soleil, ils les attaquent & les affomment avec une massue dont ils sont armés. Il arrive souvent qu'ils en tuent

Islande. une centaine en une seule fois. On prend aussi les chiens marins de terre de la même façon que ceux de Groënland , c'est-à-dire , avec des filets arrangés en labyrinthe , ou on les tue à coups de fusil.

Les poissons d'eau douce ne sont pas en aussi grand nombre en Islande que les poissons de mer. On n'y connaît que ceux dont nous avons déjà parlé ; savoir , les saumons , les truites & les anguilles , poissons trop connus pour que nous nous y arrêtions.

On ne voit en Islande ni serpent , ni aucun reptile venimeux. M. Anderson en attribue la raison à la rigueur du climat ; mais , comme dit M. Herrebows , les observations météorologiques démontrent que le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck ; & les serpens pourraient y vivre de la même façon. D'ailleurs on fait que l'Isle de Madère & celle de Malte , toutes deux situées sous un climat où la gelée est inconnue , ont , comme l'Islande , l'avantage de ne nourrir aucun reptile venimeux ; propriété heureuse dont vraisemblablement il faut assigner la cause à quelques qualités particulières de l'air ou du sol , & peut-être à quelque accident , tel qu'un tremblement de terre , ou une inondation qui a pu anciennement bouleverser ces Isles , & faire périr tous les reptiles , sans que personne ait

été re

Il y

rés des

font d

ni ces

ment d

Après

incom

grandes

infinie

le plus

culieren

Myvarn

mouche

toute l'a

modés

voyageu

voisinag

crêpe fu

sectes do

Aux c

son pour

des essai

mais on

d'insecte

bows, o

Lorsq

une pluie

été tenté d'en rapporter pour rétablir l'espèce.

Il y a peu de pays qui soient moins tourmentés des insectes que l'Islande. Les plus communs sont des araignées fort petites; on n'y connaît ni ces moucheron piquans, nommés communément cousins & mosquitoes, ni guêpes, ni taons. Après les araignées, le seul insecte dont on soit incommodé en quelques endroits, ce sont de grandes mouches dont il y a une quantité infinie, sur-tout dans le *Norder-fjæll*, canton le plus froid du pays. Elles se tiennent particulièrement près des eaux & autour du lac Myvarne; nom qui lui a été donné à cause des mouches dont ses bords sont infectés presque toute l'année. Les hommes en sont aussi incommodés que les bestiaux, de manière que les voyageurs, qui sont obligés de passer dans le voisinage de ce lac, mettent communément un crêpe sur leur visage, pour se défendre de ces insectes dont la piquure est très-vive & très-sensible.

Aux endroits où les Pêcheurs étalent leur poisson pour en faire du flakfish, il se trouve aussi des essaims nombreux de ces grosses mouches; mais on ne voit en Islande aucune autre espèce d'insectes volans, ou du moins, dit M. Horrebows, on ne les connaît pas.

Lorsqu'après une grande sécheresse il survient une pluie abondante, on voit en plaine, comme

Islande.

Islande.

par-tout ailleurs, sortir de terre une grande quantité de vers rougeâtres, appelés vers de pluie, & quelques autres qui sont entièrement verts, que les Insulaires croient être tombés du Ciel avec la pluie. Ces derniers ont presque la grandeur & la figure des vers à soie, qui n'ont que la moitié de leur accroissement ordinaire; ils gâtent & consomment l'herbe d'une façon étonnante aux endroits où ils paraissent.

Minéraux.

Les productions naturelles d'Islande, dans le genre minéral, paraissent être en assez grand nombre, mais elles ne sont pas encore toutes bien connues. On fait que plusieurs habitans ont trouvé dans les montagnes du métal qu'ils ont eux-mêmes fondu, & qui s'est trouvé être de bon argent; mais on ignore où existent les mines. D'autres particuliers, lorsqu'ils veulent fonder des clefs, vont chercher sur les montagnes une certaine matière qu'ils appliquent à la clef, & dans laquelle ils placent la barbe. Ils enveloppent ensuite le tout d'une pâte de glaise ou de limon, & le jettent au feu, où ils le laissent jusqu'à ce qu'ils croient la matière fondue. Ils retirent alors la clef, brisent l'enveloppe de terre, & trouvent la barbe aussi-bien attachée à la clef, que s'ils eussent employé du cuivre dont on se sert communément pour de pareilles foudures. Peut-être se trouve-t-il des parties cuivreuses dans la matière qu'ils

tama
être d

To
que l
mais
Quel
ustent
lent fa
l'indu
faits,
ment
encor

Les
métau
pierre
& le

Par
il en
le non
repré
au tra
calcim
vertu
appel
laire;
Aute
queu
ont r

ramassent, & qui, selon les apparences, ne peut être que du minéral d'un métal quelconque. Islande.

Tous les Islandais sont instruits par la tradition que leur Isle renferme de riches mines de cuivre, mais on n'en a jamais cherché ni ouvert aucune. Quelques-uns font, de leurs propres mains, des ustensiles de ménage, avec du fer dont ils recueillent sans peine la mine en différens endroits. Ainsi, l'induction naturelle qu'on doit tirer de tous ces faits, c'est que l'Islande ne renferme pas seulement des mines de cuivre & de fer, mais peut encore receler des métaux bien plus précieux.

Les autres productions minérales, après les métaux, sont le crystal, la bitume, la tourbe, la pierre-ponce; le gagathe ou ambre noir, le soufre & le sel.

Parmi les crystaux qu'on trouve en Islande, il en est un d'une espèce particulière connu sous le nom de crystal d'Islande. Il a la propriété de représenter doubles tous les objets qu'on regarde au travers. Il devient feuilleté, lorsqu'on le fait calciner dans un creuset, & il acquiert alors la vertu de luire dans l'obscurité. M. Horrebows appelle ce crystal *lapis specularis*, pierre spéculaire; en quoi il se trompe, ainsi que quelques Auteurs qui ont cru que c'était une pierre talqueuse, à cause de son tissu feuilleté. D'autres ont regardé ce crystal comme une espèce de sélé-

nite. Cependant il paraît constant que c'est un
 Islande. *spatk calcaire* qu'il ne faut pas confondre avec
 d'autres substances qui lui ressemblent par la figure
 rhomboïdale & par la transparence, mais qui en
 différent par d'autres propriétés.

Le bitume, la tourbe, les pierres-ponces sont
 des matières assez connues pour nous dispenser
 d'en parler ; il suffit d'observer qu'elles sont
 fort abondantes en Islande, & qu'en cela rien
 n'est plus naturel, puisqu'il s'y trouve tant de
 volcans.

C'est vraisemblablement avec le bitume que se
 forme la pierre appelée *gagate* ou *ambre noir* ;
 que l'on trouve en différens endroits. On en dis-
 tingue deux sortes. L'une, qui brûle comme une
 bougie, lorsqu'on l'allume, est, suivant M. Hor-
 rebows, une espèce de poix terrestre assez dure
 & d'un noir brillant. L'autre, que les Islandais ap-
 pellent *harfn tinna*, c'est-à-dire, pierre-à-fusil
 noire, ne brûle pas, & est beaucoup plus dure
 que la première. Elle est très-noire & très-luisante.
 Les Danois l'appellent *agate noire*, parce qu'elle
 fait du feu comme la véritable agathe. C'est à
 celle-ci que convient véritablement le nom de
gagate & de pierre *obsidienne*. Il paraît que
 cette pierre noire n'est autre chose qu'une scorie
 ou vitrification très-pure, unie & bitumineuse,
 formée par l'action d'un feu violent ; & en effet

Lorsqu'on en casse un morceau, il s'éclate comme le verre. La montagne de Krasse fournit une grande quantité de ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'une petite table, qui pesaient 6 lispuns & plus. La pierre, que les Anciens appelaient *obsidienne*; servait, au rapport de Pline, à faire des cartes & des cachets. La gagathe d'Islande se grave & se travaille de même, mais il faut beaucoup de précautions. Un Roi de Danemarck ayant eu un gros morceau de cette pierre noire d'Islande, en fit faire une jatte avec son couvercle, & l'on prétend; dit M. Anderson, qu'il fallut quatre ans pour l'achever. Communément on en fait des manches de couteaux, des colliers, des bouches d'oreilles, & toute sorte de bijoux qui entrent dans la parure des femmes en temps de deuil.

Le soufre se trouve abondamment en deux endroits de l'Islande; savoir, dans le district de Husevig, au canton du Nord, & près de Kryevig dans la partie méridionale, au quartier de Guedbringe. Ces lieux sont secs & ardens; on voit des vapeurs s'en élever sans cesse, & presque toujours il se trouve aux environs quelque source chaude. Lorsqu'on a découvert un terrain de cette nature, on trouve le soufre non-seulement sur les rochers & sur les montagnes, mais même dans la plaine & assez loin du pied de la montagne. Il y

 Islande.

Mande. a toujours sur le soufre une couche de terre stérile, ou pour mieux dire, de limon ou de sable. Cette terre est de différentes couleurs, blanche, jaune, verte, rouge & bleue. Sous la croûte de terre, on trouve le soufre qu'on leve avec des bêches & des pelles. Souvent il faut que les ouvriers creusent la terre jusqu'à trois pieds pour trouver de bon soufre; mais ils ne peuvent creuser à une plus grande profondeur, ils y auraient trop chaud, & l'ouvrage serait trop pénible; ce qui serait d'autant plus désavantageux, qu'ailleurs ils peuvent en prendre des provisions suffisantes avec beaucoup moins de peine. Dans les endroits abondans en soufre, on peut en charger, dans l'espace d'une heure, quatre-vingt chevaux, dont chacun porte près de douze lispfuns, (120 livres). Les meilleures mines de soufre se reconnaissent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits. Cette éminence est percée dans le milieu, & il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte & plus chaude que dans les environs. Ce sont là les endroits que l'on choisit par préférence pour l'exploitation du soufre.

Lorsqu'on a enlevé la croûte de terre sur cette éminence, on y trouve le soufre le plus compacte le meilleur & en plus grande quantité; il ressemble presque à du sucre-candi. A peu de distance de la terre, on trouve du soufre en petits morceaux détachés,

D
 détachés, &
 contraire, ce
 fouillée,
 oup de tra
 le soufre
 terre, est b
 ue celui qu
 nue ainsi c
 it épuisée.
 tre, & l'or
 ont en gran
 on a indi
 Quand il
 avaiiler per
 i en été se
 avaux. Ils
 urs souliers
 u pays, ou
 ment ils se
 n effet, lon
 on peut à
 froidit peu
 roit où l'on
 tirer enco
 me, les mi
 Quelque b
 ral paraisse
 u aujourd'l
 Tome

de terre détachés, & on le ramasse avec des pelles. Au contraire, celui qui se trouve sous l'élévation qu'on fouille, est en masse très-dure; il faut beaucoup de travail pour le détacher & le ramasser. Le soufre qu'on ramasse par globules dans la terre, est bon, mais cependant beaucoup moins que celui qui est ferme & inhérent au tuf. On conçoit ainsi d'exploiter la mine, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée. Alors on tâche d'en découvrir une autre, & l'on y parvient d'autant plus vite, qu'elles sont en grande quantité dans les deux endroits qu'on a indiqués.

Quand il fait chaud, les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour. Ils choisissent les nuits qui en été sont assez éclairées pour ces sortes de travaux. Ils ont soin aussi d'attacher autour de leurs souliers un morceau de *wadmel*, gros drap de pays, ou de quelqu'autre étoffe de laine; autrement ils seraient exposés à se brûler les pieds. En effet, lorsqu'on tire le soufre, il est si chaud qu'on peut à peine le tenir dans les mains; il se refroidit peu-à-peu dès qu'il est à l'air. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année, on peut retirer encore l'année suivante, & même la troisième, les mines de soufre étant inépuisables. Quelque bénéfice que le commerce de ce mineral paraisse offrir aux Islandais, ils s'y adonnent peu aujourd'hui, & différentes causes ont détaché

Islande

Islande.

couru à détruire cette branche de trafic. La première, c'est qu'un vaisseau qui était chargé de cette marchandise ayant échoué malheureusement au sortir du Port, le soufre qui était tombé à la mer, écarta tellement le poisson de cette côte qu'il se passa plusieurs années, avant qu'on pût en prendre. Cet événement dégoûta les habitans du commerce de soufre. Ce minéral était de plus devenu si commun dans les villes de commerce de l'Isle, qu'on n'en avait plus de débit; ainsi ceux qui l'apprétaient perdant leurs frais & leurs peines, le soin d'en recueillir fut, avec raison, négligé par les habitans. Une troisième cause qui a fait cesser absolument le commerce de soufre, c'est que le Particulier qui avait à Copenhague le privilège de trafiquer cette marchandise, étant mort à-peu-près dans le même temps, aucun autre n'a entrepris de le remplacer; & depuis cette époque, ce commerce est toujours resté languissant.

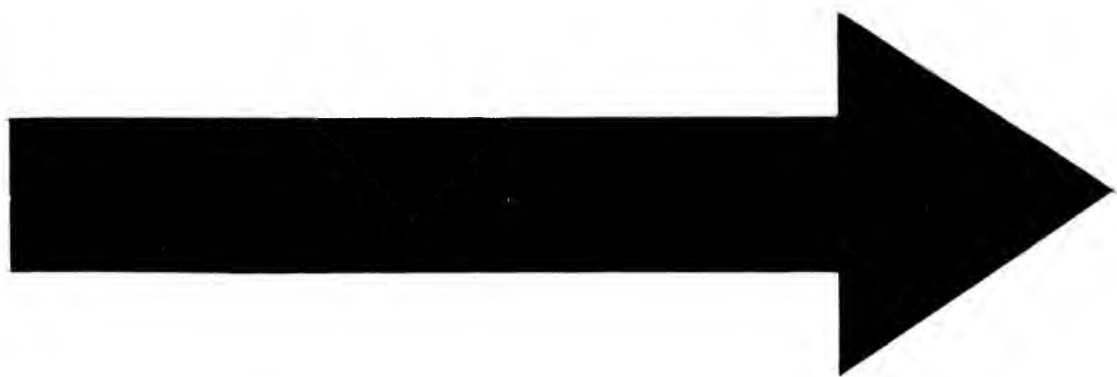
Quoique M. Anderson prétende qu'il n'y a dans cette Isle ni sel, ni source d'eau salée, il paraît par le récit de l'Auteur Danois, que cette assertion est hasardée. « Je n'ai vu, dit-il, aucune source salée, ni aucune mine de sel; mais j'ai tenu un morceau de sel minéral, & l'on m'a assuré qu'il s'en trouvait une grande quantité en plusieurs endroits. Il est certain aussi qu'il doit y avoir des sources salées sur les côtes, &

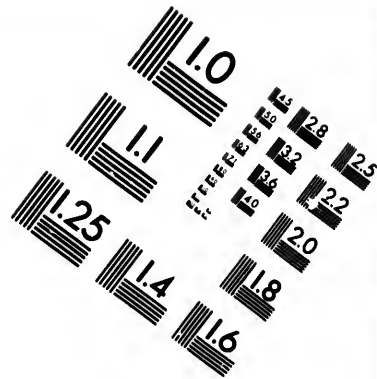
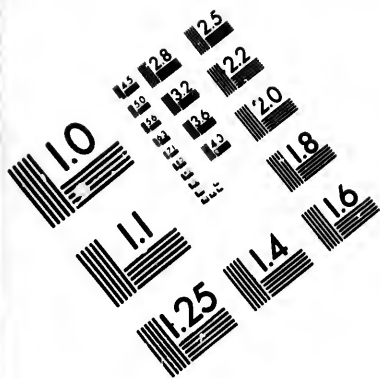
D
 même dan
 droits des
 dans la m
 desséché p
 ces endro
 pour leur
 conclure c
 sel. Au su
 dations &
 temps où l
 endroits d
 septentrion
 les & aux
 Koton, &
 sel. D'où il
 reculé, il
 & que l'on
 mer; car e
 mécontentés.
 est pas pos
 Tout réce
 de faite du
 eux n'a a
 onne de se
 avoir fait
 eures, il en
 de beau sel
 Lunebourg.

raffic. La pre
nit chargé de
neureusement
tombé à la
e cette côte
qu'on pût e
s habitans d
était de plu
de commerc
débit; ain
s frais & leu
avec raison
ême cause qu
ce de soufre
Copenhague
handise, é
ps, aucun aut
depuis cet
est languiss
qu'il n'y a da
lée, il parait
ue cette asse
dit-il, aucun
sel; mais j
, & l'on m
ande quant
ain aussi qu
t les côtes,

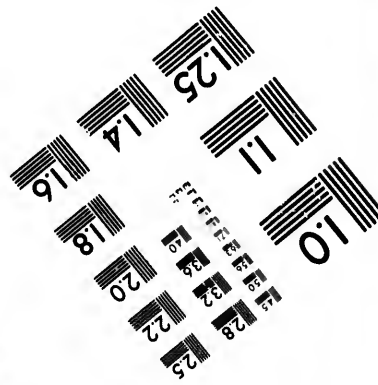
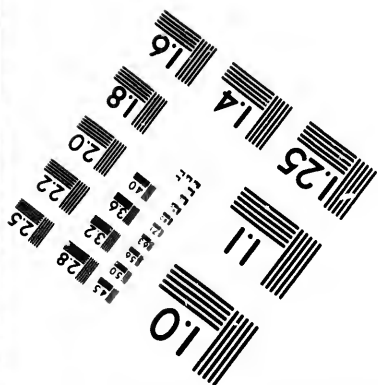
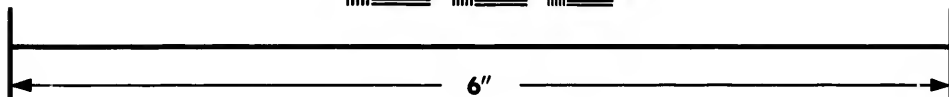
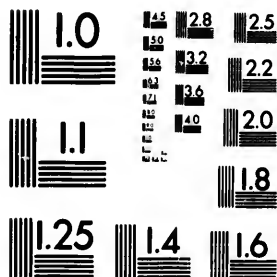
même dans le pays. J'ai vu en beaucoup d'en-
droits des rochers que la mer venait battre pen-
dant la marée, couverts d'une croûte de sel
desséché par le soleil. Les habitans à portée de
ces endroits, ont attention de ramasser ce sel
pour leur usage: ces faits suffisoient pour
conclure que l'Islande n'est pas dépourvue de
sel. Au surplus, on voit, par les anciens
donations & par les Lettres de donations
temps où l'Isle était Catholique, qu'en différens
endroits de l'Isle, & sur-tout dans la partie
septentrionale, on donnait à de certaines Eglis-
es & aux Prêtres, des morceaux de sel, *sals*
Koten, & le droit seigneurial de faire du
sel. D'où il suit évidemment que, dans ces temps
reculés, il y avait du sel en mine dans le pays,
& que l'on savait en faire avec de l'eau de la
mer; car enfin ces Ecclésiastiques se seroient
contentés d'un droit chimérique? C'est ce qu'il
n'est pas possible de présumer.
Tout récemment deux Sous-Baillis ont essayé
de faire du sel avec de l'eau de la mer, & l'un
d'eux m'a assuré qu'après avoir fait fondre une
tonne de sel de France dans l'eau de la mer,
& avoir fait bouillir le tout pendant quelques
heures, il en avait retiré une tonne & un quart
de beau sel blanc & fin, aussi bon que celui de
Lünebourg. Cette expérience faite, *rudi miner-*

Islande.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

11
10
1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0
4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

Islande.

» *va*, par des gens qui n'étaient pas instruits
 » de la meilleure manière de procéder à cette
 » opération, & qui manquaient des ustensiles
 » nécessaires, porte à croire qu'il est possible
 » & très-aisé même de se procurer du sel en
 » Islande. »

Islandais.

Les Islandais sont en général d'une stature médiocre, mais bien faits, assez semblables aux Normands & aux Bretons, mais plus petits que ces deux Nations. Ils ont les dents blanches & bien saines; d'où l'on doit conclure que leur constitution est excellente, le climat sain & leur nourriture assez bonne : aussi leur tempérament est-il vigoureux.

Les femmes sont d'une figure passable, quoique d'une constitution moins robuste que les hommes, elles jouissent d'une santé qui n'est jamais altérée que par les accidens fâcheux de leurs accouchemens sont ordinairement suivis.

Vêtemens.

L'habillement des Islandais, ou du commun de la Nation, est assez semblable à celui des Matelots. Il consiste, pendant l'été, en une veste & une culotte de toile; & pendant l'hiver, l'un & l'autre de wadmél. Chaque homme a encore un habit fort long, fait comme un surtout, qui s'appelle *hempe*. On s'en sert lorsqu'on sort de la maison, lorsqu'on voyage, ou qu'on va à l'Eglise.

Les femmes ont des robes, des camifoles & des tabliers de wadmél ou d'autre drap. Parde

leur camifole
 robe très-ampl
 ppe bien la p
 leur couvrent
 peu-près la
 France robe en

Cette robe

terre, mais e
 dessous d'envis
 noire, & port
 surtout des ho
 un ruban de
 qu'elles font el

dentelle. Le
 et cet habillem
 Les personne
 e la hempe, p
 agréablement t
 ées. Elles ne t

arure, & com
 as du tablier e
 u de soie de c
 blier sont tro
 argent, qui so
 ue fois de cuiv
 une ceinture
 ettes d'argent c
 ratiquées de p

leur camifole , elles mettent ordinairement une robe très-ample qui monte jusqu'au cou , enveloppe bien la poitrine , & dont les manches étroites leur couvrent les bras jusqu'au poignet ; c'est un peu-près la forme de celles qu'on appelle en France *robe en amadis*.

Islande.

Cette robe chez les Islandaises ne traîne pas sur terre , mais elle laisse dépasser les vêtemens dessous d'environ six pouces. Elle est toujours de soie , & porte le nom de *hempe* , ainsi que le portent aussi ceux de tout des hommes. Elle est bordée par en-bas d'un ruban de velours ou de cerraine garniture de dentelle. Le tout est cousu très-proprement ; & cet habillement est d'assez bon air.

Les personnes aisées portent , le long du devant de la *hempe* , plusieurs paires de boucles d'argent agréablement travaillées & presque toujours dorées. Elles ne servent uniquement que pour la parure , & composent la garniture de la robe. Le devant du tablier est aussi garni de rubans de velours ou de soie de différentes couleurs. Au haut de ce tablier sont trois grands boutons de filigrane d'argent , qui sont ordinairement dorés , & quelque fois de cuivre ; ils servent à attacher le tablier avec une ceinture garnie de petites plaques & boutons d'argent ou de cuivre , dans lesquelles sont pratiquées de petites ouvertures pour recevoir les

Islande.

boutons. Cette ceinture se ferme pardevant avec un crochet de même travail.

Les camisoles, qui sont toujours de la même couleur que la hempo, & justes à la taille avec des manches étroites qui vont presqu'au poignet, sont aussi garnies par derrière & aux côtés, sur toutes les coutures, de rubans de soie ou de velours de diverses couleurs, & tout le devant est couvert d'une étoffe de soie pareille aux rubans. Il y a au bout de chaque manche quatre ou six boutons d'argent qui servent à la tenir ouverte ou fermée. Ces camisoles ont un collet fermé large de trois doigts, & un peu saillant. La robe de dessus se joint très-exactement à ce collet qui est d'une belle étoffe de soie ou de velours noir bordée d'un cordon d'or ou d'argent.

La coëffure des Islandaises est un grand mouchoir de toile blanche fort roide. Une autre bande de toile plus fine couvre la première. Elle est arrangée sur la tête en forme pyramidale, en sorte que ces femmes semblent porter sur la tête un pain de sucre de la hauteur de trois pieds. Autour du front, elles mettent un autre mouchoir de soie qui leur enveloppe la tête & le front de la largeur de trois doigts.

Outre ces habillemens ordinaires, la coquetterie & le luxe en ont fait inventer d'autres pour les femmes qui veulent se distinguer; elles font

usage de différemment travaillés que de généralement colorés à jouer gros boutons de perrette, & c'est la coëffure.

L'habillement le jour de la hempo, mais la décrète. Elle est dorée, qui chaînes aussi d'ivoire sur la cambrésient pardevant entouré d'une petite comme ils l'appellent. Cette b... communément Je puis assurer & les or... d'assez bon g... par la disposition donne. Les trois ou quatre A l'égard de

usage de différens petits ornemens d'argent proprement travaillé, & sur-tout de filigrane doré, tels que de gros boutons montés de pierres diversement colorées, ou de petits anneaux & des plaques à jour. On met trois ou quatre de ces gros boutons au-dessus du front en forme d'aigrette, & c'est-là le plus riche ornement de la coëffure.

Islande.

L'habillement des jeunes mariées est singulier. Le jour de la noce, elles ne portent point de pempé, mais seulement leur camisole telle qu'on la décrit. Elles ont sur la tête une couronne d'argent doré, qui s'étend jusque sur le front. Deux chaînes aussi d'argent doré sont disposées en faucon sur la camisole, y forment des festons & se croisent pardevant & parderrière. Leur col est entouré d'une pareille chaîne à laquelle est attachée une petite cassiolette d'odeur, ou à *baume*, comme ils l'appellent, qui leur tombe sur la poitrine. Cette boîte s'ouvre des deux côtés, & a communément la forme d'un cœur ou d'une croix. Je puis assurer, dit M. Horrebows, que la parure & les ornemens des femmes d'Islande sont d'assez bon goût, & ne manquent pas de grace, par la disposition & l'arrangement qu'on leur donne. Les femmes les plus aisées en ont pour trois ou quatre cens écus de l'Empire.

A l'égard de riches Islandais, des Officiers de

Islande.

Justice, & autres personnes employées à l'administration publique, ils s'habillent de la même façon qu'en Danemarck; on leur voit des habits de beau drap & fort propres.

Les femmes font elles-mêmes leur chaussure & celle des hommes. Cette chaussure est faite de beaucoup de façon: elle est faite de cuir de bœuf ou de peau de mouton, dont on a gratté le poil ou la laine. On les ramollit dans l'eau, on les fait sécher ensuite, puis on les coute de manière que les fouliers emboîtent exactement le pied, & n'ont point de talons. On les assujettit encore au moyen de quatre courroies fort minces de peau de mouton; deux de ces courroies attachées à l'arrière du foulier, se lient pardevant au-dessus du coup-de-pied; les deux autres partent de deux côtés, nommés communément *oreilles*, & après avoir fait un tour pardessus la chaussure se lient de même au bout du pied.

L'usage des chemises n'est point inconnu à ces Insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légère ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires, & qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagréable.

Les habitations des Islandais, sans être ni ma-

D
gnifiques n
trouvent to
leurs facult
nois, la de
paysan, do
trer combie
de barbarie
sentés. Car
est civilisée
& à se nou
est possible.

La premi
de la large
un toit por
pratique, d
donner pass
forme d'œil
carreaux de
de petits ce
fortement t
de nos Insu
allantoïdes
lent *hinne*,
neige ou q
fenêtres se
vents. A l'u
commune:
tre ou trent

es à l'adm
e la même
des habit

chaussure
re est fan
air de bœu
atté le poi
on les fait
maniere qu
e pied, &

t encore au
ces de pe
attachées a
nt au-dessu
partent de
oreilles, &
chaussure

connu à ce
On en porte
Lorsque les
s habits de
ertent par
ont soin de
le poisson
ble.

tre ni ma

gnifiques ni élégantes, sont commodes, & ils y trouvent toutes leurs aïssances, à proportion de leurs facultés. On trouve, dans notre Auteur Danois, la description d'une maison ordinaire de paysan, dont quelques détails suffiront pour montrer combien ces Insulaires sont éloignés de l'état de barbarie dans lequel on les a toujours représentés. Car rien ne prouve mieux qu'une Nation est civilisée, que son industrie à se vêtir, à se loger & à se nourrir le plus avantageusement qu'il lui est possible.

La première pièce est un corridor long & étroit; de la largeur d'une toise, lequel est couvert par un toit porté sur des soliveaux de traverse. On pratique, de distance en distance, au toit, pour donner passage à la lumière, des ouvertures en forme d'œils-de-bœuf, fermées par de petits carreaux de verre, ou plus communément par de petits cerceaux, sur lesquels est un parchemin fortement tendu. Ce parchemin est de la fabrique de nos Insulaires; ils le font avec les membranes *allantoïdes* des bœufs & des vaches; ils l'appellent *hinne*, & il est fort transparent. Lorsqu'il neige ou qu'on est menacé d'orage, les petites fenêtres se couvrent avec des espèces de contre-vents. A l'un des bouts du corridor, est l'entrée commune: l'autre enfile une pièce de vingt-quatre ou trente pieds de long, sur douze ou quinze

Islande.

Bâtimens.

Islande.

de large, laquelle fait face à l'entrée. Les Islandais appellent cette salle *bastube* ou éruve; c'est ordinairement la salle de travail, où les femmes causent & font les ouvrages du ménage, où l'on prépare la laine, &c. Derrière cette *bastube*, est une chambre à coucher pour le maître de la maison & sa femme, & au-dessus couchent la plupart des enfans & des servantes.

Aux deux côtés de cette salle de travail, sont quatre autres pièces ou petites chambres, deux de chaque côté de l'entrée commune; elles n'ont d'issue que dans le corridor. Une de ces pièces sert de cuisine, l'autre de garde-manger, la troisième de laiterie, la quatrième est la chambre à coucher des domestiques. On y fait coucher aussi les étrangers & les voyageurs de cette classe; elle porte le nom de *skaule*.

Ce bâtiment qui renferme dans son entier six chambres, dont chacune paraît détachée, n'a d'autre entrée que celle du corridor, de façon que cette porte étant fermée, les chambres n'ont plus de communication au-dehors. On pratique dans le toit de chaque chambre, comme dans celui du corridor, des ouvertures pour y introduire la clarté, au moyen de quelques vitraux ou chassis de hinne; mais la salle de travail est ordinairement éclairée par une couple de fenêtres en vitrage, afin d'y recevoir plus de jour.

Dans qu
bres, il y a
à-dire, à l'
voir les étra
C'est, à pro
tes, & en m
d'honneur d
maison qui
indépendam

Vis-à-vis
tres réduits
rent leur p
sions pour l
vaux & tou

Près de-là
qu'ils appell
quent leurs
ces bâtimen
suivant l'espe
Il y a toujou
pour les che
où l'on tien
On ne ferre
on l'entasse d
fossé, & dans
les séparées l'
toise. Ces ta
qui sert à les

Dans quelques bâtimens, outre les six cham-
bres, il y a une pièce du côté de la skaule, c'est-
à-dire, à l'entrée du corridor, destinée à rece-
voir les étrangers & les voyageurs de distinction.
C'est, à proprement parler, la chambre des hô-
tes, & en même-temps la chambre de parade ou
d'honneur des Islandais; c'est aussi la seule de la
maison qui ait une porte particulière en-dehors,
indépendamment de celle du corridor.

Vis-à-vis ou du côté de la skaule, il y a d'au-
tres réduits appellés *skiuner*. Les habitans y fer-
rent leur poisson sec & toute espèce de provi-
sions pour l'hiver, ainsi que les harnais des che-
vaux & toutes sortes d'ustensiles.

Près de-là, ils ont une cabane ou maisonnette
qu'ils appellent *la Forge*. C'est-là qu'ils fabri-
quent leurs ouvrages en fer & en bois. Près de
ces bâtimens, sont les étables ou les bergeries,
suivant l'espèce de bétail que nourrit le paysan.
Il y a toujours une étable à vaches, une écurie
pour les chevaux, & une ou plusieurs bergeries
où l'on tient les agneaux séparés des moutons.
On ne serre pas le foin dans des bâtimens, mais
on l'entasse dans une place que l'on entoure d'un
fosse, & dans laquelle on le met par petites mou-
les séparées l'une de l'autre, & de la hauteur d'une
toise. Ces tas de foin sont recouverts de gazon,
qui sert à les assujettir & à les garantir de la pluie.

Islande.

Ille. L'écuve, la chambre à coucher du maître, & l'appartement des étrangers sont entierement boisés pour la plupart ; & au - dessus de ces pièces, il y a de petits cabinets où ils serrent leurs coffres, leurs habits & leurs effets. Ordinairement ces mêmes chambres ont de petits chassis composés de cinq ou six carreaux de verre ; mais les autres n'ont point d'autre plafond que le toit, point d'autres fenêtres que les ouvertures couvertes de parchemin , dont on a parlé.

Les meubles de ces maisons ne sont pas en général d'une grande valeur. Des lits faits de wadmél & de plumes , que la quantité d'oiseaux aquatiques ne rend ni rares ni cheres ; des tables, des chaises, des bancs, des armoires, c'est à peu près tout ce qui compose l'ameublement des Illandais. Mais si ces meubles ne sont pas fort délicatement travaillés, ils n'en sont pas moins commodes ; & le soin que prennent les femmes de les tenir propres, compense ce qui leur manque du côté de l'élégance.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire ne regarde que les maisons des payfans qui font récolte & des autres habitans de la campagne. A l'égard des personnes distinguées, des habitans riches, ils sont très - bien meublés : les glaces, les commodes, tous les autres meubles utiles ou simplement de luxe, ne leur manquent pas plus qu'ailleurs.

D
Quant à
rieure des
de bien rec
tirent de C
fort cher en
économie.
fondemens
corniers, le
grosses pier
res mêlées
vent avoir
pailléur, &
pieds. Les t
les unes su
chez les pa
simplement
les voit par
assez chaud
tans n'aient
bastube ou
les de rerre
qu'on doit
métayers o
Il n'y a
bourgs : on
tôt ce que
dant on y
de commes

Quant à l'architecture & à l'apparence extérieure des maisons, on conçoit qu'il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de Copenhague, & coûtent par conséquent fort cher en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie. Par cette raison, les maisons n'ont ni fondemens ni poutres. Les pièces d'appui, les corniers, les angles des édifices reposent sur de grosses pierres. Les murs sont construits de pierres mêlées avec de la terre & du gazon. Ils peuvent avoir à leur base environ quatre pieds d'épaisseur, & sont terminés en talus large de deux pieds. Les toits sont formés de planches arrangées les unes sur les autres comme des ardoises, & chez les pauvres, c'est de la bruyere recouverte simplement de gazon. Ces maisons, telles qu'on les voit par ce détail, sont très-fraîches en été, & assez chaudes en hiver, pour que quelques habitans n'aient pas besoin de faire du feu dans la *bastube* ou salle de travail. D'autres ont des poëles de terre cuite ou de brique. Telle est l'idée qu'on doit se faire de toutes les habitations des métayers ou fermiers de l'Islande.

Il n'y a proprement en Islande ni villes ni bourgs: on n'y trouve que des villages, ou plutôt ce que nous appellons des hameaux. Cependant on y donne le nom de villes ou de places de commerce, à l'assemblage de trois ou quatre

 Islande.

Ilande.

maisons appartenantes à la Compagnie Danoïse, qui fait le commerce de cette Isle, & dont dépendent autant de bâtimens qui servent de cuisines & de magasins. Aux environs de ces prétendues villes, qui sont communément bâties près de quelque port, on voit çà & là quelques habitations de Pêcheurs qui trafiquent leur stockfish avec les Négocians Danois: aussi les côtes & le voisinage des établissemens de la Compagnie sont-ils beaucoup plus peuplés que l'intérieur du pays.

Dans toute l'Isle, chaque ferme ou métairie est bâtie seule au milieu des prairies qui en sont dépendantes. Il réside dans ces prairies autant de locataires ou fermiers que le propriétaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages, ou simplement une maison. Quelquefois un seul propriétaire a autour de lui cinq ou six fermiers, qui font valoir son fonds. On les appelle *hialege maenner*, c'est-à-dire, homme locataire de prairies, & la maison qu'ils occupent porte le nom d'*hialege*. Les *hialeges maenner* sont distingués des autres locataires en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plusieurs vaches, au lieu que les autres ne louent que la maison; c'est ce qui fait que toute l'Isle est divisée par paroisses.

Ces métairies ainsi bâties séparément, & quelquefois à une grande distance les unes des autres, forment un hameau ou un village; car il y a de

D
ces métairie
depuis douz
il ne faut p
cette métho
une maison i
aux travaux
pour la réco
dies ou les a
de la néglige

Après le p
mer, & acco
pale nourritu
ou de brebis
farine de fro
faite avec de
encore un de
peu d'épicerie
& ils le mêle
ne leur est p
de faire cuire
gent, même c
ce qui se fait
chacun régle
facultés, & le
aussi-bien qu'

Leur boisse
cette liqueur

ces métairies, qui, comprenant les locataires, ont depuis douze jusqu'à cinquante bâtimens. Au reste, il ne faut pas regarder comme un inconvénient cette méthode de bâtir au milieu de ses fonds une maison isolée. On en a plus de facilité à veiller aux travaux de la campagne, moins d'embarras pour la récolte & plus de sûreté contre les incendies ou les autres accidens qui peuvent provenir de la négligence des voisins.

Islande.

Après le poisson frais ou sec cuit à l'eau de la mer, & accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandais est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du lait. La soupe faite avec de la viande fraîche & du gruau, est encore un de leurs mets favoris. Comme ils ont peu d'épicerie, c'est le gruau qui leur en tient lieu, & ils le mêlent dans toutes leurs sausses. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées à être rôties, ce qui se fait dans une poêle de fer; au surplus, chacun règle la manière de se nourrir sur ses facultés, & les gens aisés se nourrissent en Islande aussi-bien qu'ailleurs.

Leur boisson ordinaire est, comme on l'a dit, cette liqueur piquante qui reste après que le

beurre est fait, & qu'ils appellent *syre*, lorsqu'ils l'ont préparée à leur maniere.

Islande.

C'est à tort qu'on a débité dans les Géographies & dans l'Histoire même d'Islande, que les habitans ne connaissaient point l'usage du pain. Il est vrai que l'agriculture n'y étant presque point exercée, le bled & tous les autres grains y sont rares; mais le commerce supplée à cette disette. Tous les ans on rapporte dans ses ports de la farine & du pain cuit, qui se répandent par-tout le pays. Il n'est point de port en Islande, où il n'entre annuellement depuis quatre cens jusqu'à mille tonneaux de farine, outre deux ou trois cens tonnes de pain. Quoique cette provision ne soit pas suffisante pour que tous les Insulaires mangent du pain tous les jours; au-moins en est-ce assez pour qu'on ne puisse pas dire qu'ils en ignorent l'usage. Il est certain que les Islandais les plus pauvres font cuire communément du pain dans les jours de fêtes solennelles, pour des noces & autres assemblées de cette espèce, & que les autres en mangent toute l'année.

Le bled sauvage, dont il a été parlé ci-devant, sert aussi à faire d'excellent pain. Malheureusement il se trouve en petite quantité; mais il donne une farine si belle & si propre à faire du pain, qu'un habitant n'en donnerait pas une tonne pour une pareille

D
 être pareille
 La farine de
 faut d'être r
 Islandais ma
 broyer ce bl
 qu'il en est
 produit fait
 gle: en rev
 quart de pro
 Danemarck.

On ne pe
 soit bien pe
 vingtième p
 tel est l'état
 petit nombr
 cette épidém
 qui désola to
 1348 & 134
 qu'il n'y rest
 relation des
 nales Islanda
 que le pays
 n'en font auc
 une tradition
 neste contag
 qui s'étaient
 de cette nati
 affreuse misè

Tome

une pareille quantité de farine de Danemarck. La farine de ce bled sauvage a cependant le défaut d'être noire, ce qui provient de ce que les Islandais manquant de bons moulins-à-bras, pour broyer ce bled, ils le font tellement sécher au feu, qu'il en est un peu brûlé. Ainsi, la farine qu'il produit fait un pain noir, comme le pain de seigle: en revanche, une tonne de farine fait un quart de profit de plus qu'une tonne de farine de Danemarck.

Islande.

On ne peut certainement pas dire qu'un pays soit bien peuplé, lorsqu'il contient à peine la vingtième partie des habitans qu'il peut nourrir; tel est l'état de l'Islande. La première cause de ce petit nombre d'habitans est attribuée d'abord à cette épidémie si terrible, appelée la *peste noire*, qui désola tout le Nord pendant les années 1347, 1348 & 1349. Il périt tant de monde en Islande, qu'il n'y resta plus personne en état de faire une relation des effets de ce fléau meurtrier. Les Annales Islandaises, où tout ce qui est arrivé depuis que le pays est habité, est exactement rapporté, n'en font aucune mention. On sait seulement, par une tradition orale, qu'il n'échappa de cette funeste contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étaient sauvés dans les rochers. Tout le reste de cette nation périt sans secours, & dans la plus affreuse misère. Cette même tradition apprend

Islande.

que tout le plat-pays, où la peste exerçait le plus ses fureurs, était couvert d'un brouillard très-épais. Le Danemarck ayant été aussi dépeuplé dans le même temps, ne put y envoyer des colonies.

Cependant les habitans échappés à la destruction générale, repeuplerent l'Isle peu-à-peu. Mais leurs malheureuses générations ont encore été détruites en partie par des fléaux non moins cruels que la peste.

En 1627, des Corsaires Algériens firent une irruption dans cette Isle, y commirent d'horribles cruautés, & enleverent deux cens quarante-deux hommes.

En 1687, un Corsaire Turc prit aussi terre en Islande, & ne l'abandonna qu'après y avoir volé des marchandises & une douzaine d'hommes.

Les années 1697, 1698 & 1699, furent encore plus funestes à la nation Islandaise : il périt beaucoup de monde par la faim, & l'on prétend qu'il mourut de cette maniere plus de cent vingt personnes dans une seule paroisse.

En 1707, la petite-vérole, jointe à une autre maladie épidémique & pestilentielle, emporta plus de vingt mille habitans ; & , peu de temps après, la petite-vérole seule fit périr encore beaucoup de personnes.

Aujourd'hui on fait monter le nombre de

D E

Islandais à qu
peu considérab
Isle a deux c
arge.

« J'ai souven
que les Island
aini que les
vu dans les
servir avec d
de Capitaine.

dans les Arm
étant peu peu
ment au-dehor

son bonheur,
un enrôleur
voyage long &
recrues. »

Les Annales I
ont pas plus d
autres peuples c
s guerres civi
comme dans tou
tant d'exemple

A l'égard du
fumer qu'ils y
re, étant conti

miliarisés avec c
Quant aux Scien

Islandais à quatre-vingt mille ; ce qui est bien peu considérable, si l'on fait attention que leur Ile a deux cens lieues de long, sur cent de large.

Islande.

J'ai souvent été témoin, dit M. Horrebows ; que les Islandais ne sont ni poltrons, ni timides, ainsi que les en accuse M. Anderson. On en a vu dans les troupes du Roi de Danemarck, servir avec distinction, & parvenir au grade de Capitaine. S'il ne se trouve que peu d'Islandais dans les Armées Danoises, c'est que ce pays étant peu peuplé, ses habitans voyagent rarement au-dehors ; c'est en outre, qu'étant pour son bonheur, fort éloigné du Royaume, aucun entôleur n'est tenté d'entreprendre un voyage long & pénible, pour y aller faire des recrues. »

Les Annales Islandaises prouvent encore qu'ils ont pas plus de timidité & de lâcheté que les autres peuples de l'Europe. Ils ont eu entr'eux des guerres civiles, dans lesquelles on a vu, comme dans toutes les guerres de cette espèce, tant d'exemples de valeur, que de férocité.

A l'égard du service maritime, il est aisé de s'imaginer qu'ils y sont aussi propres qu'à celui de terre, étant continuellement sur la mer, & très-familiarisés avec cet élément. *

Quant aux Sciences, nombre d'Islandais s'y sont

Islande.

appliqués avec succès. Cette Isle a produit
Snorron Sturleson, un *Sæmondre*, un *Thormod*
Thorlacius, un *Arnas Magnacus*, *Arngrim*
Jonas, & plusieurs Ecrivains assez célèbres. On
 voit encore actuellement dans l'Université de
 Copenhague, des Etudians Islandais qui ne ce-
 dent point aux autres : à parler même en général
 ils les surpassent ordinairement, & dans le nom-
 bre de ces Etudians, il s'en trouve peu de m-
 diocres.

On apprend encore par leurs Annales, & que
 quelques Auteurs Islandais le confirment, que plu-
 sieurs de ces Insulaires voyageaient beaucoup an-
 ciennement, dans le dessein de s'instruire. Un
 Ecrivain de cette Nation a publié, il y a que-
 ques années, une Dissertation Latine sur les
 Voyages des anciens Peuples Septentrionaux,
 il s'étend particulièrement sur ceux de ses con-
 patriotes. Il s'attache sur-tout à démontrer que ces
 derniers ne méritent pas les reproches de bar-
 barie & de grossiereté qu'on leur fait gratuite-
 ment, sans les connaître. De tous les temps, &
 cet Ecrivain, les Islandais ont aimé à voyager.
 Ceux qui n'étaient pas sortis de l'Isle, étaient mé-
 prisés de leurs concitoyens, tandis qu'au contraire
 ceux qui revenaient après de longs voyages
 étaient fêtés, chéris, & en grande vénération.
 L'Auteur tire les preuves de ce qu'il avance,

plusieurs maxims
 plus anciens E
 effet par-là, e
 radés que les
 ruction de la
 ducation.
 Un défaut e
 voir remarqué
 jets à ce qu
 moiqu'il soit a
 mieux & plus a
 mais on ne d
 nelle leur est
 si elle se trou
 Nord, qui par
 jettes, puisqu
 changer de
 moins fréquen
 mêmes voyagea
 es compatriote
 qu'on y a des a
 patrie, ce qui lu
 dès qu'il l'a qu
 qui lui causent
 etourne promp
 que moins un
 abitans comm
 les, & plus i

ALE
 produits
 Thormod
 Arngrim
 célèbres. O
 iversité d
 qui ne le c
 en généra
 ans le non
 peu de m
 les, & que
 t, que pl
 beaucoup a
 struire. U
 il y a que
 ine sur l
 rionaux,
 de ses co
 rter que c
 hes de ba
 it grati
 s temps,
 à voyag
 étaient m
 u contrai
 s voyag
 vénération
 avance,

M^{lle}urs maximes Islandaises, recueillies dans les
 plus anciens Ecrivains de la Nation. On voit en
 Islande.

sicut par-là, combien les Islandais étaient per-
 adés que les voyages servent beaucoup à l'ins-
 truction de la Jeunesse, & à perfectionner son
 éducation.

Un défaut cependant que M. Horrebows dit
 avoir remarqué dans ces Insulaires, c'est qu'ils sont
 sujets à ce qu'on appelle *la maladie du pays*,

quoiqu'il soit assez apparent qu'ils sont beaucoup
 mieux & plus agréablement ailleurs que chez eux.

Mais on ne doit pas en être surpris : cette fai-
 blesse leur est commune avec toutes les Nations.

Si elle se trouve principalement chez celles du
 Nord, qui paraîtraient devoir y être les moins

sujettes, puisqu'elles ne peuvent guères que gagner
 à changer de climat, c'est que leurs pays étant

moins fréquentés par les étrangers, & qu'eux-
 mêmes voyageant peu, l'habitude de ne voir que

des compatriotes, jointe au peu de connaissance
 qu'on y a des autres Peuples, attache chacun à sa

patrie, ce qui lui inspire naturellement des regrets,
 dès qu'il l'a quittée, & des desirs de la revoir,
 qui lui causent une langueur mortelle, s'il n'y
 retourne promptement ; d'où l'on peut conclure
 que moins un pays sera fréquenté, moins ses
 habitans communiqueront avec d'autres Peu-
 ples, & plus ils seront passionnés pour leur sol

Islande.

& leur climat, & sujets à la maladie du pays. A l'égard des dispositions des Islandais pour les Arts, on ne peut leur contester qu'ils n'en aient de très-grandes. On en voit la preuve en Islande où il se trouve plusieurs bons ouvriers en différentes professions, sans qu'ils aient jamais eu d'autres maîtres que leur goût & leur génie. Plusieurs habitans travaillent également en orfèvrerie, en cuivre, en menuiserie, & à tout ce qui est du ressort du maréchal & du forgeron, du constructeur de barque, & des autres métiers de première nécessité. Or rien ne marque plus d'adresse, que de savoir faire tout ce qui est à l'usage ordinaire, sans avoir ni les meilleurs matériaux, ni les instrumens propres à toutes les professions.

On remarque aussi, à l'avantage des Islandais qu'il en est très-peu qui ne sachent lire & écrire. C'est une étude pour laquelle toute la Nation montre le même empressement : je mets en fait dit l'Ecrivain Danois, qu'on trouve en Islande parmi le peuple, plus de gens qui écrivent bien que par-tout ailleurs.

Les autres occupations de nos Insulaires, sont de prendre soin de leurs bestiaux, & de tirer parti de tout ce qui en est le produit. Les peaux de ces animaux sont tannées assez grossièrement, parce qu'ils n'ont pas les ustensiles

D
nécessaires à par leur mé qu'ils perden bien affilé, i d'une maniere Ils étendent e au vent. Aprè laisse tremper lait, & on les les pieds. Ils bœuf, & en durent plus qu soient apprêtés propreté.

Mais l'occup toute la Nation les laines de l dent, & en fo peu commodes métiers ne so nôtres, mais p posture gênant rriers, jointe a permet à peinc de France de c C'est ce qui a faire passer da biles, avec de

nécessaires à la profession de tanneur ; mais , par leur méthode , ils gagnent en célérité , ce qu'ils perdent du côté du fini. Avec un couteau bien affilé , ils raclent le poil sur leurs genoux , d'une manière si prompte , qu'on en est étonné. Ils étendent ensuite ces peaux , & les font sécher au vent. Après cette première opération , on les laisse tremper dans l'eau salée ou dans du petit lait , & on les foule plusieurs jours de suite avec les pieds. Ils savent aussi noircir les cuirs de bœuf , & en faire des selles & des harnois , qui durent plus que ceux des autres pays , quoiqu'ils soient apprêtés avec beaucoup moins d'art & de propreté.

 Islande.

Mais l'occupation la plus générale , celle de toute la Nation pendant l'hiver , c'est de préparer les laines de leurs moutons. Ils la filent , la tordent , & en font des étoffes sur des métiers aussi peu commodes , que grossièrement fabriqués. Ces métiers ne sont point horizontaux comme les nôtres , mais perpendiculaires , de façon que la posture gênante à laquelle sont assujettis les ouvriers , jointe au défaut d'outils convenables , leur permet à peine de faire par jour une demi-aune de France de ce gros drap , qu'on appelle *wadmél*. C'est ce qui a engagé le Roi de Danemarck à faire passer dans cette Isle , plusieurs tisserans habiles , avec des métiers ordinaires , & on espere

Ilande. de grands succès pour le perfectionnement des Fabriques.

Le pays n'ayant point de moulin à foulon, on conçoit bien quelle peine les habitans ont à fouler leurs étoffes de laine, & les autres objets de fabrique, qui ont besoin de cette opération, tels que les gants, les bas & les camisoles. Ils y emploient plus de travail que d'art, & voici en quoi il consiste. Après avoir fait tremper dans de l'urine pendant plusieurs jours, leur wadmél ou autre étoffe, ils la mettent dans un tonneau, dont les deux fonds sont ôtés, & qui est sur le côté. Deux hommes, assis vis-à-vis l'un de l'autre, devant chaque fond du tonneau, y poussent les pieds de toute leur force, pour fouler l'étoffe qu'on arrose de temps à autre, toujours avec de l'urine. Si les pièces sont petites, ils les foulent sur une table, en les pressant avec la poitrine; mais l'une & l'autre de ces méthodes sont également pénibles & très-longues. Pour les gants, ceux qui vont en mer les mettent à leurs mains, les trempent de temps en temps dans l'eau, & les foulent en ramant. Ainsi, la peine de ramer fait toute la difficulté.

Dans les endroits où il y a des bains chauds, ils foulent dans l'eau chaude; l'étoffe est bien plutôt préparée, & s'amollit davantage que par l'urine. Pour fouler les bas & les gants, ils ont aussi l'usage de s'asseoir dessus, & de les fouler

en se remuant l'autre. Il arrive l'habitude de perpétuellement même qu'ils n'ont le Roi de Danemark ayant fait traire lieu de croire leur ancienne

On ne se sent linge, parce qu'à guères que ce connaissent la peine en fassent venir le peuple ne se de lessive faite linge blanchi de qu'on pourrait

On connaît de-gris, du cuivre, de la drogue entre poils laines dont on différentes couleurs

Les Islandais l'usage de l'horlogerie de mesure, qui est communément sur l'eau & sur les étoffes

en se remuant alternativement d'un côté & de l'autre. Il arrive delà qu'ils contractent si bien l'habitude de ce mouvement, qu'ils le conservent perpétuellement, dès qu'ils sont assis, alors même qu'ils n'ont rien à fouler. Le tisserand, que le Roi de Danemarck a fait passer en Islande, y ayant fait transporter un moulin à foulon, il y a lieu de croire que les habitans abandonneront leur ancienne méthode.

On ne se sert point de savon pour blanchir le linge, parce qu'il est très-rare & fort cher; il n'y a guères que ceux qui ont été en Danemarck qui connaissent la propriété de cette composition, & en fassent venir pour leur usage particulier. Tout le peuple ne se sert que d'urine, & quelquefois de lessive faite avec de la cendre; cependant le linge blanchi de cette manière, ne l'est pas si mal qu'on pourrait le croire.

On connaît en Islande l'usage de tirer le verd-de-gris, du cuivre qu'on arrose d'urine; cette drogue entre pour beaucoup dans les teintures des laines dont on veut faire des étoffes rayées & de différentes couleurs.

Les Islandais n'ayant pas la moindre connaissance de l'horlogerie, ni d'aucune façon artificielle de mesurer le temps, ils se réglent uniquement sur le Soleil, ou sur les marées, & sur les étoiles, quand cet astre n'est point

Islande.

visible. Ils n'ont point l'usage de compter les heures comme nous , par un , deux , trois , quatre , &c. ils ont même assez de peine à comprendre cette méthode ; mais ils divisent les vingt-quatre heures en certains espaces qui ont des noms particuliers. Ils connaissent midi & minuit , puis ils subdivisent le temps écoulé avant le premier de ces points en intervalles d'une durée égale , à qui ils donnent en leur langue , des noms qui reviennent à-peu-près à mi-jour , jour plein... jour de midi ; & après-midi , c'est mi-soir... soir-nuit , minuit.

Le principal commerce des Islandais consiste en bestiaux , qu'ils conduisent dans les ports. Là , ils les tuent & les livrent à la Compagnie Danoise , après en avoir ôté la tête & les entrailles ; les Danois salent ces viandes & les emportent dans des tonneaux. Il y a un tarif qui règle le prix du bétail , ainsi que celui du poisson sec , qui est une autre branche de commerce , la plus considérable après la vente des bestiaux.

Les autres marchandises qu'on exporte d'Islande , sont du beurre , de l'huile de poisson , des marchandises de laine , telles que du wadmél , des camisoles grossières & médiocres , des gants & des bas de la laine brute des peaux de mouton , d'agneaux & de renards de différentes couleurs , de l'édredon & diverses plumes. On tirait aussi

D

autrefois du
dit que ce c

Les march

Islandais , se

nuiserie , du

de hameçon

l'eau-de-vie

farine , du

foieries. Au

demandent.

Compagnie ,

excluent tou

qu'elle tire

droits d'entré

Danemarck &

Tout ce c

paient avec le

comptant , do

Celui qui a co

que , & il com

Toutes les acq

une certaine c

de compte se t

de deux livres

Ainsi quarante

un écu d'Emp

ronne de Dar

Pays , trente po

autrefois du soufre de cette Ile ; mais on a déjà dit que ce commerce a cessé.

Islande.

Les marchandises qu'on apporte en retour aux Islandais , sont du bois de charpente & de menuiserie , du fer ouvré & non ouvré , beaucoup de hameçons & de fers à cheval , du vin , de l'eau-de-vie , du bled , du tabac , du pain , de la farine , du sel , de la grosse toile & quelques soieries. Au reste , on leur apporte tout ce qu'ils demandent. Ce commerce étant affermé à une Compagnie , on pense bien que les privilèges en excluent toute autre Nation. Les marchandises qu'elle tire d'Islande , sont exemptes de tous droits d'entrée dans les ports du Royaume de Danemarck & des Provinces conquises.

Tout ce que les Islandais reçoivent , ils le paient avec leurs denrées , & le reste en argent comptant , dont cependant on fait peu d'usage. Celui qui a cours en Islande , est argent de banque , & il consiste en couronnes de Danemarck. Toutes les acquisitions , les ventes , &c. se font en une certaine quantité de poissons secs. Les livres de compte se tiennent sur ce pied. Un bon poisson de deux livres , vaut deux schellings de Lubec. Ainsi quarante-huit poissons de cette sorte , font un écu d'Empire , argent de banque. Une couronne de Danemarck vaut , suivant la taxe du Pays , trente poissons ; une demi-couronne , quinze ;

Islande. un demi-écu d'Empire, vingt quatre poissons; & enfin un quart d'écu, douze poissons. Les douze poissons sont la moindre monnoie reçue en Islande. Les comptes se réglent sur le nombre des poissons. Comme en Danemarck, on y calcule par marc & par schelling, jusqu'à la concurrence de l'écu de banque. En Islande, ce qui vaut moins de douze poissons, ne peut se payer en argent. En pareil cas, on se sert de poissons en nature, ou de tabac, dont une aune se compte pour un poisson. De cette sorte, on peut regarder les poissons & le tabac comme la véritable monnoie d'Islande.

Le calcul des poids ne s'y fait pas comme en Danemarck; où on les réduit en lispsuns. Le plus grand poids des Islandais s'appelle *vetten*: c'est le poids ordinaire de quarante poissons, qui valent quatre-vingt livres, ou cinq lispsuns. Le poids qui suit immédiatement le *vetten*, est appelé *fuhung*, ou *foringen*; il est de dix livres. Ils ont aussi des poids d'une livre, dont deux font un poisson. Cependant, quoique tous ces poids soient conformes à ceux de Danemarck, ils ne calculent pas par lispsun, mais par *foringen* & *vetten*; en sorte qu'un *foringen* est composé de dix livres, & que huit *foringens* font un *vetten*, qui vaut cinq lispsuns.

Arngrimus Jonas, Auteur Islandais, est le seul

qui ait jetté quelques lumières sur les annales de sa patrie pour trouver un certain *Maddoc* par une tempête à laquelle il donna des hautes neiges. Le premier Navigateur d'Islande; mais il ne dois, entendit d'abord que pour aller en 864, & lui-même c'est-à-dire, l'Islande.

Un troisieme voyageur de Norwège, dont il avait eu l'invention très-utile de trouver sa route, a été celui qui étaient alors les Isles des mers du Nord. Celle qu'il cherchoit partant de l'Islande & en lâcha un cerf qui fut reconnu qu'il avait cru qu'il était d'Heland. Il avait un corbeau, qui r

qui ait jetté sur la découverte de l'Islande quelques lumieres, qu'il dit avoir puisées dans les annales de sa patrie. Son récit est assez curieux pour trouver place ici. Il nous apprend qu'un certain *Maddocus*, allant aux Isles de *Faro*, fut jetté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de *Snelande*, à cause des hautes neiges qu'il y trouva. Ce fut-là le premier Navigateur du Continent qui prit terre en Islande; mais il ne s'y arrêta pas. *Gardarus*, Suédois, entendit parler de cette découverte: il partit pour aller chercher l'Islande. Il y passa l'hiver en 864, & lui donna le nom de *Gardars-Holms*, c'est-à-dire, *Isle de Gardarus*.

Un troisieme, nommé *Flocco*, Pirate renommé de Norwège, voulut aussi reconnaître cette Isle dont il avait entendu parler. On lui attribue une invention très-heureuse, qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole & de compas; qui étaient alors inconnus. Comme il parcourait les Isles des mers septentrionales, sans découvrir celle qu'il cherchait, il prit trois corbeaux en partant de l'Isle de *Hetland*, l'une des *Orcades*, & en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'était pas si éloigné de terre qu'il l'avait cru, puisque le corbeau reprit la route de *Hetland*. Il avança toujours, & lâcha un second corbeau, qui revint dans le vaisseau, après avoir

Islande.

Islande.

beaucoup tourné de côté & d'autre sans voir de terre. Un troisième corbeau, lâché encore plus avant en mer, découvrit l'Islande & s'y envola. *Flocco* remarqua la direction de son vol, le suivit des yeux & de ses voiles, & arriva heureusement à la partie orientale de Gardars-Holm, où il passa l'hiver. Au printemps, se voyant assiégé des glaces, qui venaient de Groënland, il donna le nom d'*Islande* à cette Isle, & elle l'a toujours conservé. *Flocco* passa un second hiver dans la partie méridionale de l'Islande; mais apparemment il ne s'y trouva pas bien, car il revint en Norwège où il fut appelé *Rasnafloke*, c'est-à-dire, *Flocco-le-Corbeau*, en mémoire des corbeaux dont il s'était servi pour faire sa découverte.

Les Annales Islandaises ne marquent point si ces trois Navigateurs trouverent des habitans en Islande. Elles citent comme la source des peuples de cette Isle, un certain *Ingulfe*, Baron de Norwège, qui se retira dans cette Isle avec son beau-frere *Hior-Leifus*, pour avoir tué deux grands Seigneurs de leur pays. Comme c'était une coutume que les bannis de Norwège arrachassent les portes de leurs maisons & les emportassent avec eux, *Ingulfe*, qui n'avait pas oublié les siennes, les jetta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, en se proposant d'aborder au hasard où les flots les pousseraient. Cependant il prit terre

D E

un autre en
trois ans après
où elles s'étaie
écée l'époque
Annales assure
déserte, lorsqu
moins que de
vaient autrefo
ues cloches, p
res ouvrages
leterre, qu'o
n ne peut pas
e fut point
mais seulement
était point. Le
es anciens Islan
ar, & la parti
orce que les ét
er comme à l
ode. Or les
emblablement
emeura en Isla
s habitans pri
e perd dans la
profond avec co
rup d'apparenc
Il parait enco
s temps reculé

un autre endroit, & ne trouva ses portes que
 trois ans après; ce qui l'engagea à fixer son séjour
 où elles s'étaient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est
 fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les
 Annales assurent qu'il trouva cette Isle inculte &
 déserte, lorsqu'il y arriva, & qu'il reconnut néan-
 moins que des Mariniers Anglais ou Irlandais
 avaient autrefois pris terre dans cette Isle, par quel-
 ques cloches, par certaines croix, & quelques au-
 tres ouvrages faits à la mode d'Irlande & d'An-
 gleterre, qu'on voyait sur le rivage. Cependant
 on ne peut pas conclure de ce récit, que l'Islande
 ne fut point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe;
 mais seulement que le canton où il se fixa ne
 était point. Les mêmes Annales rapportent, que
 les anciens Islandais appellaient ces Irlandais *Pa-*
pas, & la partie occidentale de leur Isle *Papey*;
 parce que les étrangers avaient coutume d'y abor-
 der comme à la plus proche & à la plus com-
 mode. Or les anciens Islandais, parmi lesquels
 probablement Flocco passa les deux années qu'il
 demeura en Islande, doivent être regardés comme
 des habitans primitifs de l'Isle; mais leur origine
 se perd dans la nuit des temps, & leur source se
 confond avec celle des Celtes, dont il y a beau-
 coup d'apparence qu'ils faisaient partie.

Il paraît encore, par leurs Annales, que, dans
 ces temps reculés, ils adoraient, entr'autres Dieux,

Islande.

Islande.

Thor & Odin. Thor était comme le Jupiter, & Odin comme le Mercure des anciens Grecs & Latins. C'est de-là que le Jeudi porté encore parmi les Islandais modernes le nom de *Torsdag* & le Mercredi celui d'*Odensdag*; ce qui répond au *dies Jovis* & *dies Mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, & on y plaçait un vase d'airain, pour recevoir le sang des victimes, qui servait à arroser les assistans. A côté de ce vase, était un anneau d'argent du poids de vingt onces, qu'on frottait de ce même sang, & qu'on empoignait quand on voulait faire un serment solennel. Ces Idolâtres sacrifiaient des hommes à leurs Idoles. Ils les écrasaient sur un grand rocher, ou les jetaient dans des puits profonds creusés exprès à l'entrée des Temples. Le rocher était au milieu d'un cirque, suivant les fastes d'Islande. Cette coutume barbare ayant été abolie, le rocher retint plusieurs siècles après la couleur du sang humain qui y avait été répandu.

On représente ces anciens Islandais comme des hommes spirituels & curieux, qui conservaient avec soin la mémoire, non-seulement de tout ce qui se passait dans leur patrie, mais même de tous les événemens remarquables qui arrivaient dans les Royaumes de l'Europe. Aussi leur Compatriote, Arngrimus Jonas, leur applique-t-il le nom qu'Hérodote

qu'Hérodote &
totius Euro
 par le Gran
histoire Danois
 ment des Ann
 le Docteur W
 qui en avait ex
 avait remar
 tifs à la Nor
 terre & aux Isl
 de l'irruption d
 ait sans date.
 ulse. Or cette
 tant de l'an 84
 ne nouvelle p
 depuis long-tes
 historiens & de
 nnales est écri
 toujours joui,
 réputation, pou
 Les Islandais d
 ont la Collecti
 en donne la F
 Les Auteurs d
 principe étern
 il fortit du cab
 qui se jetterent
 pièces. De for

LE Hérodoté & Platon ont dit des Egyptiens, *totius Europæ res historica Lyncei*. En effet, Grecs & selon le Grammairien, dans la Préface de son *histoire Danoise*, avoue qu'il s'est servi très-utilement des Annales Islandaises. La *Fereyre* dit que *Docteur Wormius*, qui en avait une copie, en avait expliqué différens endroits, & qu'il avait remarqué plusieurs traits d'Histoire relatifs à la Norwège, au Danemarck, à l'Angleterre & aux Isles Orcades; & entr'autres le récit de l'irruption des Normands en France, lequel se fit sans date. Il parle aussi de la descente d'Invalde. Or cette premiere irruption des Saxons, l'an 845, sous Charles-le-Chauve, c'est une nouvelle preuve que l'Islande était habitée depuis long-temps, puisqu'elle avait déjà des Historiens & des Poëtes; car une partie de ces Annales est écrite en vers; & les Islandais ont toujours joui, parmi leurs voisins, d'une grande réputation, pour leurs Poësies.

Les Islandais ont une Mythologie très-ancienne, dont la Collection se nomme *Edda*. Voici l'idée Mythologie. Edda. qu'en donne la *Pereyre*, dans sa Lettre déjà citée. Les Auteurs de l'*Edda*, dit-il, posent pour principe éternel un géant qu'ils appellent *Junner*. Il sortit du cahos, selon eux, des petits hommes qui se jetterent sur le géant & le mirent en pièces. De son crâne, ils firent le Ciel; de son

Islande.

» œil droit, le Soleil; de son œil gauche, la Lune
 » avec ses épaules, les montagnes, avec ses os
 » les rochers; avec sa vessie, la mer, les rivières
 » avec son urine, & ainsi de toutes les autres parties
 » de son corps; de sorte que ces Poètes appellent
 » le Ciel, le *crâne d'Immer*; le Soleil, *son œil*
 » *droit*; la Lune, *son œil gauche*. Les rochers, les
 » montagnes, la mer, les rivières, n'ont de même
 » point d'autre nom, que ceux d'*os*, d'*épaules*
 » de *vessie* & d'*urine* de *Junner*.»

Quoi qu'il en soit de ce récit de la Pereyre
 ou des explications de Wormius, personne n'a
 répandu plus de lumières sur la Mythologie Islandaise,
 & en particulier sur l'*Edda*, que M. Mallet Auteur de la
 meilleure Histoire de Danemarck que nous ayons. A la suite
 de son Introduction à cette Histoire, on trouve la traduction
 de l'*Edda*, ou de la Mythologie Celtique, & nous renvoyons
 les lecteurs curieux de connaître ce ouvrage.

Le même nous apprend qu'il y a eu deux *Eddas*: la première & la plus ancienne rédigée par
Sœmund Sigfussen, surnommé le *Savant*, & né en Islande,
 environ l'an 1057; l'autre recueillie environ 126 ans
 après, par *Snorre Sturleson*, célèbre Islandais, né l'an
 1179, d'une des plus illustres familles de l'Isle.

On fait que les Prêtres des Celtes, Nation dou-

DES

Islandais faisaient
 Prêtres d'
 modernes de l'Inde
 ne qu'ils se réfé-
 le, & qui a pé-
 un mélange inf-
 liques, transmi-
 tradition orale
 Gaulois & les
 Gouvernement
 Islandais les con-
 de l'onzième
 faite par S
 nom d'*Edda*; a
 logie Islandaise;
 logistes; mais ce
 d'un terme de
 e, « il est, dit-
 Philosophes Celtes
 antiquité de leur
 ne reste aujour-
 times entiers; &
 commencement
 e. Ces trois
 existent en langu-
lospa, ou *Proph*
amaal, & il con-
 se pour en être l'

Islandais faisaient partie, avaient; comme les ~~anciens~~ Prêtres d'Égypte, ou comme les Brame ~~Islande.~~
 modernes de l'Inde, deux espèces de doctrines; ne qu'ils se réservaient comme un secret inviolable, & qui a péri avec eux; l'autre, qui n'était qu'un mélange informe de fables & de dogmes fabuleux, transmis de génération en génération; par la tradition orale. Ces vers se perdirent chez les Gaulois & les Bretons, lorsque la forme de leur Gouvernement changea; mais probablement les Islandais les conserverent avec soin, jusqu'au commencement de l'onzième siècle, époque de la première collection faite par Sæmund, sous le nom d'*Edda*; ce nom d'*Edda*, appliqué au corps de la Mythologie Islandaise, a donné la torture aux Étymologistes; mais comme, selon M. Mallet, il ne vient d'un terme de l'ancien Gothique, qui signifie *antique*, « il est, dit-il; dans le génie des anciens philosophes Celtes, d'avoir voulu désigner ainsi l'antiquité de leur doctrine: »

Il ne reste aujourd'hui de l'*Edda*, que trois Poèmes entiers; & l'abrégé qu'en fit en prose; au commencement du troisième siècle, *Snorri Sturluson*. Ces trois Poèmes sont les plus anciens qui existent en langue Gothique. L'un est intitulé, *Völuspá*, ou *Prophétie de la Sybille*; le second, *Hávamal*, & il contient la Morale d'Odin, qui est pour en être l'Auteur; le troisième a pour

Ilande.

titre. *Chapitre Runique.* Il renferme le détail de prodiges que l'Auteur se croyait, ou vouloit se faire croire capable d'opérer par le moyen de la magie, & sur-tout des *Runes*, ou caractères Runiques, dont le même Odin est l'inventeur.

Odin.

Cet Odin; suivant les Annales Islandaises, étoit un Prince Asiaticque, dont les Etats étoient situés entre la Mer Caspienne & le Pont-Euxin. Vaincu & soumis par les Armées Romaines que Pompée commandait dans la Phrygie Mineure, Odin prit la route du Nord, s'établit d'abord en Saxe, & passa successivement dans la Suède, la Scandinavie & l'Ilande, avec les Phrygiens qui l'avaient suivi.

On place cette migration environ 70 ans avant Jésus-Christ, & à cette époque, la scène de ces régions septentrionales change tout-à-coup. Odin apporte l'usage des Lettres; il enseigne l'art de la Poésie; il persuade à ces Peuples qu'il a communiqué des secrets divins, qu'il peut, par des paroles & certains caractères, appaiser les querelles, chasser la tristesse, & guérir toutes les maladies, en chaîner les vents; enfin exciter ou appaiser les flots. Cet Odin, qui parlait ainsi aux Scandinaves, Nation pauvre & sauvage, était accompagné d'une Cour, dont l'éclat les éblouissait; ce ne leur parut pas moins qu'un Dieu. Le Pri-

Asiaticque fut bien
pour répandre un
modée à leurs id
cités. La crédul
l'usage de leur ig
sont trompés, c
reçu pour Maître.
de la Nation,
entôt on en fit
leurs filles par
après avoir vu
aines, on com
elles présidaient
aient exercés pe
La Langue & le
ur Odin en Scand
qui se parle enc
docteur Wormiu
Islandais étoit le
conservé. Cet idi
enne Langue No
l'altération, mais
iquer les Langue
es caractères de l
même leur orig
glyphiques, qui
On ne peut révo
ait reçu les lumi

Asiatique fut bien profiter de leur étonnement , pour répandre une Histoire merveilleuse , accommodée à leurs idées , & qu'il fit composer par ses poètes. La crédulité des hommes est toujours en raison de leur ignorance. Les Scandinaves , aisément trompés , désifient l'homme qu'ils avoient reçu pour Maître. Ce Souverain établit pour Juges de la Nation , douze Seigneurs de sa suite ; bientôt on en fit autant de Dieux ; leurs femmes & leurs filles participerent aux mêmes honneurs. Après avoir vu mourir toutes ces Divinités humaines , on continua de les invoquer , comme elles présidaient encore aux emplois qu'elles avoient exercés pendant leur vie.

La Langue & les caracteres Runiques apportés par Odin en Scandinavie , sont la source de celle qui se parle encore à présent en Islande. Le docteur Wormius assurait à la Pereyre , que l'Islandais étoit le plus pur Runique qui se fût conservé. Cet idiôme est , suivant Busching , l'ancienne Langue Novwégienne , qui a reçu quelques altérations , mais cependant très-utile pour expliquer les Langues des anciens Peuples du Nord. Les caracteres de la Langue Islandaise ont retenu la même leur origine Runique. Il y en a d'hyéroglyphiques , qui signifient des mots entiers.

On ne peut révoquer en doute , que l'Islande ait reçu les lumieres de l'Évangile dès le nou-

Islande.

Religion.

Islande. vième siècle, puisqu'il existe des monumens qui l'attestent. Telles sont, entr'autres, les Lettres Patentes de Louis-le-Débonnaire, du 15 Mai 833, où il est dit que Jésus-Christ a été annoncé en Islande & dans le Groënland. Ces Lettres-Patentes sont adressées à *Ansgarius*, Français, Prêlat très-célèbre, que le Monde Arctique reconnaît pour son premier Apôtre. L'Empereur le fit Archevêque de Hambourg, en érigeant pour lui ce district d'Archevêché, dont il étendit la Jurisdiction dans tous les Pays Septentrionaux, depuis l'Elbe, jusqu'à la mer glaciale, & dans les Isles qu'elle renferme. Ces Lettres-Patentes furent confirmées par une Bulle de Grégoire IV, de l'an 835. Quoique l'Évangile eût été annoncé en Islande, toute l'Isle ne l'embrassa pas d'abord. Arngrimus Jonas rapporte que le paganisme n'y fut absolument extirpé que vers l'an 1000 de l'Ère Chrétienne.

Au milieu du seizième siècle, Frédéric, Roi de Danemarck, ayant introduit le Luthéranisme dans ses Etats, voulut l'établir aussi dans l'Islande qui lui appartenait, comme une dépendance de la Norvège, unie dès-lors au Danemarck; mais la réformation ne put s'effectuer dans cette Isle, sans trouble & sans effusion de sang. Un Evêque de haute qualité, fort attaché à la Cour de Rome, & soutenu par un parti puissant, s'opposa vigoureusement, pendant plusieurs années, à l'établisse-

ment de la religion. On permit de sa part un établissement de l'Évangile. Depuis cet événement, on a vu l'époque, dans la région que l'on appelle le Groënland, en son langage, que le monde géographique, que le monde civil, le développement de la civilisation jusqu'en 1551.

Deux Evêchés furent établis dans l'Islande, savoir, celui de l'Occident, qui comprend les trois diocèses de l'Orient, le quartier du Nord, le diocèse de Hólm. Il y a, dans ce diocèse, une ville principale, nommée pourvue de tout ce qui est nécessaire dans laquelle les Evêques ont le grade de Licenciés. Les preuves de leur dignité, les honneurs du pays, sans aucun examen à passer, pendant il se trouve que les Evêques passent dans le diocèse de Théologie & de Philosophie. Ils sont, par conséquent, ils assurent, de leur pouvoir la préférence à leurs meilleures Cultures.

ment de la nouvelle Religion; mais il paya sa
 fermeté de sa tête, & sa mort fut suivie de l'a-
 tantissement total de la Religion Catholique.

Depuis cet événement, dont nous ne trouvons
 point l'époque, le Luthéranisme est la seule Re-
 gion que l'on professe en Islande; toutes les
 autres en sont bannies. Busching dit, dans sa Gé-
 ographie, que les troubles occasionnés par l'éta-
 blissement de la Réforme, durèrent depuis 1539,
 jusqu'en 1551.

Deux Evêchés partagent le Domaine spirituel
 de l'Islande, *Skalhoet & Hoolum*. Le premier
 comprend les trois quarts du pays, savoir, les
 cantons de l'Orient, du Midi & de l'Occident.
 Le quartier du Nord seul forme le Diocèse de
Hoolum. Il y a, dans chaque Evêché, une école
 principale pourvue d'un Recteur & d'un Régent,
 dans laquelle les Etudians prennent tous les ans
 le degré de Licencié. Ensuite, lorsqu'ils ont donné
 des preuves de leur capacité, ils sont nommés aux
 Cures du pays, sans qu'ils soient obligés de subir
 aucun examen à l'Université de Copenhague.
 Cependant il se trouve toujours plusieurs Islandais
 qui passent dans cette Capitale, pour y étudier
 la Théologie & le Droit Civil; aussi ceux-là
 ont-ils assurés, à leur retour dans leur Patrie,
 la préférence sur les autres, & d'obtenir
 les meilleures Cures. Ce sont eux qui remplissent

Islande.

Clergé.

Islande. encore les Offices de Baillis, de Sous-Baillis & les autres Charges de Judicature.

On peut bien dire des Evêques en Islande ce qu'on disoit de ceux de la primitive Eglise, *Crosse de bois, Evêques d'or*; il y a sûrement peu de pays où ils se rapprochent autant des Apôtres dont ils sont les successeurs. Lorsque la réformation fut introduite dans cette Isle, une petite partie des biens du Clergé Catholique demeura unie aux Sièges Episcopaux & aux Cures; le reste fut confisqué au profit du Roi qui en jouit encore.

Les Evêques d'Islande ont eux-mêmes la régie de leurs biens temporels. Ils en tirent environ deux mille écus par an; mais sur cette somme chaque Prélat paie dans son Diocèse le Recteur le Régent & le Prédicateur de la Cathédrale qui est aussi son Grand-Vicaire. Il est en outre obligé de loger & d'entretenir en partie un certain nombre d'Erudians. L'entretien de l'Eglise & de tous les bâtimens qui dépendent de son Siège ou qui composent le Palais Episcopal, sont encore à sa charge. Tout cela payé, M. Horrebows estime qu'il ne lui reste pas mille écus par an. La modicité de ce revenu a engagé le Roi de Danemarck à concéder aux Evêques d'Islande le droit de percevoir la taxe annuelle que paie chaque habitant, qui consiste en dix poissons par tête; mais ils n'usent de ce droit que dans quelques Paroisses

D
& même sur une faible au

Les Curés portion plus revenus ne co à la Cure, en & dans les Communauté l'étendue d' habitans en ne vont guère pauvres, & de qu'ils sont ob leurs femmes à la pêche a cela, comme de Saint-Paul mains, n'en justement resp sa mort.

On peut ju Clergé, que tueuses. Il n'y les deux seuls d'Eglises; rou ne sont que c les maisons de un Confession

& même sur un petit nombre de têtes: ainsi c'est une faible augmentation de leurs revenus.

Islande.

Les Curés ou Prédicateurs ne sont pas à proportion plus opulens que leurs Evêques. Leurs revenus ne consistent qu'en fonds de terre, joints à la Cure, en impositions sur chaque Métairie, & dans les émolumens qu'ils reçoivent de la Communauté pour l'exercice de leur Ministère. L'étendue d'une Paroisse & le nombre de ses habitans en font la valeur. Les meilleures Cures ne vont guères qu'à 1200 liv. Il y en a de très-pauvres, & dont les Pasteurs ont si peu de revenu, qu'ils sont obligés de travailler pour faire subsister leurs femmes & leurs enfans. On les voit aller à la pêche avec leurs Paroissiens, & suivre en cela, comme dit l'Ecrivain Danois, l'exemple de Saint-Paul, qui, pour vivre du travail de ses mains, n'en était pas moins un grand Apôtre, justement respecté pendant sa vie, & révééré après sa mort.

On peut juger, par ce détail des richesses du Clergé, que les Eglises d'Islande sont peu somptueuses. Il n'y a même, à proprement parler, que les deux seules Cathédrales qui méritent le nom d'Eglises; tous les autres bâtimens de ce genre ne sont que de petites Chapelles, bâties comme les maisons des Payfans. Un Autel, une Chaire, un Confessional, un Chœur, des Fonds baptis-

Islande.

maux & des banes en font toute la décoration : quelques-unes cependant sont boisées en-dedans, & entretenues suivant les facultés de la Communauté : les ornemens de l'Autel & ceux des Prêtres répondent de même à l'opulence ou à la pauvreté des Paroissiens.

Des deux Cathédrales, celle de Hbolum est la plus considérable par sa grandeur, & par la façon dont elle est construite. Ce bâtiment & le Palais Episcopal qui s'y trouve joint, passent en Islande pour la merveille du pays.

Cette Eglise, dit M. Horrebows, est construite de bois de charpente portée sur de gros murs. Elle a environ quatre-vingt pieds de longueur, trente de largeur, & est élevée de quarante ou cinquante. Elle est bâtie sur une petite éminence, & elle a un petit clocher de bois. Autour du Chœur subsiste encore un gros mur de belle pierre de taille, construit il y a plus de quatre cens ans, par un Evêque, qui avait dessein de faire bâtir toute la Cathédrale de la même façon ; mais sa mort interrompit l'entreprise, & l'on n'a pas songé depuis à la continuer.

Le Palais de l'Evêque consiste en différentes maisons bâties à la manière d'Islande, à la réserve de celle qui forme la résidence habituelle du Prélat. Celle-ci est de bois de chêne, avec un mur de pierre & un toit de bois sans revêtement de

D
terre, non p
cipales pièce
vaillées à Co
en 1576, pa
c'est ce qu'in
lambris de la
édifice s'est t
quelques par
besoin d'être

L'Auteur
M. Anderson
Pasteurs Island
ment d'une ig
mauvaises étu
Latin. Quant
que les Ecclesi
qu'ils s'enivre
que même or
ouailles telle
voirs commun
de remettre l

L'Auteur I
fications par son
l'ignorance n'
à tout le Cler
comme il s'en
tiques peu inf
nément par m

terre, non plus qu'aux murs extérieurs. Les principales pièces de cette construction ont été travaillées à Copenhague, puis rassemblées & posées en 1576, par les soins de l'Evêque *Gudbrander*: c'est ce qu'indique une Inscription gravée sur le lambris de la salle. Depuis deux cens ans, cet édifice s'est très-bien conservé, à l'exception de quelques parties des fondemens qui auraient besoin d'être renouvelées.

Islande.

L'Auteur Danois reproche assez vivement à M. Anderson, d'avoir injustement calomnié les Pasteurs Islandais, en disant qu'ils sont généralement d'une ignorance crasse, & qu'ils font de si mauvaises études, qu'à peine ils savent lire le Latin. Quant aux mœurs, M. Anderson écrit, que les Ecclésiastiques d'Islande sont fort libertins, qu'ils s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie, que même on a vu quelquefois le Pasteur & les ouailles tellement hors d'état de remplir les devoirs communs de la Religion, qu'on était obligé de remettre le Service à un autre jour.

L'Auteur Danois réfute expressément ces accusations par son propre témoignage. Il assure que l'ignorance n'est rien moins qu'un vice commun à tout le Clergé; qu'il peut y avoir à la vérité, comme il s'en trouve par-tout, quelques Ecclésiastiques peu instruits, mais qu'il a vu plus communément parmi eux des Prédicateurs dignes du

Islande.

nom de savans & d'habiles Littérateurs. Ils n'étaient pas même, dit-il, seulement bons Théologiens, & versés dans la connaissance des Livres Ascétiques; ils possédaient encore fort bien les Poètes & les Auteurs Grecs & Latins. D'ailleurs, comme il l'observe, la plupart des Prêtres Islandais font leurs études à Copenhague, & y subissent des examens sur la Théologie, avant de pouvoir posséder des Bénéfices en Islande: il faut par conséquent en conclure que le Clergé ne peut y être aussi ignorant que M. Anderson a voulu le persuader.

Il y a plus: on veille en Islande avec tant d'attention sur les Prédicateurs, sur les Ministres de l'Evangile, & sur tout l'Etat Ecclésiastique, que le vice le plus léger ne peut manquer d'y être apperçu, & que les fautes y sont punies très-sévèrement. Qu'un Prédicateur entreprenne seulement un petit voyage un jour de Dimanche ou de Fête, il est aussi-tôt cité au Consistoire, & il n'en sort qu'après avoir été amendé, ou du moins après avoir essuyé une réprimande sévère. On peut juger de la justice que l'on ferait des Ecclésiastiques qui meneraient une vie scandaleuse.

Mariages.

Les mariages des Islandais se font communément sans beaucoup de cérémonies; &, comme par-tout ailleurs, l'intérêt y a toujours plus de

D

part que l'in
qu'il se fasse
parens, sans
dans tous ce
même. L'usa
du jeune hom
aux pere &
représentent
proches pare
futurs à l'Eg
nuptiale. Elle
devant l'Aur
commerce,
Chaire. L'O
rendent avec
l'on boit & l
vent leur éta
revenant de
de-vie à cha
ni musique,
qui est toujou
soi. Tout ce d
contre M. An
pas le goût d
où cet Ecriv
« l'instant mé
« Piètre, aux

part que l'inclination. Il n'est pas rare non plus qu'il se fasse des mariages forcés & arrangés par les parens, sans la participation des époux ; mais, dans tous ces cas, la célébration est toujours la même. L'usage est, que le Ministre de la Paroisse du jeune homme fasse les propositions du mariage aux pere & mere de la fille, ou à ceux qui les représentent. Lorsqu'on est d'accord, les plus proches parens de part & d'autre conduisent les futurs à l'Eglise, où ils reçoivent la bénédiction nuptiale. Elle se donne ordinairement le Dimanche devant l'Autel, après que le Service divin est commencé, & avant que le Prêtre monte en Chaire. L'Office fini, les nouveaux mariés se rendent avec les conviés dans leur maison, où l'on boit & l'on mange, où l'on se divertit, suivent leur état & leurs facultés. Quelquefois en revenant de l'Eglise, on donne un verre d'eau-de-vie à chaque assistant ; mais jamais il n'y a ni musique, ni danse. Après le premier repas, qui est toujours assez frugal, chacun se retire chez soi. Tout ce détail, tiré de M. Horrebows, prouve contre M. Anderson, que les Islandais ne portent pas le goût de l'ivrognerie jusques dans l'Eglise, où cet Ecrivain se fait boire de l'eau-de-vie à l'instant même de la cérémonie du mariage, au Prêtre, aux Futurs & aux Assistans, aussi long-

Islande.

» temps qu'ils peuvent tenir la bouteille, & se
 Islande. » soutenir sur leurs jambes. »

Education. Cet Historien, suivant M. Horrebows, n'est pas mieux instruit sur l'éducation des enfans ; tout ce qu'il en dit est faux & inventé à plaisir. On élève les enfans en Islande, comme ailleurs ; on a pour eux les mêmes soins, les mêmes attentions ; & la source en est, ainsi que par-tout, dans la tendresse des parens & sur-tout des meres. La seule chose qu'on trouvera peut-être singuliere, c'est qu'on met d'ordinaire les enfans en culotte & en veste à neuf ou dix semaines. Cependant l'Auteur Danois assure qu'il n'a vu parmi les Islandais aucun homme qui eût quelque défaut corporel, ou qui fût contrefait.

Les soins nécessaires pour former le cœur & l'esprit des enfans suivent ceux qu'on a pris pour le corps ; les facultés & la condition des parens réglent le genre d'éducation qu'ils reçoivent, mais on commence d'abord par leur apprendre à lire & les éléments de leur Religion. Le Catéchisme du célèbre Pontoppidan, Evêque de Berghen, en Norwège, a été traduit en Langue Islandaise ; il est enseigné aux enfans non-seulement dans la maison paternelle, mais encore dans les Eglises & par les Ministres eux-mêmes. Il y a à Hoolum une Imprimerie qui est particulièrement occupée à imprimer des

Livres de dévotion
 fois des Livres
 du Roi de Danemarque
 daïse.

Les divertissemens
 que la vie qu'ils mènent
 dans les momens
 pendant les tems
 les Fêtes, consistent
 à converser en
 chansons guerrières
 aux échecs. Ils jouent
 chansons, & ils jouent
 grossiers, parce qu'ils
 ni musique, ni autre
 étant également
 aucun usage, ils
 approche ; c'est
 ment de tous les
 & peut-être de.

Les Islandais jouent
 d'échec, & il paraît
 passé pour d'habiles
 encore la réputation
 fort en usage c'est
 trouver, même
 qui le jouent très
 a point de si mis

Livres de dévotion. On imprime aussi quelquefois des Livres de Droit, & les Ordonnances du Roi de Danemarck; le tout en langue Islandaise.

 Islande.

Les divertissemens des Islandais sont aussi simples que la vie qu'ils menent. Toutes leurs récréations, dans les momens de loisir qu'ils ont pendant l'hiver, pendant les temps orageux, & les Dimanches & les Fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à chanter d'anciennes chansons guerrières de leurs Ancêtres, & à jouer aux échecs. Ils ont une grande quantité de ces chansons, & ils les chantent sur des airs assez grossiers, parce qu'ils ne connoissent ni mesure, ni musique, ni aucune sorte d'instrumens. La danse étant également ignorée chez eux, ils n'en font aucun usage, ils n'ont même aucun exercice qui en approche; c'est en quoi ils diffèrent particulièrement de tous les habitans des pays Septentrionaux; & peut-être de tous les peuples du monde.

 Jeux.

Les Islandais ont un goût marqué pour le jeu d'échec, & il paraît que, de tout temps, ils ont passé pour d'habiles joueurs, comme ils en ont encore la réputation. Le jeu des échecs est donc fort en usage chez eux, & il n'est pas rare de trouver, même parmi le petit peuple, des gens qui le jouent très-bien. La Pereyre dit qu'il n'y a point de si misérable payfan qui n'ait chez lui son

Islande.

jeu d'échecs fait de sa main, & d'os de poisson. La différence qu'il y a de leurs pions aux nôtres, c'est que leurs fous sont des Evêques, parce qu'ils pensent que les Ecclésiastiques doivent être près de la personne des Rois ; leurs rocs, aujourd'hui les Tours, sont de petits Capiraines représentés, l'épée au côté, les joues enflées, & sonnant d'un cor qu'ils tiennent des deux mains. Le jeu d'échecs n'est pas ancien & commun, seulement chez les Islandais, mais encore dans toutes les contrées du Nord. La Chronique de Norwège rapporte que le géant Dron, qui avait élevé Héralde le Chevelu, ayant appris les grands exploits de son élève, lui envoya, parmi des présens d'un grand prix, un très-beau jeu d'échecs. Cet Héralde régna vers l'an 870.

Malgré la vie frugale que mènent les Islandais, ils parviennent rarement à une grande vieillesse. Dès qu'ils ont passé cinquante ans, ils sont communément attaqués de phthisie, ou d'autres maladies de poitrine qui les conduisent au tombeau, après quelques années de langueur. « Il n'est pas douteux, dit M. Horrebows, que cette prompte destruction ne provienne des travaux excessifs qu'ils supportent en mer, & de l'imprudence avec laquelle ils se conduisent. Ces Insulaires revenant de la pêche, où souvent ils sont

entièrement

D E S

entièrement tre
tion de change
Ils donnent à la
auxquelles ils se
and-farsock, fiè
une autre maladie
toujours hérédita
contagieuse. Le
espèce, les maladi
rés-communes da
Médecins ni Chir
peuvent victimes
attaque. Rien sur
mission, que de
ambe ou un bras
ette espèce. Aba
Chirurgien & de
oute sa vie, ou me
ngui dans les sou
C'est à tort que c
ux femmes Island
pucher facilement
se remettre à l
divrance. « Il s'er
douées de tant de
les couches sont
Islandaises. Il en
parce qu'elles n'or

Tom. XV.

entièrement trempés d'eau, n'ont pas la précaution de changer d'habits. »

Islande.

Ils donnent à la plus grande partie des maladies auxquelles ils sont sujets, le nom général de *land-sarfock*, fièvre de pays. Il regne en Islande une autre maladie, appelée *lèpre*, qui est presque toujours héréditaire, sans qu'elle soit pourtant contagieuse. Le scorbut, les coliques de toute espèce, les maladies hypocondriaques sont encore très-communes dans l'Isle; &, comme il n'y a ni Médecins ni Chirurgiens, les Islandais sont très-souvent victimes de la première maladie qui les attaque. Rien sur-tout n'est plus digne de compassion, que de voir quelqu'un qui a eu une jambe ou un bras cassé, ou d'autres fractures de cette espèce. Abandonné à la Nature, faute de Chirurgien & de secours, il demeure estropié toute sa vie, ou meurt misérablement, après avoir languï dans les souffrances.

Maladies.

C'est à tort que quelques Voyageurs ont attribué aux femmes Islandaises l'heureux avantage d'accoucher facilement, de s'aller baigner même, & de se remettre à l'ouvrage aussi-tôt après leur délivrance. « Il s'en faut beaucoup qu'elles soient douées de tant de force, dit l'Ecrivain Danois; les couches sont la maladie la plus funeste aux Islandaises. Il en meurt beaucoup en cet état, parce qu'elles n'ont ni sages-femmes, ni hommes

Islande.

Gouvernement.

» expérimentés dans l'art des accouchemens. Le Chef de l'administration, est ordinairement un Seigneur du premier rang, qui a le titre de *Gouverneur-Général*, & qui fait sa résidence à la Cour. Après le Gouverneur, est le Grand Bailli; il est obligé de demeurer en Islande, à Besssted, maison appartenante au Roi, & qui est le siège du Conseil Souverain, dont le Grand Bailli est comme le premier Président, tant pour le civil que pour le criminel.

Le Grand-Bailli n'est pas le seul Officier considérable d'Islande; le Roi y entretient encore un Receveur-Général, appelé *Sénéchal*, & deux Juges principaux, appelés *Lowmen*. L'emploi du Sénéchal est de percevoir tous les droits des revenus royaux, & d'en rendre compte à la Chambre des Finances de Copenhague.

Les revenus consistent en une sorte de capitation, appelée *giestold*, que chaque habitant doit, dès qu'il a atteint l'âge de vingt ans, & qui est de dix poissons par tête; dans la location de certains bâtimens publics; dans les droits qui se paient sur les Ports, & dans ceux que la Compagnie Danoise doit chaque année pour le commerce exclusif d'Islande.

La capitation se perçoit dans toute l'Isle par le moyen des *Syflomen*, ou Sous-Baillis, auxquels le Sénéchal passe un bail particulier de ces

D

taxe, chacun

rifsdiotion; ce

les appointer

Quoique la

rale de l'Isle

deux *Lowme*

a le Départe

Sud; l'autre,

Outre les

y en a dix-huit

qu'on peut re

Syffel ont cha

qui, dans cha

premiere insta

la observé, fo

Receveurs par

nent au Roi de

que ceux de M

que les autres

comprenant cel

qui touchent à

on compte vin

Il y a différe

cas litigieux se

cien Code de

tous dans ceu

tiens fonds,

contestations qu

taxe, chacun pour le district qui est de sa Jurisdiction; ces Juges y trouvent en même-temps les appointemens de leurs Charges. Islande.

Quoique le Grand-Bailli ait la Jurisdiction-générale de l'Isle, elle est encore partagée entre les deux *Lowmen*, ou Juges principaux, dont l'un a le Département des cantons de l'Orient & du Sud; l'autre, celui du Nord & de l'Occident.

Outre les districts généraux des *Lowmen*, il y en a dix-huit particuliers, appelés *Syffel*, nom qu'on peut rendre par le mot de *Bailliage*. Ces *Syffel* ont chacun un *Syflomen* ou Sous-Baillif; qui, dans chaque Ressort, juge les causes en première instance: ce sont eux qui, comme on l'a observé, font les fonctions de Fermiers & de Receveurs particuliers des revenus qui appartiennent au Roi de Danemarck. Quelques *Syffels*, tels que ceux de Mule & de Skaftefiel, plus étendus que les autres, ont deux *Syflomen*; ainsi, en y comprenant celui qui réside aux Isles de Westman, qui touchent à l'Islande, & qui en dépendent; on compte vingt-un de ces Juges.

Il y a différentes loix, par lesquelles tous les cas litigieux se décident. La première est un ancien Code de Droit Islandais, auquel on a recours dans ceux où il s'agit de successions, de biens fonds, & en général, dans routes les contestations qui s'élèvent au sujet du *tien* & du

Islande.

mien. Les causes qui regardent les Terres Seigneuriales & les affaires Ecclésiastiques, se décident par les Loix de Norwège, & par différens Edits particuliers des Rois de Danemarck.

A l'égard des formalités prescrites dans les procès criminels, on se conforme encore aux Loix de Norwège. Il y a de plus, différentes Coutumes & quelques Edits particuliers, qui, avec ceux qu'on vient de citer, forment le Corps de la Jurisprudence. Frédéric, Roi de Danemarck, avait chargé plusieurs Jurisconsultes de composer un nouveau Corps de Droit pour l'Islande; il a été exécuté sous le feu Roi Frédéric V; mais on ignore s'il est actuellement établi en Islande.

Toutes les causes sont portées d'abord par-devant le Syflomen, & à l'audience du district où elle ressortit; car chacun de ces Juges a des audiences déterminées, auxquelles appartiennent les causes de certains districts, à l'exclusion de toutes autres. Du Tribunal du Syflomen, on peut appeller au Lowmen, qui tient des espèces d'assises ou de plaids, tous les ans, en un certain lieu. Sa séance commence le 8 Juillet, & continue aussi long-temps qu'il se présente des affaires à juger. Chaque Lowmen a huit Assesseurs, qui prononcent les Jugemens avec lui; cependant ils ne sont pas encore définitifs: on peut en faire appel à la grande Jurisdiction, qui se tient dans

le même-temps
Grand-Bailli e
assisté par le L
gement sur l
Syflomens, &
de la Jurisdiction
jours douze Ju
qui préside; &
par le Sénéchal
port avec le C
quant aux form
y être cité dire
pour d'autres c
De ce Tribuna
à la Cour sup
l'affaire est imp
par les loix.

Les affaires
miere instance,
de chaque Cat
Prévôt & de de
Tribunal à celu
tenue par l'Evê
& autres Ecclé
le Grand Bailli
nomme le Gou
Chambre de J
Cour souverain

le même-temps & au même endroit, & dont le Grand-Bailli est le Président. Ce Magistrat assiste par le Lowmen, qui n'a pas rendu le Jugement sur lequel on plaide, par plusieurs Sylloniens, &, en cas de besoin, par les Assesseurs de la Jurisdiction du Lowmen. Il y a donc toujours douze Juges, sans compter le Grand-Bailli qui préside; &, en son absence, il est remplacé par le Sénéchal. Cette Cour de Justice a du rapport avec le Conseil souverain de Norwège, quant aux formalités, & en ce qu'un Juge peut y être cité directement pour deni de Justice, ou pour d'autres cas qui concernent ses fonctions. De ce Tribunal supérieur d'Islande, on appelle à la Cour suprême de Copenhague, lorsque l'affaire est importante, & d'une nature prescrite par les loix.

Les affaires Ecclésiastiques se jugent en première instance, par la Jurisdiction du Chapitre de chaque Cathédrale, qui est composé d'un Prévôt & de deux Assesseurs. Elles passent de ce Tribunal à celui d'une Chambre consistoriale, tenue par l'Evêque, le Prévôt, les Prébendaires & autres Ecclésiastiques, & encore présidée par le Grand Bailli, ou par un autre Magistrat que nomme le Gouverneur-Général de l'Isle. Cette Chambre de Justice ressortit directement à la Cour souveraine de Copenhague. Dans ces Af-

Islande.

semblées Ecclésiastiques, on ne s'occupe pas seulement d'affaires contentieuses, on y examine aussi tout ce qui a rapport à la police du Clergé. On y distribue des pensions aux anciens Ministres, & aux veuves de ceux qui sont morts dans l'année.

Il n'y a en Islande aucun Avocat reconnu & immatriculé. Les Juges en constituent chaque fois qu'on en a besoin.

C'est une erreur de M. Anderson, d'avoir dit que les Sislomen ou Sous-Baillis étaient chargés des exécutions, tant au civil qu'au criminel. Il y a des particuliers qui ont des gages pour exercer cette profession, qui, à la vérité, n'est point infamante en Islande.

Il n'y a d'autres supplices pour les hommes, que d'avoir la tête tranchée avec une hache, ou d'être pendus. Les femmes qui ont mérité la mort, sont noyées dans un sac.





APPENDICE

AU LIVRE TROISIEME.

Isle de Jean Mayen. Nouvelle-Zemble.

L'ISLE DE JEAN MAYEN, située sous le Isle de Jean
Mayen.
 sixante-&-onzieme degré de latitude, & à qua-
 rante degrés environ de longitude Occidentale du
 Méridien de Paris, n'est considérable ni par son
 étendue, ni par ses productions. Elle tire son nom
 du Capitaine *Jean Jacobs May*, Hollandais, qui la
 découvrit en 1614. Son étendue n'est que de huit
 dix lieues du Sud-Ouest au Nord-Est. Sa largeur
 varie suivant la hauteur où l'on aborde. En quel-
 ques endroits, elle peut avoir deux ou trois
 lieues de largeur, & en d'autres, un quart de
 lieue. Elle se rétrécit, à mesure que l'on avance
 du Nord-Est au Sud-Ouest.

Cette Isle est entierement couverte de rochers
 plus ou moins élevés, mais absolument nus &
 stériles. Elle était autrefois très-fréquentée par les
 Européens, qui allaient à la pêche des baleines
 dans ses parages. Mais aujourd'hui que ces ani-
 maux en ont abandonné les côtes, on n'y aborde

Ille de Jean
Mayen.

que fort rarement , & seulement pour se mettre à l'abri des gros temps , ou pour chercher du secours contre le scorbut.

La côte orientale de cette Isle , au rapport des Navigateurs , est environnée de glaces pendant toute l'année , jusques dans l'étendue de dix milles en mer. A la difficulté du passage , le long de cette côte , se joint encore le danger auquel on est exposé par un vent terrible , qui vient d'une montagne , nommée *Beerenberg* , c'est-à-dire , *montagne des ours*.

Cette Isle , dit M. Anderson , paraît être un fragment du monde , détaché du continent , ou produit , soit par des feux souterrains , soit par quelque autre accident extraordinaire : elle est inhabitée , & tout-à-fait inhabitable. Dans la partie septentrionale est le *mont-aux-ours* , ainsi appelé à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y apperçoit en tout temps. Il est si élevé , que sa cime se perd dans les nues ; & , selon le rapport de quelques navigateurs de Hambourg , très-dignes de foi , on le découvre par un temps serein , à la distance de trente-deux lieues. Cette montagne est nue , & son sommet est perpétuellement couvert de glaces & de neiges. Elle remplit tout l'espace qui est entre la Côte Orientale & celle d'Occident , & c'est en cet endroit qu'est la plus grande largeur de l'Isle.

Il ne s'y trouve ni aucune terre ni aucune terre aux. Mais au printemps on voit une croûte de couleur de la siente des oies la siente des oies la des quantités de chasse aux crabes dans les bas-fonds qui en par un heureux succès *cochlearia* , d'oscoburiques , d'une qui passent devant Groënland.

L'Isle de Jean intéressant du côté de terminer cet article singulier qu'on y ne manquera pas pourra leur fournir occasion d'exercer leurs tures. M. Anderson de l'Islande ; la ra

Un Capitaine nommé *Jean-Jacques* étant à l'ancre à six lieues au Sud de l'Isle le 17 Mai , des flammes

Il ne s'y trouve ni herbes , ni broussailles , ni aucune terre propre à produire des végétaux. Mais au pied de *la Montagne des Ours* , on voit une croûte assez mince , d'une matiere de couleur de terre , qui n'est autre chose que la fiente des oiseaux de proie , dont il se tient de grandes quantités prodigieuses , pour donner la chasse aux crabes de mer , très-fréquens dans les bas-fonds qui environnent cette Isle. Cette fiente , par un heureux hasard , produit beaucoup de *cochlearia* , d'oseille , & d'autres herbes anti-scorbutiques , d'une grande ressource pour les marins qui passent devant cette Isle dans leur voyage au Groënland.

L'Isle de Jean Mayen n'offrant plus rien d'intéressant du côté de ses productions , nous allons terminer cet article par le récit d'un incendie singulier qu'on y a vu en 1732. Ce phénomène ne manquera pas de plaire aux Physiciens , & pourra leur fournir en même-temps une belle occasion d'exercer leurs talens pour les conjectures. M. Anderson , dans son *Histoire Naturelle de l'Islande* ; la rapporte de la maniere suivante.

Un Capitaine de vaisseau de Hambourg , nommé *Jean-Jacques Laab* , allant en Groënland , & étant à l'ancre à cause du vent contraire , à trois lieues au Sud de *la Montagne des Ours* , vit , le 17 Mai , des flammes d'une longueur prodigieuse

Isle de Jean
Mayen.

Isle de Jean
Mayen.

qui s'élevaient du bas de la montagne, en se dispersant de tous côtés comme des éclairs très-vifs & très-rapides; des détonnations souterraines & terribles accompagnaient cet incendie de terre. Laab saisi de la plus grande frayeur, ne pouvait quitter l'endroit où il était détenu par le vent contraire, & avait de vives inquiétudes sur les suites que pourrait avoir cet incendie à l'égard de son vaisseau. Un brouillard fort épais & très-étendu, sembla mettre fin à ces accidens, & les flammes ne durèrent que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point; elle ne jetta ni pierre, ni matiere combustible, mais il en sortit une fumée noire & épaisse qui continua jusqu'au 21 du même mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il était à peine à quinze lieues de cette Ile, que Laab fut éffrayé de nouveau par une énorme quantité de cendres que le vent jettait derrière lui, & dont les voiles & le pont de son navire furent bientôt couverts & tout noircis. Il craignit d'abord que ces cendres n'eussent apporté avec elles quelques charbons ardents, ou des parcelles de minéraux enflammés, qui auraient pu mettre le feu à son vaisseau; mais ayant trouvé ces cendres froides à l'attouchement, & n'y voyant rien de combustible en les approchant du feu, il se rassura, & les fit enlever avec de l'eau. Tout l'équipage s'occupa

de ce travail pen
on pût venir à
le navire, parce
recevait de ten
des de ces cen
apporta de cette c
très clair, & fort
pe, elle lui par
ble, ou plutôt
nifiée.

Un autre Capit
oyens, compatri
eurs après dans c
endu parler de l
l'Isle de Jean Ma
pour visiter l'endr
marqua que la
Isle, qu'elle n'av
e tout le terrain
entour, à la hau
Les Voyageurs &
accord entr'eux f
Isle-Zemble. Les
e séparée par le
s bornée de c
glace d'une ha
ment cette terre
elle tient par u

de ce travail pendant plus de cinq heures, avant qu'on pût venir à bout de nettoyer parfaitement le navire, parce que tant qu'il fut sous le vent, il recevait de temps en temps de nouvelles bordées de ces cendres. M. Anderson, à qui l'on rapporta de cette cendre, trouva qu'elle était d'un gris clair, & fort douce au tact; vue au microscope, elle lui parut composée de petits grains de sable, ou plutôt de petits morceaux de pierre pulvérisée.

Un autre Capitaine de vaisseau, appelé *Alick Meyens*, compatriote du précédent, passa quinze jours après dans cet endroit. Comme il avait entendu parler de l'aventure de Laab, il aborda l'île de Jean Mayen, & il eut assez de courage pour visiter l'endroit où avait paru l'incendie. Il remarqua que la montagne n'avait aucune crevasse, qu'elle n'avait jetté que des cendres, & que tout le terrain en était couvert à deux lieues l'entour, à la hauteur d'un pied.

Les Voyageurs & les Géographes ne sont point d'accord entr'eux sur le véritable état de la Nouvelle-Zemble. Les uns la représentent comme une île séparée par le Détroit de Weigatz, & toujours bordée de ce côté-là par des montagnes de glace d'une hauteur étonnante. Les autres regardent cette terre pour une Péninsule, & assurent qu'elle tient par un Isthme à la côte Orientale

Île de Jean
Mayen.

Nouvelle-
Zemble.

Nouvelle-
Zemble.

de la Sibérie, fort près de l'embouchure du fleuve
Oby.

Le Baron de Strahlenberg, Colonel Suédois qui a passé douze années dans ces contrées, & qui s'est appliqué à les connaître, assure positivement que, sur les informations qu'il a faites au sujet de la Nouvelle - Zemble, il paraît certain qu'elle tient à la Sibérie du côté de l'Est, en partie par des montagnes de glaces, qui occupent tout l'intervalle qui la sépare de cette province Russe, & en partie par un isthme. Cet Ecrivain entre ensuite dans le détail de plusieurs témoignages qu'il a recueillis de différentes personnes qui ont habité la ville de *Turochanski*, située sur le Jenisseï, & assez près de la mer ; s'en sert pour insinuer que la Nouvelle - Zemble tient à la Sibérie. Un vieillard l'a assuré que pendant son séjour à *Mangazeïa* ou *Turochanski*, un domestique Russe, qui s'était fauvé chez son maître, & qui voulait éviter d'être poursuivi, avait pénétré à la Nouvelle - Zemble en suivant, du côté du Nord, l'isthme qui la joint au Continent ; & qu'après avoir fait le tour du golfe *Tafowskoi* du côté septentrional, il était revenu sur la glace, par le détroit de Weigara près de l'embouchure de l'Oby. Mais ce rapport est formellement contredit par la Relation des Découvertes faites par les Russes, qu'a publié

M. Muller. Le Landé, en 1734, jusqu'à l'embouchure de la rivière de *Pustol-Serskoi* - détroit de Weigara ce nom, & le côté par l'autre passage de Zembra. Le même de cette pointe, deux degrés trente *Sygin & Skurato* doublerent le cap du golfe de l'Oby en La même année l'Oby, doublerent situé à l'Est du golfe le bonheur de l'expédition. Ces navigations incontestables que l'isthme. Ainsi, tout ce que Strahlenberg est contraire à ce qu'y aient pris qu'il a rapporté. Tous les Ecrivains ont placé depuis le détroit de Weigara, jusques près de l'embouchure de l'Oby. La longueur est donc de soixante à soixante

M. Muller. Le Lieutenant *Murawiew* fut commandé, en 1734, pour tenter le passage d'Archangel jusqu'à l'Oby; il n'avança le premier été que jusqu'à la riviere de *Petschera*, & passa l'hiver à *Pusto-Serskoi-Ostrog*. L'été suivant, il passa le détroit de Weigatz, ayant à sa gauche l'Isle de ce nom, & le continent à sa droite. Il ne visita pas l'autre passage entre l'Isle Weigatz & Nowa-Zembla. Le même Navigateur remonta le long de cette pointe, jusqu'à la hauteur de soixante-deux degrés trente minutes. Les Lieutenans *Ma-* *Owzin* & *Skuratow* continuerent la navigation, doublerent le cap *Juima* & entrerent dans le golfe de l'Oby en 1738.

Nouvelle-Zembie.

La même année *Owzin* & *Kofcheley*, partis de l'Oby, doublerent non-seulement le Cap *Matfol*, situé à l'Est du golfe de l'Oby, mais eurent encore le bonheur d'entrer dans le Jénifée sans obstacle. Ces navigations démontrent d'une manière incontestable que la Nouvelle-Zembie est une Isle. Ainsi, tout ce qu'a rapporté M. de Strahlenberg est contraire à la vérité, quelque confiance qu'y aient pris quelques Géographes Européens. Tous les Ecrivains & les Géographes s'accordent à la placer depuis le soixante-neuvieme degré de latitude, jusques près du soixante-dix-septieme. Sa longueur est donc d'environ deux cens lieues sur soixante à soixante-dix de largeur.

Nouvelle-Zembie.

Le nom de *Nouvelle-Zemble*, suivant Strahlenberg, signifie, en langue Russe, *nouveau pays*. Le même Ecrivain remarque que cette Isle est celle de Tazata, que Pline place dans la mer septentrionale ou de Scythie. Elle fut ainsi nommée anciennement du fleuve Taas, qui est passablement grand, & navigable pour de gros bâtimens. Ce fleuve se décharge vis-à-vis la Nouvelle-Zemble, dans le même golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigatz. Les Russes donnent au golfe le nom de *Guba Tafowskaia* c'est-à-dire, golfe du Taas. C'est vraisemblablement du nom de ce fleuve qu'on avait appelé l'Isle qui en est proche, *Tafata* ou *Isle de Taas*.

Il résulte des rapports de tous les Navigateurs qui ont pris terre dans la Nouvelle-Zemble, que c'est le plus misérable pays de l'univers; un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige & que les seuls endroits qui en soient exempts sont des fondrières inaccessibles, où il croît une sorte de mouffe qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, à quoi se réduisent apparemment toutes les productions de l'Isle dans le genre végétal.

Le regne animal n'est guere plus riche : à l'exception des renards & des ours blancs qui sont très-féroces, il ne paraît pas que la Nouvelle-Zemble nourrisse d'autres quadrupèdes. A l'égard des oiseaux, on y retrouve une partie des mêmes

espèces que dans les autres contrées. On sent que huit espèces qui est le tems montre que qu du tout, on n même restent c res. On trouve des exemples t voracité en diffé

Les observations font voir que Nouvelle-Zem celles des deux de la glace, dit à deux pieds e dure que du n endroits découvr ment, pendant voit sur quelq raies blanches &

Quelques fait nous avons pu ble & sur ses p nous en avons e sans qu'elle peu Voyageurs qui a portrait qu'ils en semblance, que l

espèces que dans le Spitzberg; mais ils n'y passent que huit ou neuf mois. Le reste de l'année, qui est le temps de l'hiver, où le soleil ne se montre que quelques instans, ou même ne paraît du tout, on n'y voit que des renards. Les ours même restent continuellement dans leurs tanières. On trouve la description de ces animaux & des exemples terribles de leur force & de leur voracité en différens endroits de cet ouvrage.

Les observations du Capitaine *Wood*, Anglais, font voir que les productions minérales de la Nouvelle - Zemble sont encore plus rares que celles des deux autres regnes. On ne trouvait que de la glace, dit ce Voyageur, en creusant même à deux pieds en terre, & cette glace était aussi dure que du marbre. Il ajoute qu'en quelques endroits découverts par les ruisseaux, qui se forment, pendant l'été, de la fonte des neiges, on voit sur quelques montagnes du marbre noir à raies blanches & de l'ardoise.

Quelques faibles que soient les notions que nous avons pu rassembler sur la Nouvelle-Zemble & sur ses productions, il faut avouer que nous en avons encore moins à l'égard des habitans qu'elle peut renfermer. Il y a très-peu de Voyageurs qui aient parlé des Zembliens; & le portrait qu'ils en ont fait est si éloigné de la vraisemblance, que leur existence paraît une chimère.

Nouvelle-Zemble.

Nouvelle-Zemble.

Le plus grand nombre des Ecrivains & des Voyageurs modernes prétend que la Nouvelle-Zemble n'a point d'habitans naturels; & c'est l'opinion la plus probable. Suivant les Voyageurs Hollandais & un manuscrit du *Dépôt de la Marine*, cotté XX & XXIX, les hommes qu'on trouve dans cette terre sont des Samoyedes, qui y passent à la fin de l'hiver, & qui s'y occupent pendant l'été seulement à la chasse & à la pêche; mais leurs cabanes & leurs instrumens y restent toute l'année, & c'est ce qui a fait croire, sans doute, que la Nouvelle-Zemble avait des habitans. Les Samoyedes rapportèrent aux Hollandais, qu'il n'y avait point d'habitans dans la Nouvelle-Zemble que ceux de leur nation, qui y passaient & qui y restaient pendant l'hiver, lorsqu'ils ne pouvaient pas revenir. Ils dirent aussi qu'il en périssait souvent par un vent de Nord, qui éteignait, en très-peu de temps, toute chaleur naturelle, quelques précautions qu'on eût prises pour se garantir des effets du froid. C'est vraisemblablement ce qui rend cette Isle inhabitable.

Un Seigneur Russe disgracié (selon le même manuscrit), ayant rapporté à la Cour de Moscow, qu'il y avait des mines d'argent dans la Nouvelle-Zemble, y fut envoyé pour en faire la découverte; mais il revint comme il y était allé. Il y retourna une seconde fois, accompagné d'une grande

grande quantité
ni lui, ni aucun
restés trop long
en revenir avan
qu'ils sont tous
Cependant un
Géographe, mais
un Voyage aux
ru des Zemblier
ressemblante à cel
qu'ils formassent
la description des
ment celle des Ze
à bien de l'appare
à cet égard, puisq
dais & Anglais,
Zemble, avouent
naturel du pays.
nom dans tout l
éconné que les
Naturelle, aient,
& justement suspi
Borandiens. Au r
portée de juger e
mérite le rappor
donner un exem
choses & de les r

grande quantité d'ouvriers : il n'a jamais reparu , ni lui , ni aucun des siens. On soupçonne qu'étant restés trop long - temps à terre , ils n'auront pu en revenir avant l'hiver , à cause des glaces , & qu'ils sont tous morts de froid.

Nouvelle-
Zemble.

Cependant un certain *la Martiniere* , non le Géographe , mais un Chirurgien de vaisseau , dans un *Voyage aux pays Septentrionaux* , dit avoir vu des Zembliens & il en fait une peinture si ressemblante à celle des Samoyedes , qu'en supposant qu'ils formassent réellement deux nations distinctes , la description des derniers serait aussi nécessairement celle des Zembliens , s'il en existait. Mais il y a bien de l'apparence que ce Voyageur s'est trompé à cet égard , puisque tous les Navigateurs Hollandois & Anglois , qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble , avouent qu'ils n'y ont jamais vu aucun naturel du pays. On ignore même jusqu'à leur nom dans tout le Nord. Ainsi , l'on doit être étonné que les judicieux Auteurs de l'*Histoire Naturelle* , aient , sur la foi d'un témoin unique & justement suspect , parlé des Zembliens & des Borandiens. Au reste , pour mettre les Lecteurs à portée de juger eux-mêmes du degré de foi que mérite le rapport de la Martiniere , nous allons donner un exemple de sa maniere de voir les choses & de les raconter.

**Nouvelle-
Zemble.**

« Ce Chirurgien raconte d'abord fort sérieu-
 sement, que le Capitaine de son vaisseau & lui
 ayant appris qu'il y avait, parmi les habitans des
 côtes de la Lapponie Danoise, des forciers qui
 dispoſaient des vents à leur volonté, ils s'adres-
 serent au principal Négromancien d'une habi-
 tation, & le prierent de leur fournir un vent
 qui les portât au Cap-Nord dont ils étaient for-
 éloignés. Le Lappon leur répondit, qu'il ne
 pouvait fournir du vent que pour les conduire
 jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, &
 qui était assez près du Cap où ils voulaient
 aborder. En conséquence, ils firent marcher
 pour vingt francs, outre une livre de tabac.
 Le prétendu Sorcier attacha à un coin de la
 voile du mât de misene un lambeau de toile
 de la longueur d'un tiers d'aune, & large de
 quatre doigts, auquel il avait fait trois nœuds,
 & regagna son habitation.

Il n'eut pas plutôt quitté notre bord, pour
 suivre la Martiniere, que notre Patron défit le
 premier nœud du lambeau. Aussi-tôt il s'éleva
 un vent d'Ouest-Sud-Ouest, le plus agréable
 du monde, qui nous poussa à plus de trente
 lieues du Maelström, sans être obligés de dé-
 faire le second nœud. Cependant le vent com-
 mençant à varier, & à vouloir se tourner au
 Nord, notre Patron dénoua le second nœud,

DES

& le vent nous
 de quarante lieues
 gnes de Ronc
 de plus de six
 mer; & comme
 ces mers, il f
 marine, pour
 que nous eussie
 dans lesquelles
 de l'aimant. Al
 tion, & nous
 chions du Cap.

Le vent mar
 troisième nœud
 nous eûmes gr
 A peine ce nœ
 furieux vent de
 fit voir à chaque
 prêts d'engloutir
 le firmament all
 sous ses ruines,
 geance, nous vo
 que nous avion
 Sorciers. Nous r
 & nous fûmes ob
 merci des flots
 trois jours dans
 nous jetta tout-

& le vent nous demeura favorable jusqu'à plus de quarante lieues de cet endroit. Aux montagnes de Roncela, notre boussole se détournade plus de six lignes. Notre Pilote la fit fermer; &, comme il avait souvent navigué dans ces mers, il se servit seulement de la Carte marine, pour gouverner le vaisseau jusqu'à ce que nous eussions dépassé toutes les montagnes, dans lesquelles nous soupçonnâmes qu'il y avait de l'aimant. Alors la boussole reprit sa direction, & nous fit connaître que nous approchions du Cap.

Le vent manquait : notre Patron dénoua le troisieme nœud du lambeau. Mais, ô malheur ! nous eûmes grand sujet de nous en repentir. A peine ce nœud fut-il défait, qu'il s'éleva un furieux vent de Nord-Nord-Ouest, qui nous fit voir à chaque instant des abîmes immenses, prêts d'engloutir notre vaisseau. Il semblait que le firmament allait s'écrouter pour nous écraser sous ses ruines, & que Dieu, par une juste vengeance, nous voulait exterminer pour la faute que nous avions commise d'avoir adhéré aux Sorciers. Nous ne pouvions tenir aucune voile, & nous fûmes obligés de nous abandonner à la merci des flots en courroux. Après avoir passé trois jours dans cet état cruel, une bourrasque nous jeta tout-d'un-coup sur un rocher à qua-

Nouvelle
Zemble.

tre lieues des côtes. Chacun commença à se
 lamenter, & à demander pardon à Dieu de bon
 cœur, croyant que c'était son dernier jour; car
 tout le monde s'attendait à voir briser le vais-
 seau en mille pièces. Une vague des plus vio-
 lentes fit notre bonheur: elle releva notre vais-
 seau de dessus le rocher, & le remit à flot.

Fin du Livre troisieme.



A B

L'HISTOIRE

DES

QUATRE

VOYAGES

ET

L I

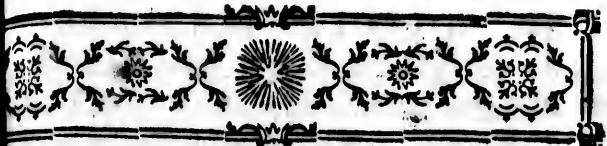
K A M

CH A P I T R E

Climat.

LA TERRE de
 Nations Européennes
 des deux Indes, & le

des
ça à f
de bon
our; ca
le vaif
plus vio
otre vaif
y flot.



ABRÉGÉ

DE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

QUATRIÈME PARTIE.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.

LIVRE IV.

KAMSCCHATKA.

CHAPITRE PREMIER.

Climat. Minéraux. Animaux.

LA TERRE de Kamschatka semble ouvrir aux Nations Européennes du Nord, la route des deux Indes, & leur indiquer de loin le commerce

Kam-
chatka.

Kamf-
chatka.

des deux plus riches parties du monde. C'en est assez pour tenter l'ambition des Princes, l'avidité des Navigateurs, & la curiosité de tous les hommes qui aiment à connaître le globe qu'ils habitent.

Le Kamfchatka, situé à l'extrémité la plus Orientale de notre hémisphère, est une grande Péninsule, qui bornant l'Asie au Nord-Est, se prolonge sur une largeur inégale de cinq degrés au plus, depuis environ le cinquante-unième degré de latitude au Nord, jusqu'au soixante-deuxième. En s'avancant du Nord au Midi, cette terre a sur sa droite un long golfe, qu'on appelle la mer de *Pengina*, & sur sa gauche l'Océan Oriental, qui sépare l'Asie de l'Amérique. L'Isthme commence à s'éloigner du Continent vers le soixantième degré de latitude Nord, entre la rivière de *Pustaja*, qui se jette dans le golfe Occidental, & celle d'*Anaptoi* qui, débouche dans la mer Orientale. De la cime des montagnes qui s'élèvent au milieu de l'Isthme, vers la source de ces deux rivières, où naît proprement le Kamfchatka, l'on découvre les deux mers dans un temps serein; ce qui montre combien la Péninsule est étroite. Elle est prolongée obliquement du Nord-Est au Sud-Ouest; sa largeur est renfermée entre les 170^{me} & les 180^{me} degrés de longitude. Comme la plupart des presqu'Isles, grandes ou petites, celle-ci est partagée dans toute sa longueur, par

une chaîne de montagnes courant du Sud au Nord, & se terminant à droite dans la mer, avec de nombreuses branches de rochers séparés par autant de vallées. Cette terre est coupée par des rivières qui ne dépendent ni très-peu de l'abondance & de la rareté de l'eau. La côte Occidentale est la seule par où l'on puisse former une courbe composée elle-même de plusieurs baies, ainsi que toutes les autres. La Péninsule se termine par une pointe de terre qui s'étend jusqu'à la pointe de l'Isle au midi. Dans un espace d'environ quatre-vingt-cinq lieues, il y a quatre-vingt-cinq rivières qui s'enfoncent au Nord de cette différence de ce que le Nord est vers le Continent. Cette langue de terre, ainsi que la

une chaîne de montagnes, qui la traverse au milieu, courant du Sud au Nord. Cette chaîne a des ramifications à droite & à gauche, qui s'avancent vers la mer, avec des rivières qu'elles y versent. Ces branches de rochers forment, çà & là, des caps séparés par autant de baies. Toute cette langue de terre est coupée de rivières & de lacs qui ne la rendent ni très-fertile, ni fort habitable, par la rareté & la disposition de leurs eaux.

La côte Occidentale du Kamtschatka, qui est la seule par où l'on y aborde de notre Continent, forme une courbe elliptique, irrégulière, & composée elle-même d'une infinité de courbes, ainsi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la rivière de *Pengina*, qui donne son nom au bras de mer où ce fleuve se jette, & celle qui finit à la pointe de *Lopatka*, qui termine la presqu'île au midi. De toute cette côte, qui comprend un espace d'environ douze degrés, débouchent trente-quatre rivières, dont trente sont renfermées dans les deux tiers de cet espace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reste de la côte, qui s'enfoncent au Nord, vers les terres. La raison de cette différence remarquable, vient sans doute de ce que le nombre des montagnes diminue à mesure qu'on s'avance vers le Continent, & se multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainsi, la Péninsule paraît appartenir à la

Kamtschatka.

Kamf-
chatka.

mer par des montagnes, & s'attacher au Conti-
nent par des plaines. Mais si la mer a formé les
montagnes, celles-ci rendent en dédommagement
des rivières à l'Océan. Une des plus belles est
la *Bolschaia-Reka*, ou grande rivière. C'est par
son embouchure que les vaisseaux Russes, parti-
d'*Ochotskoi*, abordent au Kamschatka. Ils y en-
trent dans les grandes marées, qui montent à la
hauteur de quatre verges de Russie. Elle est na-
vigable dans le printemps, mais difficile à re-
monter, par la rapidité de son cours, & la quantité
de ses Isles.

Depuis l'embouchure de la grande rivière, à
cinquante-troisième degré, jusqu'à celle de
Pustaja, au soixantième, la côte est basse & ma-
recageuse, sans danger pour les vaisseaux qui peu-
vent y être jettés, mais non y aborder. Là, com-
mençant à s'élever, elle devient plus inaccessible
à cause des rochers que la mer y couvre. Cette
longue côte, qui fait face au Continent de
la domination des Russes, ne leur offre rien d'a-
trayant, ni de singulier. Le Kamschatka ne peut
leur donner, ce semble, que la tentation d'aller
plus loin. Quand ils auront bien pratiqué la route
des Indes, ou de l'Amérique, ce sera un lieu de
relâche pour la navigation, ou d'entrepôt pour le
commerce; une station d'autant plus commode
que l'on pourra y établir une communication entre

les deux Continents
qui se trouve dans
Occidentale du
Celle-ci qui est
convexe, a une
larité dans sa co-
de grandes bai-
qu'isles & des
incisions qui pro-
ment d'Orient
pante, ce sont
séparés par des
dont trois fini-
longitude, com-
ment sur cette c-
Kamschatka; pu-
elle décharge
toute la Pénin-
escarpés, très-h-
rivières à la me-
ces rochers ne
sources de feu.
la Baie de Saint-
rond par la mer
avec une entrée
pour recevoir les
trois ports, de
Ni:kina, aujour-

les deux Continens d'Asie & d'Amérique, par celle qui se trouve déjà comme ouverte entre la côte Occidentale du Kamtschatka & sa côte Orientale.

Kamtschatka.

Celle-ci qui est aussi concave, que l'autre est convexe, a moins de longueur, & plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes baies, des caps, des isles, des presqu'isles & des lagunes; enfin ces ravages & ces incisions qui prouvent sa pente, ou son mouvement d'Orient en Occident. Une singularité frappante, ce sont quatre caps, ou promontoires, séparés par des distances à-peu-près égales, & dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'Océan battoit uniformément sur cette côte. C'est là proprement la côte du Kamtschatka; puisque vers le milieu de sa longueur, elle décharge la riviere qui donne son nom à toute la Péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très-longue, qui ne fournit point de rivieres à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, il ont des sources de feu. A l'embouchure d'*Awatscha*, est la Baie de Saint-Pierre & Saint-Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier, qui s'appellait jadis *Ni:kina*, aujourd'hui *Saint-Pierre & Saint-Paul*,

Kamf-
chatka.

peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakova*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevrait, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; & le troisième, appelé *Tareina*, est plus grand que les deux autres. La riviere d'*Awatscha* est défendue, d'un côté, par le Fort de *Kuritm-chin*, que les Russes y ont bâti; de l'autre, par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée, & quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la riviere de *Joupanova*. Son abord est très-dangereux, par la quantité de rochers, ou piliers; dont la mer est parsemée: heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette riviere, par le Sud, on rencontre la baie de *Nutrenoi*, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la riviere de *Krodakighe*, qui s'élançant du lac *Kronoskoi*, formé lui-même de plusieurs rivières, présente aux yeux du voyageur une belle cascade; sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac & de la baie de *Kronoskoi*, on monte au Nord, & l'on trouve le *Kamschatka*, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent, jusqu'à deux cens verstes au-dessus de son embouchure.

Depuis le *Kamschatka* jusqu'à la mer d'*Olutorskoi*, qui tire son nom de la riviere *Olutora*, à

l'embouchure de la côte Orientale d'*Ounakig* se fait un roc, dont la plus grande partie est formée de pierres volcaniques (a). C'est l'endroit où des inondations se font tous les jours de continuels tremblemens. Les eaux de l'*Ochatka*, par la jonction de ces deux rivières, ont une largeur de dix lieues. Les inondations de ces rivières chatkoi du Continent de la riviere de *Ningpo* ont fait que les habitans ont inventé une espèce de fortification pour se défendre contre les *Tchoung*, soit contre les Russes, soit contre les Russes. Une autre riviere, le *Karaga*. Elle a pris un air marin par les Cosaques. M. S. Les eaux de ce lac ont un flux & le reflux qui n'a point à l'

(a) La fagene

l'embouchure de laquelle se termine, au Nord, la côte Orientale, on trouve douze rivières. Celle d'*Ounakig* se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sa-genes (a). C'est l'ouvrage des tremblemens de terre, ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des isles sur ces côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'*Ounakig*, tombent dans le Kamf-chatka, par la pente du terrain, quoique les lits de ces deux rivières soient séparés par un espace de dix lieues. On présume qu'à la longue, ce cours des inondations détachera le Cap de *Kamf-chatkoi* du Continent, pour en faire une Ile. La rivière de *Ningin* va le jeter dans une baie, où les habitans ont construit sur une colline, au Nord, une espèce de fortification, pour se défendre, soit contre les *Tchouktchi* qui viennent du Continent, soit contre les Russes qui arrivent par terre & par mer. Une autre rivière remarquable est celle de *Karaga*. Elle a deux lacs dans son voisinage. L'un a pris un air merveilleux dans l'imagination des Cosaques. M. Steller, sur leur rapport, a dit que les eaux de ce lac s'enflaient & baissaient avec le flux & le reflux de la mer, quoiqu'il ne communiquât point à l'Océan; qu'il nourrissait des pois-

Kamf-
chatka.

(a) La sa-gene est un peu plus qu'une toise.

**Kam-
chatka.**

sons qu'on ne trouve jamais dans les rivières, & dont la mer couvre ses bords à plusieurs pieds de hauteur au mois de Juillet; enfin qu'il y avait dans ce lac, des coquillages, des perles & des grains de verre blanc, qui faisaient venir des panatis aux doigts de ceux qui en ramassaient. Mais M. Kracheninnikow dit que de ces deux lacs, il n'y en a qu'un, & très-petit; qu'il communique à la mer par la rivière de Karaga; qu'il peut bien s'y trouver des perles, puisqu'il y en a dans plusieurs rivières du Kamschatka; mais que ce qu'on a pris pour des perles, & même pour des coquillages, ne doit être que des bulles de verre, dont la couleur verte ne convient point à des perles, & ne se trouve pas dans les coquillages. La rivière de Karaga se fait encore remarquer par une Isle qui porte son nom, & que la mer a enlevée de la côte où débouche ce fleuve. Les habitans de cette Isle sont si stupides, dit-on, que les Sauvages du Continent voisins les appellent *Kamcharen*, c'est-à-dire, race de chien; prétendant que le Dieu du Kamschatka n'a point créé des hommes dans cette Isle. Ils paraissent aussi barbares aux Koriaques, que les Koriaques aux Russes.

Après la rivière de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au Nord, comme les montagnes d'Awatscha la bordent & la terminent au Midi. En général, la plupart des

DES

rivières du Kau-
montagnes, for-
rochers escarpés
les deux rives,
M. Steller & M.
les vallées, qui
cette correspon-
angles saillans,
dans les Alpes
quences qu'on
il est visible que
la fonte des nei-
mer les montagn-
& tortueux, qui
cimes. Les voya-
chaînes, sont o-
min des torrens
leur source, &
abîmes, au trav-
dans la plaine.
il semble d'abor-
des montagnes,
ment élevé dans
des siècles, les
fillonner, perce-
bibaient, & le t-
en mille formes
l'aspect monstre

rivieres du Kamschatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées, des deux côtés, de rochers escarpés. Mais, quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus de pente. M. Steller & M. Kracheninnikow ont observé dans les vallées, qui s'étendent entre les montagnes, cette correspondance des angles rentrans aux angles saillans, que M. Bourguer a remarquée dans les Alpes. Quelles que soient les conséquences qu'on peut tirer de cette observation, il est visible que les eaux seules, qui viennent de la fonte des neiges & des glaces, peuvent déformer les montagnes, & creuser ces vallons étroits & tortueux, qui serpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs, qui traversent les grandes chaînes, sont obligés de suivre par-tout le chemin des torrens. Tantôt il faut escalader jusqu'à leur source, & tantôt descendre au fond des abîmes, au travers desquels ils se font une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il semble d'abord qu'il suffirait, pour la formation des montagnes, qu'un terrain eût été considérablement élevé dans l'origine; parce qu'avec le cours des siècles, les eaux de pluie & de neige ont pu fillonner, percer, creuser le terrain qu'elles imbibaient, & le tailler en pyramides, en tombeaux, en mille formes irrégulieres, dont se compose l'aspect monstrueux que présentent aujourd'hui

Kamf-
chatka.

les grandes montagnes. Mais les grandes plaines dont elles sont environnées, prouvent toujours une révolution étonnante, qui n'a pu se faire que par une pente considérable, que la mer a dû former & agrandir en se retirant des lieux où sont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamschatka est un nouveau monument de cette théorie. La côte Orientale, où l'action des eaux est plus sensible & plus directe, présente un front plus sourcilieux, plus menaçant que la côte Occidentale. Que si l'on pénètre dans l'intérieur du pays, on y ressent toujours le voisinage & les traces de l'Océan qui l'a sans doute englouti, revomi, conformé, détruit ou défiguré, tel qu'il est aujourd'hui.

La pointe la plus méridionale du Kamfchatka, qui sépare les deux mers dont cette Presqu'Isle est environnée, s'appelle le cap de *Lopatka*, parce qu'elle ressemble à l'omoplate, ou, selon d'autres, à une pelle. Cette plage ne surpasse le niveau de la mer, que de dix brasses. Elle est sujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt verstes du rivage. Il n'y croît que de la mousse. Elle a des lacs & des étangs, sans ruisseaux ni rivières. Le terrain y est composé de deux couches, dont la supérieure est d'une tourbe spongieuse & sans suc, qui ne produit rien.

Les onze montagnes qu'il faut traverser, pour

aller de
pées, q
avec de
basse ju
confidé
jaïqu à
le rend
plusieur
de mor
one dan
tendre
aucun n
Mais si
on est a
le chem
lon ne f
la mont
qui signi
bateau r
brasses,
passent c
elous: m
ni du v
estropie
ombant
passans,
vallées e
pied;

RALE
 grandes plaines
 uvent toujours
 a pu le faire
 que la mer a cō
 es lieux où son
 le occupe. Le
 ument de cette
 ion des eaux est
 sente un front
 e la côte Occi-
 térieur du pays,
 & les traces de
 ouï, revomi,
 el qu'il est au-
 du Kamſchatka,
 ette Preſqu'Île
 Lopatka, parce
 ſelon d'autres,
 ſe le niveau de
 eſt ſujette à des
 table qu'à vingt
 e de la mouſſe.
 ans ruiſſeaux ni
 e de deux cou-
 e tourbe ſpon-
 rien.
 traverser, pour

aller de cette pointe à l'Awatſcha, ſont ſi eſcar-
 pées, qu'on eſt obligé d'en deſcendre une partie
 avec des cordes. La côte, vers la gauche, eſt fort
 baſſe juſqu'à *Kambalino*; mais elle monte enſuite
 conſidérablement, puis elle forme une vaſte plaine
 juſqu'à la grande rivière. Delà, quand on veut
 le rendre par les terres à Kamſchatka, on paſſe
 pluſieurs petites rivières, qui tombent d'une chaîne
 de montagnes qu'il faut traverser. On ne le peut
 que dans un temps ſerein, qu'on eſt obligé d'at-
 tendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit
 aucun nuage ſur les montagnes, on ſ'y haſarde.
 Mais ſi le ciel n'y eſt pas entièrement éclairci,
 on eſt aſſailli d'un orage, qui empêchant de voir
 le chemin, fait tomber dans des précipices, d'où
 ſon ne ſort jamais. Le péril le plus grand eſt ſur
 la montagne que les Coſaques appellent *Greben*;
 qui ſignifie peigne, ou crête. Elle reſſemble à un
 bateau renverſé, & ſon ſommet large de trente
 braſſes, eſt couvert de glace. Auſſi ceux qui le
 paſſent ont-ils ſoin d'armer leurs patins de deux
 clous: mais cette précaution ne peut les garantir,
 ni du vent qui les emporte, les écaſe, ou les
 eſtropie contre les rochers, ni de la neige qui,
 tombant des cimes perpendiculaires enſévelit les
 paſſans, ſur-tout quand ils ſe trouvent dans des
 vallées étroites & profondes. On monte le *Greben*
 à pied; car les chiens même, qui traînent les voi-

Kamſ-
 chatka.

Kamschatka.

tures dans le Kamschatka , ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend , un seul chien suffit au traîneau. Cette route , quelque pénible qu'elle soit , est pourtant celle que prennent les Russes pour aller de la grande riviere à celle de Kamschatka. Il y aurait sans doute plus de risque à doubler le Cap , en passant d'une mer à l'autre. De même qu'on arrive aux montagnes de Stanovoi par un désert de cent dix verstes ; on trouve une plaine inculte de soixante-cinq verstes , pour aller de cette chaîne au Fort de Kamschatka , qui est à la source du fleuve de ce nom. C'est un terrain marécageux , d'où cette riviere parcourt cinq cent vingt-cinq verstes dans l'étendue de quatre degrés avant de se jeter dans l'Océan , recevant en chemin le tribut de dix à douze rivieres , ou ruisseaux.

Il y a trois routes pour aller de *Boltcheresko* au Fort de *Kamschatkoi*. Par la premiere , on monte , au Nord-Est , une riviere qui conduit à une chaîne de montagnes , d'où l'on aboutit à une autre riviere qui va se jeter dans le Kamschatka , qu'on remonte jusqu'au Fort supérieur de ce nom.

Par la seconde , on côtoie la grande riviere jusqu'au Fort de *Nachikin* , où l'on passe les montagnes , au pied desquelles on trouve l'*Awatscha* , qu'on descend jusqu'au Port de Saint-Pierre

de Saint-Paul.

de , la riviere de

qu'à sa source. L

ques , on rencont

descend jusqu'à so

Fort que l'on

fréquentées ,

marqué.

La troisieme , q

conduit le long de l

Nachikin ; de-là par la

que les rochers & l

de. On la remonte

où l'on se rend p

diré. La premiere r

vingt-six verstes ; le

ans quarante-deux

bien connue , ni

de.

Les volcans sont

empêchées & glaci

iques. Si le Soleil

habitans de la Zone

avaient pas un ext

que les Peuples S

que des volcans c

quel ils eussent pu

ent ce feu natur

de Saint-Paul. De-là on va gagner ; par la
 riviere de *Joupanowa* , qu'on remonte
 jusqu'à sa source. Là, passant une chaîne de mon-
 tagnes, on rencontre la riviere *Powitcha* , qu'on
 descend jusqu'à son embouchure , vis-à-vis
 du Fort que l'on cherche. Ces deux routes
 sont fréquentées, & l'itinéraire en a été bien
 marqué.

Kam-
 chatka.

La troisieme , qui se fait à pied dans l'été ;
 conduit le long de la grande riviere au Fort d'*O-*
bin ; de-là par la plaine, à la *Bistroi* , riviere
 que les rochers & les cataractes rendent fort ra-
 pide. On la remonte cependant jusqu'à sa source,
 où l'on se rend par le Kamtschatka, au terme
 désiré. La premiere route est de quatre cens quatre-
 vingt-six verstes ; les deux autres, d'environ deux
 cens quarante-deux ; mais la derniere n'est ni
 bien connue, ni détaillée avec autant d'exac-
 titude.

Les volcans sont aussi fréquens dans les Zones
 tempérées & glaciales, qu'entre les deux Tro-
 piques. Si le Soleil apprit l'usage du feu aux ha-
 bitans de la Zone torride , qui d'ailleurs n'en
 auraient pas un extrême besoin, on peut croire
 que les Peuples Septentrionaux n'ont pu tirer
 de des volcans ce secours si nécessaire, sans
 lequel ils eussent péri dès le berceau. Mais, com-
 ment ce feu naturel est-il si commun dans les

Volcans.

Kamf-
chatka.

climats glacés des Poles, où la température de l'air ne semble pas devoir échauffer la terre. Est-ce en effet de la chaleur intérieure & centrale du globe, laquelle s'augmente & se nourrit au-dedans, à proportion du peu d'issue qu'elle a pour s'évaporer au-dehors? Ou bien est-ce au voisinage de la mer, qu'on doit attribuer la fermentation qui produit ces éruptions violentes de matières embrasées? Quoique la plupart des volcans sortent d'une chaîne de montagnes, qui paraissent devoir être le foyer de ces feux éternels, cependant, comme ces chaînes sont constamment voisines de la mer, que les matrices des volcans n'en sont gueres éloignées, & qu'il y a même des montagnes isolées, qui vomissent des feux, pour ainsi dire, dans la mer, soit du bout des Isles, ou des bords du Continent, il peut y avoir de l'affinité entre la mer & les volcans comme si l'eau, qui le plus souvent éteint le feu, devait l'allumer & l'embraser dans ces grandes forges de la terre.

De quelque cause que naissent les volcans, il y a trois de ces fourneaux dans le Kamfchatka. Le premier est celui d'Awatcha, au Nord de la Baie de ce nom. C'est un groupe de montagnes, comme isolé, dont la base, couverte de bois, s'étend jusqu'à la Baie; le milieu forme une forte d'amphithéâtre, & le sommet offre une tête aride

chenue. Ces éruptions sont très-rarement observées. Une éruption da-
vantage un jour, & elle se dissipe. Mais ce n'est pas un écoulement de terre qui se fait, mais une éruption de soufre, dans les montagnes & les tentes. Le premier fut accompagné d'un tremblement, très-singulier, qui dura pendant l'espace de vingt jours. On ne sait point d'où elle émane. Elle se fait au plus haut que l'on peut voir, qu'on la perd de vue, le tremblement de terre se retire. Les hautes montagnes vomirent un grand nombre de lacs d'eau salée. Le second volcan est situé entre les montagnes de Tolbatchik. Il vomit un grand nombre de feux qui couvrent l'espace de cinquante

chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant il s'en fit une éruption dans l'été de 1737, qui ne dura qu'un jour, & ne vomit que des cendres blanches. Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 d'Octobre suivant, renversa, dans un quart d'heure, toutes les tentes & les tentes des Kamschadales. Ce mouvement fut accompagné d'un flux & reflux de la mer, très-singulier; car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula plus loin que l'endroit d'où elle était venue, remonta une seconde fois plus haut que la première, & se retira si vite, qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart d'heure, le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cens pieds, inonda la côte, & se retira. Les habitans y perdirent leurs biens, & plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

Le second volcan fort d'une ou deux montagnes, situées entre la rivière de Kamschatka & celle de *Tolbatchick*. Ces montagnes n'avaient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739, elles vomirent un tourbillon de flammes qui détruisit les forêts. De ce tourbillon, sortit un nuage de cendres, qui couvrit la neige de cendres, dans un espace de cinquante verstes. Il fallut attendre

Kamschatka.

• Kamf-
chatka.

qu'il retomât de la neige sur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Le troisieme volcan est la montagne la plus haute du Kamschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé & fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'élargit insensiblement en forme d'entonnoir, & s'élève au point qu'on le découvre à trois cens verstes. Quand un orage s'approche ce sommet se couvre de trois ceintures, dont la plus large a le quart de la hauteur de la montagne. Elle vomit une fumée épaisse, & quelquefois des cendres à la circonférence de trois cens verstes. Elle a brûlé depuis 1727, jusqu'en 1731. Mais sa plus grande éruption fut en 1737 le 25 Septembre, & dura l'espace d'une semaine entiere. Les yeux, ou l'imagination des Peuples sauvages d'alentour, virent sortir de ce rocher embrasé, comme des fleuves de feu; c'étaient des flammes ondoiyantes. On entendit, on crut entendre un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui soufflaient, qui allumaient cette forge infernale. Il en sortit un tourbillon de charbons embrasés, & de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer, sans que la campagne s'

alentit. Ce phénomène
un tremblement de terre
interrompues, durerent
avant, jusqu'au printem
esferent d'assez grands
M. Steller observe, a
les montagnes qui v
que toujours isolées;
même croûte ou surfa
dedans les mêmes mar
surs des lacs sur le somm
un pied des montagnes
entins; c'est une nouvel
bondance que la nature
omagnes, les volcans
comme si celles-ci venaien
sources de feu.

On trouve des eaux
méridionale du Kamschat
que toutes, le long de la
ort du lac *Kuriskoi*, &
outes ensemble dans ce
es un grand degré de
A quatre verstes de
agne, située à l'Orient
elle *Paud'ja*. Au sommet
ne plaine longue de trois
à trois cens de largeur.

ment. Ce phénomène prodigieux , fut suivi
 d'un tremblement de terre , dont les secousses
 interrompues , durèrent depuis le mois d'Octobre
 jusqu'au printemps de l'année 1738 , &
 firent d'assez grands ravages.

M. Steller observe , au sujet de ces volcans ;
 que les montagnes qui vomissent ces feux , sont
 presque toujours isolées ; qu'elles ont , à peu-près ,
 la même croûte ou surface , & doivent contenir
 dedans les mêmes matieres , qu'on trouve tou-
 jours des lacs sur le sommet , & des eaux chaudes
 au pied des montagnes où les volcans se sont
 élevez ; c'est une nouvelle preuve de la corres-
 pondance que la nature a mise entre la mer , les
 montagnes , les volcans & les eaux chaudes ;
 comme si celles-ci venaient originairement de ces
 sources de feu .

On trouve des eaux chaudes , dès la pointe
 méridionale du Kamtschatka. Elles coulent , pres-
 que toutes , le long de la riviere *Ozernaya* , qui
 sort du lac *Kuriskoi* , & finissent par se jeter
 toutes ensemble dans ce fleuve ; mais elle n'ont
 pas un grand degré de chaleur.

A quatre verstes de celle-ci , est une mon-
 tagne , située à l'Orient d'une riviere qu'on ap-
 pelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne , est
 une plaine longue de trois cens cinquante sagesnes ,
 sur trois cens de largeur. C'est de-là que tombe

Kamts-
 chatka.

Eaux
 chaudes.

Kamf-
chatka.

une foule de sources chaudes , qu'on voit sourdre avec un grand bruit , & jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs , qui se distribuent en ruisseaux , lesquels , après avoir coupé la plaine en une infinité d'Isles , vont se jeter dans la *Paudja*. La montagne d'où coulent ces eaux , est composée de pierres sèches en-dehors , mais molles en-dedans , qu'elles se paîtrissent entre les doigts , comme de l'argille ; & ces sources baignent une glaise colorée , qui n'est autre chose que ces mêmes pierres amollies par la chaleur & l'humidité. En rompant cette glaise , on y voit une efflorescence d'alun de différentes couleurs bleue , jaune , rouge , blanche & noire , toutes fort vives , tant que la glaise est humide.

La rivière *Baniou* reçoit aussi sur ses deux rives , au Nord & au Midi , quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive Méridionale , il en est une dont l'eau jaillit avec un grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds dans un endroit rempli de fentes & d'ouvertures de différens diamètres.

« Le thermomètre , qui en plein air , dit M. Krachenninnikow , était à cent quatre-vingt-cinq degrés ; lorsqu'il fut mis dans ces sources , monta de quinze degrés.

« Les sources de la rivière *Baniou* forment

un ruisseau a
un vallon fo
montagnes. S
fond en est p
thermomètre
près de la so
vingt-trois
prochant de
minua peu-à
l'endroit mên
Bolchaia Reka
En plein air ;
cent soixante
Près de la riv
tomber dans la
chaude , qui , su
git jusqu'à trois
coule entre deux
profond de qua
ouverte d'une
droits , où l'eau
nage à la surfac
leur , est de cor
& fleuries , dès l
est encore morte
espèce de rivier
dans la *Chetme*
montagnes , don

un ruisseau assez considérable, qui coule dans un vallon fort étroit, entre deux chaînes de montagnes. Ses bords sont marécageux. Le fond en est pierreux & couvert de mousse. Le thermomètre (de M. Del'isle) ayant été mis près de sa source, le mercure monta jusqu'à vingt-trois degrés & demi. De-là, en s'approchant de son embouchure, la chaleur diminua peu-à-peu; de sorte que le mercure à l'endroit même où la *Baaniou* se jette dans la *Bolchaia Reka*, n'était qu'à cent quinze degrés. En plein air, la hauteur du mercure était de cent soixante-quinze.»

Près de la riviere *Chemetch*, on voit courir & tomber dans la mer orientale, une source d'eau chaude, qui, sur trois verstes de longueur, s'étend jusqu'à trois saenes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure, couverte d'une mousse, qui, dans certains endroits, où l'eau devient plus calme, s'élève & se jette à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur, est de couvrir ses bords de plantes vertes & fleuries, dès le mois de Mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espèce de riviere à une autre source qui se jette dans la *Chetmech*, il faut passer une chaîne de montagnes, dont le sommet, à l'Orient, offre une

Kamf-
chatka.

plaine couverte de cailloux grisâtres, sans aucune plante. C'est de-là qu'on voit fortir une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierres impossible à creuser. L'Auteur conjecture que ces pierres couvrent & recèlent la source de ces ruisselleaux d'eau chaude. Celui des deux qui tombe dans la *Chemetch*, traverse un défilé de côtes qui exhalent de la fumée, & son fond est rempli de sources, qui, au bout d'un verste. & demi, se réunissent.

Le même fond a deux puits, dont l'un a cinq sazenes de diamètre, sur dix pieds de profondeur & l'autre, trois sazenes de diamètre sur une de profondeur. Entre ces deux puits ou gouffres, il n'y a que trois sazenes d'un terrain marécageux & mouvant. L'eau qui bout dans ces sources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sazenes. Cependant, pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut se coucher par terre : mais il reste à savoir, si lorsqu'on est dans cette attitude, avec une oreille appliquée contre terre, il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à-la-fois deux bruits très-différens.

L'eau de to
par une surface
doigts, comme
encore plus d
sources d'eaube
bouchure du fle
tale, & celle d
tale. C'est un e
volcans les plu
qu'île; où les
rompues & cou
tremblemens d
la mer exerce
du pays est re
pierres mêlées d
de morceaux d
on n'y trouve
M. Kracheninni
où ces matieres
tions & des tre
doivent proveni
de la mer, qui
dont tout le fol
Car on observe
sont plus fréqu
printemps, où
Malgré la c
cavernes intérie

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une surface de matiere noire, & qui tache les doigts, comme l'encre de la Chine. Une chose encore plus digne d'observation; c'est que ces sources d'eau bouillantes sont comprises entre l'embouchure du fleuve Kamtschatka sur la côte orientale, & celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. C'est un espace où se trouvent les lacs & les volcans les plus considérables de toute la presqu'île; où les montagnes sont le plus déformées, rompues & coupées par les eaux, les feux & les tremblemens de terre; enfin, où le voisinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres mêlées d'alun & de sel vitriolique, même de morceaux de mines ferrugineuses. Cependant on n'y trouve point de fer, ni d'eaux chaudes. M. Kracheninnikow pense que dans les endroits où ces matieres inflammables produisent des éruptions & des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le sol du Kamtschatka se trouve creusé. Car on observe que les tremblemens de terre y sont plus fréquens aux équinoxes, sur-tout du printemps, où les marées sont les plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec ces cavernes intérieures du Kamtschatka, l'on n'y a

Kamtschatka.

Kamf-
chatka.

point encore rencontré de fontaines salées. Du reste, les sources dont on vient de parler, & une infinité d'autres eaux courantes, qui se jettent dans les rivières, empêchent celles-ci de se geler entièrement par les plus grands froids, & de tarir dans l'été. Celles de ces sources, qui, réunies forment la petite rivière de *Klioutchwka*, ont le double avantage de fournir du poisson frais, & d'être fort saines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamshadales boivent en mangeant leur poisson brûlant & plein d'huile, leur cause des dysenteries.

Sol.

Les lieux qu'atrose le Kamshatka, se ressentent de l'abondance que répandent par-tout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines & de baies, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons, & à celle des vaisseaux : les plantes qui veulent un terrain chaud, y croissent beaucoup mieux, sur-tout à la source du Kamshatka, où la péninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du Midi. Entre sa source & son embouchure, on a semé de l'orge & de l'avoine avec succès. Mais il reste à expérimenter si le bled, semé avant l'hiver, pourra rendre une récolte aussi heureuse. M. Steller n'en doute point.

Les légumes prospèrent par-tout, & le chou, qui ne demande qu'un peu de terre, les radix ou racines, sur-tout plus de qualité le long de la mer.

Tout le pays est fertile, & dans les marais, on trouve de l'herbe pour trois fois dans l'année, à l'heure où l'on sème ce genre de semence, fort avant dans l'été, de la seve, mais ils sont d'une grande utilité & donnant du lait.

Cependant le pays est trop pierreux, & peu propre à la culture; mais on trouve de l'herbe dans le pays de Pengin, des endroits où la terre est si molle qu'à un peu de pluie elle se gèle qu'à un peu de gelée elle se démolit.

Les légumes, qui ont besoin de chaleur, ne prospèrent pas au Kamfchatka : tels sont la laitue & le chou, qui ne pomment jamais, ainsi que les pois, qui ne font que fleurir. Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radix ou raiforts, & les betteraves, viennent par-tout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la riviere de Kamfchatka.

Kamf-
chatka.

Tout le pays est plus fécond en herbes, qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivieres, dans les marais & les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme, & peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluies du printemps, à l'humidité du terrain, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité, qui conserve le foin fort avant dans l'automne, & lui donne du suc & de la sève, même en hiver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras, & donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux, ou trop marécageux, pour être propres aux pâturages, ou à la culture; mais sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve en avançant dans le pays, des endroits bas qui paraissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gele qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle, jusqu'à l'épaisseur d'une arche.

Kamf-
chatka.

& demie ; plus bas , une couche de glace très dure à briser ; puis une vase délayée & liquide ; enfin le roc qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée , qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

La mer a couvert jadis la terre du Kamfchatka : rien n'autorise plus cette conjecture , que les rivages de la *Bolschaia-Reka* , coupés à pic , où l'on trouve sous plusieurs couches de glaise , de sable , de fange & de vase , à six pieds de profondeur , des arbres d'une espèce inconnue au Kamfchatka.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles , les endroits élevés , & les collines , qui s'en éloignent , se couvrent de bois & de cette nuance de fraîcheur & de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige qui précède la gelée aux premiers jours de l'automne , s'oppose à la semence des grains ; soit avant l'hiver , parce que venant à fondre , elle emporte , ou corrompt les semences ; soit au printemps , parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de Mai , temps suivi de près par les pluies qui durent jusqu'au mois d'Août. Ce qu'on a semé , ne laisse pas de croître assez vite au milieu des eaux ; mais comme la saison de l'été se trouve fort courte , & qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil , la moisson

ne mûrit
en fleur.

Les côtes
rivières n'ont
à trente ver
ble à l'art
rans , qui ,
de la mer ,
est obligé d
beaucoup d
rapidité de
elles se ren
flotter au g
de longs f
canot de Pé
train fût co
le jetterait ,
les pointes
à cet incon
sur ses côtes
pourri , ver
qu'il n'est u
tagnes offre
endroits où
sont plus na

Le meill
la *Bisraia* ,
Il y croît d

ne mûrit point, & la gelée vient la surprendre en fleur.

Kamf-
chatka.

Les côtes ont peu de bois, & les bords des rivières n'ont que des saules & des cannes, même à trente verstes de la mer. Cette disette si nuisible à l'art de la cuisine, gêne beaucoup les habitans, qui, dans l'été, vont s'établir sur les bords de la mer, pour la commodité de la pêche. On est obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine, & très-peu d'avantage. La rapidité des rivières, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courans, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux, aux deux côtés d'un petit canot de Pêcheur. Pour peu que la charge ou le train fût considérable, il embarrasserait le canot, le jetterait, ou le ferait échouer contre les rochers, les pointes & les bancs de terre. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur les côtes: mais ils sont rares; & ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée, qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, sur-tout dans les endroits où les rivières, peu éloignées de la mer, sont plus navigables.

Le meilleur bois est le bouleau des bords de la *Bisraia*, qui se jette dans la grande rivière. Il y croît de ces arbres si gros, que M. *Spanberg*

Kamf-
chatka.

en fit construire un bâtiment, assez considérable pour des voyages de long cours. Ce vaisseau vide enfonça d'abord aussi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaison n'ajouta rien, ce semble, à son poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, & n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait est trop singulier, ou trop mal présenté, pour ne pas embarrasser un Lecteur, un peu versé dans la physique. On a vu des vaisseaux neufs prendre d'abord beaucoup d'eau, au moment qu'ils y sont lancés, puis quelque temps après, en faire moins. Sans doute que les pores venant à se dérober, & le bois à se gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer; & qu'après qu'on a vidé celle qui étant entrée dans le vaisseau, l'avait fait enfoncer, il remonte de beaucoup. Il se peut qu'alors toute la charge, que sa capacité lui permet de recevoir, ne lui fait pas prendre plus d'eau qu'il n'en avait tiré d'abord. Mais ce phénomène d'hydrostatique a besoin d'être bien vérifié par l'expérience, avant qu'on en cherche l'explication.

Quelques stériles que soient les côtes de Kamfchatka, celle de l'Orient est pourtant moins dé-garnie de bois, sans doute parce que les monta-gnes sont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fournissent de fort beaux, sur-tout au-dessus de la riviere de *Joupanowa*, vers le

cinquante-trois
itude. On y tr
larix, qui s'éten
combe le Kamf
bords revêtus j
qui se couronn
source dans les
chent les mont
rivieres & les n

La variation
dépend non-seu
teur, mais de la
de la terre qui
ou de prise. D'
ment du froid; &
ici, la mer entr
lards pesants, t
par des vents pé
que & marécag
glaces & les vap
teux & sec, expo
& des étés égale
gnement du pô
ment de la nature
le sol n'a pas mo
l'air que respir
zones. C'est dans
celle-ci se comp

cinquante-troisième degré trente minutes de latitude. On y trouve des forêts de mélèze ou de larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe le Kamschatka. Ce fleuve en a lui-même ses bords revêtus jusqu'à l'embouchure de l'*Elowka*, qui se couronne aussi de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes. Ainsi, les arbres cherchent les montagnes & les rivières, comme les rivières & les montagnes cherchent la mer.

Kam-
schatka.

La variation de la température des climats, dépend non-seulement de la distance de l'Équateur, mais de la mer d'où viennent les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise. D'un côté, les montagnes occasionnent du froid; & de l'autre, elles en garantissent. Ici, la mer entretient la chaleur par des brouillards pesants, tandis qu'ailleurs elle la tempère par des vents périodiques. Tantôt un sol aquatique & marécageux engendre tour-à-tour les glaces & les vapeurs brûlantes; tantôt un sol pierreux & sec, expose à toutes les rigueurs des hivers & des étés également extrêmes. Quoique l'éloignement du pôle ou de la ligne décide constamment de la nature des saisons dans chaque climat, le sol n'a pas moins d'influence que le ciel, sur l'air que respirent les habitans des différentes zones. C'est dans l'atmosphère qu'ils vivent, & celle-ci se compose des exhalaisons de la terre.

Kamf-
Chatka.

La direction des vents condense ou raréfie les vapeurs; assemble ou disperse les nuages; les ré- tout en neige ou en pluie; fond ou glace les neiges. De-là, cette inégalité qui fait qu'un pays plus septentrional, est moins froid qu'un climat plus austral. Ainsi, le Kamfchatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique, ni également rigoureux dans la même latitude: mais s'il est modéré, il est long & constant. Le mercure du thermometre de M. De l'île, s'y tient pour l'ordinaire, entre le cent soixantieme & le cent quatre-vingtieme degré; si ce n'est en Janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il descend de cent soixante-quinze à deux cens degrés. Le printemps est court; mais quoique pluvieux, il est parsemé de beaux jours. L'été n'est pas plus long; mais plus inconstant, plus bizarre, il est plus froid à proportion. Le voisinage de la mer, & la fonte des neiges, y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs, que le soleil ne dissipe gueres qu'à midi. L'on peut, très-rarement, s'y passer de fourrures. Cependant, loin de la mer, le temps est constamment serein, depuis le mois d'Avril jusqu'à la mi-Juillet. Ainsi, dans les terres on voit le thermometre varier du cent quarante-sixieme au cent trentieme degré. Mais, au mois de Juillet, il monte quelquefois jusqu'au cent dix-huitieme degré. L'été n'a rien de vio-

ent au Kamf-
petite, le ton-
ne. Elle n'y a

La plus bel-
qui donne de l-
tembre, mais t-
tempêtes, qui
aux rivieres,
mois & les de-
jours serens. C-
Février & Mars
er avec le plu-

Ce sont les ve-
le Kamfchatka.
dans le printem-
à l'Est, tantôt
en automne, le
à l'Est; en hiver
soit souffle un
ent, & dure tr-
ar terre, & po-
laçons flottans
ent du Nord d-
emps; celui du
neige en hiver.

plupart de la n-
minent sur un
aux mers, & q-

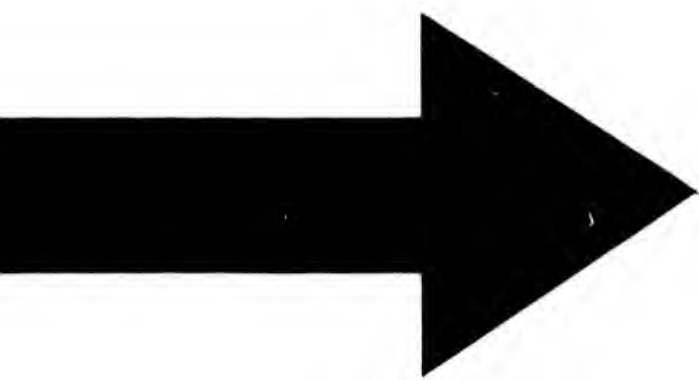
ent au Kamfchatka. La pluie y est fine, la grêle petite, le tonnerre sourd, l'éclair faible, la foudre rare. Elle n'y a jamais tué personne.

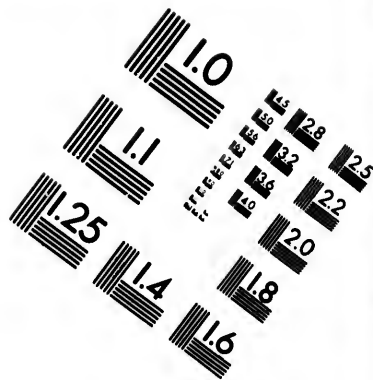
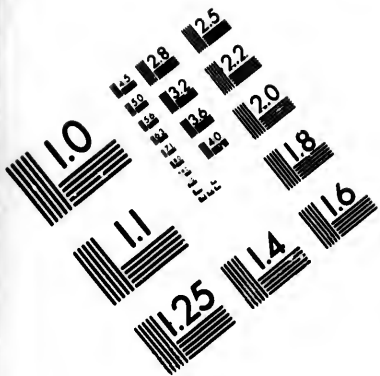
Kamf-
chatka.

La plus belle saison de l'année est l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de Septembre, mais troublés à la fin par les vents & les tempêtes, qui préludent à l'hiver. La glace prend aux rivieres, dès l'entrée de Novembre. Ce mois & les deux suivans, offrent rarement des jours sereins. C'est en Septembre & Octobre, en Février & Mars, qu'on peut voyager & commercer avec le plus de sûreté.

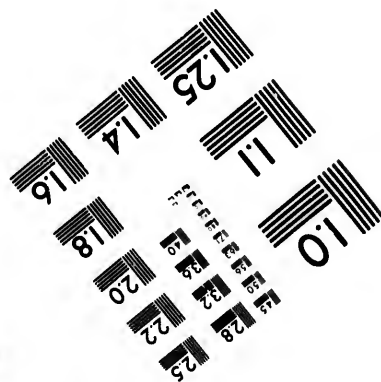
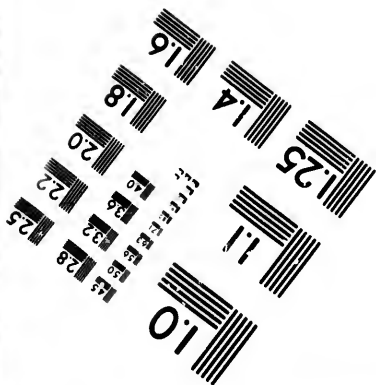
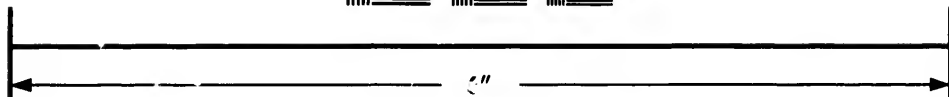
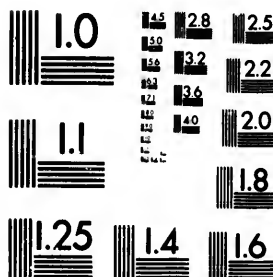
Ce sont les vents qui président aux saisons dans le Kamfchatka. Sur la mer occidentale, règne dans le printemps le vent du Sud, tournant tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest; en été, le vent d'Ouest; en automne, le vent du Nord qui penche souvent à l'Est; en hiver, le vent d'Est court au Sud, où souffle un vent impétueux qui revient souvent, & dure trois jours, renversant les hommes par terre, & poussant des castors marins sur des glaçons flottans contre la pointe de Lotparka. Le vent du Nord donne en toute saison le plus beau temps; celui du Midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plupart de la mer, il n'est pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre jetée entre deux mers, & qu'un élément s'y ressent des in-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
16
18
20
22
25
28
32
36

11
10
28
32

Kamf-
chatka.

fluences & de la température de l'autre. On observe même que la terre y éprouve les vicissitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat est plus doux, la terre plus fertile, au Nord qu'au Midi. Près de la grande rivière, le temps est agréable & ferein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se jouent & se heurtent, les habitans n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce Cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on esluie d'ouragans en hiver; en s'avancant au Nord, moins on a de pluie en été, moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le Nord & le Midi du Kamschatka, s'observe à peu-près entre ses contrées d'Orient & d'Occident: tant qu'on est sur les bords de la mer de Pengina, l'air est sombre, épais & nébuleux; sur les rives de l'Orient, le ciel est pur & ferein: c'est un autre monde sous la même latitude. La neige qui s'entasse douze pieds de hauteur sur la pointe de Lopatka diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au Nord: à peine en trouve-t-on un pied & demi sur les bords de la *Tigil*, vers le milieu de l'Île. Presqu'île, prise dans sa longueur.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans fort basané, & qui leur gêne la vue de très-bonne heure. Comme le froid & les vents la condensent, les rayons du soleil, réfractés

DES

sur cette
la peau de
de ce pres
certain:
garde-vue,
des écorces d
Mais ces b
des yeux
M. Steller
en six heures
mation, & gu
ait d'appliquer
l'âme fait d'u
me, avec du c
neige qui ton
quante-deuxie
est si abond
toute la car
ordement des f
du pays enco
vents & les ou
partent du M
conclure qu'ils
des volcans &
entre le Cap
Kamschatka. Ma
me & foyer de
ts eux-mêmes

On observe sur cette superficie éblouissante & dure, la peau & fatiguent les yeux. Quoi qu'il soit de ce premier effet de la neige, le second très-certain : aussi les habitans portent-ils des garde-vue, des réseaux tissus de crin noir, des écorces de bouleau, criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne soit très-fréquent au Kamfchatka. M. Steller y trouva un remède qui dissipe en six heures de temps la rougeur & l'inflammation, & guérissait de la douleur du mal. Il se fait d'appliquer sur les yeux une espèce de plâtre fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à consistance de crème, avec du camphre & du sucre. La neige qui tombe dans la Presqu'île, entre le cinquante-deuxième & le cinquante-cinquième degré, est si abondante, qu'à la fonte du printemps, toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le climat du pays encore plus incommode, ce sont les vents & les ouragans. Ceux qui s'élèvent à Kamfchatka, partent du Midi. M. Kracheninnikow veut conclure qu'ils viennent moins de la mer, que des volcans & des exhalaisons que la terre fait entre le Cap de Lopatka & l'embouchure de Kamfchatka. Mais ces vapeurs & ces feux, qui sont le foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la

Kamf-
chatka.

Minéraux.

mer produit dans le cœur de la terre, à tra-
les autres & les cavités dont l'Océan a perc
masse du globe?

Il y a peu de métaux & de minéraux au K
chatka. La terre y est peut-être dans un état d
tabilité trop continuel, pour concevoir & for
des mines; s'il est vrai que les matieres dont
se composent, aient besoin de temps & de r
pour s'assembler & s'assimiler dans les arse
souterrains, où se préparent sous nos pas, &
secours de notre faiblesse, & les instrumens
notre ruine.

Cependant, comme on trouve des mines
presque toutes les grandes chaînes de montag
il n'est pas hors de vraisemblance qu'il y e
dans le Kamfchatka. Mais le peu de besoin
les Russes ont de trouver des métaux dans
pays où ils en vendent; le peu d'aptitude
habitans pour en découvrir; les difficultés
l'exploitation, soit pour aborder à ces mines
un terrain impraticable, soit pour y subsiste
des saisons affreuses, loin des secours de vi
que des hommes seraient obligés de transp
sur leur dos; tous ces obstacles laissent igno
le Kamfchatka renferme de ces richesses utile
a pourtant découvert une mine de cuivre
le lac Kouril, & la riviere de *Girowaia*
petites rivieres couvrent leurs bords d'un

de fer. Si l'o
mines, par la
s, on trouve de
lac Kouril; un
pour des source
erre rouge, le
mbre jaune, en
gina. Les mor
ntal, couleur de
is morceaux:
erre dans la me
eune degré de
crystal verd, pa
dals en faisaie
s outils trancha
e pierre légère
mortiers & des
sources des ri
leur serve
anches comme d
pour des cornaline
pellent hyacinth
ouvé de vraies p
Les côtes de la
uleur de fer, pe
ugit au feu. La
& d'*Olioutor*,
olle, d'un goût

allé de fer. Si l'on peut conjecturer & pressentir
 mines, par la qualité des terres & des pier-
 res, on trouve de la craie blanche aux environs
 du lac Kouril; une terre, couleur de pourpre,
 pour des sources chaudes; du tripoli, & de
 terre rouge, le long de la grande riviere; de
 terre jaune, en quantité, près de la mer de
 Pengina. Les montagnes donnent une sorte de
 cristal, couleur de cerise; mais très-peu, mais en
 petits morceaux: la riviere de *Chariasowa*, qui
 jette dans la mer de Pengina, vers le cinquante-
 sixieme degré de latitude, a, dans ses environs;
 un crystal verd, par grands morceaux. Les Kam-
 schadales en faisaient jadis toutes leurs armes &
 leurs outils tranchans. Ils ont aussi dans cet endroit
 de la pierre légère & blanche, dont ils forment
 des mortiers & des lampes. Ils trouvent par-tout,
 des sources des rivieres, des pierres transparen-
 tes, leur servent à tirer du feu. Il y en a de
 blanches comme du lait, que les Russes prennent
 pour des cornalines, il y en a de jaunâtres qu'ils
 appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore
 trouvé de vraies pierres précieuses.

Les côtes de la mer fournissent une pierre de
 couleur de fer, poreuse comme l'éponge, & qui
 résiste au feu. La mer de Pengina, les lacs Kou-
 ril & d'*Olioutor*, offrent sur les bords une terre
 molle, d'un goût aigre, que les Kamtschadales

Kamf-
charka.

appellent *Bolus*, & dont ils se servent contre
dysenterie. Passons aux véritables richesses de
terre, qui sont les végétaux.

Végétaux.

Les principaux arbres du Kamschatka sont
larix ou *mélèse*, le peuplier blanc, le saule
l'aulne, le bouleau & le petit cèdre.

Les deux premiers servent à construire
habitations de terre, & les bâtimens de ma-
M. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'é-
salée de la mer, d'être extrêmement poreux
léger; que sa cendre exposée à l'air, s'y change
en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec
le temps; & que quand on brise cette pierre
après bien des années, on y trouve des parcelles
ferrugineuses.

L'écorce des saules sert à nourrir les hommes
celle de l'aulne, à teindre les cuirs.

Les bouleaux du Kamschatka diffèrent de ceux
de l'Europe: ils sont d'un gris plus foncé, très
raboteux & remplis de gros nœuds: le bois
est si dur, qu'on en fait des plats, & l'écorce
tendre, qu'on la sert à manger dans ces pla-
Mais, pour la préparer, on la détache encore
verte, on la hache en menus morceaux, comme
le vermicelle, on la fait fermenter dans le suc
même du bouleau, & on la mange avec du ca-
viar sec. Ainsi, cet arbre sans fruit, fournit
les mets, la sausse, la vaisselle, & quelquefois

table, si cepen-
dants repas.

Le petit cèdre
peu de s'élever
on le voit tortu
& dans les plaines
neine, & tou-
tionnés au tronc
noix qui couvrent
les Kamschadale
de l'écorce. C
ne fines; mais le
dans l'eau chaude
corbut.

On trouve au-
épine; l'une à fr
qu'on garde pour
dont on confit le
on néglige les
& de framboises
d'aller cueillir
branche, il y a t
dont on emploie
& de l'eau - de
les Naturels du
les Naturalistes
leur de cerise,
passées: on l'em

table, si cependant on en a besoin, pour de
 tels repas.

Kamf-
 chatka.

Le petit cèdre differe du grand, en ce qu'au-
 lieu de s'élever comme cet arbre majestueux,
 on le voit tortueux & rampant sur les montagnes
 & dans les plaines de mousse, où il croît avec
 peine, & toujours faible. Ses fruits, propor-
 tionnés au tronc & aux branches, sont de petites
 noix qui couvrent de petites amandes. Aussi
 les Kamschadales les mangent, sans les dépouiller
 de l'écorce. Ce fruit astringent cause des té-
 nefines; mais les sommités de l'arbuſte, infusées
 dans l'eau chaude, comme du thé, guérissent du
 scorbut.

On trouve au Kamschatka deux fortes d'aube-
 épine; l'une à fruits noirs; l'autre à fruits rouges;
 qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers,
 dont on confit les fruits; assez de genévriers, dont
 on néglige les baies; peu de groseillers rouges
 & de framboises, qu'on ne se donne pas la peine
 d'aller cueillir loin des habitations. Mais en re-
 vanche, il y a trois fortes de *vacier* (*vaccinium*),
 dont on emploie les baies à faire des confitures
 & de l'eau - de - vie. Un fruit de ce genre, que
 les Naturels du pays appellent *Wodianitſa*, &
 les Naturalistes *Empetrum*, sert à teindre, en cou-
 leur de cerise, de vieilles étoffes de soie, déjà
 passées: on l'emploie aussi avec de l'alun & de la

Kamf-
chatka.

graisse de poisson, à noircir les peaux de castor marin, & les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

La principale de ces plantes, qui tient lieu de farine & de gruau, c'est la *Sarāna*, qu'on ne trouve gueres qu'au Kamtschatka, & dont voici la description telle que l'a publiée M. Chappe, d'après le texte Russe de M. Kramchennicow.

« Cette plante s'élève à la hauteur d'environ un demi-pied, sa tige est un peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cygne. Vers sa racine, elle est d'une couleur rougeâtre; & verte à son sommet. Elle a deux rangs de feuilles, le long de la tige; celui d'en-bas est composé de trois feuilles, & celui d'en-haut, de quatre, disposées en croix: leur figure est ovale. Au-dessus du second rang, il se trouve quelquefois une feuille immédiatement sous les fleurs mêmes. Au haut de la tige, est une fleur d'un rouge de cerise foncé; il est rare qu'il y en ait deux: elle ressemble à celle des lis ardens; elle est seulement plus petite, & se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur, est

un pistil tria
comme dans
pistil, il y a
les semences
est entouré
bouts ou som
est propreme
à-peu-près a
composée de
un peu rond
pendant ce t
tité, que le
couvertes.»

La *Sarāna* p
appelle *Chama*
cuit au four; c
luisant, qu'il pe
compte cinq e
manger.

La cinquiem
ou *Sphondiliu*
des bouillons,
l'eau-de-vie.
borche, ou pa
blanche en-de
quant, comme
hauteur d'un
& rougeâtre av

un pistil triangulaire, dont le bout est obtus, Kamf-
chatka.
 comme dans les autres lis. Dans l'intérieur du
 pistil, il y a trois cellules où sont renfermées
 les semences qui sont plates & rougeâtres. Il
 est entouré de six étamines blanches, dont les
 bouts ou sommités sont jaunes. Sa racine, qui
 est proprement ce qu'on appelle *Sarana*, est
 à-peu-près aussi grosse qu'une gouffe d'ail, &
 composée de plusieurs petites gouffes qui sont
 un peu rondes: elle fleurit à la mi-Juillet, &
 pendant ce temps-là, elle est en si grande quan-
 tité, que les campagnes en paraissent toutes
 couvertes.

La *Sarana* pilée avec le *Morocho* (que Ray
 appelle *Chamæmorus*) & avec d'autres baies, se
 cuit au four; c'est un mets si agréable & si nour-
 rissant, qu'il peut faire oublier le pain. M. Steller
 compte cinq espèces de *sarana*, toutes bonnes à
 manger.

La cinquième espèce, est l'herbe douce (*Matteit*
 ou *Sphondilium*) dont les Kamshadales font
 des bouillons, des confitures, & les Russes, de
 l'eau-de-vie. Elle est entièrement semblable au
borche, ou panais. Sa racine jaune en-dehors,
 blanche en-dedans, a le goût amer, fort & pi-
 quant, comme le poivre. Sa tige creuse, de la
 hauteur d'un homme, est d'une couleur verte
 & rougeâtre avec de petits duvets courts & blancs,

Kamf-
chatka.

autour de trois ou quatre nœuds qu'elle a dans sa longueur. Chaque nœud pousse de petites tiges, qui portent des fleurs semblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires. Mais l'usage de cette plante est beaucoup plus curieux que sa forme.

On coupe les tiges du nœud le plus près de la racine ; car les tiges principales ne sont pas bonnes. On ratisse avec une coquille l'écorce de ces tiges ; on les expose quelque-temps au soleil, puis on les lie en bottes, de dix tiges chacune. Dès qu'elles commencent à sécher, on les enferme dans des sacs faits de nattes, où elles se couvrent d'une poudre douce, dont le goût approche de celui de la réglisse. Trente-six livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le suc d'où sort cette poudre est si actif & si venimeux, qu'il fait des enflures & des pustules sur la peau, par-tout où il tombe. Aussi les femmes ont-elles des gants pour manier & préparer cette plante, & ceux qui la mangent verte au printemps, la mordent sans y toucher avec les lèvres. Voici comment on en tire de l'eau-de-vie.

On la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vase où l'on mêle des baies de *gimolost*. On tient ce vase couvert dans un endroit chaud. S'il n'est pas bien bouché, la li-

D
 queur s'aigrit
 si fort, qu'
 Cette premie
 qu'on appel
 Braga, boiss
 vase d'eau,
 douce. Ce m
 & quand il
 C'est avec ce
 la jette dans
 tinées à la dis
 d'un couverc
 passer un can
 premiere dist
 mune, qui s'a
 de la seconde
 vie d'une for
 viendrait que
 classe d'hom
 vie laborieuse
 est trop chere
 la chaudiere,
 le peuple, &
 qui le mange a
 Quelquéfois
 avant de distille
 une eau-de-vie
 Elle coagule

queur s'aigrit, bout avec grand bruit, & fermente si fort, qu'on voit le vase remuer & s'agiter. Cette premiere fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga*, boisson plus forte, on la verse dans un vase d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mélange fermente vingt-quatre heures, & quand il cesse de bouillir, on a de la *Braga*. C'est avec celle-ci que se fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes destinées à la distillation. Cette chaudiere est bouchée d'un couvercle de bois, dans laquelle on fait passer un canon de fusil, qui sert de tuyau. La premiere distillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka*. Les gens riches boivent de la seconde distillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à corroder le fer. Elle n'en conviendrait que mieux aux entrailles dures de cette classe d'hommes, qu'une nature grossiere & une vie laborieuse, rendent les plus robustes; mais elle est trop chere pour leur pauvreté. Le marc de la chaudiere, est bon à faire de la *Braga* pour le peuple, & ce qu'on en jette, engraisse le bétail qui le mange avec avidité.

Quelquëfois on se dispense de ratifier l'écorce, avant de distiller la plante. Mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux. Elle coagule le sang; elle cause de violentes

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

palpitations de cœur ; elle enivre aisément , & son excès va jusqu'à priver un homme de sentiment. Croit-on arrêter l'ivresse de cette boisson , par un verre d'eau froide ; on y retombe bientôt ; & si elle n'ôte pas l'usage de tous les sens , elle lie au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie , elle trouble le sommeil de songes inquiétans , qui , dans des ames superstitieuses , réveillent tous les remords du crime , & peuvent dans le délire , leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le Vieux de la Montagne , qui savait inspirer l'audace du fanatisme , par une ivresse délicieuse , aurait imprimé les terreurs de la superstition avec cette boisson.

Bien des Kamschadales n'osent manger de cette herbe douce , de peur qu'elle ne nuise à la génération. En revanche , ils s'en servent pour tuer la vermine , se frottant les cheveux du suc qu'ils en tirent au printemps.

On a de l'eau-de-vie en plus grande abondance , & de meilleure qualité , lorsqu'on se sert , au lieu d'eau pour faire distiller l'herbe douce , d'une infusion de *Kiprei*. Cette plante est l'*Epilobium* de Linnæus , qu'on trouve en Europe comme en Asie. La moëlle de sa tige est d'un goût agréable , qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmoucs. Sa feuille verte , & son écorce broyée , s'infusent & se prennent comme du thé

D
verd , dont
aussi à faire
herbe , & l'
à qui elles v

Le *Tche*
une espèce
un ragoût fr
cornichons
de cochon.
excellent an
en user méd
du scorbut
de gale &
d'un mal ve
plus dange
contracté ,
Cependant
disparut.

Parmi ci
dales font
les Botanist
vrage publi
remarquer
ressemble à
bouillon ,
que lui don
pas lieu de
Traducteur

verd, dont cette infusion a le goût. Le *Kiprei* sert aussi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe, & l'appliquent sur le nombril des enfans, à qui elles viennent de couper le cordon ombilical.

Kamf-
charka.

Le *Tcheremcha*, ou l'ail sauvage, entre dans une espèce de mets qu'on appelle *Schami*. C'est un ragoût froid, composé de choux, d'oignons, de cornichons, & quelquefois de poisson & de pieds de cochon. L'ail sauvage qu'on y mêle, est un excellent anti-scorbutique; mais il faut sans doute en user médiocrement. Car des Cosaques, attaqués du scorbut, en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de pustules, qu'on prit pour les suites d'un mal vénérien, aussi commun, peut-être, & plus dangereux aux Peuples du Nord qui l'ont contracté, qu'à ceux du Midi qui l'ont donné. Cependant ces croûtes tombèrent, & le mal disparut.

Parmi cinq autres plantes, dont les Kamschadales font usage dans leur nourriture, & dont les Botanistes trouveront la description dans l'ouvrage publié par M. l'Abbé Chappe, on peut remarquer l'*Outchiktchou*, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre, & qui donne au bouillon, fait avec du poisson, le même goût que lui donnerait le bélier sauvage. Mais n'y a-t-il pas lieu de soupçonner l'Auteur Russe, & son Traducteur, M. de *Sainpré*, de quelque méprise

Kamf-
chatka.

à cet égard ? Car cette plante est définie dans les Mémoires de Pétersbourg *chevre sauvage aux cornes de bélier*. N'a-t-on pas pris ici la figure pour le goût, & parce que les Naturalistes ont cru trouver dans la forme de cette plante, quelque ressemblance avec les cornes de bélier, n'a-t-on pas étendu les rapports du végétal, avec l'animal, jusqu'au goût ? Ce ne serait pas la première fois qu'un sens aurait été séduit par l'autre, ou que l'imagination aurait multiplié les rapports de conformité entre les choses les moins ressemblantes.

Soit que l'erreur, s'il y en a, vienne des Naturalistes, ou des Kamshadales, ce peuple qui n'a point encore l'art de définir les plantes, & du moins le don d'en connaître les propriétés salutaires ou nuisibles. Si la Nature a refusé les aliments les plus communs aux Kamshadales, elle y a suppléé par un grand nombre de racines & d'herbes, dont le besoin leur donne l'instinct d'éprouver & d'employer la vertu. Ils savent & l'endroit où elles croissent, & le temps de les cueillir, & l'usage qu'on en peut faire. Les Nations les plus civilisées n'ont pas de Botanistes plus éclairés que ces Sauvages ; car la faim instruit mieux que la curiosité. Parce que les Kamshadales n'ont presque rien à manger, M. Steller les appelle, avec raison, *mangeurs de tout*. En effet jusqu'aux

D
herbes seche
qu'aux cham
Muchomores
pas.

Les plante
leur sont bo
plaies.

Le *Caïlour*
fait une déco
les mauvaises
suppuration.

Le *Tchagb*
l'ensifure des ja

Le *Chêne-m*
se boit en infus
pour arrêter la

Les femmes
rapure de *Fra*
que des femm
ressource, ou
ment que celu
dulité.

La racine qu
est très-funest
vages ont trem
racine de cette
incurables. Les
deux jours, à

herbes seches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *Muchomores*; ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

Kamf-
chatka.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé; leur sont bonnes pour les maladies, ou les plaies.

Le *Caïloun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui, excitant à la sueur, expulse les mauvaises humeurs, & fait venir les ulceres à suppuration.

Le *Tchagban* s'emploie en décoction contre l'enflure des jambes.

Le *Chêne-marin* dont la mer couvre les côtes; se boit en infusion, bouilli avec de l'herbe douce, pour arrêter la dysenterie.

Les femmes en travail d'enfant, boivent de la rapure de *Framboise-marine*. Mais il est douteux que des femmes sauvages aient besoin de cette ressource, ou qu'elles en tirent d'autre soulagement que celui d'appaiser l'inquiétude de la crédulité.

La racine que les Kamshadales appellent *Zgate*; est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces Sauvages ont trempé leurs fleches dans le jus de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de

Kamf-
chatka.

leur plaie; les baleines & les lions-marins atteints de ces fleches, bondissent impétueusement dans la mer, qu'ils font écumer dans leur rage, & vont se jeter & périr sur les côtes avec les plus vives douleurs.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamfchadales, dans tous leurs besoins. Avec une plante haute & blanchâtre, qui ressemble au froment, ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures & de rideaux; des manteaux unis & lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met pardessus contre le froid, & pardessous contre la pluie. Les femmes font de cette espèce de jonc, des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens; de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hiver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine ou même d'ours, façonnée en faux, & qui aiguillée sur des pierres devient tranchante comme du fer.

Une autre sorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce Peuple qui manque de tout, c'est la plante qu'on appelle *Bolotnaia*: on l'appelle aussi *Tonchitch*, & ce mot est d'autant plus remarquable, qu'on trouvera cette plante désignée sous ce nom dans les usages superstitieux des Kamfchadales. Elle leur sert d'ouïete pour envelopper leurs enfans, quand ils viennent au monde. Ils

en mettent
ouverture. qu'ils
pour la propreté
de, ils l'ôtent
cette herbe sert
de foin tressé
me. Les femm
dans certains temp
propres; soit dans
au foyer de la
sont nécessaire
de avec un peig
se prépare com
ont pas, non plus
usage y supplée
un rude & calleu
cher dans les caba
arrête la pêche
prépare l'ortie. Apr
droitement l'o
est battue, nett
lée autour d'un f
ors, mais on tor
à faire des fil
age de l'ortie. C
me, ni bouillir l
un été.

DES VOYAGES.

en mettent encore, au lieu des langes, à
 ouverture qu'ils ménagent dans le berceau,
 la propreté. Quand cette herbe est hu-
 ide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle.
 Cette herbe sert encore de bas, & ces bottes
 de foin tressé sont très-bien rendues sur la
 tige. Les femmes emploient cette plante, soit
 dans certains temps périodiques, pour en être plus
 propres; soit dans les vues du mariage, pour entre-
 tenir au foyer de la génération, une chaleur qu'elles
 croient nécessaire à la fécondité. Cette herbe se
 tresse avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer,
 & se prépare comme le lin que les Kamschadales
 ne font pas, non plus que le chanvre. Mais ce Peuple
 supplée par l'ortie. Il l'arrache d'une
 main rude & calleuse, au mois d'Août, & la laisse
 sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hi-
 ver arrive, on arrête la pêche & les travaux du dehors, on
 prépare l'ortie. Après l'avoir fendue en deux, on
 enlève adroitement l'écorce avec les dents; ensuite
 elle est battue, nettoyée, filée entre les mains, &
 enroulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point
 fort gros, mais on tord en double celui qu'on des-
 tine à faire des filets; car c'est-là le principal
 usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la
 plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent guères
 plus d'un été.

Kam-
 chatka.

Kamf-
chatka.

Animaux.

Les animaux de terre font la richesse du Kamfchatka, si le mot de richesse peut convenir des hommes qui ont à peine le plus étroit nécessaire. Les Kamfchadales ne font la guerre aux animaux, que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement & de commerce. Les peaux grossières font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. Commençons par l'animal le plus utile, à double titre; c'est le chien.

Le chien sert de cheval de train pendant sa vie: à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamfchatka, grossiers, rudes, demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles, plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable? à une nourriture plus légère? ils vivent de poissons, rarement de viandes. Au printemps qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux on leur rend la liberté de courir où ils veulent & de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivières ou dans les champs.

Au mois d'Octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, & dès que la neige couvre la terre, on les attèle pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux & de repos pour les hommes, on les nourrit a-

de l'*Opa.a.* C'est un animal fier, faite de peau, qui se remplit d'eau, la peau est pleine de chiens, on les tire de poissons avec des pierres, qu'on leur donne pour leurs forces, comme il. Dans le cas de leur être pesants, les chiens des Kamfchatka. Ils sont dressés pour plus de nez. On le tue, ou l'on prend sa peau. C'est un poil long, sert à faire des peaux plus chaudes. Les animaux de la Kamfchatka, le renard, & les renards du Kamfchatka, si beaux, comparés dans ce pays, & viennent, à fixer, en a de tout, les plus estimés, ceux qui ont le ve-

de l'*Opar.a.* C'est une espèce de pâte, ou de mor-
 tier, faite de poissons aigris, qu'on a laissé fer-
 menter dans une fosse. On en jette dans une auge
 pleine d'eau, la quantité nécessaire pour le nom-
 bre des chiens à nourrir. On y mêle quelque
 arête de poisson. On fait chauffer ce mélange,
 avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets
 qu'on leur donne tous les soirs, pour répa-
 rer leurs forces, & leur procurer un profond
 sommeil. Dans le jour, ils ne mangent point, de
 peur d'être pesants à la course. On verra dans les
 récits des Kamschadales, comment ils emploient
 leurs chiens. Ils nourrissent de corneilles, ceux
 qu'ils dressent pour la chasse; prétendant qu'ils en
 sont plus de nez. Quand l'animal devient inutile,
 on le tue, ou l'on attend qu'il meure, & l'on
 prend sa peau. Celle des chiens blancs, qui ont
 le poil long, sert à border les pelisses & les habits
 de peaux plus communes.

Les animaux dont la chasse occupe les chiens;
 sont le renard, & le béliet sauvage.

Les renards du Kamschatka ont un poil épais,
 doux & si beau, que la Sibérie n'a rien à leur
 comparer dans ce genre. La Presqu'île, où ils
 habitent & viennent, dit-on, sans jamais s'arrêter ni
 s'arrêter, en a de toute espèce & de toute couleur.
 Les plus estimés sont les châtrains - noirs;
 ceux qui ont le ventre noir & le corps rouge;

Kamf-
chatka.

& ceux au poil couleur de feu. On dit que les renards les plus beaux sont aussi les plus fins qu'un Cosaque, très-habile chasseur, poursuivit deux hivers de suite au Kamschatka, un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'est tablit pas un principe. D'ailleurs, comme on ne poursuit gueres, avec une certaine ardeur, que les plus beaux renards; & comme ceux-ci acquièrent de la ruse à proportion des pièges qu'on leur tend, il était naturel qu'un animal plus court qu'un autre, en devînt plus habile. C'est le fruit de l'expérience qui étend le progrès des connaissances chez tous les animaux.

Au Kamschatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piège, ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre, & mange l'amorce. Mais l'homme toujours plus inventif, a plus d'un piège pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé, à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piège. Dès que l'animal, en passant, touche la ficelle avec ses pattes de devant, la fleche part, & lui perce le cœur.

Les Kamschadales de la pointe méridionale ont l'art de prendre les renards au filet; voyez comment. Ils passent au milieu de ce filet qui

D E

fait de barbes d'une hirondelle, corde passée dans un fossé. C'est le feu, l'homme t. Sans doute que par de semblables efforts pour le plus, renards étaient ja Kamschatka, qu'il n'aurait point de venir mais de se laisser tu qu'ils sont plus ra prendre avec la r. Les béliers fau le poil du ren aucune, dans sa p vingt-cinq à trent es cuillers & d'a gers que le che es montagnes les précipices. Ainsi, la chasse, vont s'ét famille, dès le pri mbre. La chair d e même que la gr est pour avoir le tifier de leur cha

fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le Chasseur; avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans un fossé. Quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde, & l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piège; car de semblables lacets paraissent bien grosiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards étaient jadis si communs, ou si affamés au Kamtschatka, qu'ils en devenaient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, & de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Les béliers sauvages ont l'allure de la chevre, & le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont l'une, dans sa plus grande grosseur, pèse de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuillers & d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi agiles que le chevreuil, ils habitent comme lui sur les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi, les Kamtschadales qui leur font la chasse, vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printemps, jusqu'au mois de Décembre. La chair de ces béliers est très-délicate, & est même que la graisse qu'ils ont sur le dos. Mais c'est pour avoir leur fourrure, qu'on se fait un métier de leur chasse.

Kamf-
chatka.

L'animal le plus précieux à prendre, est la zibeline. Celles du Kamfchatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au Nord de la Presqu'île, les plus mauvaises au Midi. Mais celles-ci même ont la queue si fournie & si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamfchadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenaient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Du reste, ils préfèrent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les Chasseurs de profession vont passer l'hiver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre. Mais c'est toujours un petit objet d'occupation & de lucre pour les Kamfchadales, trop paresseux au gré des Russes qui sont plus avides.

Les marmottes du Kamfchatka sont très-jolies par la bigarrure de leur peau, qui ressemble de loin, dit M. Steller, au plumage varié d'un très-bel oiseau. Les peaux en sont chaudes & légères. Cet animal, aussi vif que l'écureuil, se sert, comme lui, des pattes de devant pour manger. Il se nour-

de racines, de
Kamfchadales ne
marmottes, ni d
es & trop belles
l'esprit s'arrête à
En revanche,
ure du goulu,
acheté de jaune
peut être vêtu c
présent le plus g
es. Elles s'en for
C'est un croissan
ches. Elles croien
ou *Mitchagatchi*,
la nature a donn
été. Cependant
beaucoup de go
facile d'en acheter
ou deux castors
ches de goulu.
Le Kamfchatka
montagnes, de
les ours y manq
ni grands, ni mêm
moncer la rigueur
quent, à moins d
quelqu'un auprès

de racines, de baies & de noix de cèdres. Les Kamfchadales ne font point de cas de la peau des marmottes, ni des hermines. Elles sont trop petites & trop belles, pour un peuple grossier, dont l'esprit s'arrête à l'utilité.

En revanche, il estime singulièrement la fourrure du goulou, sur-tout la peau du goulou blanc, achetée de jaune. Dieu même, disent-ils, ne peut être vêtu que de ces riches peaux. C'est le plus galant pour les femmes Kamfchadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier. C'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au *Mitchagatchi*, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulous. Il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à-dire, de donner un ou deux castors marins, pour deux patres blanches de goulou.

Le Kamfchatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces & de frimats, pour que les ours y manquent. Il en a, mais qui ne sont ni grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil, ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte, sans

Kamf-
chatka.

doute, leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que, pour se défendre, ils se jettent sur le passant. Ainsi, l'ours est plus redoutable, et plus dangereux, quand il est dormi qu'éveillé. Mais au-lieu de tuer l'homme, il lui enlève la peau du crâne, depuis le front jusqu'à la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux et le rendre malheureux, comme s'il n'avait à redouter que sa vue. Quelquefois dans sa fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, & le laisse en cet état. On entend souvent, au Kamschatka, de grands cris & de grands écorchés (*Dranki*), qui, comme dit Lucrèce, remplissent les bois & les montagnes de leurs gémissements, tenant leurs mains tremblantes sur des plaies & des ulcères rongés de vers. Ce sont-là les périls de la vie sauvage, moins nombreux & moins redoutables que ceux de la société. L'ours moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. On ne voit point de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, & quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très-gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson, dont ils ne font souvent que sucer la moëlle. Mais quand l'hiver glace les rivières, & stérilise les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'ar-

res desséchées de poisson, qu'il ne peut tuer que par les lièvres qu'il tue. Cet animal est si commun, que les gens ne croient pas de tuer à leurs chiens, & de les en tirer au tuer.

Cependant quand il devient carnage, on le presse, on le tue par coups de fleche. Les Kamschadales ne prennent dans une quantité de poissons & des têtes de bœuf, un passage libre dans, & s'embarquent dont il veut se servir. Alors les Kamschadales dessus, & tuent les poissons prennent ces animaux au milieu des rivières, entre les rochers, naturellement rufé, passe la tête restant pris à l'

tes desséchées, des provisions, ou des restes de poisson, qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hasard, ou des renards, & des lièvres qu'il trouve pris dans les pièges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamschadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeller ours; *keren.*

Kamtcharka,

Cependant, comme l'ours, malgré sa paresse, devient carnacier & destructeur, quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de fleche, ou de lui tendre des pièges. Les Kamschadales ont une façon singulière de le prendre dans sa taniere. On y entasse à l'entrée une quantité de bois; &, près du trou, des soliveaux & des troncs d'arbres. L'ours, pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pièces de bois en-dedans, & s'embarasse tellement des obstacles même dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamschadales ouvrent la taniere par-dessus, & tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande, entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, & restant pris à l'arbre, il paie sa gourmandise de sa

Kamf-
chatka.

peau : car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamfchadales s'en font des fourrures très-estimées, & de semelles de souliers pour courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours, pour se garantir du soleil.

Un animal très-commun par-tout, & qui ne devrait pas l'être, ce semble, dans les régions aussi peu habitables que le Kamfchatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois espèces. La première à courte queue, au poil rouge, est aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle diffère de ceux-ci, sur-tout par son cri, semblable à celui des cochons de lait; du reste, elle ressemble à une certaine espèce de belette, qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits.

Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques, tant la faim les rend familiers avec les Kamfchadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisième espèce vit des larcins qu'elle fait à la première, qui se tient dans les plaines, les bois & les montagnes. L'une a des rapports avec le frêlon, & l'autre avec l'abeille.

Les gros rats qu'on appelle *Tegoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains, destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la farine nettoyée, d'autre non pré-

parée, que les
beau jours; de
noix de cèdre.

rieuse que celle
mettent, mais e

Ce peuple son
si l'on en croit

gros rats dispar
alors le présage

ils reviennent,
année abondant

tout le pays, p

C'est au prin
au couchant, su

des lacs, des g
souvent noyés

fatigue sur le r
le repos leur

enlevés par des
une espèce de

est quelquefois
c'est qu'ils n'on

quoique les Ka
verient les eau

faits en forme
rivages, & qu

Canots des rats.
Ce n'est pas

parée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours, des plantes de plusieurs sortes, des noix de cèdre. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent, mais en est-elle plus vraie ?

Kamf-
chatka.

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration ; si l'on en croit les Kamfchadates. Quelquefois les gros rats disparaissent de la Presqu'Isle, & c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse & d'une année abondante. On annonce leur retour dans tout le pays, par des exprès.

C'est au printemps qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la riviere de Pengina, traversant des lacs, des golfes & des rivieres à la nage, souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil & le repos leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espèce de saumon. Une armée de ces rats est quelquefois deux heures à passer un fleuve : c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux; quoique les Kamfchadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espèce de coquillages, sous la forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, & que les habitans ont appelé les *Canots des rats*.

Ce n'est pas la seule fable dont ils se disent

Kamf-
chatka.

les témoins oculaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats, & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provision de racines venimeuses, pour empoisonner les rats frêlons, qui viendraient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, & c'est au mois d'Octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés & vidés, ils se pendent de desespoir. Aussi les Kamchadales charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; & s'ils trouvent au bord des rivieres quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi, l'histoire de la terre est par-tout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme. On est forcé de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper.

M. Krachenninikow distingue trois sortes d'animaux amphibies qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les autres dans la mer & les rivieres; d'autres enfin dans la mer, & jamais dans l'eau douce.

De la premiere classe, on ne connaît au Kamfchatka que les loutres, qui se prennent à la chasse, & lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux assez cheres, parce qu'elles

font rares, s'en sur-rout à cont leur servant d'erre celles-ci.

De la seconde remontent des rivieres, en filles éparfes au mer, en sont c

La premiere chadales appell dessus du cinc soit dans la m oriental.

La troisieme grand cercle c moitié de la f trouve que dan

La quatriem dans de grand

Le veau d côte, au-delà c voisinage de la entre dans les r dont il se nour

Le mâle s'ac M. Krachennin ainsi que l'ont

font rares, s'emploient à border les habits, mais sur-tout à conserver la couleur des zibelines, en leur servant d'enveloppe dans les endroits où l'on ferre celles-ci.

Kamf-
chatka.

De la seconde classe, sont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamfchatka, dans les rivières, en si grande quantité, que les petites îles éparfes au milieu des terres voisines de la mer, en sont couvertes. Il y en a de quatre espèces.

La premiere & la plus grosse, que les Kamfchadales appellent *Laktak*, ne se prend qu'au-dessus du cinquante-sixieme degré de latitude, soit dans la mer de Pengina, soit dans l'Océan oriental.

La troisieme, qu'on distingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerise, qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre, ne se trouve que dans la mer orientale.

La quatrieme, qui est la plus petite, se prend dans de grands lacs.

Le veau de mer ne s'éloigne gueres de la côte, au-delà de trente milles. C'est un signal du voisinage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivières, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

Le mâle s'accouple à la façon des hommes, dit M. Krachenninikow, & non pas comme les chiens; ainsi que l'ont rapporté plusieurs Ecrivains. La

Kamf-
chatka.

femelle ne porte qu'un petit à-la-fois. Le cri de
veaux marins ressemble au bruit des efforts du
vomissement ; les jeunes se plaignent comme
des personnes qui souffrent. Rien de plus désa-
gréable que le grognement continuel de ces
animaux.

Parmi les différentes manières de les prendre
à terre, les Kamfchadales en ont une qui leur
semble particulière. Quand les petits sont sur la
glace, les chasseurs mettant une serviette au-devant
d'un traîneau, les poussent & les écartent de leurs
trous ; & quand ils en sont éloignés, on tombe
sur eux, & on les assomme avec des massues, ou
bien à coups de carabine sur la tête : car il est
inutile de les frapper ailleurs. Les balles restent
dans la graisse du veau marin : mais il ne faut
pas croire qu'elles ne font que les charouiller
agréablement, comme l'ont dit des gens qui ne
doutent de rien.

Quelquefois on tend des filets très-forts, en
trois ou quatre endroits d'une rivière, où les
veaux sont entrés, & on les pousse dans ces filets
avec de grands cris. Quand ils s'y sont embar-
rassés, on les assomme, & l'on en prend, dit-on,
dans ces sortes de pêche & de chasse, jusqu'à cent
à-la-fois. Ils sont durs à tuer. J'ai vu moi-même,
dit M. Krachenninikow ; un de ces animaux qu'on
avait pris à l'hameçon, poursuivre nos gens, quoi-

qu'il eût le crâ-
rôt qu'on l'eût
dans la rivière ;
à pleurer, & d
dit avec la plus

Quand on l
s'ils en ont le r
le chemin plus
une espèce de
mais de l'eau de

Dans la cla
point dans l'eau
Les Kamfchada
avoir les dents
livres jusqu'à d
avec le poids.

Un animal qu
le lion marin,
cheval, & plus
pese depuis tre
Les gros beugle
mugissements aff
veaux marins, a
temps de brouil
& des écueils, on
car ces animaux
dans les isles &

Les mâles ont

qu'il eût le crâne brisé en plusieurs pièces. Aussitôt qu'on l'eût tiré sur le rivage, il tâcha de fuir dans la rivière ; mais, ne le pouvant pas, il se mit à pleurer, & dès qu'on l'eût frappé, il se défendit avec la plus grande fureur.

Kamschatka.

Quand on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le temps, ils fuient, & pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espèce de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

Dans la classe des amphibies, qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pesent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, & dont le prix augmente avec le poids.

Un animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, & plus ressemblant au veau de mer. Il pèse depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes. Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissemens affreux, & plus forts que ceux des chevaux marins, avertissent les navigateurs, dans les temps de brouillard, de la proximité des rochers & des écueils, où les vaisseaux pourraient échouer ; car ces animaux quand ils sont à terre, se tiennent dans les îles & sur le haut des montagnes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles qui s'ac-

Kamf-
chatka.

couplent au mois d'Août, & portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant & jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très-sensible à leurs caresses, & se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste le mâle & la femelle sont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil, & ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mere, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On dirait qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage, quand on les jette à l'eau.

Le lion marin, redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure & son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble & tombe à chaque pas, tant sa graisse molle lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite, sur-tout, s'il est en mer, où dans les bonds de sa fureur, il peut submerger les canots, & noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent, lui plonger dans la poitrine sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroie, faite du cuir de lion de mer, & que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent ensuite de loin

loin à coups
forces, ils s'ap
pique, ou de
che des dards
mer irrité sa
gne la côte, c
ut l'aborder ai
C'est un honn
er des veaux r
ors la mer un
chargé dans leur
submergés, & so
abandonner leur p
canot est empo
es tempêtes dura
viennent enfin,
e la lune & le
mais couverts de
Cependant, c
Kamshadales vo
La graisse & la ch
mais désagréables
hommes, à qui sans
et il est rare que
te que l'autre rej
te qui convient au
graisse du lion,
du mouton pour
Tome XV

loin à coups de fleches, & quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique, ou de massue. Quelquefois on lui déchire des dards empoisonnés, & comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures, l'animal agresse la côte, où on le laisse mourir, si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'est un honneur pour les Kamschadales, de ramasser des veaux marins; un déshonneur de jeter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être noyés, & souvent ils se noient, pour ne pas abandonner leur proie. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents, & ballotté par les tempêtes durant huit jours; & les pêcheurs ne reviennent enfin, sans autre guide ni bouffole, que la lune & le soleil, à demi-morts de faim; mais couverts de gloire.

Cependant, c'est aussi pour l'utilité que les Kamschadales vont à la pêche des lions marins. La graisse & la chair en sont très-bonnes au goût; mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne saurait plaire; car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse du lion, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la

Kamf-
chatka.

substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers & des courroies; & c'en est assez pour que l'homme use, à l'égard des lions marins, droit de domination, c'est-à-dire, du droit mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Le chat marin n'a que la moitié de la grosseur du lion; il ressemble du reste au veau marin, qui est la grosseur d'un bœuf, mais il est plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, & gros comme ceux d'un jeune bœuf avec trente-deux dents, suivies & fortifiées de deux défenses de chaque côté, qui lui percent dès le quatrième jour. Son poil d'un bleu noirâtre commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent grises, & si différentes des mâles, que, sans une grande attention, les croirait d'une autre espèce.

Les chats marins se tiennent dans la Baie, qui est entre les Caps de *Chipounskoi* & de *Kronotskoi*; parce que la mer y est plus calme, que dans le reste de la côte Orientale du Kamtschatka. C'est au printemps qu'on les y prend, lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux disparaissent. On conjecture qu'ils passent dans les Isles qui se trouvent entre l'Asie & l'Amérique, depuis le cinquantième degré jusqu'au cinquante-sixième; car on ne les voit

eres monter plus
vent pour l'ord
pour déposer,
ils voyagent ain
se reproduire
aux errans. L
magnes du K
dantes, ou fi
les endroits c
la ponte. Les
es profondes c
r frayer & d
ins vont cherch
s, pour élever
ient pendant d
et avec leurs pe
qu'on lit dans
pages de cette e
pour s'y arrê
Les chats marins
sensations qu'ils
le rivage, ils b
alent comme l'o
du grillon, &
plainte & du g
ets combats font
moins pour mé
ent vérifier ce qu

faire d'aller monter plus haut vers le Nord, & ils
 vont pour l'ordinaire du côté du Midi. C'est
 pour déposer, ou pour nourrir leurs petits,
 ils voyagent ainsi. La faim, la sûreté, le soin
 de se reproduire, sont les guides de tous les
 animaux errans. Les renards voyagent dans les
 montagnes du Kamschatka, au gré des saisons
 chaudes, ou stériles. Les oiseaux se retirent
 dans les endroits déserts au temps de la mue, ou
 de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les
 eaux profondes où les eaux sont tranquilles,
 pour frayer & déposer leurs œufs. Les chats
 marins vont chercher le repos loin des lieux ha-
 bités, pour élever leur famille. Leurs femelles
 restent pendant deux ou trois mois, & revien-
 nent avec leurs petits dans l'automne. Au reste,
 qu'on lit dans M. Kracheunnikow, sur les
 mœurs de cette espèce amphibie, n'est pas assez
 étendu pour s'y arrêter.

Les chats marins ont différens cris, variés comme
 les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent
 sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils
 rugissent comme l'ours; dans la victoire, c'est le
 bruit du grillon, & dans la défaite, c'est le ton de
 la plainte & du gémissement. Leurs amours &
 leurs combats sont également intéressans, assez
 connus pour mériter que les observateurs dai-
 vent vérifier ce que les voyageurs en rapportent.

 Kam-
 chatka.

Kamif-
chatka.

Qu'il soit permis de les décrire, sur la foi de quelques Physiciens.

Chaque mâle a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont séparés en troupes, ou familles de cent animaux, & même davantage. Mais il faut supposer que le nombre des femelles excède considérablement celui des mâles. Ils préludent à l'accouplement par des caresses. Le mâle & la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble, & l'un semble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs desirs, & reviennent sur le rivage jouir de leurs amours, avant le temps de la marée. C'est alors qu'ils sont le plus aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles, qui les tient dans un état continuel de discorde. Cependant à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la manière dont la nature arme ces animaux, on juge bientôt qu'ils sont faits pour combattre. Quand les petits jouent entr'eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, & quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur, & méprise les faibles ou les lâches. Ceux-ci se tiennent auprès de leurs meres, tandis que les braves suivent leur pere. La femelle, quoique chérie & caressée par le mâle, le redoute. S'il vient des hommes p

des petits, & de sa race; & si la femelle est dans sa gueule, le mâle quitte le lieu; il la fait mourir contre la mort. Ensuite les yeux étincelans, & la femelle regardant de larmes, & se jette sur lui-même, & se signe de tendresse. Une rage impuissante. Les vieux chats, quand l'âge de la vieillesse est dans une guerre sans boire & manger, mais pour l'odorat ne paraît pas d'autres sens. Si les chats se retraites, les chats se rencontrent, s'élançant sur les terres qu'on leur a enlevés, & cassés les yeux, & cassés les yeux, & s'obstinent à se battre avec la curiosité d'un prédateur, & moins du combat.

Le mâle des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; & si la femelle au-lieu de prendre, ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur, pour courir après sa femelle; il la saisit entre les dents, la jette avec force contre la terre & les rochers, & la laisse mourir morte. Ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, & grince des dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux remplis de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle se venge lui-même en voyant enlever ses petits, & ce signe de tendresse est la dernière expression de sa rage impuissante.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont des mois entiers sans boire ni manger; dormant presque tous les jours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe, ou l'odorat ne participe pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre, s'élançant sur lui. Ils mordent les vêtements qu'on leur jette, & leur eût-on crevé les yeux, & cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre, vivant des semaines entières avec la cervelle écrasée & pendante. S'ils se voyaient d'un pas, tous les chats voisins qui sont éloignés du combat, viendraient relancer les fuyards.

**Kampf
chatka.**

Il arrive souvent, dans ce tumulte général, chaque chat croyant que son voisin s'enfuit, même qu'il marche à la bataille, ils courent les uns sur les autres, & s'entretuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi engagée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, & continuer leur route, ou piller à loisir.

Rien n'est plus singulier que le récit de M. Steller à ce sujet. « Un jour, dit-il, que j'étais avec un Cosaque, il creva les yeux à un chat marin, puis » attaqua cinq ou six à coups de pierre, & » retira du côté de l'aveugle. Celui-ci croyant » que ses compagnons qu'il entendait crier, coururent » raient sur lui, se jeta sur ceux même qui » venaient à son secours. » Alors M. Steller, qui » avait gagné une hauteur pour être témoin du » combat que le Cosaque avait excité, vit tous les » chats se tourner à leur tour contre l'aveugle; » pour suivre dans l'eau, où il s'était réfugié, le traître » sur le rivage, & le déchirer à coups de dents » jusqu'à ce qu'il resta mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions; mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces. D'abord il commence à coups de pattes, les combattans cherchant en même-temps à frapper & à parer, Quand l'un des deux se sent le plus faible, il a recours aux coups de dents

font des incisifs
fabre; mais bi
secours du vainc
est l'ardeur d
il n'y en a pres
blessures, & q
es les combats d
ains endroits d
ens, comme le
les hommes n'e
Le castor marin
que par le po
ffeur du chat m
jours. Ses dents
e, & terminée
C'est le plus de
quentent la terre
et une tendresse
tant embrassés e
endant qu'elles n
ils soient en état
la timidité, qui l
es n'abandonnen
trémité, prêtes
elles les entend
d'attrapper un j
voir la mere.

On prend cette

font des incisions pareilles à celles que ferait
 sabre ; mais bientôt les spectateurs viennent
 secours du vaincu , pour séparer les combattans.
 est l'ardeur des chats marins pour la guerre ,
 il n'y en a presque point qui ne soient criblés
 blessures , & que la plupart meurent plutôt
 les combats que de vieillesse. Aussi voit-on
 endroits de la côte tout couverts d'os-
 mens, comme le seraient nos champs de bataille,
 les hommes n'ensevelissaient pas leurs morts.
 Le castor marin, qui ne ressemble à celui de
 terre que par le poil & la qualité du duvet, a la
 figure du chat marin, la figure du veau, la tête
 courts. Ses dents sont petites, sa queue courte,
 & terminée en pointe.
 C'est le plus doux des animaux marins, qui
 fréquentent la terre. Les femelles semblent mon-
 trer une tendresse singulière pour les petits, les
 embrassés entre leurs pattes de devant,
 pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce
 qu'ils soient en état de nager. Malgré la faiblesse
 & la timidité, qui les font fuir devant les chasseurs,
 elles n'abandonnent leurs petits, qu'à la dernière
 extrémité, prêtes à revenir à leur secours, dès
 qu'elles les entendent crier. Aussi le chasseur tâche-
 t-il d'attrapper un jeune castor, quand il veut en
 avoir la mere.

On prend cette espèce de plusieurs façons ; soit

~~_____~~
Kamf-
charka.

à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit, & durant les tempêtes; soit à la chasse avec des canots & des harpons. On les pourfend encore au printemps avec des patins, sur les glaces que les vents d'Est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamfcharkales, où ils tombent par l'ouverture d'en-haut.

La *manatée* est un sujet de dispute entre les Naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson parce qu'elle en a la queue & les nageoires, sans poil & sans pied; les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds, & qu'elle a des mammelles que n'ont jamais les poissons; d'autres concluent de cette contradiction, que la manatée est une espèce mitoyenne entre le poisson & le quadrupède marin. M. Kracheninnikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette dernière classe parce qu'elle a une espèce de cou avec des vertèbres qui lui servent à tourner sa tête mobile davantage que le poisson n'a point.

La plupart des Navigateurs ont appelé ce animal *vache marine*, dit M. Steller, sans doute à cause de son muffle qui est la première, & par

être la seule par
il n'a que ce
du reste au ch
femelles ont de
peut-être pour
la vache marin
elles tiennent
melle, avec d
mains, les Esp
Leur cri, qui
a fait nommer
trouve cet ani
gnent l'Asie, l'
sans doute la d
prise, dans la
a faites. Sa po
l'écorce d'un vi
au point de rés
on veut que la
& plats, encha
yeux petits, en
sa tête l'est à pr
sur la même lig
entre le museau
presqu'invisibles
qu'elle a précif
vent à se cran
que sa peau s'en

être la seule partie, qu'on en ait vue d'abord. Car il n'a que ce rapport avec la vache, ressemblant du reste au chien de mer, mais plus grand. Les femelles ont deux mammelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a cru voir, dans la vache marine, la syrène des Anciens. Comme elles tiennent leurs petits serrés contre la mammelle, avec des nageoires qui leur servent de mains, les Espagnols les ont appellées *manati*. Leur cri, qui est une espèce de gémissement, les a fait nommer *lamentin*, par les Français. On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. De-là vient sans doute la différence qu'on remarque avec surprise, dans la plupart des descriptions qu'on en a faites. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, on veut que la vache marine ait deux os blancs & plats, enchassés dans les deux mâchoires. Ses yeux petits, en comparaison de sa tête, comme sa tête l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presque invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'elle a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers si fortement, que sa peau s'enlève par lambeaux, avant que le

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

Pêcheur lui fasse lâcher prise. Ce qu'il y a de plus singulier dans la description que M. Krachennikow donne de cet animal, c'est qu'il pèse, dit-il, deux cens poudes, sur une longueur d'environ quatre saenes; c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, & son poids de sept à huit mille livres. Cependant M. Crantz, dans la description d'une vache marine, ne lui donne que quatre cens livres de poids, sur dix-huit pieds de long. Sans doute ces deux Auteurs ne parlent pas du même animal.

Ces animaux vont par bandes, & si près du rivage dans la haute marée, qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Comment un animal si gros peut-il approcher si fort de la terre, où il ne marche point? Quand on les tourmente (les manatées) ou qu'on les frappe, elles fuient, gagnent la mer, & reviennent bientôt. « Ces animaux, dit M. Krachennikow, ne prennent pas le moindre soin de leur conservation; de sorte qu'on peut s'approcher au milieu d'eux, avec des canots, marcher sur le sable, choisir & tuer celui qu'on veut. »

Chaque bande est composée de quatre manatées, le mâle, la femelle, & deux petits de grandeur & d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle,

D.
qu'après avoir de la délivré le rivage avec coups dont elle, aussi vifs fois deux ou mort.

Quand un tre rameurs, a il y a trente le monstre a en forme d'an la manatée de rameurs la per est blessée, elle tôt une soule renverser le c sur la corde p sortir le harpo

La chair de bœuf, quand qu'elles sont je à cuire. Celle plus de place, de celui du co quoiqu'on ait p

L'Histoire c & le magasin

qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les Pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élançe subitement vers elle, aussi vîte qu'une fleche, & reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

Kamf-
chatka.

Quand un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente Pêcheurs sur le rivage, qui tirent le monstre avec le cable attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle est blessée, elle s'agit extraordinairement; aussitôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

La chair des manatées ressemble à celle du bœuf, quand elles sont vieilles, & du veau lorsqu'elles sont jeunes; l'une est dure, & l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place, cuite que crüe. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

L'Histoire des Voyages est le fondement, & le magasin de l'Histoire Universelle. Tous

Poissons.

Kamf-
chatka,

les Ecrivains, tous les Savans doivent y puiser les connaissances & les matieres qui sont de leur ressort. Mais, comme ils ne cherchent dans chaque pays que les particularités qui le distinguent de tous les autres, on doit s'attacher à ne rassembler dans ce dépôt, que les choses les plus singulieres; ou du moins, en se contentant d'indiquer les choses communes à plusieurs pays, ou les ressemblances, il ne faut s'arrêter que sur les différences. C'est-là le véritable fond de l'Histoire, soit Naturelle, soit Civile. La description détaillée des choses communes, appartient aux pays où elles abondent le plus; il en est de même en général de toutes les productions, soit ordinaires, soit rares, qu'il faut toujours étaler & développer dans le séjour que la Nature semble leur avoir plus spécialement assigné. Mais comme les mêmes êtres varient selon les climats; ce sont ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant plusieurs fois l'échelle des espèces qui se retrouvent la plupart dans toute l'étendue du globe. C'est dans cet esprit qu'on va suivre l'Histoire des Poissons que fournissent les mers & les eaux du Kamfchatka. On ne parlera que des espèces les plus abondantes de ces côtes, ou les plus nécessaires aux habitans.

Par-tout où l'on trouve la baleine, on ne peut la passer sous silence. Ce poisson occupe une place considérable dans l'histoire des merveilles

D
productions
la mer de
tres, qui s'a
par les je
surface d'un
baleines app
quand elles
des coquilla
comme un
atteindre à c
mer est très-
est si familie
des baleines
sagenes de lo
quefois dans
trois; mais l
de la mer. I
chatka; mais
que le flux
bientôt dépe
Lopatka, qu
amencent le p
printemps.

Les Kamf
des baleines.
avec des can
sonnées, don
yenin qui les

productions de la Nature. L'Océan oriental & la mer de Pengina voient souvent de ces monstres, qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils lancent, à la surface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent souvent si près du rivage, quand elles viennent s'y frotter, pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher, que du bord on pourrait les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très-profonde sur les côtes où ce poisson est si familier; car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze saenes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivieres, au nombre de deux ou trois; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamtschatka; mais très-ordinaire d'en voir de mortes; que le flux a jettées sur le rivage, où elles sont bientôt dépecées. C'est sur-tout à la pointe de Loparka, que les tempêtes & les courans en amènent le plus, & plutôt dans l'automne qu'au printemps.

Les Kamtschadales ont trois manieres de prendre des baleines. Au Midi, l'on se contente d'aller avec des canots, leur tirer des fleches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les fait enfler promptement, & mourir

Kamtschatka.

Kamf-
chatka.

avec des douleurs & des mugissemens effroyables. Au Nord, vers le soixantieme degré, les *Olioutores*, qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de cheval marin, qui sont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des baies. Arrêtés par un bout avec de grosses pierres, ces filets flottent au gré de la mer, & les baleines qui poursuivent les poissons, vont s'y jeter & s'y entortiller, de façon à ne pouvoir s'en débarrasser. Les *Olioutores* s'en approchent alors sur leurs canots, & les enveloppent de nouvelles courroies, avec lesquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les *Tchouktchi*, qui sont à cinq degrés plus au Nord, font la pêche de la baleine, comme les Européens & les Groënländais qui sont placés à la même hauteur du Pole, c'est-à-dire, qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche est si abondante, qu'ils négligent les baleines mortes; que la mer leur donne gratuitement. Ils se contentent d'en tirer la graisse, qu'ils brûlent avec de la mousse, faute de bois; mais ils ne la mangent point, comme les Kamtschadales du Midi. Aussi ne sont-ils pas sujets à être empoisonnés. Cet accident est très-commun aux peuples, que la paresse ou la faim portent à se gorger de ces présens funestes que la mer leur envoie. « Je fus

» témoin, dit
» d'Avril 1739
» causa cette m
» *Berezowa*, e
» *Alaoun*. C'est
» latitude, sur
» que tous ces
» défaits. Com
» le chef de l'
» arrivée, un
» mangé de la g
» & que, comm
» craignaient d
» d'environ une
» très-fort & tr
» commenceren
» disant qu'ils a
» vieilles femme
» attachèrent av
» ment pour le
» monde. La fe
» derriere, lui
» roles sur la t
» Tout fut inutil
» demain; & le
» furent bien lo
» Si la graisse
aux Kamtschada

» témoin , dit M. Krachenninikow , au mois
 » d'Avril 1739 , de l'horrible ravage que leur
 » causa cette nourriture. Aux bords de la riviere
 » *Berezowa* , est une petite habitation appelée
 » *Alaoun*. C'est au cinquante-troisième degré de
 » latitude , sur la côte orientale. Je remarquai
 » que tous ceux que je voyais , étaient pâles &
 » défaits. Comme je leur en demandai la raison ,
 » le chef de l'habitation me dit , qu'avant mon
 » arrivée , un d'entr'eux était mort pour avoir
 » mangé de la graisse d'une baleine empoisonnée ,
 » & que , comme ils en avaient tous mangé , ils
 » craignaient de subir le même sort. Au bout
 » d'environ une demi-heure , un Kamschadale ,
 » très-fort & très-robuste , & un autre plus petit ,
 » commencerent tout-à-coup à se plaindre , en
 » disant qu'ils avaient la gorge tout en feu. Les
 » vieilles femmes qui sont leurs médecins , les
 » attachèrent avec des courroies , vraisemblable-
 » ment pour les empêcher d'aller dans l'autre
 » monde. La femme d'un des malades venant par
 » derrière , lui prononça tout bas quelques pa-
 » roles sur la tête , pour l'empêcher de mourir.
 » Tout fut inutile , ils moururent tous deux le len-
 » demain ; & les autres , à ce que j'appris ensuite ,
 » furent bien long-temps à se rétablir. »

Si la graisse de baleine est quelquefois funeste
 aux Kamschadales , ce poisson leur est d'ailleurs

Kamschadka.

**Kamf-
chatka.**

utile à beaucoup de choses : ils emploient sa peau à des semelles & des courroies, ses barbes ou fanons, à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poissons, sa mâchoire inférieure à des glissoires pour les traîneaux, à des manches de couteaux. Ses intestins leur servent de barils, ses vertèbres de mortiers, ses nerfs & ses veines de cordes pour les pièges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que M. Krachennikow relève dans M. Steller. Ce Physicien, d'après le témoignage de gens qui disaient avoir vu des inscriptions latines sur des harpons de fer, qu'on avait trouvés dans des baleines mortes, jetées sur les côtes de Kamschatka, conclut que ces baleines venaient du Japon. Mais comment se persuader, dit M. Krachennikow, que, dans une distance si longue, & dans une mer parsemée d'un si grand nombre d'Isles, ces baleines n'aient été arrêtées nulle part sur les côtes? Comment les Kamschadales & les peuples barbares, qui fréquentent le Kamschatka, ont-ils pu discerner ces lettres latines, eux qui ne savent lire aucune sorte de caractère, dans quelque langue que ce soit? Car, avant notre arrivée, poursuit l'Observateur Russe, il n'y avait point encore eu de Cosaque, qui sût ce que c'était que des lettres

les lettres la
ajouter que to
la baleine, ig
que quelque
faire graver d
vous de balei
eines, atteint
Spitzberg au
de la mer gla
aussi curieux,
fortes de mon
de passer des
la date de l'a
du chasseur qu
offrirait un m
& l'âge des
font.

A côté de la
nemi l'espador
cette histoire
ailleurs. « Les
quatre fagen
garnie de g
ces armes qu
non avec un
Il est faux qu
la baleine, co

Les lettres latines. M. Krachenninikow pourrait
 ajouter que tous les peuples, qui font la pêche de
 la baleine, ignorent également le latin, à moins
 que quelque Allemand n'ait eu la fantaisie de
 faire graver des inscriptions latines, sur des har-
 pons de baleines. Mais alors il faut que les ba-
 leines, atteintes de ces harpons, voyagent du
 Spitzberg au Kamschatka, par toute l'étendue
 de la mer glaciale. Au reste, il serait peut-être
 aussi curieux, & plus important, d'attacher ces
 sortes de monumens au corps des baleines, que
 de passer des anneaux au cou des faucons, avec
 la date de l'année où on les a pris, & le nom
 du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage
 offrirait un moyen de connaître en partie,
 l'âge des baleines, & les courses qu'elles
 font.

Kams-
 chatka.

A côté de la baleine, on peut mettre son en-
 nemi l'espadon; mais celui-ci n'est pas tel dans
 cette histoire du Kamschatka, qu'on le décrit
 ailleurs. « Les plus gros, dit M. Steller, ont
 quatre fagenes de longueur. Leur gueule est
 garnie de grandes dents pointues. C'est avec
 ces armes que l'espadon attaque la baleine, &
 non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos.
 Il est faux que cet animal, en plongeant sous
 la baleine, comme plusieurs personnes le pré-

**Kamf-
chatka.**

» tendent , lui ouvre le ventre avec une nageoir
 » pointue. Car, quoiqu'il ait une espèce de na
 » geoire fort aigue , de la longueur d'enviro
 » deux archines , & que , lorsqu'il est dans l'eau
 » elle paraisse comme une corne , ou comme un
 » os, cependant elle est molle , & n'est com
 » posée que de graisse , & l'on n'y trouve pas un
 » seul os. » C'est aux Ychthyologistes à voir si ce
 poisson, décrit par M. Steller , est le même que
 l'espadon ; si l'on connaît bien celui-ci, quand les
 uns lui donnent une scie , les autres une épée
 & les autres un peigne pour arme ; si cette arme
 est un os, une corne, un nerf, ou bien un
 cartilage flexible , qui se durcit & s'aiguise
 jusqu'à devenir tranchant ou perçant , quand
 la rage lui donne une tension violente &
 momentanée. Ou les Naturalistes ne sont pas
 encore bien instruits sur la forme des poi
 sons, ou les Voyageurs ne sont pas bons Na
 turalistes.

Quoi qu'il en soit de la figure du poisson
 épée, que les Kamfchadales appellent *Kasatka*
 une antipathie naturelle lui fait poursuivre la ba
 leine ; car celle-ci craint & le fuit , malgré la su
 périeurité de sa masse & de ses forces, qui sembleroit
 lui donner l'empire sur les habitans de la mer.
 Son ennemi la fait échouer sur la côte, ou la re
 lance en haute mer, jusqu'à ce qu'il se trouve

renforcé par une
 » dent tous enf
 » rendre le bru
 » six milles ; &
 » tamer. Les ha
 » cette chasse,
 » tion pour l'es
 » iré par la rec
 » and ils voient
 » ent avec une e
 » faire de mal
 » canot.

Le *Motkoia*, qui
 » mis par quelq
 » chines. C'est sans
 » il y a des mers
 » le poudes. Du
 » l'urgeon, par l
 » is il en differe
 » scie & fort tran
 » nom de langues
 » tant de fraye
 » que qu'il est coup
 » il remue cont
 » le les yeux de
 » ps.

la *Barbue* ; qu

forcé par une troupe de son espèce. Alors ils
 ent tous ensemble sur le monstre ; qui fait
 rendre le bruit de ses mugissemens , à plu-
 rs milles ; & ils le tuent sans le dévorer , ni
 tamer. Les habitans du Kamschatka profitent
 cette chasse ; & conservent une sorte de vé-
 ration pour l'espadon ; mais ce culte est moins
 iré par la reconnoissance , que par la crainte.
 and ils voient un de ces animaux , ils le con-
 ent avec une espèce d'offrande , de ne point
 e faire de mal ; c'est qu'il submerge fort bien
 canot.

Le *Motkoia* , qui s'appelle *Akoul* à Archangel ;
 mis par quelques Naturalistes , au rang des
 mes. C'est sans doute à cause de sa grosseur ;
 il y a des mers où il pèse quelquefois jusqu'à
 le poudes. Du reste , cet animal ressemble à
 urgeon , par la peau , la tête & la queue ;
 is il en differe par ses dents , qui sont taillées
 scie & fort tranchantes. Elles se vendent sous
 nom de langues de serpens. Les Kamschadales
 tant de frayeur de ce monstre ; que lor-
 me qu'il est coupé en petits tronçons , ils disent
 il remue continuellement , & que sa tête
 e les yeux de toutes parts , pour chercher son
 ps.

la *Barbue* ; qui tire vraisemblablement son

Kamf
chatka.

nom des petits piquans, dont elle a la peau toute parsemée, est, dit M. Steller, de quatre espèces. L'une a les yeux placés à gauche, & les autres les ont à droite. Mais la partie du corps où les yeux ne peuvent veiller, est défendue par des piquans dont elle est hérissée.

Le *Terpouk*, ou la *Lime*, prend ce nom de ses écailles inégales, qui sont terminées par de petites dents très-aigues. Dans la description de M. Steller, il ressemble à la perche. Son dos est noirâtre, ses côtes tirent sur le rouge, avec des taches d'argent, rondes, ovales, ou carrées.

Parmi les poissons qu'on appelle de mer, il en est un qui appartient aux rivières, parce qu'il naît, qu'il y meurt & s'y laisse prendre, quoiqu'il vive constamment dans l'eau salée; c'est le saumon. Il y en a dans le Kamschatka, & dans le M. de Krachenninikow, autant d'espèces, que les Naturalistes en ont observé dans tout l'univers. Ils y abondent si fort en été, que, s'il faut le croire, ils font déborder les rivières, en les montant avec le flux; & quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de saumons qui restent morts sur le sable, empesteraient l'air de la puanteur qu'ils exhalent, sans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de

en dans l'eau ;
part des file
en veut les tin
ndre.

Cependant il
Kamschatka, qui
rivières, soit par

de nourriture, t

onter, ou de s'

style, les fasse

est dans les rivie

urume de fraye

reufe une fosse d

ou, jusqu'à ce c

at, faire sortir

tient, & les a

prime de sa lait

couverts dans

ment d'éclore.

ai. Comme les v

attendre leurs po

un saumon d'u

ur d'un hareng

ce, le frai, jus

petits, nouvelle

uite. C'est un

raît si peu doute

on dans l'eau ; sans frapper sur un poisson ; la plupart des filets rompent sous le faix , quand on veut les tirer ; aussi ne fait-on que les rendre.

Kamf-
chaska.

Cependant il n'y a gueres de poissons au Kamfchatka , qui vivent plus de six mois dans les rivieres , soit parce qu'ils n'y trouvent pas assez de nourriture , soit que la difficulté de les remonter , ou de s'y arrêter faute de profondeur & de style , les fasse rentrer dans la mer. Cependant ils sont dans les rivieres où ils sont nés , qu'ils ont l'habitude de frayer. La femelle , dit M. Steller , se creuse une fosse dans le sable , & se tient sur ce lieu , jusqu'à ce que le mâle vienne , en la pressant , faire sortir de son sein les œufs qu'elle y contient , & les arroser du germe fécond qu'il exprime de sa laite. Ces œufs restent ainsi cachés & couverts dans les creux de sable , jusqu'au moment d'éclore. Le mois d'Août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le temps d'attendre leurs petits , ils menent toujours , dit-on , un saumon d'un an , qui , n'ayant que la grosseur d'un hareng , garde & couve , pour ainsi dire , le frai , jusqu'au mois de Novembre , où les petits , nouvellement éclos , gagnent la mer à la suite. C'est un fait dont M. Krachtennikow n'auroit si peu douter , qu'il suppose le même in-

Kamf-
chatka.

inct & la même pratique à nos saumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans, & celui d'un an, qui les garde & les mene, a fait que les Naturalistes ont divisé, par erreur, une seule espèce en deux, quoiqu'ils prétendent d'ailleurs que tous les poissons rouges ne peuvent être distingués en espèces par des indices constans.

Pour remédier à ces erreurs, le Physicien Russe distingue les différentes espèces de poissons rouges par les temps où ils remontent dans les rivières. Car ils sont si fidèles à garder l'ordre & la suite de leur marche, que les Kamfchadales ont donné les noms de ces différentes espèces de poissons aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les peuples chasseurs, pêcheurs, pasteurs ou laborieux, ont dû commencer à distinguer les temps de l'année, par les espèces d'animaux, ou les productions que la Nature leur offrait successivement sur la terre ou dans la mer.

Ainsi, le mois de Mai s'appelle chez les Kamfchadales, *Tchaowitcha*, parce que c'est le temps où le poisson de ce nom remonte le premier, de la mer dans les rivières. Comme c'est le plus gros des poissons rouges, on ne le trouve guères que dans les endroits profonds de la baie d'Awtscha, & du Kamfchatka sur la côte Ori-

ale; de la Baie.
Cette espèce
pieds & demi
quelquefois p
une grande f
pêcheur de
prend, est po
superstition
Russes, dit M
menaces que ce
moins aux sa
de commettre
leurs maître
quelque prix
Le *Niarka*, q
vient au comm
rivières du Ka
jusqu'aux sourc
pêche ait comm
pendant le *Ni*
dans le lit des
ces, parce qu'e
et fangeuses. Ce
quinze livres.
Le *Keta* ou
remonte dès le
toutes les rivièr
des sources, d

de la *Bolschaia Reka*, sur la Mer de Pengina. Cette espèce de saumon, long d'environ trois pieds & demi, sur dix pouces de largeur, pèse quelquefois près de quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête que la pêche de ce poisson, précurseur de tous les autres. Le premier que l'on prend, est pour celui qui jette le filet. Cette superstition des Kamschadales déplaît fort aux Russes, dit M. Krachenninikow. Mais les menaces que ceux-ci peuvent faire, en imposent moins aux sauvages que la crainte qu'ils auraient de commettre un grand crime, s'ils cédaient à leurs maîtres les prémices de leur pêche, à quelque prix que ce fût. »

Le *Niarka*, qui est proprement le *poisson rouge*; vient au commencement de Juin dans toutes les rivières du Kamschatka. Quelques-uns remontent jusqu'aux sources, où l'on en prend avant que la pêche ait commencé dans les embouchures. Cependant le *Niarka* ne séjourne pas long-temps dans le lit des rivières, préférant les eaux des sources, parce qu'elles sont, dit M. Steller, épaisses & fangeuses. Ce poisson pèse rarement au-delà de quinze livres.

Le *Keta* ou *Kaïbo*, plus beau que le *Niarka*; se montre dès les premiers jours de Juillet, dans toutes les rivières. En automne, on le pêche près des sources, dans des creux profonds où les

Kamf-
chatka.

eaux sont tranquilles. Ses dents sont, dit-on, comme celles des chiens; sa langue a trois pointes; sa chair est blanche, & sa peau sans aucune tache.

Le *Belaia Riba*, qu'on appelle le poisson blanc, soit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, soit parce que c'est le meilleur de tous les poissons à chair blanche, ressemble au *Keta* pour la grosseur & la figure; mais il en diffère par des taches noires oblongues, dont il a le dos parsemé. Quand les vieux poissons de cette espèce ont déposé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vase est épaisse, où l'eau ne gèle jamais. Aussi peut-on en prendre même en hiver; c'est la ressource des Peuples méridionaux de Kamschatka. Mais, en Février, il n'est pas aussi gras qu'en automne.

La plupart de ces poissons s'appellent tantôt blancs, tantôt rouges, parce qu'ils sont argentés au sortir de la mer, & deviennent rouges dans les rivières; ce changement est cause qu'on a pris souvent les mêmes pour des espèces différentes. Quel que soit l'instinct, ou le besoin qui les attire dans les rivières, cet attrait est plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter, malgré la plus grande rapidité. Quand un poisson est obligé de lutter contre cet obstacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme de la rivière, pour reprendre

des forces. N'é
il s'attache à la
vigoureux, qu
pages rapides &
de ces poissons
entamée, ou m
dans le sable,
tourner à la m
M. Steller dit
venir, quoiqu'
des rivières où
sont écartés par
d'un fleuve étr
dans certaines
ces sortes de p
manque tout-à-
avant de recev
qui en ont per
d'arrive que l
gagnent la mer
la tempête. S'il
comme c'est l'
dans un endroi
l'orage; l'agitat
jamais sentir plu
fondeur. Ainsi,
les vents; l'un e
de leurs ravag

les forces. N'en a-t-il point assez en lui-même ,
 il s'attache à la queue d'un autre poisson , plus
 vigoureux , qui l'entraîne à sa suite dans les pas-
 sages rapides & périlleux. Aussi voit-on la plupart
 de ces poissons que l'on pêche , avoir la queue
 entramée , ou mordue. Il y en a qui vont mourir
 dans le sable , ou sur le rivage , plutôt que de re-
 tourner à la mer , du moins avant la saison.

M. Steller dit que lorsqu'ils sont forcés d'y re-
 venir , quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure
 des rivières où ils sont nés , quelquefois ils en
 sont écartés par les tempêtes , & jettés sur le cours
 d'un fleuve étranger. C'est pourquoi l'on voit ,
 dans certaines années , une rivière abonder en
 ces sortes de poissons , tandis qu'une autre en
 manque tout-à-fait. Quelquefois on est dix ans ,
 avant de recevoir dans une rivière les poissons
 qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident
 n'arrive que lorsque les jeunes poissons , qui
 gagnent la mer en automne , y sont accueillis par
 la tempête. S'ils y entrent dans un temps calme ,
 comme c'est l'ordinaire , ils n'ont qu'à s'enfoncer
 dans un endroit profond ; ils y sont à l'abri de
 l'orage ; l'agitation des tempêtes ne se faisant
 jamais sentir plus bas qu'à soixante sageses de pro-
 fondeur. Ainsi , l'aigle & le saumon peuvent défier
 les vents ; l'un est au-dessus , l'autre est au-dessous
 de leurs ravages.

Kamf-
chatka,

M. Krachennikow fait une classe à part des espèces de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivières, & dans tous les temps.

La première de ces espèces est le *Goltfi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans le Kamfchatka, & par les petites rivières qu'il reçoit, gagne les lacs d'où sortent ces rivières. C'est là qu'il séjourne & s'engraisse à loisir, durant cinq ou six ans, qui font le terme de sa vie.

La première année ces poissons croissent en longueur; la seconde plus en largeur; la troisième en grosseur par la tête; & les trois dernières années, deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est à-peu-près ainsi que doivent croître les truites, dont le *Goltfi* fait une espèce.

Une seconde espèce est le *Monikiz*, distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez large, qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivières en troupe. Il aime la Baie du *Brownitfa*, espèce de vaciet, dont l'arbuscle croît sur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élançe de l'eau pour en attraper la feuille & le fruit. C'est un très-bon poisson; mais il est rare. Comme on ne fait quand il entre dans l'eau douce, ou retourne

Dans la mer,
sous la glace.

Les Kamfchatka appellent *Kamfchatka* les poissons, d'un poisson aimement mieux s'en nourrir. C'est celle qui est rivages de la terre couverts l'espace de hauteur. On trouve toujours trois qu'ils ont des que quiconque la-fois.

M. Krachennikow des poissons du Kamfchatka appelle dans le troupe guere revanche, il a une large filet, en prenant

Cette pêche qui doit être quoique sa place ni dans l'Ouvrage il est, dit-il avec laquelle

dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivieres sous la glace.

Kamf-
chatka.

Les Kamschadales ont aussi des éperlans, qu'ils appellent *Korioukhi*. Ce sont de très-petits poissons, d'un goût si désagréable, que les pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir. De trois espèces, la plus abondante, est celle qu'ils nomment *Ouiki*. On dit que les rivages de la mer Orientale, en sont quelquefois couverts l'espace de cent verstes, à un pied de hauteur. On les distingue, parce qu'ils nagent toujours trois ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, & si fortement attachés, que quiconque en veut pêcher en a trois à-la-fois.

M. Krachenninikow termine l'histoire des poissons du Kamschatka, par les harengs, qu'on appelle dans le pays *Beltchoutch*. Ce poisson ne se trouve guere dans la mer de Pengina : mais en revanche, il abonde dans la mer Orientale, où il a une large carriere. Aussi, d'un seul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

Cette pêche se fait dans le lac *Wilioutchin*, qui doit être le même que la Baie d'Awatscha, quoique sa place ne soit indiquée ni sur la Carte, ni dans l'Ouvrage publié par M. l'Abbé Chappe. « Il est, dit-il, à cinquante sagesnes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. Quand

Kamf-
charka.

» les harengs y sont entrés, dans l'automne, ce
 » bras ou détroit, est bientôt fermé par les sables
 » que les tempêtes y entraînent. Au printemps, les
 » eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges,
 » rompent cette digue de sable, & rouvrent aux
 » harengs le passage dans la mer. Comme ils se
 » rendent à ce détroit vers la saison où il doit
 » être libre, les Kamfchadales brisent la glace dans
 » un endroit, y passent leurs filets, où sont atta-
 » chés quelques harengs, pour amorcer les autres,
 » & couvrent l'ouverture de nattes. Un pêcheur
 » veille sur un trou pratiqué dans les nattes, pour
 » voir le moment où les poissons entrent dans
 » les filets, en voulant passer le détroit & regagner
 » la mer. Aussi-tôt il appelle ses compagnons;
 » ôte les nattes, & l'on tire les filets remplis de
 » harengs. On les enfile par paquets, dans des
 » ficelles d'écorce d'arbre, & les Kamfchadales les
 » emportent chez eux sur des traîneaux. » C'est
 ainsi que l'industrie excitée par les besoins, varie
 chez tous les peuples, avec la situation des lieux
 & des choses qui concourent à satisfaire ces besoins.
 Le hareng est le même sur toutes les mers; mais
 la manière de le prendre n'est pas la même sur
 toutes les côtes.

Oiseaux.

L'Histoire des pays sauvages est plutôt celle
 des animaux que des hommes. Mais quoique par-
 tout où l'homme destructeur n'a point imprimé

la trace meu-
 bitans de la
 & s'y multiplie
 en général, par
 voracité, la g
 la soif du b
 l'espèce huma
 les lieux, où
 végétales, per
 dévorant tout
 de tous les a
 donc pas auss
 la température
 sente peu de
 sol montagneu
 de verdure en
 est couvert. L
 oiseaux y sont
 que des oiseau
 les plus nomb
 Elles sont p
 du Kamfchatk
 offrent un asy
 nourriture.

Le plus com
 de mer, désigné
Anas arctica. L
 On le trouve su

la trace meurtrière de ses pas, tous les autres habitans de la terre y dussent trouver un sûr asyle & s'y multiplier à loisir; cependant on peut dire en général, peu d'hommes, peu d'animaux: tant la voracité, la guerre, la curiosité, l'ennui du repos, la soif du butin, les besoins & les passions de l'espèce humaine l'agitent & la poussent dans tous les lieux, où les productions, soit animales, soit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, se reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si le Kamtschatka n'est donc pas aussi peuplé qu'on devrait l'attendre de la température du climat; c'est que la terre y présente peu de substance aux hommes; c'est que le sol montagneux ou marécageux, ne produit gueres de verdure entre les pierres où les eaux dont il est couvert. Dès-lors on doit imaginer que les oiseaux y sont rares. Aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques, & la mer en fournit les plus nombreuses espèces.

Elles sont presque toutes sur la rive Orientale du Kamtschatka, parce que les montagnes leur offrent un asyle plus voisin, & l'Océan plus de nourriture.

Le plus connu de ces oiseaux, est le plongeon de mer, désigné sous le nom de *canard du Nord*, *Anas arctica*. Les Kamtschadales l'appellent *Ypatka*. On le trouve sur toutes les côtes de la Presqu'île,

Kamtschatka.

**Kamf-
chatka.**

& il n'a rien de particulier pour le Kamschatka ; que d'y être fort commun.

Un autre oiseau de la même espèce, qui ne se trouve point ailleurs, est le *Mouichatka*. « Il diffère de l'*Ypatka*, qui a le ventre blanc, en ce qu'il est tout noir, & qu'il porte sur la tête deux huppées d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent comme deux tresses de cheveux, depuis les oreilles jusques sur le col. »

D'une autre espèce qu'on nomme *Gagares*, est l'*Arau* ou le *Kara*. Cet oiseau plus gros que le canard, a la tête, le col & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs sont très-bons à manger, sa chair est mauvaise, & sa peau sert à faire de fourrures.

Il y a des cormorans qui sont particuliers au Kamschatka. On les appelle *Tchaiki*. Deux de ces espèces diffèrent par les plumes, que l'une a noires, & l'autre blanches. Le *Tchaiki* est gros comme une oie, a le bec de cinq pouces, tranchant sur les bords ; la queue de huit à neuf pouces ; les ailes de sept pieds, quand elles sont étendues ; le gosier si large, qu'il avale de grands poissons tout entiers. Il ne peut se tenir sur ses pieds, ni s'élever de terre pour voler, quand il a mangé. Mais, par ses traits, il ressemble sans doute à

beaucoup d'
Ouvrage ; q
nairement si
qu'ils font, t
seule, tantôt
les pieds, les
eurs & des t
ement d'une
dividus de l
climat. Il suffi
noire, les relat
est-à-dire,
espèces & la m
habitent enser
que l'homme
attacher à ses
pêche ees for
Les Kamsch
ou de bois, à
orte que l'inst
noire qui est
dans la mer. L
uter la proie,
ans a saisi l'ha
ourroie qui
tache un de c
igne, pour en
ec, de peur q

beaucoup d'autres oiseaux, déjà décrits dans cet Ouvrage ; quoique les Naturalistes soient ordinairement si peu d'accord dans leurs descriptions, qu'ils font, tantôt plusieurs sortes d'oiseaux d'une seule, tantôt une seule espèce de plusieurs; le bec, les pieds, les ailes, la nuance & la place des couleurs & des taches, se variant à l'infini, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais entre les individus de la même espèce, selon l'âge ou le climat. Il suffit donc de recueillir, dans cette Histoire, les relations de divers animaux avec l'homme; c'est-à-dire, ce qu'il y a de particulier entre ces espèces & la nôtre, dans les différens pays qu'elles habitent ensemble. Ainsi, l'on se contentera de dire que l'homme se sert de la vessie du *Tchaiki*, pour l'attacher à ses filets, au-lieu de liège, & qu'il pêche ces sortes d'oiseaux : voici comment.

Les Kamschadales passent un hameçon de fer ou de bois, à travers le corps d'un poisson, en sorte que l'instrument demeure caché sous la nageoire qui est sur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les *Tchaiki* veulent aussitôt se disputer la proie, & quand le plus fort des combattans a saisi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiseaux vivans à cette espèce de ligne, pour en attrapper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

Kamf-
chatka.

**Kamf-
chatka.**

Parmi les cormorans, ou hirondelles de mer est l'*oiseau de tempête*, *procellaria*. Les Navigateurs l'appellent ainsi, parce qu'il vole fort bas rasant la surface des eaux, ou qu'il vient se percher sur les vaisseaux, quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en est un présage infail-
lible.

Au nombre de ces oiseaux de mauvais augure M. Steller range les *Stariki* & les *Gloupichi*. Les premiers, de la grosseur d'un pigeon, ont le ventre blanc, & le reste du plumage d'un noir quelquefois tirant sur le bleu. Il y en a qui sont entièrement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon, & une huppe blanche sur la tête. Les derniers, qui tirent leur nom de leur stupidité sont gros comme une hirondelle de riviere. Les Isles, ou les rochers, situés dans le détroit qui sépare le Kamschatka de l'Amérique, en sont tout couverts. On dit qu'ils sont noirs comme la terre d'ombre, qui sert à la Peinture; mais qu'ils ont des taches blanches par tout le corps. Les Kamschadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'asseoir près de leur retraite, vêtus d'une pelisse à manches pendantes. Quand ces oiseaux viennent le soir se retirer dans des trous, ils se fourrent d'eux-mêmes dans la pelisse du chasseur qui le attrappe sans peine.

Dans cette espèce, on compte encore

Kaïover

D E

Kaïover, ou
rusé. C'est un
pattes rouges.
chiki, parce qu'il
de chevaux.

Il y a, sur
beaux aquatiques
Ouril, est gros
d'un noir blanc
pieds noirs, le
dessous.

Les Kamisch
point de langue
des chevres sauv
qu'ils ont au co
oiseau crie soir
dit M. Steller, a
qu'on vend aux
page, il porte la
alonge. Il habi
bords des roche
air souvent tomb
les renards qui s
ont lui dérober
isque de se cass
se noyer en t
es oiseaux avec
nets, enfilés à d

Tome XV

Kaïover, ou *Kaior*, qu'on dit pourtant fort rusé. C'est un oiseau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Cosaques l'appellent *Iswofchiki*, parce qu'il siffle comme les conducteurs de chevaux.

Kamf-
chatka.

Il y a, sur la côte du Kamfchatka, des corbeaux aquatiques; l'un entr'autres, qu'on appelle *Ouril*, est gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blanchâtre, les cuisses blanches, les pieds noirs, le bec noir par-dessus, & rouge par-dessous.

Les Kamfchadales disent que les *ourils* n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec des chevres sauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont au cou & aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir & matin, & son cri ressemble, dit M. Steller, au son de ces trompettes d'enfant, qu'on vend aux foires de Nuremberg. Quand il vole, il porte le cou droit, & quand il vole, il s'allonge. Il habite la nuit par troupes, sur les bords des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau, pour être la proie des renards qui sont à l'affût. Les Kamfchadales ont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des filets, enfilés à de longues perches. Quand ils

Kamf-
chatka.

sont une fois repofés, ils ne quittent guere leur place, même en voyant prendre ceux qui font à leurs côtés. Si l'oifeleur vient leur préfenter le lacet au bout de la perche, qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais restent au même endroit, jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Les rivières ont aussi leurs oifeaux, & le Roi de ces oifeaux est le cigne, qui, comme le dit si bien M. de Saint-Lambert, dans son Poëme des Saisons.

Navige avec orgueil, flotte avec majesté.

Mais tout l'honneur qu'il reçoit est d'être mangé au dîner des Kamschadales, dans les festins ou les repas d'invitation. Au temps de la mue on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons.

Il y a plus d'adresse dans la maniere d'attraper les oies, qui font de sept à huit espèces au Kamfchatka. Dans l'endroit où ces oifeaux se retirent le soir, on fait des huttes à deux portes. Un Chasseur couvert d'une chemise, ou d'une pelisse blanche, s'approche doucement des oies. Quand il en a été apperçu, il regagne, en rampant, la hutte ouverte. Les oies l'y suivent, fort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte; puis il en fait le tour, & re-

trant par la p
les oies.

On les pren
le long des lac
veulent se prom
que l'on a each
de façon que l
ces fosses étro

Ces oies ne
chatka, que da

qu'elles arrivent

tourner en Nov

ment de l'Améri

l'île de Bering

au printemps,

Les canards s

oies, puisqu'il y

ter les canards

qu'on nomme S

M. Steller dit q

a notés de la m

C'est de fo

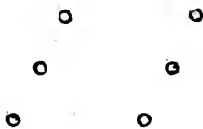
l'appellent Aan

trant par la premiere porte , il assomme toutes les oies.

On les prend aussi dans les fossés que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur ces trapes que l'on a cachées sous des herbes, & y tombent de façon que leurs ailes sont prises & serrées dans ces fosses étroites.

Ces oies ne sont pas plus sédentaires au Kamtschatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai, pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique: car il les a vues passer devant l'Isle de Bering, en automne, du côté de l'Est, au printemps, du côté de l'Ouest.

Les canards sont encore plus communs que les oies, puisqu'il y en a de dix espèces, sans compter les canards domestiques. Une de ces espèces qu'on nomme *Sawki*, est remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la maniere suivante.



C'est de son cri, que les Kamtschadales appellent *Aangitche*. Le Physicien attribue ces

Kamf-
chatka.

trois modulations à trois ouvertures du larynx, qui sont couvertes d'une membrane fine & déliée.

Une espèce de canards particuliere au Kamfchatka, ce sont les canards des montagnes. C'est une raison d'en détailler ici la description. « La tête des mâles est d'un noir aussi beau que du velours. Ils ont auprès du bec deux taches blanches, qui montent en ligne directe jusqu'au-dessus des yeux, & qui ne finissent que sur le derrière de la tête, par des raies couleur d'argille. Ils ont autour des oreilles une petite tache blanche, de la grandeur d'une lentille. Leur bec, ainsi que celui de tous les autres canards, est large, plat, & d'une couleur bleuâtre: leur cou, par en-bas, est d'un noir mêlé de blanc. Ils ont, au-dessus du jabot, une espèce de collier blanc, bordé de bleu, qui est étroit sur le jabot même, & qui s'élargit des deux côtés vers le dos. Ils ont le devant du ventre, & le haut du dos, bleuâtre; ils sont d'une couleur noirâtre vers la queue. Leurs ailes sont rayées en travers d'une large bande blanche, bordée de noir, les plumes des côtés, qui sont sous les ailes, sont de couleur d'argille: les grosses plumes de leurs ailes sont noirâtres, à l'exception de six: de ces six, quatre sont noires & brillantes comme du velours; les deux dernières

font blanches mités. Les grosses plumes presque noirâtres d'un gris mêlé de plumes qui ont des mités. Leur queue & leurs pieds sont d'un noir environ deux fois plus n'est pas si belle que chacune d'elles, est jaunâtre, un peu noire & marquée de tempes: elle ne dure que & demie. »

Ces femelles font un bruit Krachenninikow: elles voient un homme nager dans l'eau, qu'elles plument. Mais les mâles, qu'il est aisé d'y reconnaître.

Cependant on trouve cette sorte de canard en exercice, aussi au Kamfchatka. L'automne est les endroits couverts de bois. On trouve beaucoup de bois, d'un lac

font blanches, & bordées de noir aux extrémités. Les grosses plumes du second rang, sont presque noirâtres; celles du troisième, sont d'un gris mêlé de bleu: il y a cependant deux plumes qui ont des taches blanches aux extrémités. Leur queue est noire & pointue; leurs pieds sont d'une couleur pâle. Cet oiseau pèse environ deux livres. La femelle de cette espèce n'est pas si belle: ses plumes sont noirâtres, & chacune d'elles, vers la pointe, est d'une couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc: elle a la tête noire & marquée de taches blanches sur les tempes: elle ne pèse pas tout-à-fait une livre & demie. »

Ces femelles sont fort stupides, continue M. de Krachenninikow; car au lieu de s'envoler, quand elles voient un homme, elles ne font que plonger dans l'eau, qui, sans doute, est leur principal élément. Mais les eaux sont si basses & si claires, qu'il est aisé d'y tuer ces canards, à coups de perche.

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue, qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse. L'automne en est la saison. On va dans des endroits couverts de lacs, ou de rivières, entre-coupés de bois. On nettoie des avenues à travers les bois, d'un lac à l'autre. On lie ensemble des

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

filets qui sont attachés à de longues perches, & qu'on peut tendre, ou lâcher, au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le soir, on tend ces filets à la hauteur du vol des canards. Ces oiseaux viennent s'y jeter d'eux-mêmes en si grand nombre, & avec tant de force, qu'ils les rompent souvent, & volent à travers, en passant d'un lac à l'autre, ou rasant la surface de l'eau le long d'une rivière.

Ces canards tiennent lieu de baromètre & de girouette aux Kamfchadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le temps avenir que le temps actuel, & qu'ils tournent & volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronostics ne sont pas infallibles.

Le Kamfchatka n'a dans ses rochers que de rares oiseaux de proie. A la cime de ces rochers, sont les nids des aigles, qui ont six pieds de diamètre, sur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons sont blancs, comme le cigne. Ensuite les uns deviennent gris; les autres bruns ou couleur d'argille; les autres noirs, & les autres tachetés de noir & de blanc. Les aigles mangent le poisson, & les Kamfchadales mangent l'aiglon. C'est ainsi que les substances animales, ou végétales, passent les unes dans les autres par la nutrition, & l'homme seul se nourrit de presque toutes. Mais, par une circulation singulière des germes

D
de la vie &
poissons, &
nourris d'un
différentes
l'homme qui
après l'autre
fectes les plu
Ils sont r
chaleurs de l
multiplier beau
les eaux don
y fourmillent
qu'on fait sé
qui reste se
tendent ce pa
où il serait h
Kamfchadales
la fraîcheur
ces essaims f
n'y souffre p
fait aussi qu'
vers la source
sol, & le vo
muns. Mais d
en a vu des
seaux éloigné
Peuvent-ils v
bien, ces infc

de la vie & de la mort, quand les volatiles, les poissons, & les quadrupèdes voraces, se font nourris d'une infinité d'espèces, prises dans les différentes classes du règne animal & sensible, l'homme qui a dévoré toutes ces espèces, l'une après l'autre, est à son tour la proie de mille insectes les plus vils.

Kamf-
charka.

Ils sont très communs au Kamschatka. Si les chaleurs de l'été n'y sont pas assez vives pour multiplier beaucoup ces générations ; en revanche, les eaux dont le pays est coupé, font que les vers y fourmillent. La terre en est couverte, le poisson qu'on fait sécher, en est dévoré jusqu'à la peau qui reste seule. Les moucheron & les cousins rendent ce pays insupportable, dans la seule saison où il serait habitable. Heureusement, comme les Kamschadales sont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces essaims fâcheux, que le soleil fait éclore, on n'y souffre pas extrêmement. L'humidité de l'air fait aussi qu'on voit peu de papillons, si ce n'est vers la source du Kamschatha, où la sécheresse du sol, & le voisinage des bois, les rendent communs. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on en a vu des multitudes prodigieuses sur des vaisseaux éloignés de la côte, à plus de trente verstes. Peuvent-ils voler de si loin, sans se reposer ? Ou bien, ces insectes, n'écloraient-ils pas sur les vais-

Kamf-
chatka.

seaux mêmes? Dans ce cas, les apporterait-on au Kamfchatka d'un climat étranger, comme les puantes qu'on trouve aux environs de la Bolschaïa-Réka, & de l'Awtfscha, où sans doute elles sont venues dans des coffres, & sur des habits?

Si les Kamfchadales sont délivrés de la plupart de nos insectes, ils sont encore plus tourmentés par les poux, qu'on ne l'est en Italie, & même en Espagne. On en trouve, sur les bords de la mer, une espèce qui s'insinue entre cuir & chair, & cause des douleurs aiguës, qu'on ne peut faire cesser qu'en coupant la chair vive, où elle a fait son nid. Quant aux poux ordinaires, cet insecte domestique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamfchatka, que les femmes n'ont souvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas sur leurs habits, en passant leurs cheveux à travers des doigts qui leur servent de peigne. Les hommes s'en déchargent avec des étrilles de bois, dont ils se frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, sans doute par représailles. Les Cosaques sont obligés de menacer les Kamfchadales de les battre, comme des enfans, pour les déshabituer de cette malpropreté. Mais on ne saurait empêcher une femme de ce pays de manger des araignées, quand elle en trouve; soit avant de s'exposer à la grossesse,

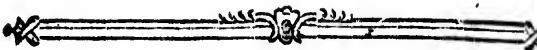
DE
soit durant ce
l'idée qu'on
pour la féco
comme mieux
quand elle a
raignées.



soit durant cet état, ou au terme d'accoucher.
 L'idée qu'on a de la vertu de cet insecte,
 pour la fécondité, fait qu'un mari trouve sa
 femme mieux disposée, dit-on, à ses approches,
 quand elle a satisfait ce goût bizarre pour les
 saignées.

Kamf-
 chatka.





CHAPITRE II.

Habitans du Kamſchatka.

LE KAMŒCHATKA, communiquant au Nord avec le Continent, par la terre même, & au Midi avec les Isles Kouriles, par la mer; ſes habitans doivent participer du caractère, de la figure & du langage des peuples qui les environnent. Auffi ſont-ils comme diviſés en trois Nations & trois langues; la Koriaque au Nord, la Kourile au Midi, la Kamſchadale entre deux. Celle-ci qui eſt la principale Nation, & ne parle que la même langue, habite depuis la ſource du Kamſchatka, juſqu'à ſon embouchure, & le long de la mer Orientale.

Les Kamſchadales s'appellent, eux-mêmes *Itelmen*, c'eſt-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, diſent-ils. D'où viennent-ils? de la Mongalie, répond M. Steller. Quelles ſont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

La Langue des Kamſchadales a beaucoup de mots terminés comme celles des Mongales Chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *kſin*, *kſung*,

D E

Ces deux Lan-
naïſons & les
oberrations qu
du temps & d
Une autre p
ſormité de fig
& baſanés, co
veux noirs,
plat, le nez éc
traits irrégulie
grêles, & le v
dans le caractè
prouver à M.
commune, ou
leur ſéparation
du Japon d'av
eſt très-ancien
aucun uſage, r
les Mongales f
ans. Ils ont p
origine; ils n
temps les Jap
étaient très-no
chez eux, quo
les bêtes féroce
tines, fuſſent
lation. Ils on

Ces deux Langues se ressemblent dans les déclinaisons & les mots dérivés. Les variations & les aberrations qui se trouvent entr'elles, viennent du temps & du climat.

Kamf-
chatka.

Une autre preuve de descendance, est la conformité de figure. Les Kamshadales sont petits & basanés, comme les Mongales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large & plat, le nez écrasé, comme les Kalmoucks. Leurs traits irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles, & le ventre pendant; enfin des rapports dans le caractère des deux Nations, achevent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamshadales n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer, dont les Mongales se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine; ils ne connaissent que depuis peu de temps les Japonais, & même les Kouriles. Ils étaient très-nombreux, quand les Russes arrivèrent chez eux, quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide & les guerres intestines, fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connaissance de la propriété

Kam-
chatka.

des herbes, qui suppose une longue expérience. Mais, sur-tout, les instrumens & les ustensiles, dont ils se servent, sont différens de ceux des autres Nations. De tous ces faits, M. Steller conclut que les Kamschadales sont de la plus haute antiquité, & qu'ils ont été poussés dans leur Presqu'Isle, par les Conquérens de l'Orient; comme les Lapons, & les Samoyedes ont été chassés au Nord; par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures: que les Kamschadales soient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chassés par les *Tingoufes*; ou qu'ils soient issus de la Mongalie, au-delà du fleuve d'Amur; l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, & les révolutions éternelles des peuples qui les entourent au Continent, font présumer qu'ils sont arrivés au Kamschatka par terre, & non par mer; car c'est le Continent qui a peuplé les Isles, & non les Isles qui ont peuplé le Continent.

Les Kamschadales ressemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long & moins creux; les joues plus saillantes; la bouche grande, & les lèvres épaisses; les épaules larges, sur-tout ceux qui vivent sur les bords de la mer, des monstres qu'elle produit. Il ne ferait pas même surprenant

que ces
ports éto
ils font l
l'imagina
tions, &
dans la fo
taies ne r
le nourri
ils exha
oussi muse
par un ra
dans le ta
eurs occu
premiers b
gement.
Ce peup
hibies. M
de ces troi
e ioukola
ent toute
écoupent
dans des f
le dos &
les côtes
es, & le
cette espèc
jours.
Le secon

expérience,
 s ustensiles,
 e ceux des
 Steller con-
 plus haute
 s dans leur
 e l'Orient ;
 des ont été
 . Quoi qu'il
 anschadales
 où ils auront
 qu'ils soient
 ve d'Amur ;
 en prouve
 ernelles des
 inent, font
 chatcka par
 ontinent qui
 ont peuplé

ar bien des
 rie ; mais ils
 x ; les joues
 & les lèvres
 ut ceux qui
 es monstres
 futprenant

que ces hommes sauvages eussent quelques rap-
 ports éloignés, de figure, avec les animaux dont
 ils font la chasse, la pêche & leur nourriture ; si
 l'imagination, le climat, les habitudes, les sensa-
 tions, & sur-tout les alimens de la mere, influent
 dans la formation du fœtus. Mais si les Kamscha-
 dales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils
 se nourrissent, du - moins ils sentent le poisson,
 & ils exhalent une odeur forte de canard de mer ;
 & ils sont aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être
 par un raffinement de propreté. Avant d'entrer
 dans le tableau de leurs mœurs, il faut connaître
 leurs occupations ; elles se rapportent toutes à leurs
 premiers besoins, la nourriture, les vêtemens & le
 logement.

Kanf-
 chatka.

Ce peuple vit de racines, de poissons & d'am-
 hibies. Mais il fait plusieurs sortes de mélanges
 de ces trois substances. Leur principal aliment est
 le *ioukola* ou le *zaal* ; c'est - là leur pain. Ils pren-
 dent toutes sortes de poissons saumonés. Ils les
 découpent en six parties. On en fait pourrir la tête
 dans des fosses, pour les manger en poisson salé.
 Le dos & le ventre sechent à la fumée ; la queue
 & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hom-
 mes, & les arêtes pour les chiens. On dessèche
 cette espèce de pâte, & l'on en mange tous les
 jours.

Aliment.

Le second mets est le *caviar*, qui se fait avec des

**Kamf-
chatka.**

œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac & étendus sur le gazon. D'autres fois on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe ou des rouleaux de feuilles, on les sèche au feu, enfin on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, & on les couvre d'herbes & de terre, pour les faire fermenter. C'est ce caviar dont les Kamshadales sont toujours pourvus. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister long-temps sans autre nourriture. Quelquefois il mêle à son caviar sec de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux aliments veulent être ensemble. Le caviar se fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce est trop sèche pour qu'on puisse l'avaler.

Un régal plus exquis encore, est le *tchouprik*. On étend sur une claie, à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vide les entrailles; on le fait sécher sur des nattes, on le coupe en morceaux, & on

arde ses pro-
relacées.

Ce sont-là
de pain.

la chair des

Voici comme

creuse une fo

pierres. On y

par-dessous.

retire les cend

bois d'aulne v

ches, de la gr

entrecoupant

&, quand la

de gazon &

bien renferme

retire ces pro

entière, & va

cuites.

La manière

graisse de veau

la bouche un

des lèvres avec

mâcher.

Le mets le

est le *sélaga*. C

baies, broyées

caviar, de la g

garde ses provisions dans des sacs d'herbes en-
relacées.

Kamf-
chatka.

Ce sont-là les mets ordinaires, qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamfchadales, est la chair des veaux ou des monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-dessous. Quand la fosse est chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne verd, sur lequel on étend, par couches, de la graisse & de la chair de veau marin, entrecoupant ces couches de branches d'aulne; & quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entiere, & valent mieux ainsi boucanées, que crues.

La maniere dont les Kamfchadales mangent la graisse de veaux marins, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent près des lèvres avec un couteau, & de l'avalier sans la mâcher.

Le mets le plus recherché des Kamfchadales; est le *sélaga*. C'est un mélange de racines & de baies, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin,

**Kamf-
chatka.**

& du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une manière qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamfchadales nettoient & blanchissent leurs mains crasseuses dans le *sélaga*, qu'elles pétrissent & délaient avec la *farana*.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois, pour s'égayer, ils y faisaient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grace, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamfchadales sont fort altérés par le poisson sec, dont ils se nourrissent. Aussi ne cessent-ils point de boire de l'eau après leur repas, & même la nuit. Ils y mettent de la neige, ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

L'homme sauvage est nécessairement plus féroce au Nord, qu'au Midi. Destructeur à double titre; la Nature qui lui donne beaucoup de faim & peu de fruits, veut qu'il tue des animaux pour se nourrir & pour s'habiller. Ainsi, le Kamfchadale engraisé, rempli de poissons, ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert & fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le Roi de la Nature, dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes & les Cosaques, à coups de

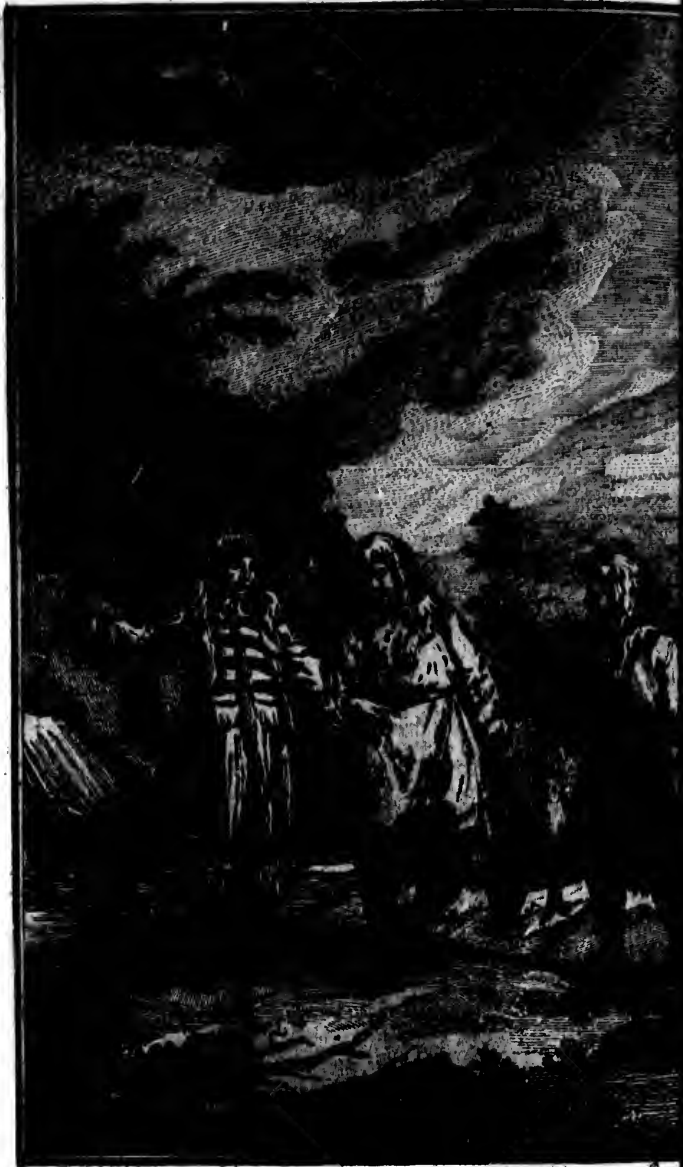
fusil

L E

ages on
iere qu
es fem
ent leur
étriffen

. Autre
ifer de
u-de-vi
leur eu
ces sau
s Kamf
ec, don
point de
la nuit
e, pour

plus fé-
double
de fain
animaux
nli, le
ons, ou
uvert &
doute,
e pénin-
eût été
oups de
fuii



Habillemens des Kamtchadals

1. Habit d'Hiver. 2. Habit d'Été. 3. Habit de Cérémonie.

D E
 si & de bâto
 ré de peaux
 plumes d'e
 usues ensem
 sont aussi b
 habits cour
 eux; ils en ont
 même un ve
 casaque ferm
 passer la tête.
 en, dont on
 is temps, sans
 re pardessus la
 tches qui son
 garnis tout
 chien blanc
 donnés sur le
 ou d'étoff
 houpes de fil
 rs. La casaqu
 nc ou tacheté
 l'habit que le
 , & les Co
 ur les femme
 es ne differe
 emens de de
 Les femmes p
 & un caleç
 Tome. X

fil & de bâton, il se faisoit un habillement bizarre de peaux de renard, de chien de mer, & de plumes d'oiseaux amphibies, grossièrement cousues ensemble. Aujourd'hui les Kamschadales sont aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts, qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue, qui tombe plus bas: ils ont même un vêtement de dessus, c'est une espèce de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour passer la tête. Ce collet est garni de pattes de chien, dont on se couvre le visage dans le mauvais temps, sans compter un capuchon qui se retire par dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, & le bas de l'habit sont garnis tout autour, d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont ornés sur le dos & les coutures de bandes de peau, ou d'étoffes peintes, quelquefois chamarrés de houppes de fil, ou de courroies de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, lisse ou tacheté, qu'on tourne en-dehors. C'est l'habit que les Kamschadales appellent *kakpi*, & les Cosaques *koukliancha*. Il est le même pour les femmes que pour les hommes: les deux sexes ne diffèrent dans leurs habits, que par les ornemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque, une chemise & un caleçon, cousus ensemble. Ce vêtement

 Kam-
chatka.

 Habille-
mens.

Kamf-
chatka.

se met par les pieds, & se ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *chonba*. Les hommes ont aussi, pour couvrir leur nudité, une ceinture qu'ils appellent *machwa*. On y attache une espèce de bouc pour le devant, & un tablier pour le derrière. C'est le déshabillé de la maison; c'était tout l'habit d'été d'autrefois. Aujourd'hui les hommes ont pour l'été des caleçons ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges & fourrées avec le poil en-dedans sur le derrière, en-dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottes courtes; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle est faite de peau de veau marin, fourrée en-dedans de peaux à longs poils pour l'hiver ou d'une espèce de foin. Les belles chaussures des Kamshadales ont la semelle de peau blanche de veau de mer, l'empaigne de cuir rouge & brodé comme leur habit, les quartiers sont de peau blanche de chien, & la jambe de la botte est de cuir sans poil, & même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé c'est qu'il a une maîtresse.

Autrefois les Kamshadales avaient des bottes ronds; sans pointe, faits de plumes d'oiseaux & de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes.

Habillemen
1. Habit des jours



Habillemens des Femmes du Kamtchatka

1. Habit des jours ordinaires. 2 et 3. Habits de Cérémonie

D

tes. Les femmes
dit pas de
maux, ou d
étaient si att
qu'elles ne
parce qu'on
tiser, ou qu
avaient quel
clés en perr
le luxe de cel
mises, même

Elles ont
vailler plus q
tent jamais.
visage; elles
rouge. Le pro
lue, qu'elles
d'une plante
l'huile de ve
étranger, elle
se parer.

Le luxe a f
depuis que le
leur politesse,
peut guères s'
de cent rouble
doute, cette
y a des gens

tes. Les femmes portaient des perruques, on ne dit pas de quelle matiere, si c'est de poil d'animaux, ou d'une espèce de jonc velu. Mais elles étaient si attachées à cette coëffure, dit M. Steller, qu'elles ne voulaient point se faire chrétiennes, parce qu'on leur ôtait la perruque pour les baptiser, ou qu'on leur coupait les cheveux qu'elles avaient quelquefois naturellement frisés & bouclés en perruques. Aujourd'hui ces femmes ont le luxe de celles de Russie : elles portent des chemises, même avec des manchettes.

Kamf-
chatka.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travailler plus qu'avec des gants, qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavaient pas même le visage; elles se le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier est fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, & le second d'une plante marine, qu'elles font tremper dans l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent se laver, s'enluminer & se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtschatka; depuis que les Russes y ont porté leur goût & leur politesse, qu'un Kamtschadale, dit-on, ne peut guères s'habiller, lui & sa famille, à moins de cent roubles ou de cinq cens francs. Mais, sans doute, cette dépense s'arrête aux riches. Car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode,

Kamschatka.

& sur-tout les vieilles femmes. Un Kamschadale du premier ordre, est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien de terre & de mer, de la marmotte, du béliet sauvage, des pattes d'ours & de loups, beaucoup de veau marin, & de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes, pour habiller un Kamschadale à l'antique.

Logemens.

Une des commodités de la vie des sauvages, est de changer d'air & de logement avec les saisons. S'ils n'ont pas de ces palais éternels, qui voient naître & mourir plusieurs générations, chaque famille a du moins sa cabane d'hiver & sa cabane d'été, ou plutôt des matériaux d'un logement; ils en font deux, amovibles & portatifs. Leur logement d'hiver qu'ils appellent *iourte*, se construit de cette manière.

On creuse un terrain, à la profondeur de quatre pieds & demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur. Mais on peut juger de cette dernière dimension, par le nombre & la distance des poteaux, qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux quartiers longs égaux, on enfonce quatre poteaux, séparés d'environ sept pieds l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres, disposées sans doute dans la longueur de la *iourte*. Les poutres



Benoit Dierx.

Pl. ou Habitation souterraine des Kamtchadals pendant l'hiver

dale
e sur
erre
age,
veau
t pas
er un

s, est
aisons.
voient
chaque
cabane
ment,
eur lo-
e conf,

le qua-
tionnée
e même
e cette
distance
mplace-
x quar-
aux, sé-
re. Ces
ées sans
poutres

portent de
sur la terre
ches, & tou
& de terre
une forme
il soit quar
ouverture
fenêtre & d
tre un des
de dégagem
dehors par
les ustensiles
pour les hor
des parois, f
res de natte
la nuit. On c
les, qui von
minée. Elles
étouffé par l
l'adresse d'y
des échelons
pointe du pi
autre ouvert
ioupana; ma
un homme a
plutôt une fe
ordinaire, à t
le dos; tant i

portent des solives, dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, & toute cette charpente est revêtue de gazon & de terre, mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en-dehors, quoiqu'en-dedans il soit quarré. Au milieu du toit, on ménage une ouverture quarrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre & de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chasser la fumée en-dehors par la cheminée. Vis-à-vis du foyer, sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour, & dormir la nuit. On descend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes. On y serait bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode, qu'on appelle *ioupana*; mais elle n'est que pour les femmes: un homme aurait honte d'y passer, & l'on verrait plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos; tant il est glorieux d'être homme, chez

Kamf-
chatka,

Kamschotka.

les peuples qui ne connaissent encore d'empire que celui de la force. Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en tenailles, pour jeter les gros tifons par-dessus la iourte, à travers la cheminée. C'est même une joute de force & d'adresse, entre les Kamschadales. Ces maisons d'hiver sont habitées depuis l'automne jusqu'au printemps.

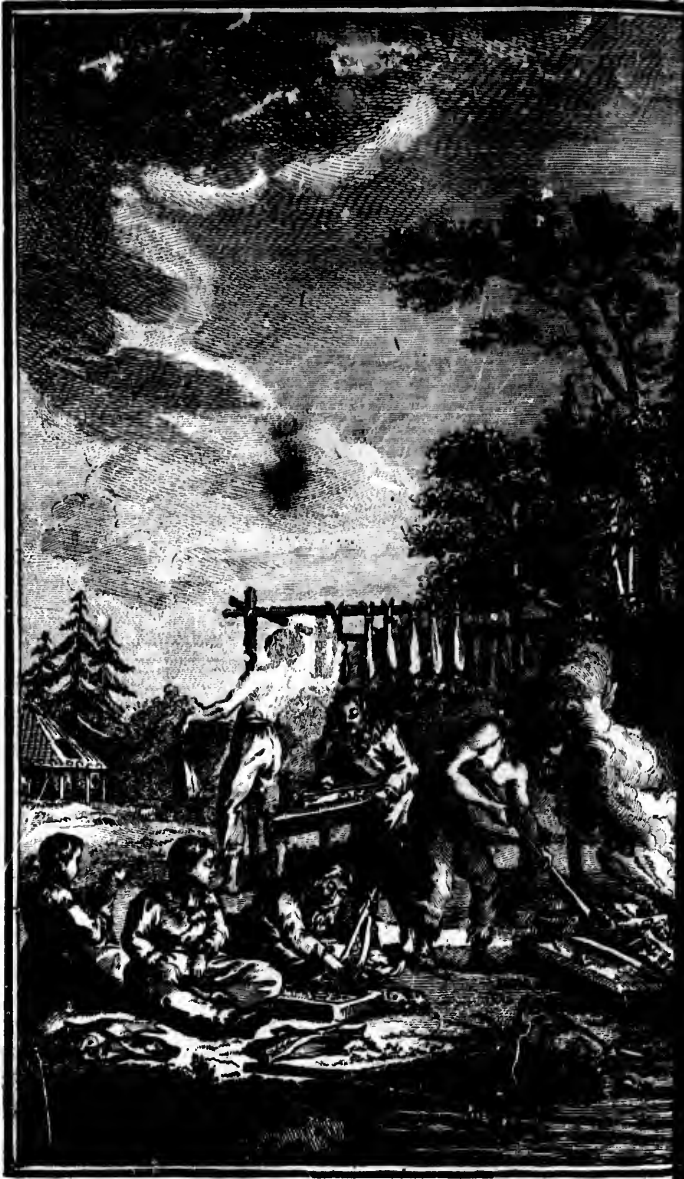
C'est alors que les Kamschadales sortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux, de leurs souterrains, & vont camper sous des *balaganes*, dont voici la description,

Neuf poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs, à égale distance, comme des quilles, sont unis par des traverses & surmontés de soliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au-dessus s'élève un toit en pointe, avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher. Deux portes ou trappes, s'ouvrent, en face l'une de l'autre. On descend dans les iourtes, on monte dans les balaganes, & c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons, par le toit, c'est pour les garantir des bêtes, & sur-tout des ours, qui viendraient y manger les provisions de poisson, comme ils font quelquefois, quand les rivières & les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes, est appelé *ostrog*, par les Cosaques, c'est-à-dire, habitation ou peuplade.

que
on
ros
ée.
ntre
ées

de
ux ,
des

trois
font
eaux
Au-
ches
ntre
Deux
l'au-
dans
por-
ar le
tout
fions
uand
. Un
par
lade,



Maniere dont les Kamtchadals font sécher le Poisson et fonder
la Graisse &c.&c.

D
Un ostrog
seraient les
ordinairement
dès-lors le
à ces rivières
terres. Les
ou leur Di
ans sur les
peupla de
les bords &
Aussi ne s'é
migrations,
Mais les pe
ses côtes ou
gnés. La ch
marins, éten
quante lieues
met. point d
comme l'amb
tes chez les
Les meubl
des auges, d
& des traînea
tent ni de l
Comment on
du fer ou de
& des caillou
tenne ou de

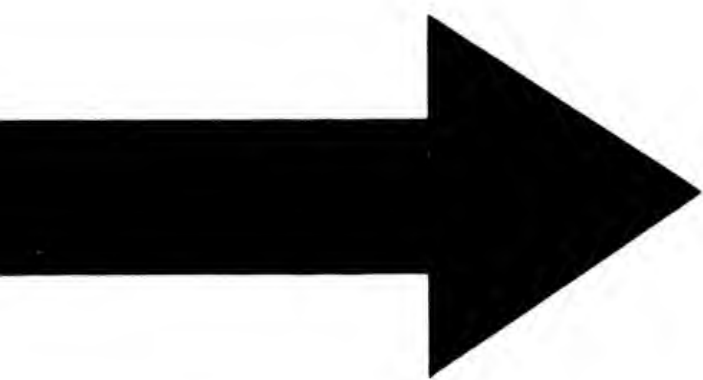
Un ostrog a l'air d'une ville, dont les balaganes
 feraient les tours. Ces sortes d'habitations sont
 ordinairement près des rivières, qui deviennent
 dès-lors le domaine des habitans. Ils s'attachent
 à ces rivières, comme les autres peuples à leurs
 terres. Les Kamschadales disent que leur Pere
 ou leur Dieu (c'est la même chose) vécut deux
 ans sur les bords de chaque riviere, & qu'il les
 peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage
 les bords & les eaux de la riviere où ils étaient nés.
 Aussi ne s'éloignaient-ils gueres, dans leurs trans-
 migrations, de ce domaine antique & inaliénable.
 Mais les peuples voisins de la mer, bâissent sur
 ses côtes ou dans les bois, qui n'en sont pas éloi-
 gnés. La chasse, ou plutôt la pêche des veaux
 marins, étend quelquefois leurs excursions à cin-
 quante lieues de leurs habitations. La faim n'ad-
 met point de demeure fixe chez les Sauvages;
 comme l'ambition ne connaît ni frontieres, ni limi-
 tes chez les peuples policés.

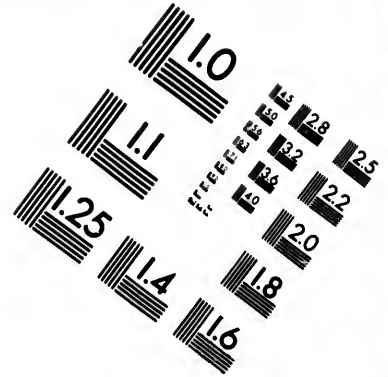
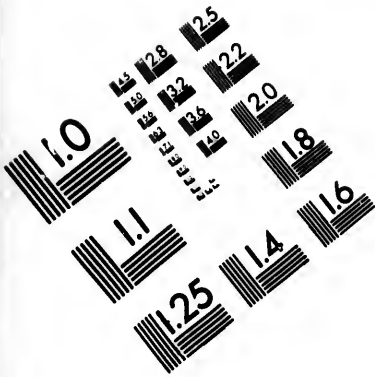
Les meubles des Kamschadales sont des tasses,
 des auges, des paniers ou corbeilles, des canots
 & des traîneaux; voilà leurs richesses, qui ne cou-
 tent ni de longs desirs, ni de grands regrets.
 Comment ont-ils fait ces meubles, sans le secours
 du fer ou des métaux? C'est avec des ossemens
 & des cailloux. Leurs haches étaient des os de
 renne ou de baleine, ou même de jaspe, taillés

 Kam-
 chatka.

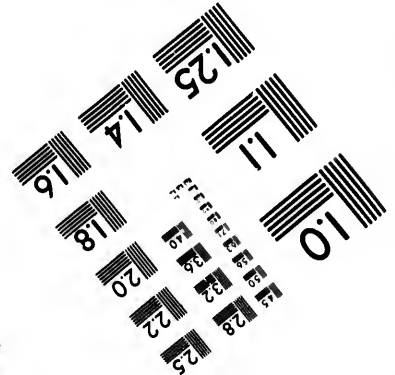
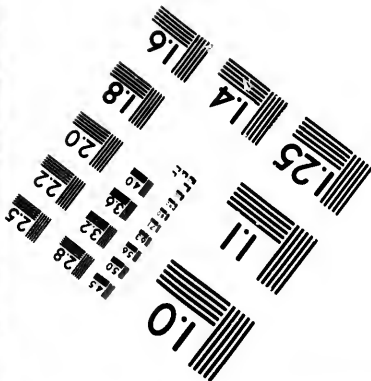
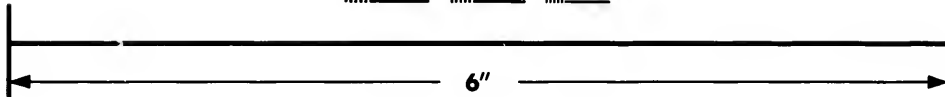
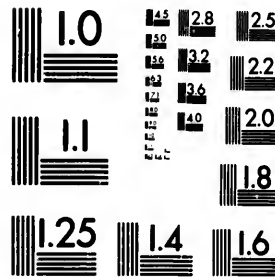
 Meubles
 & Instru-
 mens.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.5 2.8
2.5 3.2
3.6 4.0
4.5 5.0
5.5 6.0
6.5 7.0
7.5 8.0
8.5 9.0
9.5 10.0
10.5 11.0
11.5 12.0
12.5 13.0
13.5 14.0
14.5 15.0
15.5 16.0
16.5 17.0
17.5 18.0
18.5 19.0
19.5 20.0
20.5 21.0
21.5 22.0
22.5 23.0
23.5 24.0
24.5 25.0
25.5 26.0
26.5 27.0
27.5 28.0
28.5 29.0
29.5 30.0
30.5 31.0
31.5 32.0
32.5 33.0
33.5 34.0
34.5 35.0
35.5 36.0
36.5 37.0
37.5 38.0
38.5 39.0
39.5 40.0
40.5 41.0
41.5 42.0
42.5 43.0
43.5 44.0
44.5 45.0
45.5 46.0
46.5 47.0
47.5 48.0
48.5 49.0
49.5 50.0
50.5 51.0
51.5 52.0
52.5 53.0
53.5 54.0
54.5 55.0
55.5 56.0
56.5 57.0
57.5 58.0
58.5 59.0
59.5 60.0
60.5 61.0
61.5 62.0
62.5 63.0
63.5 64.0
64.5 65.0
65.5 66.0
66.5 67.0
67.5 68.0
68.5 69.0
69.5 70.0
70.5 71.0
71.5 72.0
72.5 73.0
73.5 74.0
74.5 75.0
75.5 76.0
76.5 77.0
77.5 78.0
78.5 79.0
79.5 80.0
80.5 81.0
81.5 82.0
82.5 83.0
83.5 84.0
84.5 85.0
85.5 86.0
86.5 87.0
87.5 88.0
88.5 89.0
89.5 90.0
90.5 91.0
91.5 92.0
92.5 93.0
93.5 94.0
94.5 95.0
95.5 96.0
96.5 97.0
97.5 98.0
98.5 99.0
99.5 100.0

11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

Kamf-
shatka.

en coin. Leurs couteaux sont encore aujourd'hui d'un crystal de roche, pointus & taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline; assez longues pour être percées plusieurs fois, quand elles se rompent à la tête.

On ne décrit point leurs ustensiles. Mais les plus beaux sont des auges de bois, qui coûtaient autrefois un an de travail. Aussi c'était assez d'une belle auge, pour distinguer un village entier, quand elle pouvait servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamichadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne saurait trop vanter une de ces auges.

Pour faire leurs outils & leurs meubles, ces Sauvages ont besoin de feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec & rond, qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, & ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée & broyée, leur sert de meche. Ils préfèrent leur art de faire du feu à celui d'en tirer des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile, par l'habitude.

Leurs canots sont de deux sortes; les uns qu'ils appellent *koiakhtaktim*, sont faits, à peu - près, comme les bateaux des Pêcheurs Russes; mais ils ne s'en servent gueres que sur la riviere de Kamf-

chatka. L
de la mer
& la pou
échancrés
remplir d
exposer c
pêche; on
recoud av
fate avec
chanvre. C
soient bris
pratique d
jointures fi
res de bar
Kamichada
bateaux de
d'un de ces a

Ces cano
mais au tran
ces bateaux
remontent
Quand la ri
ils sont que
leur perche
Mais si le
même quar
grands bate
taux. Si la c

chatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer, & qui s'appellent *taktous*, ont la proue & la poupe d'égale hauteur, & les côtés bas & échancrés vers le milieu, ce qui les expose à se remplir d'eau, quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer, à la grande pêche; on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, & on les calfaté avec de la mousse ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés & entr'ouverts par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits, ces jointures flexibles & liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *baidares*. Ceux des Kamschadales, qui manquent de bois, font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux, qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non-seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivières avec de longues perches. Quand la rivière est rapide, & le canot chargé, ils font quelquefois un quart d'heure courbés sur leur perche, pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vide, ils feront vingt, & même quarante verstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place,

Kamschatica.

**Kamf-
chatka.**

comme le poisson sec, qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble, avec des planches en travers, qui servent de pont : mais on n'a gueres cette facilité que sur le Kamschatka, riviere plus large & moins rapide que les autres.

M. Krachenninikow a mieux détaillé la description des traîneaux, que celle des canots. Voici comment les Kamschadales construisent les voitures de terre.

« Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent, pour cet effet, un morceau de bouleau qui ait cette forme, ils le séparent en deux parties, & les attachent à la distance de treize pouces, par le moyen de quatre traverses; ils élèvent, vers le milieu de ce chassis, quatre montans, qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage, environ. Ils établissent sur ces quatre montans le siège, qui est un vrai chassis, de trois pieds de long, sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légères, & des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore, sur le devant, un bâton qui tient, par une extrémité, à la première traverse, & par l'autre, au chassis qui forme le siège. » Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnois en coûte vingt. Aussi est-il composé de plusieurs pièces.

Les traits roies larges les des chiens trait porte qui passe du traîneau.

Le timon attachée par & de l'autre qui tient les s'écarter.

Une cour (Ouzda) tient le timon, & qu'on attache

Le Kams Ochtal. C'est garni de gre chiens, criant il tourne à traîne un pied enfonce son b il attache des gemelles de c revêtus : quan traîneaux de cui es jambes pen ge. Il n'y a c

Les traits qu'on appelle *alaki*, sont deux courroies larges & amples, qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espèce de poitrail : chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Kamf-
charka.

Le timon (*pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet, sur le devant du traîneau; & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter.

Une courroie plus longue, qui sert de rênes (*Ouzda*) tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de volée.

Le Kamschadale conduit son attelage avec l'*Ochtal*. C'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *Onga*, s'il veut aller à gauche; *Kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir, dont les ais du traîneau sont revêtus : quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseient dans

Kamf-
chaika.

le traîneau, le visage tourné vers les chiens, où qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture, & vont à leur façon.

Cependant, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précède les chiens avec des espèces de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par des traverses; dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais & ces traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *Brodowchiki*, prend les devants, & fraie la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas, & pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de temps à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour, tant les chemins sont difficiles & hérissés de brossailles, ou de glaces.

Un Kamtschadale ne va jamais sans raquettes & sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux, ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vitesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes les forces, ils emportent le traî-

D
neau; & c
Alors il n'a
ses chiens,
poids est pl
l'homme le
sur son vent
arrêtés, ou
Les arme
lance, la pi
de bois de
bouleau. Les
Leurs fleches
longueur; la
façons. Quar
fleche *Kaugh*
mince; & *Ag*
Ces fleches
l'on en meur
que l'homme
Les lances
les piques (*Ou*
Le manche es
La cuirasse,
ou de veau m
que l'on croi
plastiques & fl
cuirasse couvr
côté droit. L

neau ; & quelquefois reuversent le Voyageur. Alors il n'a d'autre ressource, que de courir après les chiens, qui vont d'aurant plus vite, que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape, & se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

Les armes des Kamshadales, sont l'arc, la lance, la pique & la cuirasse. Ils font leur arc de bois de mélèse, & le garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y seruent de corde. Leurs fleches ont environ trois pieds & demie de longueur ; la pointe en est armée de différentes façons. Quand c'est de pierre, ils appellent la fleche *Kauglatch* ; *Pinch*, si le bout est d'un os mince ; & *Aglpinch*, si cette pointe d'os est large. Ces fleches sont la plupart empoisonnées, & l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins que l'homme ne suce la plaie qu'elles ont faite.

Les lances sont armées comme les fleches : les piques (*Oukarel*) sont armées de quatre pointes. Le manche en est fiché dans de longues perches.

La cuirasse, ou cote d'armes, est faite de nattes, ou de veau marin. On coupe le cuir en lanieres, que l'on croise & tresse de façon à les rendre elastiques & flexibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche, & s'attache au côté droit. Les Kamshadales portent de plus

Kamshatka.

Armes.

Kamf-
chatka.

deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, & l'autre la tête parderrière. Mais ce sont des atmes défensives, qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

Mœurs.

« Les Kamschadales ont des mœurs grossières; » dit M. Steller. Leurs inclinations ne diffèrent point de l'instinct des bêtes; ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, & ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'ame.

« Les Kamschadales sont extrêmement grossiers, » disent les Russes. La politesse & les compliments ne sont point d'usage chez eux. Ils n'ont point leurs bonnets; & ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours, qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux. . . . Ils font consister leur bonheur dans l'oïveté, & dans la satisfaction de leurs appétits naturels. . . . Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse & plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement mêlé de mépris, la manière de vivre des Cosaques & des Russes. »

Les femmes des Kamschadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément. M. Steller dit qu'il en vit une sortir de sa iourte, & revenir au

bout d'un
moindre
accouchem
habitans d
tion d'âge
n'alarme g
ombilical
bril avec u
chiens. To
leurs mains
avec le per
enfants les no
désignent c
lière, ou q
l'homme qu
Une caiss
ménage sur
pour laisser
leurs enfans
vailler, sans
Elles les alla
conde année
fois ils vont
ils mangent il
pour la fam
grimper sur l
bonne heure
tement, qui s

bout d'un quart d'heure avec un enfant , sans la moindre marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux , en présence de tous les habitans du bourg , ou de l'ostrog , sans distinction d'âge , de sexe ; & cet état de douleur n'alarme gueres la pudeur. Elles coupent le cordon ombilical avec un caillou tranchant , lient le nombril avec un fil d'ortie , & jettent l'arriere-faix aux chiens. Tous les assistans prennent l'enfant dans leurs mains , le baisent , le caressent , & se réjouissent avec le pere & la mere. Les peres donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts ; & ces noms désignent ordinairement quelque qualité singuliere , ou quelque circonstance relative , soit à l'homme qui le portait , soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau ; on y ménage sur le devant une espèce de gouttiere , pour laisser écouler l'urine. Les meres portent leurs enfans sur le dos , pour voyager , ou travailler , sans jamais les emmailloter , ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année , ils se traînent en rampant ; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens , dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille , quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure ces enfans , à la Samoyede. Ce vêtement , qui se passe par les pieds , est un habit

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

où le bonnet, le caleçon & les bas sont attachés & cousus ensemble. On y ménage un trou par derrière, pour satisfaire aux besoins pressans, avec une pièce qui, fermant cette ouverture, tombe & se relève comme celle de nos culottes de peau, faites pour monter à cheval.

Les parens aiment leurs enfans, sans en attendre le même retour. Si l'on en croit M. Steller, les enfans grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle, que par de l'indifférence. La vieilleffe infirme est sur-tout dans le mépris. Au Kamfchatka, les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent, sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parens; quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un pere & d'une mere sur leur fille, se réduit à dire à son amant, *touche-la, si tu peux.*

Mariages.

Ces mots sont une espèce de défi, qui suppose, ou donne de la bravoure. La fille recherchée, est défendue, comme une place forte, avec des camifoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudrait, ou ne voudrait pas faire, de ses bras & de ses forces. Si l'amant la rencontre seule, ou

peu envi
arrache &
dont elle
peut, jusq
toucher. S
à lui; dès
triomphe,
avec lui d
n'est qu'ap
& telle pla
emportée.
fendent, t
grands coup
tignent le v
des balagan
couvert de
guérir avec
recommence
heureux pou
maîtresse a
toire, en cri
tif, Ni, Ni.
l'aveu coûte
qu'à celui qu
qu'il lui faut
de les livrer,
Pour touche
dans l'habit
Tome

peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache & déchire les habits, les toiles & les liens dont elle est enveloppée, & se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui; dès le soir même, il vient jouir de son triomphe, & le lendemain, il emmène sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est qu'après une suite d'affaires très-meurtriers; & telle place coûte sept ans de siège, sans être emportée. Les filles & les femmes qui la défendent, tombent sur l'assaillant à grands cris & à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, & quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux, estropié, meurtri, couvert de sang & de contusions, va se faire guérir avec le temps, & se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses desirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire, en criant d'un ton de voix tendre & plaintif, *Ni, Ni*. C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait, qu'à celui qui l'obtient. Car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer, au prix de travaux longs & pénibles. Pour toucher le cœur de sa maîtresse, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir

 Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

quelque temps toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entièrement perdus, ou faiblement récompensés. S'il plaît aux parens de sa maîtresse, qu'il a gagnée, il demande, & on lui accorde la permission de la toucher.

Après cet acte de violence & d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célébrer la fête, ou le festin de leurs noces, chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après M. Krachennikow; qui fut témoin, en 1739, d'une noce du Kamfchatka.

« L'époux, dit-il, accompagné de sa femme & de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots, pour aller rendre visite à son beau-pere. Les femmes, assises avec la mariée, portaient des provisions de bouche en abondance. Les hommes tout nus, & sur-tout le marié, conduisaient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre; on fit des sortilèges & des conjurations, en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, où étoient attachés des caleçons, & quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots, & l'on aborda près de la maison du beau-pere. Un des jeunes garçons, député du

D
village de
jusqu'à la
On l'y de
femme, qu
l'échelle u
on avait p
premiere de
aux pieds p
jeunes mari
sur le foyer,
la iourte.
On ôta à
on l'avait su
tous les pare
nouveaux mar
ment sont gr
prépara les pr
res. Le lende
bonna son festi
se séparèrent
arent quelque
travailler. »
Telles sont les
secondes n'
se remarier
et, c'est-à-dire
me que cel
ification est

Le village de la matiée, la conduisit depuis le canot jusqu'à la iourte, où devait se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédait, avait mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle on avait prononcé des paroles magiques, à la première descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit sur le foyer, à côté du bois préparé pour chauffer la iourte.

Kamf-
chatka.

On ôta à la mariée, les habits superflus dont on l'avait surchargée, pour en faire présent à tous les parens, qui pouvaient en rendre aux nouveaux mariés; car ces sortes de dons rarement sont gratuits. L'époux chauffa la iourte, prépara les provisions, & régala tous les convives. Le lendemain, le pere de la jeune épouse donna son festin; & le troisieme jour, les convives se separerent : mais les nouveaux mariés restèrent quelques jours chez le beau-pere, pour travailler.

Telles sont les cérémonies des premières noces; les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui se remarier, n'a besoin que de se faire puer, c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette cérémonie est si déshonorante pour l'homme,

Kamf-
chatka.

qu'il n'y a que des étrangers qui veulent s'en charger. Une veuve risquait autrefois de l'être toute sa vie ; mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamfchatka , les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes noces. On se purifie en ce pays-là , comme on se fouille en d'autres.

Rien n'est plus libre au Kamfchatka , que les loix du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise , si ce n'est entre le pere & sa fille entre le fils & sa mere. Un homme peut épouser plusieurs femmes , & les quitter. La séparation d'un lit est le seul acte de divorce. Les deux époux ainsi dégagés , ont la liberté de faire un nouveau choix , sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entr'elles de leur mari commun , le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort. On dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres , de trouver dans les femmes , qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas trouver ; les doux obstacles , que la Nature oppose à l'amour , dans une vierge intacte.

Cependant les femmes Kamfchadales ont une leur modestie ou leur timidité. Quand elles se voient , & c'est toujours le visage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe ; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin

étroit , elles passent , sans parler , sans saluer leurs iours. Elles n'ont ni la muraille qui continuent leurs mœurs grossières & infâmes & les femmes rusées de ce sexe est plus que farouches. Ce sont

Tous les Peuples de ressemblance aux pêcheurs en ce

Au printemps la bouchure des rivières beaucoup de poissons ou bien ils ne prennent une *Wachinia*. Que les marins. En été on le fait sécher en portions. En automne on dresse des tentes. En hiver , on se couvre de peaux de zibelines & de des provisions

étroit, elles lui tournent le dos pour le laisser passer, sans être vues. Quand elles travaillent dans leurs ioutras, c'est derrière des rideaux; & si elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille, dès qu'il entre un étranger, & continuent leur ouvrage. Mais ce sont, dit-on, les mœurs grossières de l'ancienne rusticité. Les Cosaques & les Russes polissent insensiblement ces femmes rudes & sauvages, sans songer que ce sexe est plus dangereux, peut-être, apprivoisé, que farouche.

Kamf-
chiatka.

Ce sont les occupations qui font les mœurs. Tous les Peuples du Nord ont beaucoup de ressemblance entr'eux; les Peuples chasseurs & pêcheurs encore davantage.

Travaux.

Au printemps, les hommes se tiennent à l'embouchure des rivières, pour attraper, au passage, beaucoup de poissons qui retournent à la mer, ou bien ils vont dans les golfes & les baies, prendre une espèce de merluche, qu'on appelle *Sachinia*. Quelques-uns vont à la pêche des castors marins. En été, l'on prend encore du poisson; on le fait sécher, on le transporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards, on dresse des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver, on va sur ces voitures, à la chasse des zibelines & des renards, ou chercher du bois & des provisions, s'il en reste dans les ba-

Kamf-
chatka.

laganes , ou bien on s'occupe dans sa hutte à faire des filets.

Dans cette saison , les femmes filent l'ortie avec leurs doigts grossiers. Au printemps , elles vont cueillir des herbages de toute espèce , & sur-tout de l'ail sauvage. En été , elles ramassent l'herbe dont elles ourdissent des tapis & des manteaux , ou bien elles suivent leurs maris à la pêche , pour vider les poissons qu'il faut sécher. En automne , on les voit couper & rouir l'ortie , ou bien courir dans les champs , pour voler de la *sarana* dans les trous des rats.

Ce sont les hommes qui construisent les iourtes & les balaganes , qui font les ustensiles de ménage , & les armes pour la guerre , qui préparent & donnent à manger , qui écorchent les chiens & les animaux , dont la peau sert à faire des habits ,

Les femmes taillent & cousent les vêtemens & la chaussure. Un Kamshadale rougirait de manier l'aiguille & l'alêne , comme font les Russes , dont il se moque. Ce sont encore les femmes , qui préparent & teignent les peaux. Elles n'ont qu'une manière dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux , pour les racler avec un couteau de pierre. Ensuite on les frotte avec des œufs de poisson frais ou fermentés , & l'on amollit les peaux , à force de les tordre

& de les frotter , jus-
Quand on
fumée dur
l'eau chaud
on les tord

Pour tein
en avoir on
forme de sa
versent dans
d'aulne , &
temps après
frappe avec
jusqu'à ce q
puis on le la
le frottant.
au maroquin
poil des ve
& leurs cha
rouge , très-f
l'écorce d'au
rale. Voilà
Kamshadale

Presque to
aux premiers
besoin le plu
renouvelle à
êtres vivans

& de les fouler. On finit par les ratifier & les froter, jusqu'à ce qu'elles soient nettes & souples. Quand on veut les ranner, on les expose à la fumée durant une semaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule & les ratiffe.

Kamf-
chatka.

Pour teindre les peaux de veau marin, après en avoir ôté le poil, les femmes les cousent en forme de sac, le côté du poil en-dehors. Elles versent dans ce sac une forte décoction d'écorce d'aulne, & le recousent par le haut. Quelque temps après, on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons, à plusieurs reprises; jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en-dehors, puis on le laisse sécher à l'air, & on l'amollit, en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins, pour garnir leurs robes & leurs chaussures, elles emploient un petit fruit rouge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun & une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux de Kamshadales.

Presque toutes leurs occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture besoin le plus pressant & le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande presque tous les

Kamf-
chatka.

soins des Peuples sauvages. Leurs voyages mêmes, semblables aux courses des animaux errans, n'ont pour but que la pêche & la chasse, la recherche, ou l'approvisionnement des vivres. Ils s'exposent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu désert par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens & son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligé de manger les courroies & les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs se mettent dans des creux qu'ils garnissent de branches, & s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distinguerait pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levaient de temps en temps, pour la secouer, ou s'ils ne se roulaient comme une boule, afin de s'échauffer & de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que, s'ils étaient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration, qui vient à se geler, ne les engourdît, & ne les suffoquât sous une atmosphère de glaçons. Quand les vents de l'Est au Sud soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du Nord, qui suit

de près ces sa-
de courir sur
dans des che-
bent & se noi-
y périssent d-
qui les a faisi-
faire du feu,
Eux & leurs
couchés pèle-
de poisson se-
mois de Mar-
passeront deu-
Les hommes
des pieds, ent-
tranquilleme-
leurs ils sont c-
ces Sauvage
s'étant couc-
vis-à-vis du
fond, quo-
dos fût co-
ces périls &
source pour
chiens. Cet
maître duran-
val, mais plu-
qui obligent
il ne s'écarte,

de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivières, dans des chemins roides & raboteux, ils y tombent & se noient, ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu, & s'ils l'avaient, ils la négligeraient. Eux & leurs chiens s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, & se nourrissent en route de poisson sec, qui n'a pas besoin d'appâts. Aux mois de Mars & d'Avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds, entortillés dans leurs pelisses, & dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. « J'ai vu plusieurs de ces Sauvages, dit M. Krachenninikow, qui s'étant couchés le soir, le dos tout nud, tourné vis-à-vis du feu, dormaient d'un sommeil profond, quoique le feu fût éteint, & que leur dos fût couvert de givre. » Mais, parmi tous ces périls & ces accidens, c'est une grande ressource pour l'homme, que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidèle échauffe & défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent; au milieu des ouragans, qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte gueres de son chemin, & si le mauvais

Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

temps l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage & prévoyant, sa sagacité prédit l'orage; & soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrète de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, & s'annonce sur la neige qu'il amollit, ou rend plus humide; le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, & semble avertir son maître de la tempête.

Guerres.

Qui croirait qu'un peuple si peu soigné de la Nature, fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? s'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, les Kamschadales se faisaient la guerre ent'eux, avant que les Russes vinssent les soumettre. Quel était l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employait les hommes à des travaux, les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'honneur, sentimens outrés & barbares chez tous les peuples, faisaient courir aux armes & au sang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre; c'en était assez pour détruire une habitation. On y allait de nuit, on s'emparait de l'entrée des iourtes; un seul homme, avec une massue, ou une pique, tuait ou perçait une famille entière. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamschadales aux Cosaques. Une habita-

D
tion se ré
songer que
maisons ve
peuplade p
il en a co
duire les K
la défense
force lui ma
le tribut po
qui n'était
de témoign
raient les cu
les endorma
Ensuite ils l
dans la nuit
trahisons, à
tions de ces
nuit, de leur
& leur maris
si les homm
vu des mon
uns les autr
volte, ou de
sur leurs ga
tous les hab
complot.
Rien de pl
que la cruaut

tion se réjouissait de la défaite d'une autre, sans songer que l'incendie d'une maison menace les maisons voisines, & que la destruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté cher aux Cosaques, pour réduire les Kamschadales. Ce peuple, terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse, si la force lui manque. Lorsque les Cosaques exigeaient le tribut pour les Russes, de quelque habitation qui n'était pas soumise, les Kamschadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attireraient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, & les endormaient par leurs présens & leurs festins. Ensuite ils les massacraient tous, ou les brûlaient dans la nuit. Les Cosaques ont appris, par ces trahisons, à se défier des caresses & des invitations de ces Sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit, de leur iourte; car elles abhorrent le sang, & leur maris n'osent en répandre sous leurs yeux; si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts; s'ils vont se visiter au loin, les uns les autres; c'est un indice infallible de révolte, ou de trahison, & les Cosaques se tiennent sur leurs gardes: on les égorgerait, eux & tous les habitans qui n'entreraient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamschadales, envers leurs pri-

Kamschadka.

Kamif-
chatka.

sonniers. On les brûle , on les mutile , on leur arrache la vie en détail , par des supplices lents , variés & répétés. Cette Nation est lâche & timide , disent-ils encore. Cependant elle craint si peu la mort , que le suicide lui est très-familier ; cependant , quand on fait marcher des troupes contre les Kamfchadales révoltés , ces rebelles savent se retrancher dans des montagnes , s'y fortifier , y attendre leurs ennemis , les repousser à coups de fleches ; cependant lorsque l'ennemi l'emporte , soit par la force , ou par l'habileté ; chaque Kamfchadale commence par égorger sa femme & les enfans , se jette dans des précipices , ou s'élançe au milieu des ennemis , « pour se faire un lit , dit M. Krachenninikow , dans le sang & le carnage , pour ne pas mourir sans se venger. Dans une révolte des habitans d'*Outkolok* , en 1740 , continue le même Voyageur , toutes les femmes à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le temps d'égorger , furent massacrées par les hommes , & ceux-ci se précipiterent dans la mer , du haut de la montagne où ils s'étaient réfugiés. » Est-ce là de la lâcheté , ou de la faiblesse ?

Fetians.

Ce peuple exposé à tant de maux , qui lui viennent de la Nature ou des hommes , n'est pas sans quelques plaisirs. Il connaît le doux lien de l'amitié , il sait exercer l'hospitalité. Elle consiste , entre amis , à se régaler. Un Kamfchadale en in-

D
vite un aut
veau marin
il se met à
lui enfonce
d'un ton fu
son coutea
mange. Ma
milieres. L
bon marche
intérêt.

Quand u
avec un de
échauffe d'
les mets c
rassasier dix
tin , & se d
un défi à c
l'autre , &
écuelle , san
la boisson.
hôte jette
pour augm
sue , jusqu'à
à l'hôte , qu
sortir de la
de l'un est
l'autre est
la bonne-c

vite un autre à manger. Ce sera de la graisse de veau marin. L'hôte en coupe une longue tranche, il se met à genoux devant son convive assis, il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà), & coupant avec son couteau ce qui déborde des lèvres, il le mange. Mais ce ne sont là que les invitations familières. Les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi ne se donnent-ils point sans intérêt.

Kamf-
chatka.

Quand un Kamschadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger. Il échauffe d'avar la iourte, & prépare, de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, & se déshabille, ainsi que son hôte : on dirait un défi à coups de poings. L'un sert à manger à l'autre, & verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion, par la boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur. Le convive mange & sue, jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grace à l'hôte, qui, de son côté, ne prend rien, & peut sortir de la iourte, tant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer & de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur & de la bonne-chère. Il vomira dix fois, avant de se

Kamf-
chatka.

rendre ; mais enfin , obligé d'avouer sa défaite ; il entre en composition. Alors son hôte lui fait acheter la trêve par un présent ; ce seront des habits , ou des chiens ; menaçant de le faire chauffer , & manger , jusqu'à ce qu'il creve ou qu'il paie. Le convié donne ce qu'on lui demande , & reçoit , en retour , des haillons , ou de vieux chiens estropiés. Mais il a le droit de la revanche , & rattrape ainsi dans un second festin , l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

Cette réciprocité de traitement entretient les liaisons , l'amitié , l'hospitalité chez les Kamfchadales. Si l'hôte ne se rendait pas à l'invitation du convive qu'il a si bien regalé , celui-ci viendrait s'établir chez lui , sans rien dire ; & s'il n'en recevait pas des présens , même sans les demander ; l'étranger , après avoir pallé la nuit , attellerait ses chiens sur la iourte de son hôte ; & s'asseyant sur son traîneau , il enfoncerait son bâton dans la terre , sans partir , jusqu'à ce qu'il eût reçu des présens. Ce serait une injure cruelle , & le sujet d'une rupture , & d'une inimitié sans retour , que de le laisser aller les mains vides ; & l'hôte avare demeurerait sans amis , déshonoré parmi tous ses voisins.

M. Krachenninikow raconte l'histoire d'un Cosaque , qui se fit donner , par un Kamfchadale , une belle peau de renard , à force de le chauf-

D
fer , & de
sent , le Sau
si bien traite
vaient pas r

Lorsque
la joie , ils
Nature ne
par une espè
d'opium. Il
Ils en avaler
sinon ils bo
ils ont fait
modéré de c
de la vivacité
rageux ; mais
nément , les
des convulsio
de l'ivresse &
pleurent , au
plupart trem
frages ; & qua
mons. Cepen
dans l'usage
dans ces symp
instruits par l'
chenninikow
été témoin ,
« Mon In

fer, & de le sauler. Loin de regretter son présent, le Sauvage se vantait de n'avoir jamais été si bien traité, disant que les Kamschadales ne sa-
vaient pas régaler leurs amis comme les Russes.

Lorsque les Kamschadales veulent se livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La Nature ne les y porte pas : mais ils y suppléent par une espèce de champignon qui leur tient lieu d'opium. Il s'appelle *mucho-more*, *tue-mouche*. Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux, sinon ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'usage modéré de cette boisson leur donne de la gaieté, de la vivacité; ils en sont plus légers & plus courageux; mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette, en moins d'une heure, dans des convulsions affreuses. Elles sont bientôt suivies de l'ivresse & du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triste ou gai : la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages; & quand ils sont Chrétiens, l'enfer & les démons. Cependant les Kamschadales plus réservés dans l'usage du *mucho-more*, tombent rarement dans ces symptômes de frénésie. Les Cosaques moins instruits par l'expérience, y sont plus sujets. M. Krachenninikow en rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

« Mon Interprete, dit-il, ayant bû de la li-

Kam-
chatka.

Kamf-
chatka.

» queur de ce champignon, sans le savoir, devint
 » si furieux, qu'il voulait s'ouvrir le ventre avec un
 » couteau. Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on
 » lui retint le bras, au moment qu'il allait se
 » frapper.

» Le domestique d'un Officier Russe, avait ré-
 » solu d'étrangler son maître persuadé, disait-il,
 » par le *mucho-more*, qu'il ferait une belle action ;
 » & il l'aurait exécutée, si ses camarades ne l'en
 » avaient empêché.

» Un soldat ayant mangé un peu de *mucho-*
 » *more*, avant de se mettre en route, fit une
 » grande partie du chemin sans être fatigué. Enfin,
 » après en avoir mangé encore jusqu'à être ivre,
 » il se ferra les testicules & mourut.»

Un Kamschadale, dans cette ivresse, saisi de
 la peur de l'enfer, confessa tout haut ses péchés
 devant ses camarades, s'imaginant ne les dire qu'à
 Dieu.

Le *mucho-more* est d'autant plus redoutable,
 pour les Kamschadales, qu'il les pousse à tous les
 crimes, & les expose dès-lors au supplice. Ils
 l'accusent de tout le mal qu'ils voient, qu'ils font,
 qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces
 suites funestes, on n'est pas moins avide de ce
 poison. Les Koriaques, qui n'en ont point chez
 eux, en font tant de cas, que par économie, ou
 pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu ou
 mangé,

mangé, ils
 un vase, &
 de cette liqueur
 pignons ne
 pour troubler

Aussi les
 divertissement
 la description
 M. Krachent

qui devaient
 natte sur le
 se mirent à
 Elles comen
 épaules, &
 bas, & en

ment des
 haussant leu
 cessèrent d
 d'haleine,

» Les fem
 liere : elles
 à-vis des a
 sur le vent
 doigts des
 & remuent
 immobiles,

Presque to
 pantomimes.

mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, & la boivent pour s'enivrer, à leur tour, de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal ; mais dix suffisent pour troubler l'esprit & les sens.

Kamtschatka.

Aussi les femmes n'en usent jamais. Leurs divertissemens sont la danse & le chant. Voici la description d'une de ces danses, dont M. Krachenninikow fut témoin. « Deux femmes,

Danses,

» qui devaient danser ensemble, étendirent une » natte sur le plancher, au milieu de la iourte, & » se mirent à genoux l'une vis-à-vis de l'autre : » Elles commencerent à hausser & baisser les » épaules, & à remuer les mains, en chantant fort » bas, & en mesure. Ensuite elles firent insensiblement des mouvemens de corps plus grands, en » haussant leur voix à proportion ; ce qu'elles ne » cessèrent de faire, que lorsqu'elles furent hors » d'haleine, & que leurs forces furent épuisées.

» Les femmes ont encore une danse particulière : elles forment deux rangs, les unes vis-à-vis des autres, & mettent leurs deux mains sur le ventre : puis se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, se baissent, & remuent les épaules, en tenant leurs mains immobiles, sans sortir de leur place.»

Presque toutes les danses des Sauvages sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la

**Kamf-
chatka.**

guerre. Chez les Kamschadales, il en est une qui retrace la pêche. Dix personnes, de l'un & l'autre sexe, parées de leurs plus beaux habits, se rangent en cercle, & marchent avec lenteur, levant en mesure un pied devant l'autre. « Les danseurs prononcent tour-à-tour quelques mots, de façon que, quand la moitié a prononcé le dernier mot, l'autre moitié prononce les premiers. Ces mots sont tirés de la chasse & de la pêche. »

Les hommes ont aussi leurs danses particulières. Les danseurs se cachent dans des coins. L'un bat des mains, les élève en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine & les cuisses; un autre le suit, puis un troisième, & tous dansent en rond, à la file les uns des autres. Ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains, & faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Musique.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses de chansons. Assises en rond, l'une se leve & chante, agite les bras, & remue tous ses membres avec une vitesse que l'œil suit à peine. Elles imitent si bien les cris des bêtes & des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes & les filles ont la voix agréable. Ce sont elles qui composent la

D

plupart des
ment le suj
Peuples poli
Voici une de
J'ai perdu
tristesse & de
cherai l'écorc
me leverai de
danguitche,
atterai les y
trouverai pas
de ma tendre
Cette chan
qu'elle est nor
M. Kracher
Kamschadale,
cuisses. On y r
« Si j'étais c
terais la mar
« Si j'étais M
une belle cra
« Si j'étais l
beaux bas ro
« Si j'étais
belles filles. »
Cet étudiant
eur aussi qu'il
autres curiosités

plupart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet; l'amour qui est le tourment des Peuples policés, & la consolation des Sauvages. Voici une de ces chansons.

Kamf-
chacka.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de tristesse & de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, & je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chasserai le canard Aanguitche, pour le faire aller dans la mer. Je jeterai les yeux de tous côtés, pour voir si je ne trouverai pas quelque part, celle qui fait l'objet de ma tendresse & de mes regrets.

Cette chanson s'appelle *Aanguitche*, parce qu'elle est notée sur les tons du cri de cet oiseau.

M. Krachenninikow a noté une autre chanson Kamfchadale, faite en l'honneur de quelques filles. On y remarque ces couplets.

« Si j'étais cuisinier de M. l'Enseigne, je n'ôtterais la marmite qu'avec des gants.

« Si j'étais M. le Major, je porterais toujours une belle cravate blanche.

« Si j'étais Ivan, son valet, je porterais de beaux bas rouges.

« Si j'étais Etudiant, je décrirais toutes les belles filles. »

Cet étudiant est M. Krachenninikow : la chanson est aussi qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamfchatka.

Kamf-
chatka.

Du reste , il s'étonne que les Kamschadales , qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espèce de flûte faite avec le tuyau d'une plante , qu'on appelle angélique ; « tuyau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air. » Mais il serait bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique , avec si peu d'invention , de ressources & de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société ; mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité , d'oisiveté , de mollesse même , pour préparer & façonner les organes aux délices de la musique , qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une Nation , que lorsqu'il est éteint sur toutes les autres arts qui demandent de l'action , des veilles , du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique , & ce n'est pas le don des Peuples du Nord. Elle arrivera difficilement jusqu'au cinquantième degré de latitude.

Les plaisirs des Kamschadales sont très-bornés ; leurs maux ne le sont pas autant , quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut , les ulcères , le cancer , la jaunisse. Chacun de ces maux a plusieurs remèdes. On se guérit du scorbut , au Kamschatka , par l'application de certaines feuilles sur les gencives , ou par de certaines boissons. On prend des décoctions de plantes d'une espèce de gentiane , ou de bourgeon de

cédre , qu'on mange

Les ulcères sont souvent maux de six à huit pouces de diamètre ; c'est un signe de la mort ; on tire la matière avec un bistouri ; & , si l'ulcère est profond , on y met un cautère.

Il y a trois espèces de cancer : le cancer de la poitrine , le cancer de la tête , & le cancer de la face. Le cancer de la poitrine est sans doute le plus commun ; de-là vient le scorbut ; dans leurs pays , les Français l'ont souvent vu ; le monde. Les Kamschadales purer les can-

crans , brulent les plaies , qu'on leur fait , & leur donne de la peine , & leur fait mourir.

Il y a des ulcères de la poitrine ; telle est une petite vérole ; on ne s'en guérit bien que par une bonne nourriture ; sous la poitrine ; la mort , qu'on

cèdre, qu'on infuse comme du thé. Mais sur tout, on mange de l'ail sauvage.

Kamf-
chatka.

Les ulceres sont très-dangereux au Kamfchatka, souvent mortels. Ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diamètre, & s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y applique, pour attirer la matiere, la peau fumante d'un lievie écorché; & si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcere.

Maladies &
Remèdes.

Il y a trois maladies au Kamfchatka, qu'on appelle incurables; la paralysie, le mal vénérien & les cancers. La premiere est de tous les pays sans doute; mais plus rare chez les Sauvages, & de-là vient qu'ils ne savent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes, qui l'ont apportée dans leurs pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du nouveau monde. Les éponges marines sont, dit-on, suppurer les cancers; & le sel alkali qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces sortes de plaies, qui guérissent quelquefois, mais avec peine, & lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuses. Telle est une espèce de galle, qui, comme la petite vérole, vient à tout le monde, & moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sous la poitrine, en forme de ceinture, & mène à la mort, quand elle ne suppure pas. Les en-

Kamf-
cbatka,

fans ont une galle particuliere , qu'on appelle *teoved*.

Dans certains maux de reins , on se frotte la partie malade devant le feu , avec de la ciguë sans toucher à la ceinture , de peur qu'il n'en résulte des convulsions , ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures , on y applique une espèce de champignon qui croît sur le bouleau. On l'allume par un bout , & il brûle comme de l'amadou , jusqu'à la chair vive , où il fait une plaie , qui , après avoir rendu du sang , se ferme ou se sèche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe , dont elles se parfument en certaines parties , pour irriter , pour assouvir l'amour , ou ses desirs. Elles boivent de certaines infusions pour être plus fécondes ; d'autres infusions pour ne pas avoir d'enfans. Les Peuples sauvages ont donc aussi des malheureux , qui craignent de se multiplier !

Un remède infailible contre la jaunisse , est un lavement d'iris sauvage , ou de violette des bois. On en pile la racine toute fraîche , dans l'eau chaude , & l'on en verse le suc , blanc comme du lait , dans une vessie où est attachée une canule. La maniere de prendre ces sortes de remèdes , est de se coucher en avant , la tête baissée ,

en pressant
ne ressem
pourrait s

Les fe
contre le
La décoct
poisson ,

Les Ka
de Chirur
cettes ni
une partie
tour avec
un outil
laissent co

perdre. C
il faut par

Les Ka
suprême ,
langue. Qu
vue du cie
ils n'avaie
tout-puiss
ont répon
» ne leur
» sentaient
» Être sup
quelques-u

« Dicu

en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, & l'on pourrait s'y tromper au premier coup-d'œil.

Kamf-
chatka.

Les feuilles d'*ulmaria* pilées, sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson, soulage du mal aux dents.

Les Kamschadales n'ont besoin d'aucune espèce de Chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses, quand ils veulent soulager une partie malade, ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de crystal, ou de pierre, & laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps, il faut passer à celles de l'esprit.

Les Kamschadales n'ont aucune idée de l'Être suprême, & n'ont point le mot *Esprit* dans leur langue. Quand M. Steller leur demandait, si à la vue du ciel, du soleil, de la lune & des étoiles, ils n'avaient jamais pensé qu'il y eût un Être tout-puissant, créateur de toutes choses, ils lui ont répondu affirmativement, « que jamais cela ne leur était venu dans l'idée, & qu'ils ne sentaient, & n'avaient jamais senti pour cet Être suprême, ni amour, ni crainte. » Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses.

Religion.

« Dieu n'est la cause ni du bonheur, ni du

Kamf-
shatka.

» malheur ; mais tout dépend de l'homme. Le
» monde est éternel. Les ames sont immortelles.
» Elles seront réunies au corps, & toujours su-
» jettes à toutes les peines de cette vie, excepté
» la faim.

» Toutes les créatures, jusqu'à la mouche la
» plus petite, ressusciteront après la mort, &
» vivront sous terre. Ceux qui ont été pauvres
» dans ce monde, seront riches dans l'autre, &
» ceux qui sont riches ici, deviendront pauvres
» à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu punisse
» les fautes, car celui qui fait mal, disent-ils, en
» reçoit le châtement dès-à-présent.

» Ils pensent que le monde empire de jour en
» jour, & que tout dégénere, en comparaison
» de ce qui a existé autrefois.»

Au défaut d'idées justes sur la Divinité, les
Kamschadales ont fait des Dieux à leur image,
comme les autres Peuples. « Le ciel & les astres,
» disent-ils, existaient avant la terre. *Koutkhou*
» créa la terre ; & ce fut de son fils qui lui était
» né de sa femme, un jour qu'il se promenait
» sur la mer.

» *Koutkhou*, disent d'autres Kamschadales, & sa
» sœur *Kouhligith*, ont apporté la terre du
» ciel, & l'ont affermie sur la mer, créée par
» *Outleigin*.

» *Koutkhou*, après avoir créé la terre, quitta

» le ciel,
» qu'il eut
» mée *Sid*
» *khou*, l
» habits fa
» saient d'
» les anima
» créés, &
» de poisson
leur Mythe
torien du
fables de
« *Koutkh*
» fille, &
» marchât
» les colline
» était plate
» rent com
» creusés en
» *Tigil* v
» l'art de fa
» prendre d
» à faire de
» de s'habill
» restres, d
» veiller sur
» tite, vêtue
» oiseaux : c

le ciel, & vint s'établir au Kamschatka. C'est-là
 » qu'il eut un fils appelé *Tigil*, & une fille nom-
 » mée *Sidanka*, qui se marièrent ensemble. *Kout-*
 » *khou*, sa femme & ses enfans, portaient des
 » habits faits de feuilles d'arbres, & se nourris-
 » saient d'écorce de bouleau & de peuplier; car
 » les animaux terrestres n'avaient point encore été
 » créés, & les Dieux ne savaient point prendre
 » de poisson. » Sont-ce les Chinois qui ont porté
 leur Mythologie aux Kamschadales? Est-ce l'His-
 torien du Kamschatka, qui prête à ce pays les
 fables de la Chine?

 Kamt-
 chatka.

« *Koutkhou* abandonna un jour son fils & sa
 » fille, & disparut du Kamschatka. Quoiqu'il
 » marchât sur des raquettes, les montagnes &
 » les collines se formerent sous ses pas: la terre
 » était plate auparavant; mais ses pieds enfonce-
 » rent comme dans de la glaise, & les vallons
 » creusés en conservent la trace.

» *Tigil* voyant augmenter sa famille, inventa
 » l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour
 » prendre des poissons. Son pere lui avait appris
 » à faire des canots. Il enseigna à ses enfans l'art
 » de s'habiller de peaux. Il créa les animaux ter-
 » restres, & leur donna *Piliatchoutchi*, pour
 » veiller sur eux. Ce Dieu, d'une taille fort pe-
 » tite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des
 » oiseaux: ce ne sont pas des aigles, ni des co-

» lombes , mais des perdrix. Sa femme s'appelle
 » *Tiranous.*»

**Kamf-
 chatka.**

Koutkhou a fait beaucoup de sottises, qui ne lui attirent que des malédictions, au lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de sable, de torrens ou de rivières si rapides, tant de pluies & de tempêtes ? Les *Kamschadales* n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte, ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au Dieu qu'ils estiment le plus, que les ouies, les nageoires, ou les queues des poissons, qu'ils jetteraient dans les immondices. « Ils ont (dit M. Krachenninikow) cela de commun avec toutes les Nations Asiaticques, qui offrent seulement à leurs Dieux ce qui ne vaut rien, & qui gardent pour elles ce qu'elles peuvent manger. » Les Dieux peuvent ne pas s'en irriter ; mais il n'est pas sûr que les Prêtres s'en contentent.

Au reste, si les *Kamschadales* ne donnent rien à leurs Dieux, c'est qu'ils en attendent peu de chose. Ils font un Dieu de la mer, qu'ils appellent *Ming*, & qu'ils représentent sous la forme d'un poisson. Ce Dieu ne songe qu'à lui. Il envoie les poissons dans les rivières, mais pour y chercher du bois propre à la construction de ses canots, & non pour servir de nourriture aux

hommes
 Dieu pu

En re
 capables
 président
 mauvais g
 & volent
 Ils en en
 des bois
 portent d
 pleurent
 geurs, &

Piliatc
 mal-faisa
 nuées, d'
 L'arc-en
 fillons qu
 la trace
 car il fait
 fans des l
 des cariat
 palais.

Touila
 Ils provie
 quand il
 le corps.

Gaësch
 les homm

hommes. Ces peuples ne peuvent croire qu'un Dieu puisse leur faire du bien.

Kamf-
chatka.

En revanche, ils connaissent des Dieux très-capables de leur faire du mal. Ce sont ceux qui président aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies descendent la nuit des montagnes, & volent à la mer pour y prendre du poisson. Ils en emportent un à chaque doigt. Les Dieux des bois ressemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfans qui croissent sur leur dos, & pleurent sans cesse. Ces esprits égarent les voyageurs, & leur ôtent la raison.

Piliatchoutchi, ou *Bilioukai*, ne laisse pas d'être mal-faisant quelquefois. Ce Dieu habite sur les nuées, d'où il verse la pluie & lance les éclairs. L'arc-en-ciel est la bordure de son habit. Les sillons que l'ouragan fait sur la neige, sont la trace de ses pas. Il faut craindre ce Dieu; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamschadales, pour supporter, comme des cariathides, les lampes qui éclairent son palais.

Touila est le Dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que son chien *Kozei*, quand il le traîne, secoue la neige qu'il a sur le corps.

Gaëch est le chef du monde souterrain, où les hommes vont habiter après leur mort. Car

Kamf-
chatka.

sous la terre qui est plate, est un ciel semblable au nôtre, & sous ce ciel est une autre terre dont les habitans ont l'hiver quand nous avons l'été, & leur été durant notre hiver.

C'est ainsi que les fausses notions de la Nature; ont engendré les fausses idées de la divinité. L'homme en général tire ses loix, ses mœurs & ses opinions religieuses de son climat. A la vérité, les conquêtes & les transmigrations modifient, altèrent & défigurent quelquefois l'histoire civile & religieuse d'un Pays & d'une Nation, comme son caractère, sa langue, sa physionomie. Mais tant qu'un Peuple sauvage restera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ses Dieux dans ses bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux sombres ou majestueux; en un mot, dans les grands objets, ou les grands effets de la Nature. La peur guidera toujours sa marche dans ses superstitions, & s'il cesse de craindre les fantômes créés par son imagination, ce sera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

La faiblesse de l'homme le rend timide; l'expérience du mal, peureux, & l'ignorance, crédule & fou dans ses peurs. Cependant la superstition des Kamtschadales n'est pas toujours aveugle & mal-raisonnée. Ils appellent, dit-on, bien & vertu, ce qui satisfait leurs desirs & leurs be-

soins; fa
Monter f
perte cert
Ciel doit
sonnable;
taxer de
homme q
soi-même
sociale.

Les Kam
perstition,
de vieilles
comme si
l'amour, d
ment les
ceux de l
ciennes ne
détourner
leur grand

Deux fe
rent à voi
L'une s'atta
de laine ro
rapidité, si
mauvais au
des dents,
évoquer les
elles crient

soins; faute & mal, ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine, c'est commettre un crime que le Ciel doit venger. Jusques-là leur crainte est raisonnable; mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noie, parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale.

Kamf-
chatka.

Les Kamschadales n'ont pour nourrir leur superstition, que des magiciennes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortilèges, comme si ce sexe, qui commence son règne par l'amour, devait le finir par la crainte; heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamschatka, les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs, & prédire l'avenir. Voici leur grand sortilège.

Magic.

Deux femmes assises dans un coin, murmurent à voix basse, on ne fait quelles paroles. L'une s'attache au pied un fil d'ortie entortillé de laine rougée. Elle agite son pied; si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents, en criant *gouche, gouche*: c'est pour évoquer les démons: quand elles croient les voir, elles crient en éclatant de rire, *kkai, kkai*. Après

Kam-
chatka.

une demi heure de vision, l'une répète sans cesse, *ickki*, c'est-à-dire, *ils n'y sont plus*. Pendant ce temps-là, l'autre marmotte les paroles sur le visionnaire, pour l'exhorter & l'aider à n'avoir pas peur du diable.

On fait des sortilèges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorcière, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois, qu'on va mettre sur un arbre.

Quand un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable; & c'est par un sortilège qu'on y réussit. On attend un ouragan; alors l'enfant se met tout nu, avec une coquille entre les mains. Il court autour de la cabane, en disant aux esprits malfaisans : « la coquille est faite pour l'eau salée, & non » pour l'eau douce : vous m'avez tout mouillé, » l'humidité me fera périr. Vous voyez que je » suis nu, & que je tremble de tous mes mem- » bres. » Dès ce moment l'enfant est en paix avec les diables, & il n'attirera plus de tempête, ni d'ouragans.

Les Kamschadales attachent beaucoup de mystères aux songes. S'ils possèdent, en songe, une jolie femme, ce bonheur est le présage d'une bonne

chasse. S'ils
soins, ils
vermine,
chez eux :

Mais un
superstition
Purificatio
dogmes &
est nécessai

Cette fê
quand les
finis. M. Ste
elle avait é
ce n'est pas
chercher le
ligieux. Si le
l'année, c'e
lèbre, qu'il
circonstance
cabanes, ap
la pêche. Si
perstitieuses
une expiatio
& la crainte
tout, il veut
êtres qu'il v
biens, il con
public. Dans

chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes; s'ils rêvent à la vermine, ce seront des Cosaques qui viendront chez eux: ces Cosaques lèvent les impôts.

Kamschadka.

Mais une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamschadales: c'est la fête de la *Purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes & les rites de la Religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

Fêtes.

Cette fête se célèbre au mois de Novembre, quand les travaux de l'été & de l'automne sont finis. M. Steller en conjecture que, dans l'origine, elle avait été instituée par la reconnaissance. Mais ce n'est pas dans ce sentiment, qu'il faut toujours chercher les premiers établissemens du culte religieux. Si les Kamschadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'est au loisir de la saison où elle se célèbre, qu'il est naturel de la rapporter; c'est aux circonstances du retour de ce peuple dans ses cabanes, après la dispersion qu'exigent la chasse & la pêche. S'il y mêle beaucoup de pratiques superstitieuses; si le but même de son institution est une expiation religieuse, c'est que le désir du bien, & la crainte du mal, accompagnant l'homme partout, il veut intéresser à sa conservation tous les êtres qu'il voit, ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, soit en secret, soit en public. Dans une fête de Sauvages, chacun porte

Kamf-
chatka.

ses craintes pour en faire un culte, comme ses provisions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainsi que des mets; & chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des Purifications Kamschadales, on commence par balayer la iourte. On en ôte ensuite les traîneaux, les harnois, & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut évoquer. Un vieillard & trois femmes, portent une natte qui renferme des provisions. On fait une espèce de hache avec de l'*ioukola*, qui est une pâte, & ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois, avec ses provisions & sa hache, pour le voyage. Le *tonchitche* est une herbe mystérieuse; qu'on porte à la main, ou sur la tête, & qu'on met par-tout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver, en ont sur la tête & sur leurs haches; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre bûcherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfans, qui se battent pour se les arracher.

Ensuite les femmes paitrissent ou taillent du *ioukola*; en forme de baleine. On chauffe la iourte; & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un fossé, creusé devant l'échelle de la iourte. Il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes & les enfans, font la même chose.

chose après
régaler les
de bois, fo
fond au-de
font des che

Un vieill
dont on fait
de l'herbe
chitche, &
Dieu Lare. I
échelle, po
de dehors da
la grande id
oyer, & la r
qui le suivent

Les vieill
principal, qu
me pelle de
ment allum
s'offrir une
propice; dé
grins, des
ctime est l'h
es vieillards
attent des m
tant toujours
Pendant ces
es coins de l

chose après lui. Il fait cuire de la *farana*, pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer. Car le foyer & l'échelle sont des choses sacrées dans les iourtes.

Kamf-
chatka.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du *tonchitché*, & on la met sur le foyer. C'est le grand Dieu Lare. Ensuite les enfans se placent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans la iourte; puis un d'entr'eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, & la remet à sa place, avec ses compagnons, qui le suivent en criant *Alkhalalai*.

Les vieillards s'assient autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand Pontife, prend une pelle de *tonchitché*, & dit au feu, nouvellement allumé : « Koutkchou nous ordonne de t'offrir une victime chaque année. Sois-nous propice, défend-nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs & des incendies. » Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se levent, frappent des pieds, battent des mains; & finissent par danser, en criant toujours *Alkhalalalai*.

Pendant ces cris, les femmes & les filles sortent des coins de la iourte, les mains levées, avec de

**Kamf-
chatka.**

regards terribles, des contorsions & des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris & de mouvemens si furieux qu'elles en tombent par terre, comme mortes l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des possédées.

A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la iourte, avec ce bouleau, battant des pieds, & jettant de grands cris. Ceux qui sont dedans, leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élançe en fureur, voltige sur l'échelle, & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter, mais le Chef de la iourte l'en empêche. Toutes les femmes tirent le bouleau dans la iourte; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent, & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'était attachée au bouleau la première. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les défençante M. Krachenninikow, de qui l'on a tiré cette description, dit que, dans une de ces fêtes; il vit un des filles obsédées, résister plus long-temps que les autres, aux paroles mystérieuses du vieillard

Enfin elle
mal de co
d'avoir éco
lui dit qu'e
le feu des
remords ét

Les hon
portent dan
visions que
de petites
se font emp
on leur pré
mettant une
barbouille
bonnets d'he
elles n'ont p
paquets, &
ou démons,

Toutes le
nalogie ave
peuple qui la
dans la iour
baleine, fait
Les gestes &
rémonie, l'o
fait à cette o
vents & de
mortes sur le

Enfin elle reprit ses sens, & se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, & s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier, en jettant dans le feu des nageoires & des ouies de poissons. Le remords était insensé: l'expiation devait être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avait mis des provisions que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites idoles, en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de *sarapa* pilée, en mettant une cuiller devant chaque idole. On leur barbouille le visage de *yaciet*. On leur fait des bonnets d'herbe; & après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait, de ces idoles, trois paquets, & l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons, avec de grands cris & des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations & les besoins du peuple qui la célèbre. Une femme vient à minuit dans la iourte d'assemblée, avec une figure de baleine, faite d'herbe, qu'elle porte sur le dos. Les gestes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit & se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir des vents & de la mer, qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamtschatka.

Kamtschatka.

Kamf-
chatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à-peu-près les mêmes extravagances devant des peaux de veaux marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allumant comme des bougies, elles en parfument, ou empestent la iourte. Cette fumigation s'appelle une Purification.

Ensuite une femme entre dans la iourte, par la seconde ouverture, qu'on appelle *chopkhade*, ou *ioupana*, tenant un loup fait d'herbe douce, & rempli de graisse d'ours. Les hommes & les femmes se disputent ce loup; le premier sexe l'emporte enfin : un homme tire une fleche sur ce loup, & les autres le déchirent, & mangent la pâte & les matieres comestibles dont il est formé. « Quoique les Kamschadales, dit M. Krachenninikow, ne soient pas plus en état de rendre raison de cette cérémonie, que de celle de la baleine; quoiqu'ils ignorent si elle a rapport à leurs opinions superstitieuses, ou non, & pourquoi elle se pratique; il me parait cependant que ce n'est qu'un simple divertissement, ou un emblème du desir qu'ils ont de prendre & de manger des baleines & des loups. »

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans la iourte des branches de bouleau. Chaque Chef de famille en prend une, &, après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme & ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce

cercle. C
fête se ten
de la iour
les quatre
place enfi
née, sans
Telle c
Kamschada
que différe
Au-lieu de
ont celle d
portant au
aux idoles
de l'eau pa
ont apporte
ces porteur
en met un
dans les sea
qu'il jette
élémens se
de ce Kamf
à boire d
l'Auteur Ru
Il se fait
crettes, don
dans le secre
ni d'être pul
pour la curie

cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la iourte, en traînant le grand bouleau, que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année, sans la moindre vénération.

Kamscharka.

Telle est la fête de la purification chez les Kamschadales du Midi. Elle se célèbre avec quelque différence dans les rites, chez ceux du Nord. Au-lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nus, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la rivière avec un seau, puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans la iourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu, puis la trempe dans les seaux, d'où il tire un morceau de glace, qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux élémens se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamschalde, « il donne à tous les assistans » à boire de l'eau, comme de l'eau bénite, » dit l'Auteur Russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrètes, dont tout le mystère, ou le prix, est dans le secret même, qui ne mérite ni d'être vu, ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour la curiosité, c'est qu'on y purifie toutes les

Kauf-
chatka.

personnes qui ont été malades, ou en danger de se noyer. Cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de *tonchitche*, dont on leur avait couronné la tête; & pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendre chaude, appellant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empressement que s'ils se noyaient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe sèche, pour en faire le *pom*. C'est une figure d'homme, qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache un priape de deux toises de longueur. On la suspend au plafond, par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, & l'on jette la figure au feu. Tout ceci n'a point de sens, ni d'objet. Ce sont des foux qui appaisent un mal imaginaire, par des remèdes qui en sont l'aliment, comme font tous les superstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais ces folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les iourtes bien chauffées, jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la iourte, les hommes, de les en chasser. Les tisons volent

D
de part &
qui sont en
les hommes
rangés en H
chent d'em
iourte. Cha
l'un des de
encore pou
trouve, de
égal de pri
chacun repr
« La fête
était jadis
dant un m
ouvelle lune
établie sur
vues religie
jour d'hui
une chose
dant la fê
bien que l
ration che
ment chez
Editeur, dit
qui n'a po
déluge, ta
comme ch
que quelq

de part & d'autre, comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent d'emmener les femmes prisonnières dans la courte. Chaque parti veut en avoir le plus, & si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever: jusqu'à ce qu'on se trouve, de part & d'autre, avoir un nombre égal de prisonnières. Alors se fait l'échange, & chacun reprend sa femme.

« La fête de la purification, dit M. Steller; était jadis célébrée par les Kamfchadales, pendant un mois entier. Elle commençait à la nouvelle lune. » On en conclut qu'elle avait été établie sur des fondemens solides, & par des vues religieuses. « Ces Peuples jettent encore aujourd'hui tout dans le feu, & regardent comme une chose sacrée, tout ce que l'on brûle pendant la fête. En effet, la nouvelle lune, aussi bien que le feu sacré, a toujours été en vénération chez plusieurs Nations, & particulièrement chez les Hébreux. » M. Steller, ou son Editeur, dit à ce sujet, « que c'est le seul Peuple qui n'a point perdu le véritable culte après le déluge, tandis que chez les autres Nations, comme chez les Kamfchadales, il n'en est resté que quelques traces. » Mais est-ce à propos du

Kamf-
chatka.

déluge qu'on doit parler du culte du feu, & quel rapport a donc ce culte avec le véritable? Le déluge est la catastrophe la plus universelle & la plus attestée que le globe ait éprouvée, & le culte du feu est le plus généralement répandu sur la terre. L'embrasement du monde aurait bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révéler le feu en mémoire du déluge? Est-ce parce que le soleil dessécha les eaux qui couvraient la terre? Sans chercher l'origine des cultes & des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le soleil ne paraît ni la cause, ni le remède, n'est-il pas plus vraisemblable que les cultes se sont répandus comme les hommes & les langues, de la zone torride dans toutes les terres, & que le culte du soleil, assez naturel aux habitans d'un climat où cet astre circonscrit ses révolutions annuelles, & répand les plus fortes influences du bien & du mal physiques, se sera dispersé sur la terre avec les Nations, que la destruction, & la population même, auront poussées autour du globe. Ces Nations, chassées de leur pays, ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités & des fléaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, & la vénération de l'astre sous lequel elles vivaient, & le témoignage de la ca-

tastrophe
Elles aur
regardaie
qu'elles
a par-to
nuisible
plus dang
principes
deux age
On aura
ils faisaie
sentiel, &
mêmes,
adorer. I
des Philo
culte. Il
volutions.
ter l'effe
à la super
frappant,
des idées
passion la
Kamscatka
aux attaqu
à ses habi
qu'il peut
conçue ou
Mais on n

catastrophe qui les avait fait sortir de leur patrie. Elles auront, à-la-fois, adoré le soleil, qu'elles regardaient comme leur conservateur, & l'Océan, qu'elles fuyaient comme leur exterminateur. Il y a par-tout des traces de l'influence salutaire & nuisible des deux élémens les plus utiles & les plus dangereux, l'eau & le feu. Ce sont les deux principes les plus sensibles de la génération, les deux agens les plus universels de la destruction. On aura cru qu'ils pouvaient tout, & que seuls, ils faisaient tout. Le mouvement qui leur est essentiel, & dont la source est, ce semble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre & adorer. Les sens du vulgaire, le raisonnement des Philosophes, tout aura conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choses peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui est le penchant à la superstition. Dès-lors le culte doit être plus frappant, plus solennel, & se ressentir vivement des idées de désolation, qui se sont mêlées à la passion la plus forte des hommes. Au-reste, le Kamscatka est trop voisin de la mer, trop sujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inspirer à ses habitans une frayeur religieuse des maux qu'il peut leur faire, & une opinion vague, soit conçue ou transmise, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas se hâter de prononcer sur le

 Kamf-
chatka.

Kamf-
chatka.

culte d'un Peuple, sans avoir entendu ses dogmes; rien n'est plus incertain que d'en juger par ses cérémonies. Les hommes sont si enclins & si sujets à se tromper en matière de superstition, qu'on ne sait jamais bien ce qu'ils adorent, si c'est l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vases & les instrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuse erre vaguement sur toutes ces choses, car le propre de la peur est de confondre les objets & les idées; sur-tout dans l'ombre & l'obscurité. Mais on ne se trompe gueres sur les opinions religieuses d'un Peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ses actions. Demandez aux Kamschadales ce que c'est que les éclairs. Ils vous répondront, ce sont les esprits *Gamouli*, qui, en chauffant leurs hutes, se jettent les tisons à demi-consumés. Quand ils entendent le tonnerre, ils disent *Koutkhou batti-touskheret*, Koutkhou tire ses canots; car ils pensent que ce Dieu passe ses canots d'une rivière à l'autre, & qu'il entend aussi le même bruit, quand ils font la même chose. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les *Gamouli* qui pissent. S'il fait un grand vent, c'est *Balakirg*, fils de *Koutkhou*, qui secoue ses cheveux longs & frisés, sur la face d'un pays. Durant son absence, sa femme *Zayina* se met du

rouge po
fait l'écla
la nuit d
ciel est se

Les K
mais ils o
Ce sont,
leur préd
coupe en
rien dire a
l'homme
meurt que

Si les
de supersti
ont aussi p
Avant d'ar
font une
comme de
lent contre
petits caill
signifient l
douce, les
des boulet
poisson & c
bouleau, c
de canot;
nageait sur
les vcaux

rouge pour lui plaire à son retour, & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, & c'est pourquoy le ciel est sombre.

Kamschadka.

Les Kamschadales voient très-peu de serpens; mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les *Gaëthc*, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au Dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu, tombe dans la tristesse, & meurt quelquefois de la peur de mourir.

Superstitions.

Si les Kamschadales font quelques grimaces de superstition, pour conjurer les maux, ils en ont aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du veau marin, ils en font une espèce de représentation mystique, comme des enfans. Une grosse pierre qu'ils roulent contre une iourte, représente la mer; des petits cailloux, qu'ils mettent sur cette pierre, signifient les vagues; des petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulettes de *Tolkoucha*, pâte faite d'œufs de poisson & d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau, on fait une espèce de vase en forme de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageait sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les veaux marins à se laisser prendre; en leur

Kamf-
chatka.

montrant qu'ils trouveront au Kamschatka de la nourriture, une mer, & ce qu'il leur faut. Dans la iourte, les Kamschadales ont des hures de veau marin, à qui ils font des prietes & des reproches; comme si ces animaux refusaient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies, aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts; car une Religion qui ne donnerait rien à manger, ne serait pas bonne pour des Sauvages.

Ceux des Kamschadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à-peu-près semblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en procession, d'un balagane dans une iourte. Ils placent devant la *Ioupana*, un grand vase plein de *Tolkoucha*. Ensuite on tire la baleine de la iourte, en criant, *la baleine s'est enfuie dans la mer*. On va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laisse une lampe allumée, avec un homme pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la saison de la pêche, qui dure depuis le printemps jusqu'en automne.

Enfin la superstition des Kamschadales paraît sur-tout dans leurs usages à l'égard des morts, qui, dans tous les pays, ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamschatka,

l'on n'ose
même log
mort. Heu
truire une
frayeur de
nération p
donnent à
c'est par u
« Ceux, di
» par les ch
» monde s
une autre
fer les cad
leurs iourte
victimes, s'
& feront gr

Fin

l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Heureusement il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts n'inspire pas une sorte de vénération pour les cadavres. Les Kamschadales les donnent à manger à leurs chiens. Il est vrai que c'est par un motif d'intérêt pour les hommes. « Ceux, disent-ils, dont le corps aura été dévoré par les chiens, en auront de très-bons dans le monde souterrain. » Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel, pour exposer les cadavres à la voierie, devant la porte de leurs iourtes. Les esprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront peut-être en les voyant, & feront grace aux vivans.

Kam-
charka.

Fin du dix-septieme Volume.

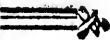


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

S UITE DU LIVRE II. <i>Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est</i> , Page 1	
LIVRE III. <i>Islande</i> ,	197
APPENDICE AU LIVRE III. <i>Isle de Jean Mayen. Nouvelle-Zemble</i> ,	327
LIVRE IV. <i>Kamschatka</i> ,	341
CHAPITRE PREMIER. <i>Climat. Minéraux. Animaux</i> ,	Ibid.
CHAP. II. <i>Habitans du Kamschatka</i> ,	442

Fin de la Table des Chapitres.



E RES

ume.

ages au

Page 1

197

Iste de

le, 327

341

at. Mi-

Ibid.

ka, 442

tres.

